PQ
2393
.A1
1856
65-6
SMRS

ŒUVRES

DE

GEORGE SAND

CONSTANCE VERRIER

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GEORGE SAND

Nouvelle édition format grand in-18

Les Amours de l'age d'or.	1 vol.
Adriani	1 —
André	1 —
Antonia	1 —
Autour de la table	1 —
Le Beau Laurence	1 —
Les Beaux messieurs de Bois-Doré	2 —
Cadio	1 —
Césarine Dietrich	1 —
Le Chateau des Désertes.	1 —
Le Chateau de Pictordu	1 —
Le Chêne parlant	1 —
Le Compagnon du tour de France	2 —
La Comtesse de Rudolstadt.	2 —
La Confession d'une jeune fille	2 —
Constance Verrier	1 —
Consuelo	3 —
correspondance	3 —
La Coupe	1 —
Les Dames vertes	1 —
La Daniella	2 —
La Dernière Aldini	1 —
Le Dernier Amour	1 —
Dernières pages	1 —
Les Deux frères	1 —
Le Diable aux champs	1 —
Elle et Lui	1 —
La Famille de Germandre.	1 —
La Filleule	1 —
Flamarande	1 —
Flavie	1 —
Francia	1 —
François le Champi	1 —
Histoire de ma Vie	4 —
Un Hiver a Majorque. — Spiridion	1 —
L'Homme de neige	3 —
Horace	1 —
Impressions et Souvenirs	1 —
Indiana	1 —
Isidora	1 —
Jacques	1 —
Jean de la Roche	1 —
Jean Ziska. — Gabriel	1 —
Jeanne	1 —
Journal d'un voyageur pendant la guerre	1 v
Laura	1 -
Légendes rustiques	1 -
Lélia. — Métella. — Cora	2 -
Lettres d'un Voyageur	1 -
Lucrezia Floriani — Lavinia.	1 -
Mademoiselle La Quintinie	1 -
Mademoiselle Merquem	1 -
Les Maitres sonneurs	1 -
Les Maitres mosaistes	1 -
Malgrétout	1 -
La Mare au Diable	1 -
Le Marquis de Villemer	1 -
Ma sœur Jeanne	1 -
Mauprat	1 -
Le Meunier d'Angibault	1 -
Monsieur Sylvestre	1 -
Mont-Revêche	1 -
Nanon	1 -
Narcisse	1 -
Nouvelles	1 -
Nouvelles lettres d'un voyageur	1 -
Pauline	1 -
La Petite Fadette	1 -
Le Péché de M. Antoine	2 -
Le Piccinino	2 -
Pierre qui roule	1 -
Promenades autour d'un village	1 -
Questions d'Art et de Littérature	1 -
Questions politiques et sociales	1 -
Le Secrétaire intime	1 -
Les 7 Cordes de la Lyre	1 -
Simon	1 -
Souvenirs de 1848	1 -
Tamaris	1 -
Teverino — Léone Léoni	1 -
Théatre complet	4 -
Théatre de Nohant	1 -
La Tour de Percemont. — Marianne	1 -
L'Uscoque	1 -
Valentine	1 -
Valvèdre	1 -
La Ville noire	1 -

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

CONSTANCE VERRIER

PAR

GEORGE SAND

NOUVELLE ÉDITION

ATHENÆUM
LIBRARY
LIVERPOOL.

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1882

Droits de reproduction et de traduction réservés

Dans la préface de *la Nouvelle Héloïse,* il y a maintenant cent ans révolus, Jean-Jacques Rousseau disait : « Jamais fille chaste n'a lu de romans. Celle qui, mal-« gré le titre du mien, en osera lire une seule page, « est une fille perdue ; mais qu'elle n'impute point sa « perte à ce livre : le mal était fait d'avance. »

Depuis un siècle, le roman s'est bien relevé de l'arrêt porté par Rousseau ; il n'est pas nécessairement pernicieux. C'est un instrument qui s'est beaucoup perfectionné. Des mains habiles et fécondes peuvent faire résonner toutes ses cordes. Il peut se prêter à l'enseignement de tous les âges et de toutes les situations ; il peut faire éclore chez l'enfant et développer chez l'adolescent le sens du beau et du bien ; il peut confirmer et consacrer cette notion chez l'homme mûr et chez le vieillard ; mais ce ne sera pas toujours par les mêmes moyens ni avec le même procédé, et il ne serait pas absolument juste de vouloir obliger l'artiste à chanter exclusivement et perpétuellement pour tel

ou tel auditoire. Ce qu'il y a de certain, c'est que le roman est une forme qui permet d'écrire alternativement pour tous, au gré de l'inspiration et dans la mesure d'une puissance donnée.

Si Rousseau écrivait aujourd'hui sa préface, dirait-il : Nulle fille prudente n'a jamais lu de romans sans consulter sa mère ?

Non : la prudence étant le fruit de l'expérience, n'en attendons pas de la part des jeunes filles pures. Si elles pouvaient se méfier de ce qu'il leur est prescrit d'ignorer, c'est qu'apparemment elles en auraient déjà quelque notion et que leur candeur ne serait déjà plus très-complète. C'est donc aux parents des jeunes filles que l'auteur aurait à s'adresser, pour leur dire : Ne mettez pas de romans dans les mains de la jeunesse avant de les avoir lus vous-mêmes, et faites, s'il se peut, que vos enfants aient assez de conscience pour ne vouloir jamais rien lire sans votre permission.

Car ce ne sont pas seulement les romans qui, en s'introduisant dans nos maisons et en traînant sur vos tables, menacent la candeur de vos filles. Il y a beaucoup d'autres livres plus anciens, plus sérieux et beaucoup plus explicites. Il y a la Bible d'abord, livre sublime qui n'a pas été composé pour les jeunes filles, ni même pour les jeunes garçons. Il y a les Pères de l'Église et presque tous les ouvrages de théologie. Il y a Platon et presque tous les philosophes, historiens et poëtes de l'antiquité et des temps modernes. Il y a

Homère, Dante, Shakspeare, Molière, Gœthe, etc., etc. Il y a tous les livres d'histoire naturelle, de médecine et de chirurgie; il y a tous les journaux, et surtout ceux qui rendent compte des réquisitoires de cours d'assises; il y a tout enfin, ou presque tout, car rien ou presque rien n'a été ou n'est écrit pour les jeunes âmes dont le bonheur et la pureté consistent à ignorer à peu près tout.

Faudra-t-il, parce qu'un ignorant peut en abuser, prohiber tous les médicaments qui, pris à haute dose et sans discernement, peuvent donner la mort?

Jean-Jacques Rousseau, tourmenté de l'idée de ce danger, s'est empressé de marquer son livre d'une étiquette, comme une fiole de pharmacie, déclarant qu'il lui a donné à dessein un titre propre à faire reculer les jeunes imprudentes. Dieu nous garde de railler l'austère naïveté d'un si beau génie, mais il nous est impossible de ne pas songer, en ce moment, à Cassandre, écrivant en grosses lettres sur sa bouteille de vin fin : *Poison mortel,* pour la préserver de l'ivrognerie de Pierrot, qui ne sait pas lire.

Nous nous abstiendrons donc de changer le titre insignifiant de *Constance Verrier,* et nous espérons qu'il y a peu de parents assez stupides et assez négligents pour confier un livre quelconque aux petites demoiselles, avant d'avoir constaté que ce livre est un traité d'éducation à leur portée.

Nous disons avec intention *les petites demoiselles,* car, protestant toujours contre la préface de notre

cher et grand Rousseau, nous ne croyons pas que le désir de s'éclairer soit, pour toute jeunesse, la pente qui conduise fatalement au mal. Il faut distinguer ce désir, sérieux chez une fille majeure, de la curiosité maladive d'une enfant. C'est pourquoi nous avons montré sans scrupule une vierge pure, arrivée à tout le développement de sa raison, ne reculant pas devant la connaissance des orages et des dangers de la vie, et trouvant là plus de forces pour s'en préserver. Une pareille situation n'est pas tellement exceptionnelle que nous ne soyons pas en droit de l'avoir prévue.

Du moment où l'on nous accordera ceci, nous ne voyons pas pourquoi les mères de famille se scandaliseraient du ton de franchise avec lequel ce livre a été écrit, et du sentiment de droiture qui l'a dicté. Nous savons qu'il traite sans détour des sujets les plus délicats de la vie des femmes : nous l'avons voulu ainsi, parce que la chasteté ne nous a jamais paru en sûreté sous les voiles du double sens. Selon nous, l'anatomie de la pensée doit être faite sans emblèmes gracieux et sans sourires maniérés. C'est dans les coquetteries de la parole que nous trouvons la véritable indécence. Voilà pourquoi, dans ce livre, nous avons touché sans crainte le vif de certaines situations, au risque de déplaire aux femmes qui pratiqueraient encore en secret la philosophie de l'amour au commencement du XVIIIe siècle. S'il en existe beaucoup, ce ne sont pas celles-là que nous espérons ramener à l'idéal de notre époque. L'utilité espérée de cet ouvrage consiste à

montrer l'amour vrai triomphant du sophisme des sens et des paradoxes de l'imagination.

Quant aux maris qui craignent la lecture des romans pour leurs femmes, nous les engageons fort, s'ils sont dans les idées de *M. le duc d'Évereux,* à ne leur laisser lire ni romans, ni mémoires, et nous déclarons être tout à fait ignorant de l'espèce de moralité qui pourrait ne pas blesser leur exquise délicatesse.

Nous espérons que ces maris sont rares; mais nous sommes toutefois persuadé d'une chose : c'est que ce livre sera beaucoup discuté par la plupart de ceux qui le liront, et nous croyons précisément très-utile de soulever ces discussions, dans un temps où l'on ne demande plus guère d'autre talent aux écrivains que celui de ménager beaucoup l'hypocrisie.

GEORGE SAND.

Nohant, 18 décembre 1859.

CONSTANCE VERRIER

PREMIÈRE PARTIE

I

Madame Ortolani était une femme charmante. Fille d'un riche gentilhomme de province, et mariée en premières noces au vieux marquis de Grions, elle avait épousé à quarante ans un économiste étranger, chargé autrefois de diverses missions diplomatiques; homme d'esprit, de science, d'une très-belle figure, encore jeune, et d'un commerce agréable. Elle n'osa jamais avouer que ce fut un mariage d'amour, et pourtant ce n'était pas une affaire de convenances, car Ortolani n'avait ni naissance ni fortune. Ses talents et ses relations lui procuraient des occupations convenablement rétribuées et de l'aisance. Quant à son nom, qui était fort honorable, il ne le devait qu'à lui-même.

La noble famille de l'ex-marquise de Grions, celle du marquis défunt, et toutes les personnes titrées au milieu desquelles madame Ortolani avait passé sa vie, commencèrent par la blâmer et par s'éloigner d'elle; mais, grâce à son caractère aimable et à un mélange de franchise et d'adresse qui avait un grand charme, elle sut empêcher les ruptures formulées, éviter les discussions, et, peu à peu, ramener à elle la meilleure partie de ses anciennes relations, la partie généreuse ou intelligente. Elle gagna donc à son changement de position de pouvoir faire un choix, une sorte d'épuration.

Elle aimait le monde, non pas précisément le grand monde, mais le monde en quantité. Les relations de son mari étaient nombreuses et variées. Dans sa double carrière diplomatique et scientifique, il avait côtoyé les sommités de l'influence et du talent. En outre, il était frère d'une pianiste célèbre, femme de beaucoup d'esprit et de savoir.

Madame Ortolani ouvrit donc sa maison à plusieurs amitiés sérieuses et à beaucoup de relations agréables. En fait de talents, elle reçut d'abord des artistes étrangers. Tout ce qui arrivait à Paris pour s'y produire était désireux de faire là une première épreuve, devant un certain nombre de personnes compétentes. Mademoiselle Ortolani, la musicienne, était chargée de choisir et d'amener à sa belle-sœur tout ce qui avait un certain mérite en fait de virtuoses.

Un peu plus tard, plusieurs artistes français émi-

nents, appelés à venir juger et protéger leurs confrères des autres pays ou de la province, prirent tout naturellement l'habitude de cette maison confortable, animée, enjouée, dont la maîtresse avait l'art suprême de s'occuper de tous et de chacun, de mettre tout le monde à l'aise en ayant l'air de ne se tourmenter de rien et de s'amuser pour son propre compte.

Ce salon fut un des derniers vestiges de l'ancienne société française. De 1840 à 1855, en dépit des révolutions, il tint sans éclat, sans faste et sans prétentions une place choisie au milieu du monde. Il faut dire au milieu, parce que ce fut un petit point central où toutes les classes de la société furent simultanément représentées, et où les rangs et les opinions les plus contraires furent étonnés de se trouver face à face sans aigreur et sans querelles. On y venait par curiosité d'abord, et on y revenait par goût : dans la semaine, par petits groupes qui se questionnaient, se tâtaient pour ainsi dire, et se séparaient sans s'être entendus, mais sans s'être scandalisés ni haïs ; le lundi, par groupes plus nombreux qui arrivaient à faire masse, et que le plaisir d'entendre une bonne lecture ou d'excellente musique réunissait dans un sentiment commun d'approbation ou de plaisir.

Nous ne dirons rien de plus ici du couple Ortolani, sinon que le mari était estimé et la femme aimée. Celle-ci avait le cœur essentiellement bon et dévoué ; chez elle, l'art d'obliger était orné de toutes les grâces de l'esprit.

Le but de ce préambule est d'expliquer, sans fiction romanesque, comment une liaison romanesque put se former en plein Paris, sans motif d'intérêt et sans occasion d'intrigue quelconque, entre trois personnes que leurs positions, leurs caractères et leurs habitudes ne devaient pas naturellement rapprocher.

C'étaient trois femmes : une duchesse, une bourgeoise et une artiste.

La duchesse était madame d'Évereux, son petit nom était Sibylle.

La bourgeoise s'appelait Constance Verrier. Son père avait fait honorablement des affaires lucratives.

L'artiste, c'était la charmante Mozzelli, une cantatrice de second ordre sur le théâtre, mais qui prenait souvent la première place dans les salons, devant un auditoire éclairé.

Toutes trois étaient riches : la duchesse, par droit de naissance ; la bourgeoise, par le talent et l'habileté de son père ; la cantatrice, par son propre travail et son propre talent.

Toutes trois étaient libres : la duchesse, jeune veuve de trente-cinq ans ; la bourgeoise, vieille fille de vingt-cinq ; la cantatrice, sans mari connu et sans âge déclaré ; mais, à la voir entre les deux autres, plus animée que la duchesse et moins fraîche que Constance Verrier, on pouvait juger qu'elle tenait le milieu entre leurs âges par la trentaine.

Toutes trois étaient charmantes : madame d'Évereux, blonde, assez grande, un peu grasse et d'un

type des plus nobles avec une expression de bienveillance enjouée qui tempérait la fierté des lignes. Constance, la plus vraiment belle des trois, n'avait ni l'opulente élégance de la duchesse, ni la diaphanéité poétique de l'artiste; mais elle était admirable de la tête aux pieds : cheveux bruns abondants, yeux et sourcils magnifiques, traits réguliers et d'un dessin achevé, teint pur et d'un coloris de santé morale et physique indubitable ; extrémités mignonnes avec une taille moyenne, de la grâce sans manières, du charme sans coquetterie, un ensemble presque divin, un type dont on cherchait les origines plus haut que celles de la duchesse, car il fallait remonter à quelque céleste influence pour les expliquer.

Sofia Mozzelli était moins belle que Constance et moins imposante que madame d'Évereux; mais elle plaisait plus énergiquement. Sa pâleur brune et son œil intelligent et passionné faisaient oublier un peu d'épaisseur dans les lèvres et un peu d'exiguïté dans les formes. Elle était petite et d'une apparence fatiguée. Sa grâce, un peu développée par l'art et le travail, avait l'air de n'appartenir qu'à la nature. Sa voix n'était pas de la première fraîcheur, mais elle avait des accents d'amour ou de douleur qui arrachaient des larmes.

Ces trois femmes avaient beaucoup d'intelligence : la cantatrice pour l'art, la duchesse pour le monde, la bourgeoise pour le monde et pour l'art.

Toutes trois avaient une existence mystérieuse ou

problématique. La duchesse avait beaucoup d'amis; on disait tout bas des amants, mais sans qu'on pût rien affirmer et prouver contre elle. On pouvait prouver davantage contre la Mozzelli, mais on s'accordait à dire qu'elle s'était beaucoup rangée et que d'ailleurs jamais ses sentiments n'avaient spéculé.

Quant à mademoiselle Verrier, on savait qu'elle était irréprochable, et cependant quelques esprits malveillants cherchaient à découvrir en elle une faute, une passion ou un travers, pour expliquer comment une personne riche, belle, aimable et bien posée dans le monde avait refusé tous les partis et tenait toutes les prétentions à distance.

Elle vivait très-retirée, avec une tante de soixante ans. Dès le printemps, elle disparaissait pour s'enfermer à la campagne jusqu'aux premiers jours de l'hiver. Elle allait peu dans le monde, et choisissait son milieu, en personne posée que rien n'entraîne.

Ce fut un étonnement pour quelques juges rigides de la voir apparaître, dans l'hiver de 1846, chez madame Ortolani, où, malgré le bon ton et les belles relations de celle-ci, on ne se piquait ni d'intolérance ni de roideur. C'était comme un terrain neutre où personne ne compromettait personne, et où l'aristocratie ne se scandalisait pas de voir de trop près des penseurs et des artistes sur le pied de l'égalité. Des mères y menaient leurs filles; mais Constance, n'ayant pas de mère, eût semblé devoir y regarder de plus près. Elle répondit à ceux qui l'interrogèrent que M. Orto-

lani avait rendu un grand service à quelqu'un de sa famille, et que madame Ortolani ayant beaucoup insisté pour la voir venir chez elle, elle-même aurait cru montrer de l'ingratitude en s'y refusant. Elle ajouta qu'elle ne voyait rien que de bon autour de cette aimable femme, et toute cette explication était la vérité.

La Mozzelli était venue là pour se faire entendre. Mademoiselle Ortolani l'aimait beaucoup ; elle plut énormément dans ce petit monde choisi, elle s'y plut elle-même et y revint souvent. Comme elle n'avait pas encore d'engagement à Paris et que la duchesse, touchée de son beau talent, employait son influence (étendue à plusieurs sphères diverses) à lui en faire contracter un convenable aux Italiens, elle se trouva, vite et naturellement, en rapports de gratitude avec cette noble dame, et elle chanta plusieurs fois chez elle dans l'intimité. Elle y chanta même devant elle seule, et pour lui donner une heure de plaisir sérieux et profond. Madame d'Évereux, sans être artiste elle-même, aimait la musique et s'y connaissait.

Ce fut le hasard qui rapprocha Constance des deux premières. Un soir que l'on chantait au piano chez madame Ortolani, l'accompagnateur se trouva tout à coup malade, et mademoiselle Verrier prit sa place sans réflexion, sans hésitation, en bonne personne qui n'a aucune préoccupation d'elle-même et qui possède un grand fonds de dévouement pour les autres. Accompagner sans répétition préalable avec les chanteurs est

un tour de force. La Mozzelli fronça son noir sourcil, et le vieux Lélio, qui chantait avec elle, lui dit en italien à l'oreille : « Il va falloir crier pour couvrir la déroute. » Mais Constance, qui avait entendu souvent l'un et l'autre, les accompagna en maître, les soutint, les devina et les fit si bien valoir qu'en finissant, l'étourdie et sincère Italienne la remercia par une poignée de main et un baiser tendre et respectueux sur ses bracelets. Constance ne s'effaroucha point de cet hommage mêlé de familiarité ; elle sourit, serra la main de la cantatrice, et alla se rasseoir entre sa tante et la duchesse. C'était une place qu'un second hasard lui avait assignée.

Naturellement, la Mozzelli vint recevoir les éloges de sa protectrice, et elle voulut en reporter la moitié sur mademoiselle Verrier. La duchesse loua le talent de la bourgeoise, et rendit délicatement justice à la bonne grâce simple et touchante de son premier mouvement.

— Oh! le premier mouvement! s'écria la Mozzelli, il n'y a que cela de bon au monde!

— Trouvez-vous? dit la duchesse à Constance, avec un sourire de déférence aimable.

Je ne sais ce que répondit mademoiselle Verri , mais la conversation s'engagea entre elles trois. Après le thé, quand les rangs se furent éclaircis, elles se plurent à la renouer, et la maîtresse de la maison y mêla sa grâce conciliante et son aimable enjouement. Elles se rencontrèrent en visite chez madame Ortolani

peu de jours après; puis le lundi suivant, en grande réunion, et ensuite fréquemment durant tout l'hiver, trouvant toujours du plaisir à se lier davantage. Constance accompagna souvent Sofia, et même elle consentit à faire une partie dans les morceaux d'ensemble. Elle avait une très-belle voix, toujours juste et sûre, et chantait sans regarder personne autour d'elle, les yeux sur son cahier, calme, dans une sorte de recueillement religieux. Madame Ortolani raffolait de cette obligeante et affable nature, qui inspirait à la fois la confiance et le respect. La Mozzelli en était enthousiasmée, et la duchesse regardait en philosophe bienveillant le contraste de ces deux types opposés, qui trouvaient dans l'amour de l'art un point de contact inattendu. La duchesse était une personne discrète et sans effusion, mais naturellement bonne, rarement jalouse des autres femmes, d'intelligence curieuse et chercheuse, étudiant avec calme le cœur humain autour d'elle. C'était là son goût et sa principale occupation; quand elle rentrait chez elle, elle écrivait ce qui l'avait frappée et tâchait de résoudre, par le raisonnement, les problèmes qui avaient posé devant elle. Elle avait le style coulant, incorrect et souvent un peu vague des femmes d'esprit de l'ancien monde; mais c'était gracieux, facile, souvent agréable, parfois incisif, généralement bienveillant et impartial. Elle jugeait bien tout ce qui n'était point la passion. Là, sa pénétration s'arrêtait, sa logique se trouvant tout à fait déroutée.

Un matin, vers la fin de l'hiver, la duchesse vint

rendre une visite d'adieu à madame Ortolani. Elle allait passer quelques mois en Angleterre, où la crainte d'une révolution en France lui avait fait placer une partie de sa fortune.

Madame Ortolani était sortie, mais elle devait rentrer dans un quart d'heure, et son petit salon était ouvert. La Mozzelli, qui l'attendait, fredonnait devant le piano. La duchesse s'assit devant le feu, et la cantatrice vint l'y rejoindre.

— Eh bien! ma chère petite, lui dit madame d'Évereux, j'ai échoué tout à fait pour votre engagement à Paris, mais je vous sais engagée à Londres, et je me réjouis d'y aller, puisque je vous entendrai enfin sur la scène.

— Vous allez à Londres, madame la duchesse? s'écria Sofia avec effusion. Oh! en ce cas, je n'ai aucun regret de quitter Paris!

— Ne nous dissimulons pas l'une à l'autre, reprit la duchesse, que, toutes deux, nous regretterons là cette charmante maison Ortolani, unique peut-être à Paris, et sans aucun analogue, que je sache, en Angleterre. Je m'étais habituée à cette liberté de l'âme qu'on respire dans ces petits salons, et une des personnes que je regretterai le plus, — en cela, je suis d'accord avec vous, j'en suis sûre, — c'est la belle et bonne Constance Verrier.

— La *Costanza!* dit la cantatrice en soupirant, c'est comme un ange qui aura passé dans ma vie! Je ne sais pas pourquoi je pense à elle à toute heure, comme si

ma destinée était dans ses mains. Vous qui savez tout, ma grande duchesse, est-ce que vous pourriez m'expliquer cela?

— C'est très-facile, répondit la duchesse : les extrêmes se cherchent.

— C'est vrai, mais pourquoi?

— Pourquoi? vous le demandez? Parce que tous et toutes nous aspirons à compléter notre vie morale et intellectuelle par les dons et priviléges naturels qui nous manquent. De même qu'un avare aime beaucoup à vivre aux dépens d'un prodigue, et que, par contre, le prodigue sent souvent le besoin de faire intervenir l'influence d'un avare dans les embarras qu'il s'est créés, de même un homme violent et impétueux éprouve comme un repos réparateur dans la société d'un être doux et tranquille; de même aussi une femme éprouvée et déçue par la passion aspire à la suave mansuétude d'une âme que les passions n'ont jamais troublée.

— Eh bien! vous avez raison. Je comprends cela. Mademoiselle Verrier est pour moi un idéal d'innocence, de vertu, de raison et de simplicité. Je voudrais être elle!

— Sans pourtant cesser d'être vous? dit mademoiselle Verrier en entrant dans le salon.

En se débarrassant de ses fourrures auprès de la porte, elle avait entendu les dernières paroles de la Mozzelli.

— Oh! je vous demande pardon, répliqua celle-ci;

je voudrais bien cesser d'être moi ! Je ne m'aime pas; je m'ennuie, je m'irrite, je me connais trop. J'ai besoin d'admirer, de vénérer, de prier quelqu'un, et je ne m'accorde à moi-même qu'un peu d'estime et beaucoup de pitié.

— La singulière créature ! dit la duchesse en s'adressant à Constance. On dirait qu'elle est humble pour tout de bon; et, cependant, elle n'est pas toujours modeste, je le sais !

— Elle a l'orgueil de l'artiste, c'est son droit, répondit mademoiselle Verrier en souriant à la cantatrice, mais elle a l'humilité chrétienne très-avant dans le cœur, je vous en réponds.

— Vous croyez donc la bien connaître ? reprit la duchesse. Eh bien ! vous seriez plus avancée que moi, qui ne la comprends pas du tout.

— Et moi, est-ce que vous me comprenez? dit Constance avec ingénuité.

— Vous ! ma chère ! s'écria la duchesse, oh ! très-bien ! c'est si différent !

— Définissez-moi en deux mots : je serais bien aise de me connaître.

— Sage pour cause de froideur : voilà !

— C'est possible, répondit mademoiselle Verrier avec une modeste insouciance; mais le mot lui sembla risqué, car elle rougit.

— Entendons-nous, reprit madame d'Évereux, qui s'en aperçut. Je ne soulève jamais les voiles de la pudeur; j'en ai moi-même, malgré mes trente ans

passés ; je parle toujours des choses du cœur et de l'esprit. Vous n'aimez, vous n'admirez aucun homme ; vous n'avez pas besoin d'affections vives, et c'est pour cela que vous êtes si charmante et si aimable ; c'est pour cela que vous avez toujours l'esprit présent, les manières bienveillantes, l'âme ouverte à la tolérance ou à la compassion. Il n'y a rien de maussade comme une personne passionnée qui n'est jamais avec vous, ou qui veut vous forcer à monter avec elle sur le dada quinteux de son imagination.

— En ce cas-là, madame la duchesse, répondit Constance d'un ton naïf et sérieux, vous êtes sage aussi pour cause de froideur, car, à quelque moment que l'on vous rencontre, on vous trouve toujours parfaitement aimable.

II

— Et à ce compte-là, s'écria la cantatrice un peu piquée, je suis parfaitement maussade, moi qui suis toujours distraite par mon imagination, ou fatigante par ma fantaisie d'emporter les autres sur le même dada.

— Vous, Sofia, répondit la duchesse avec bonté, vous avez le droit d'être ainsi, parce que votre dada a les ailes du génie. On n'est jamais fâchée, quelque poltronne qu'on soit, de vous suivre dans la nuée. Je n'ai médit que des sottes ou des bêtes qui ne sont pas

ici. Mais à propos... non! pas à propos! c'est la langue qui me fourche. Où est donc votre tante, mademoiselle Verrier? et à quelle prodigieuse circonstance doit-on le bonheur de pouvoir vous dire trois paroles sans être contrôlée par la *sœur Écoute?*

— Ma tante n'a pas d'esprit, je le sais, répondit Constance sans se fâcher. Elle comprend peu ce qui se dit. C'est un enfant tranquille et bon, d'un cœur si dévoué et d'un caractère si égal que je ne m'ennuie jamais d'elle, et que quelque chose me manque quand elle n'est pas là. Elle a été voir une vieille amie ici près, elle va arriver dans cinq minutes.

— En ce cas, dépêchons-nous de dire du mal d'elle, dit la Mozzelli en riant. Convenez, chère Constance, que cette bonne tante,—je l'aime aussi, moi, je vous le déclare,—n'est pas trop contente de me voir liée avec vous.

— Vous vous trompez, répondit mademoiselle Verrier. Toute bourgeoise qu'elle est, elle a un grand respect d'instinct pour les arts et les artistes, depuis qu'on lui a mis dans la tête cette innocente rêverie que j'étais artiste moi-même.

— Vous l'êtes! et grande artiste, encore! s'écria la Mozzelli. Je voudrais avoir votre science sérieuse et votre goût irréprochable. J'apprends tous les jours avec vous! Mais il ne s'agit pas de ça, parlons de la tante. C'est donc à madame la duchesse qu'elle en veut? car je vous jure que, quand elle nous voit causer toutes trois ensemble, elle pince les lèvres et serre les doigts... comme ça.

Ici la Mozzelli fit une ravissante mimique de la vieille mademoiselle Cécile Verrier, contre laquelle ne put tenir le sérieux de la duchesse, et dont Constance rit simplement et sans dépit. Elle aimait sa vieille parente si profondément, qu'elle ne se guindait pas contre de légères et superficielles critiques, et l'on sentait qu'elle pouvait voir ses petits ridicules, sans que son affection en fût contristée ou ébranlée un seul instant.

— Dans tout cela, vous ne répondez pas, lui dit la duchesse. Est-ce que votre chaperon m'a réellement en horreur ?

— Non, madame, répondit Constance ; seulement elle vous craint. Elle croit que vous vous moquez d'elle. Se sentant faible pour se défendre, la pauvre fille a volontiers cette angoisse devant les personnes d'un grand esprit, et c'est ce qui la rend plus gauche qu'elle ne l'est réellement.

— Pauvre femme ! s'écria la duchesse, il me tarde, à présent, qu'elle arrive ; je veux être plus aimable avec elle que je ne l'ai été. Je veux qu'elle m'aime beaucoup, afin qu'elle ne vous détourne pas de m'aimer un peu.

En effet, quand mademoiselle Cécile Verrier arriva, madame d'Évereux tint sa promesse. Constance lui en sut gré et l'en aima davantage. Madame Ortolani rentra, et la conversation, d'abord générale, revint insensiblement au sujet qui avait préoccupé les trois amies, à savoir, une sorte d'examen réciproque des idées et des goûts de chacune par les deux autres. Madame Ortolani s'en mêla avec esprit et bonne grâce, trouvant

là l'occasion de faire l'éloge de toutes trois. La Mozzelli se livra avec sa vivacité et sa franchise accoutumées. La duchesse, qui ne se livrait jamais, eut l'air de pouvoir se livrer impunément, n'ayant, selon elle, rien à dire d'elle-même qui ne fût connu de tout le monde. Constance seule se tint franchement sur la réserve et prétendit qu'elle ne se connaissait pas assez, ou qu'elle n'avait pas assez réfléchi, pour combattre ou soutenir des théories quelconques. La duchesse sentit que Constance avait des idées plus arrêtées qu'elle ne voulait le laisser voir. Elle éprouva une ardente curiosité de pénétrer l'énigme de cette belle âme ; mais si elle pouvait espérer, grâce au prestige de son esprit, y parvenir un jour, elle devinait bien qu'en présence de madame Ortolani, qu'elle ne connaissait pas assez, et peut-être en présence de sa tante, qui ne la comprenait pas du tout, Constance n'aurait pas un moment de véritable abandon.

En femme désœuvrée qui se croit sérieusement occupée de l'étude des autres, la duchesse résolut de ne pas quitter Paris sans avoir trouvé le moyen de confesser cette mystérieuse ingénue.

Elle y réfléchit quelques instants. Elle eut d'abord envie d'inviter Constance avec la Mozzelli à un dîner intime. Mais elle craignit un refus, et elle était trop fière pour s'y exposer. Il était bien certain que Constance n'irait pas davantage chez la Mozzelli. Elle imagina de s'inviter chez Constance, comptant sur quelque prétexte pour éloigner la tante dans la soirée.

— Ma chère enfant, dit-elle à Constance en descendant l'escalier avec elle, j'ai une fantaisie : c'est de voir votre maison, votre intérieur, vos travaux. Je sais que vous ne recevez que de vieux amis de votre père avec leurs familles patriarcales. Je les effaroucherais, j'en suis sûre. Je connais le monde et toutes les sortes de monde. Il suffit d'un peu trop de falbala que j'étalerai sur un fauteuil, par mégarde, pour rendre soucieuse quelque douairière de la vieille roche ou pour faire baisser les yeux à quelque pudibond magistrat de soixante-dix ans. Je serais gênée moi-même, je ne serais pas *moi,* et mon désir de plaire à vos amis serait critiqué comme une vaine coquetterie. Recevez-moi, un soir, seule avec votre tante : qu'en dites-vous ? est-ce possible ? Ceci ne vous compromettra pas vis-à-vis des vôtres, car je ne compte pas prendre possession de votre vie cénobitique et y rien déranger par la suite. Je pars ! Dieu sait où et quand nous nous reverrons. Mais j'ai pour vous une sympathie véritable. Je suis comme la Mozzelli à cet égard-là, moi ! Je vous contemple comme une exception aux misères et aux chagrins de ce monde. Je voudrais emporter de vous un souvenir complet. Soyez sûre que les femmes ont les unes sur les autres une influence bien plus grande qu'on ne croit, souvent horrible, quelquefois excellente. Vous ne pouvez en avoir qu'une bonne. Ne la refusez pas à qui vous la demande sérieusement et de bonne foi.

Constance ne songea pas à résister à un désir si gra-

cieusement formulé, et, comme la Mozzelli était au bas de l'escalier prête à monter dans sa voiture, elle eut l'idée de la rappeler pour l'engager à venir aussi chez elle ; mais elle hésita.

— Croyez-vous, dit-elle à la duchesse, que je ferais mal de l'inviter? Je l'aime de tout mon cœur, mais...

— Mais sa vie passée ne ressemble guère à la vôtre, répondit madame d'Évereux. Cependant, sa vie actuelle est bonne et mérite encouragement et protection.

— C'est vrai! répondit Constance avec vivacité. Je l'inviterai ! — Et elle courut après la cantatrice pour lui faire part du projet de la duchesse. Il s'agissait de se réunir vers cinq heures pour voir la maison et les objets d'art, de dîner à six, de faire un peu de musique et de causerie, et de se séparer à dix heures, le tout sans figures étrangères et gênantes. Les demoiselles Verrier se diraient à la campagne.

On prit jour, et on se sépara. La bonne Mozzelli était fort touchée de cette invitation. Elle n'eût pas osé, sans y être autorisée, se présenter chez une personne aussi rigide que Constance, et elle comprenait tout ce qu'il y avait de délicatesse et de bonté dans sa démarche.

Quant à la duchesse, elle trouvait fort bon que la Sofia fût en tiers dans la conversation. Elle comptait sur la spontanéité de cette tête vive pour poser à Constance des questions plus hardies qu'elle n'eût pu se les permettre elle-même.

Le surlendemain arrivé, elle prit une voiture de remise et se rendit, *incognito*, au fond du faubourg Saint-Germain, où Constance habitait une de ces vieilles, grandes et belles maisons comme on n'en fait plus. Cette maison était louée entièrement, sauf un vaste pavillon occupé par elle au fond du jardin. C'était une demeure tranquille et retirée, un peu sombre et d'aspect sévère. De beaux vieux meubles et de bons tableaux d'anciens maîtres en faisaient le principal luxe. Constance n'avait rien changé à l'arrangement et à l'ornementation créés par son père. Tout y était d'un goût pur; aucun colifichet, un confortable réel, rien qui annonçât les voluptés de l'indolence.

La duchesse apportait sa loge à l'Opéra, et la mettait, ainsi que sa voiture, à la disposition de la vieille mademoiselle Verrier. Mais ce moyen de l'écarter fut un luxe superflu; la douairière avait été soigner sa vieille amie malade : elle ne devait rentrer qu'à minuit.

La Mozzelli arriva bientôt. Constance ne voulait pas condamner ses amies à subir l'exhibition de son modeste intérieur. Elle prenait en bonne part l'espèce de religion exaltée avec laquelle la cantatrice pénétrait dans ce qu'elle appelait un sanctuaire; mais elle était un peu gênée par la curiosité toute féminine de madame d'Évereux. Quelque art que celle-ci mît à la dissimuler, Constance, qui était pénétrante par instinct autant qu'elle était confiante par loyauté, se sentait vague-

ment sous un regard moins tendrement croyant que celui de la Sofia.

Madame d'Évereux voulut tout voir, le choix des peintures et les sujets placés dans le meilleur jour, qu'elle supposait être les sujets favoris, des indices, par conséquent, d'une préoccupation secrète ou affectée; la chambre à coucher, dont elle remarqua la proximité avec celle de la tante et la simplicité austère; le cabinet de travail, le salon de musique, les fleurs du jardin, la disposition des allées et le mur de clôture. Ayant tout regardé et commenté intérieurement, elle se crut sûre de son fait et revint à sa tranquillité naturelle.

La salle à manger était fort belle, mais très-ombragée par le voisinage des grands tilleuls du jardin. En plein printemps, on y dînait aux lumières. Les trois femmes furent servies avec luxe et friandise. La duchesse remarqua pourtant que son hôtesse mangeait d'un bon appétit, mais sans aucune sensualité.

La duchesse aimait les épices, les excitants de la circulation, et la Mozzelli les spiritueux, les excitants de l'imagination. Le dîner fut très-gai. La cantatrice ne mit point d'eau dans le vin de Champagne frappé, et se désespéra de n'être pas du tout grise. La duchesse lui reprocha aussi de ne pas déraisonner un peu.

— J'espérais, lui dit-elle, que nous vous verrions étincelante d'esprit, et vous n'êtes que sentimentale, comme à votre habitude. Ce n'est pas la peine de nous prêter à une *orgie*, nous qui n'en avons pas les facultés,

si vous ne nous ouvrez pas les chemins bleus où conduit l'hippogriffe.

— Vous me feriez avaler les vins les plus fantastiques, répondit l'artiste en riant, que je ne trouverais aucun dragon pour me carrosser dans les espaces. J'aurais pourtant voulu être en verve, parce que, quand j'ai beaucoup ri follement, je deviens ensuite tout d'un coup très-sombre, et que dans ces moments-là j'ai de l'inspiration; je chante bien, ou je dis des choses très-profondes. J'aurais voulu vous faire pleurer, ce soir, avec le récitatif de donna Anna; mais il n'y aura pas moyen, voyez-vous! la présence de la Costanza me paralyse. Je me sens recueillie, attendrie, et, dans cette disposition-là, on ne sent aucun besoin de poser.

— De poser? dit la duchesse étonnée. Ah çà! vous moquez-vous donc des autres, quand vous êtes éloquente?

— Je ne me moque pas, puisque je me prends au sérieux! seulement, je me pose, je le sens quand j'ai fini. Je donne mon âme en spectacle, je joue un rôle, je sens que je le joue bien, et l'intérêt que j'inspire réagit sur moi au point que je m'intéresse moi-même. Mais, hélas! c'est une ivresse qui passe vite : je me retrouve vis-à-vis de moi, toute désenchantée du véritable personnage que je suis, et profondément humiliée de n'être pas celui que je voudrais être.

— Convenez, dit la duchesse à mademoiselle Verrier, qu'elle a une sincérité ravissante, et qu'avec elle, on ne peut se scandaliser de rien.

— C'est pour cette sincérité que je l'aime, répondit Constance.

— Seulement, dit la duchesse, elle a quelque chose de désespérant. C'est que, plus elle est franche, moins on la comprend. C'est le contraire de vous, que ne vous livrez pas et que l'on pénètre à première vue.

— A première vue ? reprit Constance avec un peu de malice, je croyais que vous y aviez regardé à deux fois, ici, avant d'être bien fixée sur mon compte.

— Que voulez-vous ? le calme, à votre âge, est chose si rare et si extraordinaire ! Mais je suis bien fixée maintenant : sage comme les sages de la Grèce !...

— Pour cause de froideur dans les sentiments ? répliqua Constance avec un sourire de résignation un peu ironique.

— Oh ! oui-da ! vous protestez intérieurement ? s'écria la duchesse à qui rien n'échappait.

— Non, non, je ne proteste pas ! répondit Constance.

Et elle espéra changer de conversation en changeant de place. Elle emmena ses compagnes prendre le café au salon.

Mais quand même la duchesse n'eût pas senti sa curiosité et sa méfiance se réveiller, de quoi parlent et de quoi peuvent parler trois femmes réunies ? Belles ou laides, jeunes ou vieilles, riches ou pauvres, il faut toujours qu'à propos de soi-même ou des autres, ouvertement ou à mots couverts, comme c'était ici le cas, il soit question d'amour.

La Mozzelli, à qui toutes ces réticences portaient sur les nerfs, rompit la glace la première, et, comme madame d'Évereux lui demandait de quoi elles allaient s'entretenir pour ne pas tomber dans la prose :

—Disons du mal des hommes ! s'écria-t-elle avec impétuosité. Sur ce chapitre-là, nous serons compétentes toutes trois, puisque toutes trois nous ne voulons pas rentrer ou tomber sous le joug de l'amour et du mariage.

— Comment voulez-vous, dit la duchesse, que Constance dise du mal des hommes, puisqu'elle ne les connaît pas ?

— Son instinct les lui fait craindre, au moins ! N'est-ce pas, chère sainte enfant, que vous en avez la plus mauvaise opinion ?

— Non, répondit Constance en riant, je suis un vieux philosophe, moi ! J'explique et j'excuse.

— Elle se moque de moi, pensa la duchesse, mais nous verrons bien ! Et, s'adressant à la cantatrice, dont l'abandon servait ses desseins : Voyons, lui dit-elle, voilà un beau sujet de discussion entre vous deux ! Vous condamnez tous les hommes, Constance les justifie. Moi j'écoute et je suis le juge.

— Je n'accepte pas un juge prévenu, répliqua la Mozzelli. Vous avez déjà décerné le prix de raison et de vertu à Constance : vous allez être contre moi !

— Ça va sans dire, reprit la duchesse, car vous

m'avez calomniée en me supposant irritée contre la plus noble moitié du genre humain ; mais c'est une raison de plus pour vous de bien plaider votre cause et de vouloir entraîner l'aréopage. Parlez, que reprochez-vous tant aux hommes?

— L'égoïsme ! répondit la Mozzelli avec feu : ces êtres-là nous aiment si mal qu'ils ne nous tiennent aucun compte de notre dévouement. C'est un hommage légitime qu'ils acceptent, et encore croient-ils faire beaucoup en ne le repoussant pas comme une idolâtrie indiscrète et importune !

— Où avez-vous vu ça? dit la duchesse, dans votre expérience?

— Oui, dans ma vie. Voulez-vous que je vous la raconte?

— Non, dit Constance.

— Pourquoi? Vous craignez que je ne sois pas convenable?

— Vous le serez, dit la duchesse, parlez !

Constance baissa les yeux, regrettant, mais trop tard, d'avoir écouté son bon cœur en invitant ces deux femmes. Elle prit cependant son parti avec esprit : assise près du piano, elle improvisa sur le clavier un récitatif dramatique, après quoi elle dit à la cantatrice :

— Es-ce que vous ne pourriez pas nous la chanter, votre histoire?

— Non, pas en sortant de table, répondit la Sofia ; mais vous pouvez me soutenir d'une basse continue, ça m'aidera à commencer.

— Et je vous avertis, ajouta Constance, que si vous en dites plus qu'il ne faut, je ferai un vacarme qui me dispensera d'entendre.

— Soit! reprit la Mozzelli. J'aime mieux que vous me disiez ça. Je n'aurai pas besoin de tant m'observer.

III

HISTOIRE DE LA SOFIA MOZZELL

« Je suis née dans l'État de Modène, un petit pays superbe, opprimé par un petit despote fort méchant. Mon père était une manière de sculpteur, comme la plupart des tailleurs de marbre un peu adroits qui exploitent les carrières de Massa-Carrara. Ces braves gens savent imiter divers modèles anciens et modernes. Établissant des maisonnettes aux environs et même sur les flancs de la montagne, ils ont des ateliers en plein vent, où s'arrêtent volontiers les voyageurs, lesquels leur achètent des Cupidons ou des Enfants Jésus, des Flores ou des Madones, les uns croyant avoir à vil prix quelque chose de passable; les autres, ne songeant qu'à emporter un échantillon travaillé de notre beau marbre blanc, en souvenir de leur promenade.

« Vous pensez bien que mon père était fort pauvre. Moi, j'étais une espèce de montagnarde aux pieds nus. Mes frères portaient des souliers.

« Ceci est un trait caractérisque qui commence bien la série de mes griefs contre le sexe masculin. Dans tout l'État de Modène, des frontières de la Toscane à celles du Piémont, les femmes du peuple et même les petites bourgeoises ne connaissent ni bas ni souliers. Et pourtant, le pays est âpre, les sentiers pierreux, et les hautes montagnes attirent des pluies torrentielles. Si jamais chaussure fût nécessaire à de pauvres petits pieds féminins, c'est là certainement. Mais on nous dit, dès l'enfance, que c'est beaucoup plus sain de n'en pas avoir; que l'humidité sèche plus vite sur la peau que sur le cuir; que le pied est beaucoup plus sûr dans les endroits dangereux quand il n'est pas emprisonné; enfin, que c'est une économie : toutes raisons excellentes, mais qui se trouvent retournées en sens contraire quand il s'agit des mâles. Pour ceux-ci, l'eau est un élément qui enrhume, les pierres, des objets qui blessent, et les forts souliers ferrés, des préservatifs contre la glissade et les chutes mortelles.

— Bah! dit en riant la duchesse, je ne sais pas de quoi vous vous plaignez! Vous avez, quand même, un pied charmant, et les rhumes ne vous ont pas gâté la voix.

— C'est qu'il y a des grâces d'état, reprit la cantatrice; car les pieds mouillés ne sont pas l'unique privilége des Modenaises. Il faut encore qu'elles trouvent moyen de vivre avec la tête exposée aux pluies, aux brouillards ou aux soleils enragés de la montagne; par la même raison de santé ou d'économie qui les prive de

chaussures, on les prive de coiffures aussi. On a seulement daigné condescendre aux besoins impérieux de la coquetterie en leur permettant un chapeau de paille pas beaucoup plus grand qu'une pièce de cent sous, qui se fixe sur le milieu du front ou sur la tempe gauche, au moyen d'un cordon de laine écarlate. Je vous laisse à penser comme cela nous préserve et nous protége! Mais, en revanche, les hommes ont de bons chapeaux de paille ou de feutre à pleins bords.

« Ces rois de la création cultivent peu la terre ; ils se contentent d'exploiter le roc et de promener, sur des charrettes, de gigantesques morceaux de sucre qu'ils font passer pour du marbre. Les femmes s'occupent des produits de la campagne ; ce sont elles qui en trafiquent : mais, comme les torrents sont énormes, et que la bonne administration du souverain a jugé inutile de faire faire des chaussées et des ponts, chaque jour de marché, on voit, sur les rives de la Magra ou de toute autre rivière, habituellement débordée, les femmes de tout âge retrousser tranquillement leurs jupes, mettre leurs denrées sur leur tête et entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture, parfois jusqu'au menton, à leurs risques et périls, et cela sur un parcours d'une heure et demie, car les torrents en prennent à leur aise et occupent souvent un lit d'une lieue de large. Le rivage est souvent plein d'étrangers avertis de cette exhibition, et qui viennent de loin pour assister à la franche et triste nudité de ces pauvres femmes.

— Eh bien! dit la duchesse à Constance, vous ne faites pas gronder la basse?

— Non, répondit Constance; j'écoute et je suis triste! Je trouve qu'il ne faut pas vouloir ignorer les misères et les injustices de ce monde.

— Bien! reprit la Mozzelli; vous y viendrez, à reconnaître que les hommes sont d'atroces créatures! Savez-vous ce qu'ils font, ces riches voyageurs, ces majestueux Anglais et ces Français aimables qui viennent sur la rive de la Magra les jours de marché? Ils regardent les jeunes filles avec des yeux libertins et des paroles indécentes ; et, quant aux pauvres vieilles, ils les raillent et rient aux éclats de leur maigreur effrayante. Dans tout cela, il n'y a pas un homme qui nous paierait un jupon de rechange, à moins que... si nous sommes jolies...

— Bien! bien! dit la duchesse sans se déconcerter ; c'est là comme ailleurs.

Constance soupira et quitta le piano.

La Mozzelli gardait le silence.

— Eh bien? reprit la duchesse.

— Eh bien, répondit la Mozzelli en se levant et en faisant, pâle et les yeux ardents, quelques pas dans le salon, c'est pour des jupons, pour des souliers, pour des chapeaux que j'ai quitté ma montagne, mon père, et l'honnêteté de ma pauvre vie. Je n'avais pas quinze ans!

Il y eut un nouveau silence que la duchesse interrompit par cette question tranquille :

— Est-ce que réellement vous passiez ainsi la Magra?

— Dès l'âge le plus tendre, répondit Sofia avec une gaieté amère.

— Eh bien, alors, reprit la duchesse, si vous n'aviez pas d'autre moyen de renoncer à cet état de naïade... vous avez manqué à la chasteté pour sauvegarder la pudeur?

La cantatrice était habituée au ton railleur de madame d'Évereux; elle la savait bonne au fond, sous son apparente sécheresse. Elle continua sans se troubler :

« Mon premier *ami* fut un beau peintre barbu et chevelu, que j'aimai à première vue et qui me persuada en peu de paroles. J'étais si enfant que je crus à un amour éternel. Il me disait que j'étais si jolie! et moi, j'avais tant d'expérience et de raison que je n'en demandais pas davantage pour m'imaginer qu'il ne me quitterait jamais pour une moins belle.

« C'est pourtant ce qui arriva. Après m'avoir, pendant deux mois, comblée de petits présents, de bonne chère et de belles promenades en Piémont, il me tint à peu près ce langage : « Ma chère enfant, je suis forcé de te dire adieu. Je suis un fils de famille. J'ai des parents dans le commerce à Marseille, et une cousine fort laide que j'ai promis d'épouser parce qu'elle est très-riche. J'avais seulement demandé à mes parents de me laisser passer un an en Italie pour mon plaisir, avant de me mettre la corde au cou. La

somme qu'ils m'ont donnée a été plus que suffisante : j'ai un beau reliquat que je te laisse. Je ne garde absolument que ce qu'il faut pour prendre ce soir le bateau à vapeur. Allons ! tu ne vas pas pleurer, j'espère ! Tu savais bien que nos amours ne pouvaient pas durer éternellement et que je me marierais un jour ! Tu comprends qu'ayant donné ma parole, je ne puis y manquer et tarder davantage.

« — Et que deviendrai-je, moi? lui dis-je en sanglotant.

« — Ça ne me regarde pas, répondit-il. Voilà trois mille francs, et je t'ai donné de la toilette pour trois ans. Tu n'as pas à te plaindre. »

« En effet, j'avais tort de me plaindre. Il faisait bien les choses, et ma chute facile et prompte, résultat d'une confiance aveugle et sotte, ne valait probablement pas tout cet argent-là.

« Mais moi, j'en jugeai autrement. Je ne sais quel orgueil, qui s'éveillait en moi pour la première fois de ma vie, me persuada que mon amour pour ce jeune homme était quelque chose de plus que tout son argent, et que vouloir payer cet amour était une insulte. J'avais gaiement et sans réflexion partagé son bien-être et accepté ses dons ; je me croyais sa compagne et son égale. Quand il me parla de salaire, je compris mon opprobre, et, sans ramasser son aumône, je le quittai pour courir du côté de la mer, où je me serais certainement jetée s'il n'eût couru après moi.

« Quand il vit que jamais je n'avais fait aucun cal-

cul, et quand il comprit que je l'avais réellement aimé, il parut m'aimer à son tour, et il me consola en jurant qu'il ne me quitterait pas. Je crus encore en lui et même plus qu'auparavant. Il y a eu un malentendu entre nous, me disais-je. Il s'est imaginé que je ne l'avais suivi que pour être riche. — Et comme j'étais franche, je lui avais confessé imprudemment que, s'il eût été pauvre, je n'aurais pas voulu changer de misère en ajoutant la mienne à la sienne. Mais, en devenant sa compagne, j'avais senti l'amour dans toute sa plénitude, et il n'avait pas compris, lui, que mon cœur était plein du besoin et de la puissance d'aimer. Il m'avait crue cupide et stupide, capable enfin de le quitter pour un peu plus de cadeaux et de luxe. A présent qu'il voyait mon désespoir et mon dédain pour les secours qu'il m'avait offerts, il devait m'aimer autrement.

« Il me jura que je ne me trompais pas, qu'il en était ainsi, qu'il se sentait éperdument amoureux de moi, que toutes ses cousines pouvaient l'attendre et tous ses parents le maudire.

« Nous passâmes encore un mois à nous adorer. Il était beau, il ne manquait pas d'esprit, et son caractère était aimable ; à présent que j'ai traversé le monde et vu des hommes de toutes les conditions, je me rends compte de la vulgarité de ses sentiments et de ses manières ; mais je n'étais pas capable d'en juger dans ce temps-là, et je l'aimais avec une admiration sans bornes.

« Au bout de cette seconde lune de miel, je reçus de lui, à mon réveil, une petite lettre où il me disait à peu près ceci :

« Ma chère amie, je ne peux pas rester plus long-
« temps avec toi. Je sens que je m'attacherais trop à
« toi et que je ne pourrais plus te quitter. Ce serait
« la perte de mon avenir. J'ai dépensé, ce mois-ci,
« avec toi, mes derniers sous, et mon père, qui ne
« plaisante pas, me coupe les vivres. Mais, aussitôt
« rendu à Marseille, j'emprunterai sur ma dot, et je
« t'enverrai de quoi aviser à ton propre avenir sans
« retomber dans la misère. Tu as une jolie voix et du
« goût pour la musique. Tu devrais apprendre à
« chanter. Ça pourrait te servir un jour. Je te quitte
« la mort dans l'âme, mais je ne veux pas te trom-
« per, et je compte sur ton courage et ton bon sens.»

« Je crus rêver. Je m'habillai, à demi folle ; j'interrogeai les gens de l'hôtel, qui, en riant, me montrèrent, à l'horizon, la fumée du bateau à vapeur. Il était parti, et moi je repris machinalement le chemin du rivage.

« J'entrai dans les jardins déserts, et abandonnés à tout venant, du palais Doria. La mer était là ; je n'avais qu'un pas à faire pour en finir.

« Mais la raison m'apparut, la froide raison dans toute sa laideur ! Ce jeune homme était dans son droit, dans le vrai, dans le réel. Il ne me devait pas plus qu'il n'avait fait pour moi en me donnant trois mois de bien-être et de plaisirs. Il n'était pas coupable

de mes illusions sur l'amour. Il ne pouvait les partager : il avait vingt-cinq ans, il connaissait la vie, il avait des projets, un avenir, une famille. Il eût été insensé de me sacrifier tout cela, à moi, qui ne lui avais sacrifié que mon honneur.

« Ce mot d'honneur, qui errait amèrement sur mes lèvres, me glaça d'épouvante. Il est bien certain que je n'avais pas connu le prix du mien, puisque je l'avais livré sans examen et sans condition. Je me voyais avilie et dégradée sans avoir le droit de rejeter ma faute sur mon séducteur. Mon raisonnement et mon intelligence s'éveillaient dans les larmes, et le désespoir me révélait ma honte. Mon Dieu! n'eût-il pas mieux valu rester stupide et prendre mon parti de tomber dans l'abjection au jour le jour? Ce qui est horrible, c'est d'en venir à le comprendre, quand on ne peut pas en effacer la souillure!

« Je n'oublierai jamais les deux ou trois heures que je passai sous les arcades de la terrasse du jardin Doria, à regarder les vagues qui déferlaient à mes pieds. Il y faisait froid, le temps était à la pluie et le vent fouettait mes cheveux dénoués. Chose étrange, je ressentais une sorte de joie sombre en découvrant que j'avais une âme, et que la dure leçon de l'expérience pouvait la modifier, la détruire à jamais ou la relever pour toujours.

« Je cherchais ma volonté, et j'étais tout étonnée de la sentir naître. Mais qu'allait-elle me conseiller et quel usage saurais-je en faire?

« Retourner chez mon père était impossible, il m'eût tuée. Il n'avait pas cherché à me revoir. Il avait pris chez lui une maîtresse qui ne m'eût pas cédé la place. Je le savais trop pauvre pour m'assister. J'étais persuadée que mon séducteur m'enverrait de l'argent, mais je ne voulais à aucun prix l'accepter, et la première résolution nette qui me vint fut de lui écrire pour lui signifier que je ne voulais rien et que je n'avais besoin de rien. C'est ce que je fis en effet, dès le lendemain.

« Quand j'eus arrêté dans ma tête cet acte de fierté, je me demandai de quoi j'allais vivre. Je n'avais qu'un parti à prendre, c'était de me faire servante, car je ne voulais garder de mon passé que les habits que j'avais sur le corps, jusqu'à ce que je pusse les échanger contre des vêtements conformes à ma véritable position. Tout cet orgueil qui me venait au cœur me donna une grande force et une singulière confiance en Dieu. Bah ! m'écriai-je tout d'un coup, en parlant haut sous les voûtes sonores de la terrasse, la madone n'abandonnera pas ici une pauvre fille de quinze ans, qui ne sait pas seulement si elle aura un morceau de pain aujourd'hui !

« Je ne me trompais pas. Je ne devais pas être abandonnée. Seulement, ce n'est pas la madone qui intervient en pareille affaire. La Providence, qui veille sur les jeunes filles, et qui fait qu'une jolie enfant ne reste pas un jour entier sans pain, c'est le vice qui la guette, la suit et l'écoute.

« Or, en me retournant, je vis que quelqu'un m'écoutait. C'était un vieillard à figure vénérable qui s'approcha de moi d'un air paternel. — Il y a longtemps que je vous observe, me dit-il; il me semblait que vous aviez l'idée d'en finir avec la vie.

« — J'en ai eu la tentation, lui répondis-je avec confiance; mais, à présent, c'est passé.

« — Et d'ailleurs, reprit-il, je suis là. Je vous en empêcherais. J'ai eu une bonne idée de venir me promener ici, car je vois que vous êtes désespérée, et peut-être viendrai-je à votre secours. Voyons, que vous est-il donc arrivé? Je vous connais de vue : vous êtes la maîtresse d'un petit artiste français qui vous donne sans doute de la jalousie?

« — Il est parti, monsieur, il m'abandonne!

« — Fort bien, répondit-il avec un sourire qui me fit paraître tout à coup effrayante sa figure douce et respectable.

« — Comment, fort bien! m'écriai-je stupéfaite; mais aussitôt sa physionomie changea et redevint ce qu'elle m'avait semblé d'abord.

« — Je dis *fort bien*, reprit-il, comme je dirais : j'en étais sûr. Ce jeune homme était un franc étourdi, indigne de l'attachement d'une charmante enfant comme vous. Je le savais bien, qu'il vous planterait là un beau matin! Quand je vous voyais au théâtre, ne chercher votre plaisir que dans ses yeux, et en barque ou en voiture, vous pencher sur lui avec une naïveté d'amour et de confiance adorable, je remarquais son

air distrait, son attitude de sultan ennuyé. Ah! voilà le malheur des jeunes filles! Elles croient, elles aiment; on les trompe et on les abandonne!

« Cet homme avait repris un air si bon, que je me laissai aller à causer avec lui : d'abord, j'aimais encore trop mon infidèle pour consentir à le laisser accuser trop sévèrement. Aussi, je me hâtai de le défendre en disant ce qu'il avait voulu, ce qu'il voulait faire pour moi. Et puis, j'éprouvai le besoin impérieux de me relever dans l'estime du premier venu, en exprimant mon dédain pour l'argent et ma résolution de travailler pour vivre. J'eusse mieux fait de me taire, de rentrer à l'hôtel, de vendre une partie de mes toilettes et d'accepter l'argent qui m'arriverait de Marseille. De cette façon, j'aurais pu aviser librement à mon avenir, tandis qu'en affichant mon dénûment volontaire, je me livrais, sans le savoir, à des embûches nouvelles. »

— Et c'est ainsi, dit la duchesse, que les résolutions héroïques sont les pires que l'on puisse prendre.

— C'est égal, dit Constance, quel que soit le résultat, je sais gré à la Sofia d'avoir pris cette résolution-là.

IV

« Ah! voilà! reprit la Mozzelli, la contradiction est partout, et, quand on voit les aspirations de la conscience si mal secondées par la destinée, on arrive aux doutes les plus amers!

« Le vieillard approuva mon courage; il eut l'air de l'admirer. Il déclara que j'étais un ange et qu'il voulait me servir de père. Je ne lui demandais que de me trouver une place de servante ; il m'offrit autre chose, mais avec tant d'art dans les expressions, que je n'y compris rien du tout, et le suivis, persuadée qu'il allait faire de moi une espèce de gouvernante respectable dans sa maison de campagne.

« Il appela une barque, m'y fit monter avec lui, et me conduisit à deux ou trois lieues de la ville, dans une délicieuse petite baie du côté de Recco : la mer d'un côté, les montagnes de l'autre, et, dans un coin bien abrité et bien vert, une villetta charmante, qui n'était gardée que par une vieille femme laide et un jardinier bossu.

« — Vous serez ici chez vous, me dit-il. J'habite Gênes, et je viens toutes les semaines passer ici la journée. J'aime la solitude et les fleurs. Vous aurez une bonne somme pour la dépense de la maison, que vous réglerez comme vous l'entendrez ; libre à vous de faire des économies. Je vous demande seulement de ne pas sortir sans moi et de ne recevoir personne. Je tiens aux mœurs avant tout.

« J'étais si fatiguée de la surprise foudroyante de la matinée, de mes larmes, de mes réflexions et de la promenade en mer, que je comprenais à peine ce qu'il me disait. Pourtant, lorsqu'il partit en me disant : *A demain !* j'eus encore une espèce de terreur. Mais cela me parut chimérique. Que pouvais-je craindre

dans cette maison où il me laissait libre et seule ? Ne serais-je pas à temps d'en sortir si je me sentais menacée de quelque outrage ?

« La vieille femme m'apporta à manger, et je lui demandai le nom de son maître.

« — Vous ne le connaissez donc pas ? répondit-elle ; il s'appelle Antonino.

« En même temps qu'elle me disait ce nom, le nom véritable du personnage me revint tout à coup, car je me souvenais fort bien de l'avoir aperçu quelquefois au théâtre ou à la promenade, et on l'avait nommé devant moi. C'était le comte***, un homme marié, un père de famille, fort estimé et fort riche.

« — Pourquoi me trompez-vous ? dis-je ingénument à la vieille ; je sais qui il est.

« — Je ne vous trompe pas, répondit-elle sans se déconcerter. Il s'appelle Antonino quand il vient ici. C'est un de ses petits noms, et, comme il aime à vivre seul de temps en temps, cette espèce d'incognito le dispense de recevoir des visites. C'est un homme un peu bizarre, assez mélancolique, mais très-doux et très-bon. Vous serez heureuse chez lui, soyez tranquille ! Le jardinier et moi avons ordre de vous obéir, et nous ne demandons pas mieux, ce qui vous prouve combien nous tenons à contenter notre maître.

« J'étais tout à fait rassurée. Je m'endormis jusqu'au matin.

« En m'éveillant dans cette chambre d'un luxe extraordinaire, la réflexion me revint : je fus surprise et

inquiète. Probablement la vieille avait fait quelque bévue, et ce n'était pas là que je devais loger. Je me levai, je m'assurai que ce n'était pas la chambre du maître de la maison, j'examinai les appartements, le mobilier et le jardin. Tout était petit et magnifique : une vue délicieuse, des bosquets de cistes et de citronniers en fleurs, un isolement complet, quelque chose de splendide et de mystérieux à la fois.

« Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau à ma disposition, et je n'avais pas eu l'idée d'un tel bien-être. Il me venait des pensées de bonheur et d'innocence. La solitude ne m'effrayait pas. Si, avec tout cela, me disais-je, je pouvais apprendre à chanter, car il me semble qu'ici j'aurai bien du temps de reste, rien ne me manquerait au monde, et je ne regretterais pas l'amour, qui n'est qu'un mensonge et une déception.

« Je me disais cela à ma manière, car je n'avais aucune culture d'esprit, et tout chez moi était instinct vague. Je savais lire et écrire incorrectement. Je parlais mal l'italien, n'ayant parlé que le patois dans ma montagne. Toute mon éducation s'était faite depuis trois mois en écorchant le français avec mon amant, et en fréquentant le théâtre, que j'adorais. J'avais une mémoire musicale extraordinaire, et quand je rentrais, je chantais en riant toutes les parties de l'opéra, musique et paroles. Ma voix, qui était fraîche et souple, me transportait dans un monde de rêveries où je ne distinguais rien de net, mais où je me plaisais tant,

que mon compagnon s'en impatientait et m'en arrachait par des reproches et des moqueries.

« Ici, pensai-je, je pourrai chanter à mon aise, les jours où le patron n'y sera pas ; et, sur l'heure, je me mis à essayer ma voix dans le salon, cherchant à m'accompagner, d'un doigt, sur les touches du piano, et me faisant souffrir moi-même quand je ne rencontrais pas la note qu'il me fallait, mais chantant quand même, à tue-tête, mal ou bien ! A présent que je sais ce que c'est que chanter, je ne me fais aucune idée de ce que mon cri d'oiseau pouvait être dans ce temps-là.

« Je m'arrêtai toute confuse en voyant entrer le patron. Vous avez une voix superbe et une individualité musicale, me dit-il ; mais vous ne savez rien. Voulez-vous apprendre ?

« — Qui m'enseignera ? Je n'ai pas le moyen...

« — Vous aurez un excellent professeur ; je m'en charge. Sachez, ma chère enfant, que je ne prétends pas faire de vous une servante, mais une fille adoptive. Vous m'intéressez, et j'aime à faire le bien.

« Et, comme j'hésitais à accepter : — Qu'est-ce que vous avez donc ? reprit-il ; de la méfiance ? C'est mal ! Je vous croyais plus naïve. Mais je vois ce que c'est ; dans la compagnie d'un séducteur sans âme et sans principes, vous avez appris le doute. Guérissez-vous de cette maladie qui flétrit la jeunesse et qui m'offenserait. Je suis un homme sérieux, moi, et mon amitié pour vous a le désintéressement qui convient à mon âge et à ma raison.

« Il avait l'air si vrai que je lui demandai pardon de ma méfiance et le remerciai avec effusion. Il causa longtemps avec moi, me faisant subir une sorte d'examen de conscience, voulant connaître toute ma vie, mon caractère, mes idées, mes goûts, mes principes même. Il s'étonna de me trouver si inculte et, en même temps, il parut frappé de mon bon naturel, et approuva beaucoup la lettre que j'écrivis à mon infidèle, sous ses yeux, et qu'il se chargea de faire partir, ainsi que tous les chiffons et bijoux que j'avais laissés à l'hôtel, et dont je ne voulus rien garder.

« Il me quitta de bonne heure, et je ne le revis pas de la semaine ; mais il m'envoya des étoffes à choisir, du linge et des ouvrières pour me faire un trousseau. Bien que j'eusse carte blanche, je ne voulus prendre que les choses les plus simples, et me bornai au strict nécessaire d'une tenue de petite bourgeoise à la campagne. J'avais pourtant le goût de la parure, et cette discrétion me coûta beaucoup.

« Ce qui m'en consola fut de voir arriver un professeur de langues italienne et française et un maître de musique ; tous deux âgés et graves, qui me traitèrent comme une demoiselle de bonne maison et mirent tous leurs soins à m'instruire. Je me jetai dans le travail avec une ardeur fébrile, et je fis, en six mois, des progrès que d'autres ne font pas en six ans. J'y portais de l'orgueil, un orgueil de la conscience et du cœur, voulant alléger les sacrifices de mon bienfaiteur et lui en montrer ma reconnaissance.

« Il venait toutes les semaines passer la journée avec moi. Il arrivait de très-bonne heure, s'informait de mes études, examinait mes cahiers, écoutait mon chant, me donnait des avis très-éclairés et me choisissait mes lectures, m'apportant lui-même des livres à ma portée et me faisant lui rendre compte de ceux qu'il m'avait confiés la semaine précédente.

« Après cet examen paternel, il me faisait marcher pour ma santé et pour la sienne, disait-il. Je lui avais promis de ne jamais sortir de l'enclos qu'avec lui, et je lui tenais parole. C'est pour cela qu'il me faisait faire une promenade de deux ou trois heures, à pied, dans une immense prairie ondulée qui lui appartenait et qui entourait le parc. Sa causerie était charmante, élevée, instructive, aimable et persuasive, au point que je peux bien dire n'avoir jamais retrouvé un ami aussi distingué et aussi parfait. Ses manières et son langage étaient d'une chasteté exquise. Jamais un mot, jamais une idée qui pussent justifier les appréhensions vagues que j'avais conçues le premier jour. J'avais en lui désormais une confiance absolue, aveugle. Je m'appuyais sur son bras comme si j'eusse été sa propre fille, et je baisais ses mains blanches avec religion. Il souriait doucement, sa belle figure fine et aristocratique avait une expression de sérénité incroyable. Quand il arrivait et quand il me quittait, il me donnait un baiser au front, et jamais je ne voyais reparaître sur son visage l'étrange sourire qui m'avait effrayée, par instants, à notre première rencontre.

« Après la promenade, il prenait avec moi son repas du soir, s'enfermait ensuite dans son cabinet pour travailler à une espèce d'ouvrage scientifique qu'il refusait de me faire lire, disant que j'étais trop jeune, et il partait avant mon réveil du lendemain.

« J'étais parfaitement heureuse, et, chose horrible à dire, jamais je ne me suis retrouvée dans les conditions d'une félicité si pure et si complète. Les premières révélations de mon éducation, bientôt suivies de notions plus étendues, m'ouvraient l'intelligence et le cœur à des joies dont je n'avais pas soupçonné l'existence. Tout m'apparaissait comme dans la riante lumière du matin, tout se déroulait devant moi avec la majestueuse rapidité d'un lever de rideau sur une scène splendide. Chaque jour, chaque instant était une initiation. La littérature et la musique m'ouvraient des perspectives radieuses où je m'élançais comme un enfant conduit par un bon génie dans un jardin magique.

« En même temps que mon esprit ouvrait ses ailes, mon cœur, ma raison, ma conscience, oserai-je dire, hélas! ma religion, s'épanouissaient en moi comme les fleurs du ciel sur un sol béni. Je me sentais faite pour aimer le beau et le bien, et, en apprenant à les connaître, j'étais effrayée d'avoir passé à côté des abîmes du désordre et du vice.

« Quelquefois, j'en étais affectée au point de pleurer amèrement la souillure d'une première faute, et de dire à mon bienfaiteur que je ne me la pardon-

nais plus depuis que j'en comprenais la gravité.

« Mais il me rassurait avec une bonté charmante. —N'y pensez pas, je vous le défends, me disait-il ; oubliez cela comme un mauvais rêve. Dieu pardonne à ceux qui ne savent pas ce qu'ils font. C'est à présent que vous pourriez devenir coupable ; mais il y a six mois vous n'existiez réellement pas. Pardonnez-vous donc aussi à vous-même les malheurs passés. Pour moi, je ne vous en parle jamais, je n'y pense pas, et il me semble que vous êtes aussi pure qu'un petit enfant.

« Ces généreuses consolations me guérissaient par enchantement. Il me semblait qu'elles faisaient rentrer la virginité dans mon cœur. Je m'abandonnais aux joies senties d'une innocence dont je savais maintenant le prix. Aucun désir de changer d'existence, aucun besoin d'amour, aucun souvenir de ma vie agitée et ardente, aucun regret de l'affection brisée. J'avais perdu un amant et j'avais conquis la vertu ! Certes, j'avais gagné au change : et la vertu si facile, si aimable dans des conditions de sécurité si touchantes et si profondes ! J'aimais le comte littéralement comme un ange gardien, comme un être sacré, comme un père !

« Eh bien ! voyez si je n'aurais pas le droit d'être un esprit révolté, un démon, un ange de ténèbres, à l'heure qu'il est ! Tout ce bonheur, toute cette chasteté étaient un effroyable mensonge, une imposture à faire rougir le ciel ! »

— Bah ! vous exagérez ! dit la duchesse. Tout cela

était vrai, et le comte était sincère. Seulement, peu à peu, par la suite, involontairement sans doute, et par la force des choses...

— Oui, oui, reprit la Mozzelli, vous croyez qu'un jour vint, où l'amour surprit les sens du vieillard et où il me fit payer ses bienfaits par d'outrageantes propositions ?

— Ou bien, reprit la duchesse, il était habile et vous donnait confiance, voulant vous persuader et non vous surprendre. C'est perfide, mais il y a des perfidies ingénieuses et délicates.

— Vous n'y êtes pas, reprit la cantatrice. C'est pire que tout ce que vous pouvez imaginer. A cause de Constance qui est là, m'écoutant avec ses grands yeux étonnés, je raconterai vite et peu. Vous devinerez.

« Une seule chose troublait mon bonheur. C'était une sensible altération de ma santé. Des migraines d'abord assez bénignes, et peu à peu, de plus en plus douloureuses, me jetaient chaque semaine dans un accablement étrange. J'éprouvais ensuite une fatigue morale et physique que toute ma volonté n'eût pu secouer si je n'eusse pris beaucoup de café noir pour retrouver ma lucidité, car je voulais profiter de mes leçons et apprendre à tout prix, dussé-je en mourir.

« Ces alternatives de langueur et d'excitations fébriles me dévoraient. Jusque-là, je n'avais su ce que c'était que la souffrance ou seulement le malaise. J'attribuais ce dérangement subit à l'émotion imprévue de mes premiers chagrins, et ensuite à l'immense

ATHENÆUM

effort que mon cerveau avait été forcé de faire pour passer du néant à la notion d'une connaissance quelconque. Mon vieux ami partageait cette conviction et m'exhortait à modérer mon zèle. Je demandais un médecin ; mais il me détournait de croire aux médecins, se disant plus instruit, plus logique et plus expérimenté que tous ceux du pays. Il s'occupait de chimie et me préparait lui-même des calmants qui m'avaien procuré tout d'abord un sommeil réparateur.

« Mais au bout de quelque temps, ce sommeil léger et agréable s'alourdit et devint si pénible que je refusai de recourir à la potion que la vieille Rita m'apportait tous les soirs. Elle mit alors tant d'insistance à me la faire prendre que je m'en étonnai, et comme j'avais quelque soupçon qu'elle me volait l'argent que me confiait son maître, je crus comprendre qu'elle cherchait à m'endormir pour pénétrer dans ma chambre impunément.

« J'avais l'habitude de m'enfermer au verrou et il me sembla que cette vigilance la contrariait. Soit que je me fusse embrouillée dans mes comptes, — je n'ai jamais pu apprendre à compter, — soit qu'elle eût soustrait réellement quelques pièces d'or pendant que j'étais au jardin, j'avais trouvé un déficit et j'en avais parlé au comte, qui n'avait pas voulu y faire attention. Il se disait sûr de cette vieille, et je n'avais pas cru devoir insister.

« Pourtant je m'inquiétai d'elle en songeant qu'elle pouvait vouloir doubler la dose de narcotique pour

satisfaire sa larronnerie aux dépens de ma santé, et je résolus de la mettre à l'épreuve. Comme elle tournait le dos un instant, je fis adroitement disparaître le breuvage et lui laissai croire que je l'avais avalé.

« Elle comptait sans doute sur un prompt effet, car elle resta dans la chambre à me regarder d'une étrange manière. Je feignis de tomber accablée sur mon lit sans songer à m'enfermer. Je la sentis alors approcher de moi, me passer la lumière devant les yeux, me secouer les mains, remuer les rideaux, et je l'entendis marcher par la chambre, faire rouler les meubles et mener tout le bruit possible pour s'assurer de ma léthargie. Après quoi elle sortit en ricanant et en fermant ma porte derrière elle.

« Je me relevai aussitôt pour tirer les verrous et regarder l'argent que j'avais en caisse et dont, cette fois, je savais bien le compte. Elle ne m'avait rien pris. Elle n'avait touché ni à mes hardes, ni à mes bijoux. Mais alors pourquoi donc avait-elle pris tant de soin d'éprouver la pesanteur de mon sommeil ?

« Il me tardait de revoir le comte pour lui faire part de mes vagues frayeurs. Cette vieille avait quelque projet sinistre. Elle paraissait très-liée avec le jardinier, et le comte m'ayant défendu de lui écrire autrement que par l'intermédiaire de ce messager, je n'osais l'appeler à mon secours.

« Décidée à veiller sur ce mystère, je ne me livrai au repos que quand le jour fut venu, et, le lendemain

soir, je feignis encore de prendre la potion sans me faire prier, et de m'endormir subitement.

« Cette fois, la vieille sortit sans renouveler ses épreuves de la veille, et, au bout de quelques instants, le plus profond silence régnait dans la maison.

« Je pris un livre afin de me tenir éveillée. Sur le minuit, après m'être enfermée sans faire crier les verrous, j'allais succomber à la fatigue quand j'entendis scier la persienne de ma fenêtre qui donnait au rez-de-chaussée. La peur me rendit muette, mais j'eus la présence d'esprit de me lever et de me jeter dans un petit cabinet de toilette qui recevait le jour de la chambre à coucher par une rosace percée.

« Pendant ce temps, on brisait la vitre de ma fenêtre. C'était quelqu'un qui comptait bien évidemment sur mon sommeil invincible, quelqu'un qui entra dans ma chambre et s'approcha de mon lit dont il écarta brusquement les rideaux : et ce quelqu'un-là, c'était le comte.

« Rassurée aussitôt, je passai à la hâte une robe de chambre et me montrai. Je pensais qu'il avait surpris les mauvais desseins dont j'étais l'objet et qu'il venait à mon secours; mais lorsqu'il me vit debout et bien éveillée, son trouble le perdit. La vérité m'apparut, et je lui arrachai l'aveu de son infâme tentative. Il avait travaillé peu à peu, sous prétexte de me soigner, à me plonger dans un accablement où je n'aurais plus conscience de rien, et, en se voyant déjoué, il perdait la tête et m'avouait son horrible amour.

« Une explication violente eut lieu entre nous.— Ce n'est pas, lui dis-je, d'avoir joué avec ma santé, peut-être avec ma raison et ma vie, que je vous fais le plus grand crime. Vous avez cru que vos bienfaits vous donnaient des droits sur moi comme sur une chose. Vous avez pensé qu'une souillure de plus n'était rien pour une créature égarée. Eh bien ! tout cela est odieux et atroce ! Mais la chose dont je m'indigne le plus, c'est que vous m'ayez fait croire à la vertu, à la bonté, au désintéressement ; car me voilà forcée maintenant de ne croire qu'au mensonge et au vice. C'est que vous m'ayez donné une existence que je croyais angélique, et qui, à présent, soulève mon cœur de dégoût et de colère ; c'est que vous m'ayez enseigné la confiance et l'amitié, pour ne me laisser dans l'âme que du mépris et de l'aversion pour vous. »

V

Constance était muette d'indignation. La duchesse souriait moins gaiement que de coutume : mais sa curiosité l'emportant sur sa pitié :

— Je ne comprends guère, dit-elle, la fantaisie de cet horrible vieillard... au lieu de chercher à se faire aimer de vous...

— Il me confessa lui-même la bizarrerie de son système, répondit la Mozzelli, et même il l'avoua sans

trop d'effort, avec plus d'esprit que de repentir. Il était fort éloquent, et rien ne l'embarrassait.

« — J'étais amoureux de vous, me dit-il, dès le temps où je vous rencontrai au bras de votre amant. Votre extrême jeunesse, votre figure d'enfant honnête et bon m'avaient gagné le cœur. Mais, à mon âge, l'amour est plus compliqué que vous ne pensez. Il s'y mêle un instinct de paternité, une adoration pour les grâces de l'innocence. J'avais donc besoin de restituer cette innocence à votre être moral et d'être aimé de vous, non pas comme un protecteur utile, mais comme un ami véritable. J'avais obtenu ce résultat, le reste ne vous regardait pas et n'eût rien enlevé à la pureté de votre âme, à la douceur élevée de nos relations. Vous avez eu tort de vous méfier. Vous avez veillé comme Psyché, et, comme elle, vous avez mis l'Amour en fuite. A présent nos rapports ne peuvent plus être les mêmes, vous recouvrerez la santé, mais vous ne me chérirez plus, je le sens bien. Vous allez peut-être vouloir me quitter...

« — Vous en doutez! m'écriai-je. Quoi! vous n'en n'êtes pas sûr?...

« Je m'arrêtai, frappée de l'expression satanique qui reparaissait sur cette figure blême et fine. L'instinct de la conservation m'éclaira tout à coup, et, soit que ce fût une exagération de mon horreur pour cet homme, soit que mon raisonnement soudain fût logique, je m'avisai du péril où je me livrais si je faisais la moindre menace. Le comte devait craindre

mes révélations, et il était peut-être capable de tout. Je feignis donc de croire que notre amitié, épurée par son repentir et ma vigilance, pouvait renaître après cette ignominie.

« Je consentis même à passer un instant pour une créature intéressée qui ne renonçait pas aux avantages de l'éducation et du bien-être. Je le laissai parler et même espérer qu'à force de soins et de bontés, il fermerait cette blessure. Il y eut, je dois l'avouer, quelque chose de grand, à ce moment-là, dans son âme maudite : vous allez voir.

« — Qu'espérez-vous donc de moi ? lui disais-je. Que je pourrais être votre maîtresse sans dégoût et sans avilissement, après que vous m'avez fait comprendre la beauté d'une affection pure ? Eh bien ! cela est impossible : je vous mépriserais !

« — Je le comprends, s'écria-t-il. Aussi je vous remercie et vous bénis de cette sainte colère où vous voilà. Être subi et trompé, c'est la destinée des vieillards, et j'y avais échappé jusqu'à ce jour. Je pourrais y tomber si vous étiez une fille vulgaire. Je vous aime si éperdument que je me contenterais de vos rares moments de pitié, si vous ne pouviez rien de plus pour moi. Mais vous conserveriez votre haine et votre ressentiment, et je serais le plus à plaindre des hommes. J'aime bien mieux que vous me rendiez votre amitié filiale, et si vous pouviez me la promettre, je vous jure sur tout ce qu'il y a de sacré au monde, sur votre propre cœur, où j'ai cultivé la can-

deur et la droiture, — vous ne pouvez pas nier cela, — que je vous respecterai, même dans ma pensée, et que vous dormirez réellement désormais sous mon toit comme sous celui d'un père.

« Ne croyez pas, ajouta-t-il, que celui de mes deux amours pour vous que vous maudissez et que vous méprisez, soit le principal à mes propres yeux. Non! C'est l'amour paternel qui est le plus fort; c'est lui qui est le but de mon dévouement, et la joie, la gloire de mon avenir. Vous deviendrez une grande artiste si vous restez près de moi; c'est là mon rêve et mon ambition. L'autre amour... oubliez-le, soyez censée ignorer qu'il a existé. Tenez, il n'existe plus; votre malédiction l'a fait disparaître; j'en rougis, si vous exigez que j'en rougisse. Continuez à être ma fille, ma création, mon enfant, mon idéal, comme vous l'étiez dans votre conscience et dans vos chastes épanchements. Ne m'ôtez pas le seul bonheur qui me reste. J'ai une femme infirme et dévote, des enfants ambitieux et positifs. Je ne suis pas aimé dans ma maison. On m'accorde une certaine supériorité d'intelligence, mais on me reproche de n'avoir pas l'instruction lucrative et d'aimer mes rêves plus que la fortune. Soyez à vous seule toute ma famille. Ne me laissez pas désespéré, abandonné dans la vie. Songez que les années d'un vieillard sont comptées, et que c'est presque un crime de le délaisser et de marcher sur son dernier espoir. »

« Tout cela était mieux dit que je ne vous le rap-

porte, et sa jolie figure retrouvait des éclairs de sensibilité, à tel point que de vraies larmes semblaient couler de ses yeux pénétrants, tantôt doux comme le ciel, tantôt petillants comme des étincelles. Je sentais que s'il ne m'eût pas indignement trompée et s'il n'eût pas été marié, son âge ne m'eût pas empêchée de l'aimer, de l'épouser s'il l'eût voulu, et de lui être fidèle.

« Mais cette demi-persuasion, à laquelle, malgré ma résolution de feindre, je me sentais entraînée, redoublait précisément ma terreur. Si je laisse cet homme s'emparer de ma confiance, je suis perdue probablement, me disais-je, et, quelque jour, j'aurai à me haïr moi-même étrangement. Je ne serai plus qu'une fille entretenue, ou une héritière de contrebande, ce qu'il y a de plus lâche au monde.

« Je lui laissai croire que j'étais calmée, rassurée, et je le priai de me laisser seule à mes réflexions pendant quelques jours. Mais, dès qu'il fut parti, je sentis ma résolution bien arrêtée.

« Malgré tous ses serments, ma méfiance était éveillée et ne pouvait plus se rendormir. J'avais exigé que l'affreuse vieille sortît de la maison à l'instant même : mais au bout d'une heure, elle rentra sous prétexte de faire ses paquets et d'emporter ses hardes. Je ne pouvais la chasser de force et elle essayait par mille câlineries de me désarmer, disant qu'elle ne devinait pas en quoi elle avait pu me déplaire. Je n'osais m'expliquer avec elle, bien qu'elle fût certai-

nement la complice de son maître, et je craignais réellement qu'elle n'eût l'idée de m'empoisonner, soit par l'ordre de celui-ci, soit de son propre chef, pour ensevelir avec moi un secret qui n'était peut-être pas sans précédents du même genre.

« Aussi je refusai de manger et de boire quoi que ce soit à l'heure du déjeuner. Je sortis dans le jardin en lui disant que j'allais rentrer et en lui ordonnant de me faire du café.

« Je me glissai alors vers la petite porte de l'enclos; mais je la trouvai fermée à double tour, et, revenant sur mes pas, je remarquai que le jardinier, sans en avoir l'air, veillait sur l'issue principale. J'étais donc gardée à vue, les murs et les fossés de l'enclos étaient difficiles à escalader ou à franchir, et j'étais si affaiblie que je ne pouvais plus compter sur mes forces de montagnarde sauvage.

« Je résolus d'attendre la nuit, et je passai la journée à travailler avec une apparente assiduité. Je fis encore un tour de promenade au soleil couchant. Je pris congé de mes fleurs, de mes oiseaux, de toutes ces choses pures que j'avais appris à aimer, et qui étaient aussi innocentes de ma honte qu'indifférentes à ma douleur.

« Quand tout fut bien sombre, je me glissai de nouveau au fond du petit parc, et j'y trouvai le jardinier bossu qui faisait bonne garde, tandis que la Rita préparait dans la maison un certain mets que j'avais paru désirer, afin de lui rendre la confiance. Ce jardinier

était aussi assez sournois, mais très-poltron, je l'avais remarqué. Je me jetai sur lui à l'improviste et lui mis devant la figure un pistolet que j'avais pris dans la chambre du comte, et qui n'était peut-être pas chargé. Mais j'avais l'air si résolu à lui brûler la cervelle, qu'il me donna la clef sans hésiter. Je lui ordonnai d'ouvrir lui-même la porte, en le tenant toujours en joue, et je m'élançai dehors comme une flèche, comme un éclair, comme une folle.

« Je courus dans la direction de la route qui longe la grève, mais, faisant, avec assez de présence d'esprit, des zigzags dans la prairie ombragée, pour dérouter le bossu qui me suivait, et dont j'entendais les longues jambes craquer derrière moi comme celles d'un squelette. J'avais eu l'imprudence de jeter mon arme, et sans doute il s'en était aperçu.

« Je le sentis très-près de moi, au moment où je gagnai la route; mais un voiturin arrivait sur nous, et mon persécuteur s'arrêta. Je compris que si je laissais passer cette voiture, il pourrait s'emparer de moi sur le chemin désert. Je me jetai à la tête des chevaux, en demandant une place. Le conducteur voulut me repousser, les voyageurs qu'il conduisait ayant loué son *legno* pour eux seuls.

« C'étaient des Anglais qui mirent le nez à la portière, et qui, entendant la voix d'une femme, m'offrirent de me faire monter dans l'intérieur avec eux. Je refusai, disant que je n'allais pas loin, et suppliant seulement qu'on me permît d'être sur le siége ou sur

le marchepied. Cette faveur me fut octroyée. Le cocher me prit à côté de lui et fouetta ses chevaux. Où allions-nous? je n'en savais rien, mais nous tournions le dos à Gênes, et j'étais sauvée.

« Cette fois, je n'avais pas fait la folie de partir les mains vides. Je ne voulais plus être à la merci du premier passant que la faim me forcerait d'implorer. J'avais emporté cent livres sur trois mille dont ma bourse avait été garnie par le comte. J'étais vêtue très-simplement, mais assez chaudement pour supporter le voyage au grand air; on était en plein janvier. Quand nous arrivâmes, vers minuit, à Chiavari, où les voyageurs devaient coucher, je me reconnus. Je payai le conducteur, et je m'enfuis pour échapper à ses questions et à ses offres de services.

« Il m'avait dit qu'il conduisait ses trois Anglais à Florence par Lucques. Je ne voulais pas traverser mon pays. Je m'enquis d'une diligence pour Sarzana. J'arrivai à temps, cette diligence partait. A Sarzana, je ne pris que le temps de manger, car j'étais à jeun depuis vingt-quatre heures, et je partis pour Parme, où je me reposai un jour sans me montrer. De là, je gagnai Vérone, où la destinée m'arrêta.

« Je m'étais demandé, en voyage, de quoi j'allais subsister quand j'aurais dépensé la misérable somme dont je ne m'étais pas munie à d'autre intention que celle de pouvoir fuir. Au milieu des rêves qu'il m'était permis de faire, celui de continuer l'étude de la musique dominait tous les autres. Mais il me fallait gagner

de quoi payer mes études, ou, au moins, de quoi vivre en étudiant seule, et je ne voyais que le théâtre qui pût accueillir un pauvre enfant perdu comme moi. Je n'en savais pas encore assez pour espérer le moindre succès. Mais là, du moins, j'entendrais les premiers sujets, et je pourrais peut-être me former par la seule audition, comme tant d'autres !

« Il s'agissait de savoir si j'étais capable de chanter les seconds rôles, ou même les troisièmes. Je me rendis au théâtre, et j'entendis outrageusement siffler la prima donna. Elle avait pourtant du talent, la pauvre fille, cent fois plus de talent que je n'en avais alors ; mais elle était vieille, fatiguée, et chantait tout son rôle un quart de ton trop haut. Dès le lendemain, j'allai m'offrir pour la remplacer. C'était un coup d'audace ; mais j'avais compris que le public tenait peu de compte de la science et ne demandait que des moyens.

« Le directeur de la troupe musicale, un vieux connaisseur très-ironique, se mit au piano et me fit chanter quelques phrases. — C'est bien, me dit-il mélancoliquement, vous avez tout ce qu'il faut pour réussir ici : une voix magnifique, une jolie figure et une ignorance effrontée !

« — Je le sais, lui répondis-je en riant, mais quand la pauvre fille, sifflée hier soir, a débuté, en savait-elle plus que moi ?

« — Non ! elle ne savait rien.

« — Eh bien, elle a appris, elle a réussi, et, à présent qu'elle en sait assez, elle ne réussit plus; elle a fait son temps, laissez-moi faire le mien.

« Je débutai huit jours après dans la *Gazza ladra*, après trois répétitions et des journées entières consacrées à apprendre en secret mon rôle, que je ne m'étais pas vantée de ne pas savoir. Mais j'avais étudié les principaux airs avec un bon professeur, et je ne les disais pas trop mal; je n'avais pas la moindre notion de l'art dramatique, ni de la mise en scène. Mais, en Italie, tout s'improvise, l'amour, la guerre, l'art et le succès. Le mien fut complet : ma gaucherie plut comme une grâce et ma jeunesse comme un mérite. Tout ce que je manquai ou estropiai misérablement fut accueilli par des rires pleins de bienveillance; tout ce que je réussis fut applaudi avec enthousiasme. Enfin, le public véronais m'adopta comme un enfant que l'on veut gâter, et mon engagement fut signé après la représentation, non sans beaucoup de sarcasmes de la part du vieux directeur et de mes nouveaux camarades.

« Si j'eusse manqué d'intelligence et de volonté, j'étais perdue; car on avait mis beaucoup de mes défauts sur le compte de l'émotion, et si j'avais dans le public une majorité de partisans bénévoles, je ne devais peut-être pas tarder à y trouver une réaction inquiétante. J'en étais parfois épouvantée, mais je me disais : Aide-toi, le ciel t'aidera; et je fis si bien que, d'une représentation à l'autre, on put constater des

progrès qui désarmèrent les auditeurs scrupuleux et le directeur lui-même.

« Au bout de trois mois, j'étais réellement une actrice passable et une cantatrice bien douée qui donnait de l'espoir.

« J'eus encore un prodige à obtenir du ciel. C'est, étant forcée d'embrasser ma carrière à un âge où les moyens mêmes ne sont pas complets, de ne pas perdre ces moyens par une fatigue prématurée. Je n'avais pas seize ans, et je grandissais encore. Mais à peine avais-je quitté la fatale maison où l'on s'était joué de ma santé et de ma vie, que ma bonne constitution avait repris le dessus. Je n'avais plus de migraines ni de langueurs. Les émotions du théâtre étaient une issue naturelle à mes besoins d'action. Je dormais comme une pierre et je mangeais comme un jeune loup. Ma voix acquérait de l'éclat sans perdre de sa fraîcheur. Moi-même, j'acquérais une certaine beauté, de la grâce et de l'élégance. J'étais bonne fille, excellente camarade. J'étais aimée, j'étais heureuse! »

— Vous étiez aimée, dit en souriant la duchesse, dites-nous donc ça!

— J'entends, répondit la Mozzelli. Vous ne me demandez pas l'histoire de ma carrière artistique, mais celle de mon cœur; aussi j'ai passé vite sur mes aventures de théâtre, et je reviens à celles qui vous intéressent.

« J'étais aimée, vous ai-je dit, aimée de mes camarades, de mon directeur et de mon public. Mais je

l'étais plus particulièrement du signor Ardesi, le jeune basso-cantante, comme qui dirait le Tamburini en herbe de la troupe. C'était un beau garçon, brun, grand, maigre, des yeux superbes, une voix de tonnerre, un cœur excellent, un caractère gai, un artiste véritable. Il savait la musique, lui; il savait chanter; il donnait les plus belles espérances. Mais il ne devait pas vivre, par la raison que quand, par miracle, un homme est capable d'aimer, il faut qu'il meure bien vite, afin de laisser le monde à ceux qui n'aiment pas.

« Quand je le perdis... »

— Oh! oh! doucement! s'écria madame d'Évereux, vous sautez au moins un chapitre.

— Pourquoi pas? reprit la cantatrice. Je vous ai promis le récit de mes déceptions et rien de plus; mais vous voulez tout savoir! Eh bien! j'y consens; si je tombe dans la psychologie, nécessaire quelquefois pour expliquer les variations du cœur et de l'esprit, ce sera votre faute.

« Quand ce pauvre Ardesi m'entendit la première fois, il vint à moi dans l'entr'acte et me dit, me tutoyant d'emblée, comme c'est encore l'usage dans les troupes de province, en Italie : — Ma chère petite, tu devrais travailler, car tu as de l'avenir. — Fais-moi travailler, lui répondis-je, et je te devrai plus que la vie.

« Il me prit au mot et vint chez moi dès le lendemain. C'était un fort galant homme, et il ne voulut pas perdre le mérite de sa générosité en m'exprimant

son amour. Mais cet amour était sincère et dévoué, et je ne fus pas longue à m'en apercevoir.

« Comment la reconnaissance me gagna, ne me le demandez pas trop; je serais forcée d'avouer que je ne m'en souviens pas bien. Et que ceci ne vous paraisse pas le fait d'une fille trop légère. J'étais, à ce moment de ma vie, plus et moins que cela. J'étais ivre, j'abordais le théâtre et j'entrais dans l'art. J'avais du succès et de l'espérance; je sortais d'un rêve affreux, d'un cauchemar et d'un effroi mortels; je sentais le besoin impérieux de vivre, de rajeunir, c'est-à-dire de me retremper, par l'amour jeune et vrai, dans la foi qui me quittait. J'étais naturellement en réaction violente contre l'hypocrisie qui s'était jouée de moi, et tous mes doux souvenirs de la villetta de Recco étaient empoisonnés. J'étais pressée d'oublier ces joies perfides, cette amitié maudite. Tout ce qui pouvait me jeter bien vite dans un courant contraire m'appelait irrésistiblement. Je ne fis point de réflexions, je n'eus pas de repentir, je ne cherchai plus dans ma conscience le mot de ma destinée. J'étais artiste, Ardesi était mon initiateur, mon protecteur contre des rivalités dangereuses, mon conseil et mon ami. Je lui dois en grande partie ce que je suis. Je ne l'oublierai jamais, et je ne rougis pas de son souvenir. »

VI

— Pourquoi donc ne l'avez-vous pas épousé? dit mademoiselle Verrier avec candeur.

— Je ne l'ai pas épousé, parce qu'il faut aimer passionnément pour se jeter dans la misère. Ce que nous gagnions au théâtre était si peu de chose que c'était déjà assez méritoire, croyez-moi, de nous aimer fidèlement comme nous nous aimions. Il eût bien fait, lui, cette folie de m'épouser; mais je sentais que je n'avais pas assez d'enthousiasme pour y consentir, Ardesi était, certes, mon égal en intelligence, et j'étais encore son inférieure en talent; mais, en dehors de son art, il manquait d'éducation première, et il m'arrivait bien souvent, malgré moi, de me rappeler les nobles manières et l'instruction, à la fois immense et charmante, du vieux patricien qui m'avait inspiré le goût des choses élevées.

« Dans ces moments-là, Ardesi buvant de la bière aigre et fumant des cigares moisis avec les machinistes du théâtre, dont les lazzi grossiers le faisaient rire aux larmes; s'intéressant avec plus de curiosité que d'indignation aux petites turpitudes du triste milieu où, sans le faire paraître, je me sentais froissée et déplacée à mesure que je le voyais de plus près; Ardesi, bon enfant et résigné à son sort, mais ne conce-

vant pas des goûts plus exquis et un entourage plus digne, ne pouvait m'inspirer que de l'amitié.

« J'aspirais à monter, moi! Ma vie a été longtemps une ambition vers je ne sais quel idéal, non de gloire ou d'argent, mais de poésie et de sublimité. J'aurais voulu être la plus grande cantatrice du monde, afin de pouvoir me dire : Au-dessus de moi, il n'y a que le pouvoir et la richesse, qui ne sont pas des dons de Dieu, mais des hasards de la destinée. Ce que je suis, je ne le dois qu'à moi-même.

« Donc, le pauve Ardesi, m'ayant fait monter vers mon but par les progrès que je lui devais, était l'objet de ma reconnaissance et de mon dévouement, vu que je ne suis pas ingrate; mais il avait un grand tort, selon moi : il n'était pas ambitieux. Il acceptait la médiocrité de sa position avec insouciance, faisant toujours de son mieux par amour de l'art, mais prenant tout en patience comme s'il eût dû vivre deux cents ans. A ses côtés, je m'étourdissais dans l'émotion et le mouvement des études dramatiques; mais quand, par hasard, j'étais seule quelques instants, je pleurais sans savoir pourquoi.

« Un jour, il me surprit dans les larmes et me gronda en homme de bon sens qu'il était. — Tu regrettes, malgré toi, ta villetta de Recco, je le vois bien, me dit-il, et tu crois être tombée au-dessous de ton sort légitime, ce qui est une grave erreur! Tu n'étais pas née pour être une signora, mais une marchande de légumes. Te voilà artiste, c'est un pas im-

mense, et il ne te suffit pas! Tu voudrais monter sur les planches, être applaudie, puis rentrer dans une jolie maison où tu n'aurais plus qu'à parler littérature ou philosophie avec de grands esprits, tout en respirant à l'ombre les parfums des louanges délicates et des roses-thé, jusqu'à la prochaine ovation. La brutalité de la misère te navre, et tu crains toujours de crotter le bord de ta jupe, comme si c'était une robe de satin. Souviens-toi que tu es née sous la bure et que tu as aujourd'hui des souliers, ce qui est une grande chose! Tu oublies ce que tu devais être, pour ne te rappeler que ce que tu aurais pu être, si le vieux comte n'eût pas été lui-même un fourbe libertin. Eh bien! prends garde à ces souvenirs-là; ils mènent tout droit à la corruption, et ce ne serait pas la peine d'y avoir échappé dans un jour de bravoure, si ta mélancolie et tes songes devaient t'y conduire par le chemin de la mollesse et par le manque de caractère.

« Ardesi avait cent fois raison, mais je n'en étais pas moins dévorée d'un secret ennui. Au bout d'un an, la joie de mes débuts était oubliée, mes succès de petites villes ne me suffisaient plus; j'aurais voulu briller à Venise, à Milan ou à Naples. Je le pouvais, car on m'offrait un engagement que je refusai; il aurait fallu me séparer d'Ardesi, dont on ne voulait pas, et j'étais résolue à lui tout sacrifier.

« Un soir, comme nous finissions *Don Juan,* la trappe qui devait engloutir le pauvre artiste s'ouvrit

trop vite ; il perdit l'équilibre et tomba pour ne plus se relever.

« Je l'aimai mort plus que je ne l'avais aimé vivant. Ses généreuses qualités, sa loyale affection, sa probité incontestable, qui avaient résisté à une éducation de hasards et d'aventures, m'apparurent dans tout leur mérite quand je me trouvai seule dans la vie, au milieu de gens qui ne le valaient pas, et en présence de mes autres souvenirs flétris par la trahison.

« Sa mort fut un événement dans la ville et dans le pays. On lui fit des obsèques honorables, et nombre de personnes éminentes ou distinguées voulurent y assister. Les journaux de la localité lui payèrent un tribut mérité d'éloges et de regrets. Tout cela le relevait dans mon cœur, et je sentis que je perdais une affection que je ne remplacerais point.

« Le séjour de Vérone m'était devenu insupportable. Je partis pour Venise, où j'eus de véritables triomphes. Une douleur sincère avait ouvert mon âme à l'émotion sérieuse et profonde. Mon talent était loin d'être irréprochable ; mais j'étais dramatique et je faisais pleurer.

« Je portai véritablement le deuil dans mon cœur et dans ma conduite pendant plusieurs mois. Ma réputation de labeur et d'austérité fut bientôt établie, et les salons les plus distingués me recherchèrent. J'avais des soirées et des élèves dans les meilleures familles, et ma position devenait aisée en même temps qu'honorable

« Mais, voyez-vous, le monde est ainsi fait que les meilleures choses nous y créent des dangers, et que nos mérites entraînent presque inévitablement notre perte. Ma jeunesse et mes succès n'étaient pas des attraits sans précédents ou sans analogues; ma vertu fut un fait remarqué dans ma position et m'attira des poursuites ardentes et passionnées. Tel personnage qui, lors de mes débuts à la *Fenice,* m'avait accordé une médiocre attention, fut prêt à m'offrir son nom et sa fortune quand, au bout de quelque temps, il fut bien avéré que je n'avais pas d'amants. Ce fut alors une persécution dont vous n'avez pas l'idée. Les vieillards assiégeaient ma vie pour y abriter les restes de la leur; les libertins cherchaient tous les moyens de me compromettre pour satisfaire leur vanité; les jeunes gens naïfs se brûlaient la cervelle (en prose et en vers) chaque matin à ma porte. Enfin, je faisais fureur, et il ne tenait qu'à moi d'être princesse ou tout au moins marquise. »

— Vous avez eu bien tort de ne pas profiter de cette belle veine de vertu pour faire un beau mariage, observa la duchesse; et, avec vos instincts de grandeur, je m'étonne que vous soyez restée Sofia Mozzelli comme devant.

« L'occasion qui eût résumé mes ambitions ne se présenta pas, répondit la Mozzelli; je ne voulais, à aucun prix, épouser un homme âgé. J'avais pris la vieillesse en horreur, et je lui ai toujours gardé rancune. Je voulais un mari jeune, beau, honnête et de grande

famille. Il ne s'en présenta que de laids ou de tarés, dont l'argent ou l'esprit ne me tenta point. Ceux qui eussent pu me plaire ne se trouvaient pas dans une position assez indépendante pour que la délicatesse et la fierté me permissent de les écouter. J'étais scrupuleuse et difficile à l'excès; ma vertu me portait au cerveau, je dois le dire.

« Si bien qu'après avoir repoussé des offres que la froide raison eût accueillies sans objection, je pris le plus mauvais parti possible; ou plutôt, je ne pris aucun parti. La jeunesse, c'est-à-dire le besoin d'aimer et de croire, recommença à me parler, et même avec plus d'énergie qu'elle ne l'avait encore fait. Le repos du cœur m'avait comme renouvelée; et, fière d'avoir échappé à la corruption, je me fis, de l'amour qui m'était dû, une trop haute idée.

« Chaque jour grandissait mon secret orgueil et mon besoin de le satisfaire. Je découvrais en moi des puissances que mes deux premiers amours, le premier tout d'instinct, le second tout d'amitié, n'avaient pu développer, et l'avenir, l'amour attendu et rêvé, s'annonçait avec les ardeurs de la passion dévorante.

« Il y eut combat quelque temps entre ces élans de fièvre et mon ambition de bonne renommée. La vertu a de grandes douceurs; mais, chez une femme libre et jeune, elle ne marche pas sans l'espoir d'une récompense, et la mienne ne se présentant pas sous la forme d'un brillant mariage d'inclination, je mis cette

ambition à la porte, et résolus enfin de n'écouter que mon cœur.

« Il me donnait de bons conseils, mais son choix fut malheureux. Un fils de famille, librettiste pour son plaisir, jeune, enthousiaste, charmant, m'avait sacrifié, malgré moi, un riche mariage. Je crus faire une grande chose, ne pouvant faire que ce mariage fût renoué, en refusant sa main qu'il m'offrait contre le gré de sa famille, et en lui donant mon amour sans conditions. Sa reconnaissance le rendit sublime en paroles, comme le désir l'avait rendu héroïque en actions. Mais la possession le rendit à son naturel inquiet et avide de nouveauté. Une maîtresse, qu'en même temps que sa riche fiancée il avait abandonnée pour moi, et qui était une très-grande dame fort habile, me le disputa avec acharnement, et finit par le reprendre. Après avoir subi toutes les tortures du soupçon et de la jalousie, je restai seule avec ma colère et ma honte.

« Mais ma chute avait fait du bruit. Les prétendants devinrent plus audacieux. Le dépit me troubla le jugement. Un Lovelace en renom me vengea de l'infidèle. A son tour, il me fut disputé, et j'entrai fatalement dans les luttes de l'amour-propre et de la jalousie, luttes furieuses et misérables qui sont bien des passions, mais qu'on a tort d'appeler amour, car elles ne sont pas même de l'amitié. C'est un mélange de désir et de haine, rien de plus, mais cela vous ravage et vous épuise.

« Trompée de nouveau, je m'étourdis dans le bruit,

et le désordre entra dans ma vie. Oui, je suis ici pour tout dire, je menai pendant plusieurs années, à Venise, à Milan et à Vienne, une existence déplorable. Toujours orgueilleuse et désintéressée, je ne calculai rien que la satisfaction de triompher de mes rivales ou de me venger de leurs dédains. A peine satisfaite sur ce point, je sentais le remords et le chagrin atroces d'appartenir à des liens où mon cœur ne trouvait aucune joie véritable, et, tout aussitôt, je subissais le besoin impérieux de les rompre.

« Je me rejetais alors dans l'étourdissement d'une activité délirante. Soupers prolongés jusqu'au jour, courses folles et périlleuses par tous les temps et tous les chemins, avec des compagnons de plaisir excités comme moi-même, et qui, cependant, reculaient quelquefois devant mes défis insensés, cavalcades ou régates échevelées, excentricités innocentes par elles-mêmes, mais qui faisaient scandale par le mépris de la vie qu'elles révélaient aux gens paisibles et religieux : j'essayai de toutes ces émotions et de toutes ces fatigues pour échapper au besoin d'aimer qui me poursuivait, et dont je n'embrassais que le rêve de plus en plus éphémère et trompeur.

« Nécessairement, ma santé souffrit d'un pareil régime, et, pendant quelque temps, on me crut frappée à mort. Cela décupla mes succès. Allons vite l'entendre, se disait-on, c'est peut-être la dernière fois qu'elle chantera. Le fait est que je toussais à rendre l'âme, et je chantais quand même, non plus avec la suavité de

l'adolescence, mais avec la puissance nerveuse de la fièvre. Je ne tenais pas à vivre, mais à émouvoir, et j'eusse sacrifié dix ans de mon avenir pour un moment d'enthousiasme de mon public. C'était le seul plaisir sur lequel je ne fusse pas blasée.

« Un jour, je me trouvai seule en voyage, arrêtée dans une misérable auberge au bord d'un beau lac. Je m'étais brouillée avec la plupart de mes amis pour un caprice, et je m'en allais dans une autre ville chercher un milieu nouveau à mon activité désespérée.

« Mais la maladie se jetait sur moi, et, pendant trois jours et trois nuits, je vis la mort face à face. Je n'avais conscience de rien autour de mon lit abandonné. Je sentais seulement que j'étais là sans amis et que je ne pouvais plus rien contre un mal implacable, l'épuisement du corps et de l'âme.

« Si je fus sauvée par le médecin du village ou par un reste de forces physiques qui avait survécu au désastre de ma vie, je l'ignore absolument. J'en laissai l'honneur au bonhomme, et quand il me prescrivit de rester là un mois pour me remettre, je convins qu'il avait raison, puisqu'il m'eût été impossible de m'en aller ailleurs.

« Ce temps de solitude absolue me fit rentrer en moi-même. Comme j'avais été beaucoup d'heures sans connaissance, je me sentais brisée, et comme séparée du passé par une lacune de cent ans. Cette vie, dont j'avais fait si bon marché, j'étais forcée de reconnaître qu'on l'aime toujours quand même, et je

me surprenais à chaque instant remerciant Dieu, avec une joie enfantine, d'avoir bien voulu me ressusciter. Je regardais le ciel et les arbres dans les eaux du lac, comme si je ne les eusse jamais vus. Tout me paraissait beau, jeune, puissant, éternel. Moi seule j'étais faible et craintive. J'avais loué une barque que j'avais fait garnir de coussins, et où l'on me promenait étendue comme sur un lit. Au moindre souffle du vent, j'avais peur. Était-ce bien moi qui, sur les rivages de l'Adriatique, avais dix fois choisi les heures de tempête pour braver la colère des vagues? Non, à coup sûr, c'était une autre, me disais-je : c'était une folle, une ingrate! La vie est si douce et la tombe est si morne!

« A cet accablement délicieux succéda la réflexion, moins douce, mais bienfaisante. Aussi tout le passé me parut déplorable et je sentis que, pour y survivre, il fallait l'anéantir afin de pouvoir l'oublier. L'avenir m'apparut, encore une fois, ouvrant ses ailes d'or comme un oiseau du ciel qui fuit des rives maudites pour chercher un monde nouveau. J'avais encore des ailes, moi! ma voix, un peu altérée, n'était pas perdue. Mon talent pouvait grandir encore, et ma conscience n'était bourrelée que de torts envers moi-même. Dieu, qui nous demande compte de l'emploi de ses dons, pardonne à qui veut être pardonné, et restitue à qui veut réparer. J'avais fait de grandes folies, mais je n'avais aucune bassesse à me reprocher. Je n'avais été méchante qu'avec les méchants. La bonté m'avait toujours trouvée sympathique et le repentir géné-

reuse. J'avais respecté la foi et la candeur chez les autres. Enfin, j'étais bien morte, mais non damnée, puisqu'il m'était permis de revenir sur la terre, d'en comprendre encore la beauté, et d'y chercher une meilleure existence.

« Je prolongeai mon séjour au bord de ce lac de Garde, le plus beau des lacs italiens, aussi longtemps que me le permirent mes courtes finances. J'ai toujours été pauvre, n'ayant que le fruit de mon travail au jour le jour. Les trois mois que je passai dans ce lieu enchanté au milieu de bonnes gens simples, et au sein d'une nature vraiment sublime, sont le meilleur souvenir de ma vie. Le dernier mois, ma santé étant véritablement revenue, je me procurai un piano et je travaillai sérieusement, tout en négociant par correspondance un engagement avec Naples.

« C'est au bord de ce lac que j'appris la mort du comte A... Je ne vous ai pas dit que, deux ans après l'avoir quitté, j'avais reçu de lui une lettre où il m'apprenait qu'il était veuf. Il m'offrait de m'épouser, disant qu'il ne pouvait faire moins pour une personne qui ne l'avait pas trahi, et dont il avait eu raison de ne pas craindre la vengeance. Je n'avais pas même répondu à sa lettre ; j'étais alors lancée dans mon premier tourbillon. La nouvelle de sa mort m'émut profondément, je n'avais aimé et respecté personne autant que ce malheureux et coupable vieillard, avant de connaître son véritable caractère. Je me trouvai soulagée d'une véritable souffrance en me souvenant

qu'il avait voulu réparer son crime autant que possible, et que je pouvais désormais pardonner à sa mémoire.

« J'allai donc chanter à Naples, et, depuis cette époque, j'ai vécu autrement. J'ai cherché, non plus le plaisir, ni la lutte, ni le mariage d'ambition, ni la vengeance, ni la fantaisie, ni le suicide de l'âme : j'ai cherché la gloire au théâtre et l'amour vrai dans la vie. J'ai trouvé la gloire, non pas telle que je l'avais rêvée, mais assez douce encore, en dépit de beaucoup de déceptions. Quant à l'amour... »

— Eh bien? dit la duchesse.

— Je ne l'ai pas trouvé, répondit Sofia, et, cette fois, ce n'est pas ma faute, car je l'ai sincèrement demandé à Dieu, et j'ai beaucoup fait pour le mériter. Mais il n'habite pas ce monde; c'est une aspiration de nos rêves, c'est une intuition providentielle que nous avons de quelque monde meilleur. Le cœur d'aucun homme n'en possède la puissance et n'en recèle le bienfait. Les femmes y croient encore et le poursuivent, même après avoir perdu l'espoir de le rencontrer. Les hommes ne se donnent plus cette peine-là, car ils n'y croient plus, et le trouveraient sans savoir en profiter.

— Prenez garde, dit mademoiselle Verrier après un moment de silence, que ce ne soit là un blasphème!

— Ou tout au moins une hérésie, ajouta la duchesse. Je vous dirai mon sentiment tout à l'heure; mais votre histoire n'est pas finie?

— Si fait, répondit l'artiste. Je ne peux pas vous dire combien de fois j'ai essayé ou espéré d'aimer depuis que je me suis rangée. Ce serait toujours la même histoire, et une galerie de portraits parfaitement inutile. Je ne vous ai pas décrit les sottes ou folles figures qui ont rempli de leur présence mes années de fièvre : je ne veux pas vous décrire davantage les froides et trompeuses physionomies de la nouvelle période. J'ai changé du jour au lendemain toutes mes habitudes. J'ai compté les heures du jour, refusant à la promenade ou à la sieste celles qui devaient être consacrées au travail. J'ai cessé de me mettre inutilement en vue, j'ai réservé tous *mes effets* pour mon art. J'ai rompu avec le paradoxe, je me suis intéressée aux choses générales, à la vie publique, aux malheurs de mon pays. J'ai été voir mon père qui s'était laissé combler de mes dons, et qui a bien voulu m'en remercier. J'ai consigné à la porte tous les aventuriers de l'amour. J'ai donné, par la régularité de ma conduite, des garanties à l'opinion. J'ai fait beaucoup de charités et rendu beaucoup de services, j'ai appris la musique gratis à de pauvres petites filles; j'ai chanté pour tous les proscrits. J'ai recherché partout les érudits, et j'ai acheté un perroquet dont je m'occupe beaucoup. J'ai acquis des notions en archéologie et en histoire, j'ai pris intérêt aux fouilles de Portici, j'ai reçu des gens qui passaient pour sérieux, je n'ai pas joué à la loterie des capitaux, j'ai fait deux ans d'économies et j'ai acheté à Nice une

petite maison pour ne pas payer de loyer sur mes vieux jours.

« Tout cela est fort sensé, comme vous voyez. Eh bien! mon travail assidu et mes véritables progrès ne m'ont pas rapporté plus de succès que n'en avaient mes audaces improvisées sur la scène. Mes charités n'ont pas diminué le chiffre des pauvres, qui augmente toujours. Les artistes que j'ai obligés ont tous été ingrats. Mes graves amis sont fort ennuyeux et mon perroquet parle turc; ma maisonnette me coûte plus d'entretien qu'elle ne me rapportera jamais d'économies. Quant aux hommes considérés et prétendus sérieux parmi lesquels j'ai cherché le fantôme d'un ami véritable, j'ai trouvé chez eux, tour à tour et sans exception, plus de prétentions et de perfidie, autant de vanité, de frivolité et d'ingratitude, enfin beaucoup moins d'esprit et de spontanéité que chez mes anciens compagnons de paresse et de plaisir. J'ai dit. »

— Résumons-nous, dit la duchesse en s'adressant à Constance; notre chère Sofia est arrivée à l'impuissance du cœur par le chemin de la satiété; est-ce votre avis?

VII

— La Mozzelli est arrivée, n'importe comment, au scepticisme, répondit mademoiselle Verrier. Que ce

soit sa faute ou celle des autres, nous ne sommes pas ici pour faire son procès. Elle a vécu dans un méchant monde, et peut-être y a-t-elle vécu aussi bonne et aussi sage que cela était possible, relativement.

— Ainsi, vous me donnez l'absolution ? dit la cantatrice à mademoiselle Verrier. Vous, le bel ange des cieux, vous ne me damnez pas ?

— Je ne damne personne, et je vous excuse particulièrement ; cependant je ne vous absous pas autant que vous le prétendez. Je crois au libre arbitre, et, tout en mettant les fautes et les égarements de votre vie en grande partie sur le compte d'une certaine fatalité, je regrette que vous ne soyez pas arrivée à une meilleure solution en terminant votre récit. J'espérais mieux de vous.

— Qu'espériez-vous d'elle ? demanda la duchesse.

— J'espérais, reprit Constance, ou son humble réconciliation avec le genre humain, qu'elle n'a peut-être pas le droit de tant mépriser, ou une sorte de soumission religieuse aux misères de ce monde.

— Bien ! je comprends. Voilà mon arrêt, dit la Mozzelli un peu blessée et fort triste. Vous êtes sévère comme la vertu. Mais savez-vous ce que je pourrais vous répondre ?

— Répondez, ma chère, ne vous gênez pas, dit Constance.

— Eh bien, je vous répondrai que la vertu n'est peut-être pas souvent autre chose que l'ignorance du mal, et que, si on vous eût jetée dès l'enfance dans le

même milieu que le mien, vous ne vaudriez peut-être pas mieux que moi à l'heure qu'il est.

— Oh ! cela est fort possible ! répondit Constance avec bonté. Laissez-moi justement partir de là pour vous dire que vous n'êtes pas ce que vous pourriez être. Vous avez une très-grande intelligence et des forces réelles, des forces étonnantes pour opérer des révolutions dans votre existence. Tout ce que vous nous avez dit en est la preuve. Je ne sais pas si, dans les mêmes situations, j'eusse trouvé autant de ressources dans ma volonté et de courage dans mon caractère. Voilà pourquoi je ne veux pas que vous ayez le droit de rester en chemin et de vous arrêter à ce paradoxe, — car c'en est encore un, croyez-moi ! — qu'une moitié du genre humain a le monopole de l'amour vrai, tandis que l'autre sexe est relégué dans le cercle de la brute. Cette belle maxime me paraît dictée par l'amertume du cœur et par un reste de maladie de l'intelligence. Après des années de suicide moral, il est naturel que vous ayez encore de ces plaintes-là sur les lèvres, par habitude ! Mais vous devriez, je crois, vous raisonner encore et très-souvent, afin d'arriver à l'esprit de justice, sans lequel il n'y a ni raison ni bonté sérieuses. A mon tour, j'ai dit.

— Eh bien, mais ! c'est fort bien dit, s'écria la duchesse, qui écoutait Constance avec beaucoup d'attention, et qui avait eu les yeux fixés sur elle pendant presque tout le récit de la cantatrice. Je vois que nous sommes parfaitement d'accord toutes deux, parce que

nous sommes logiques et calmes. Quant à cette chère exaltée, voilà qu'enfin je me l'explique : elle a le cerveau malade. Pardon, Sofia ; mais, vous voyant si charmante, je ne pouvais pas croire que vous fussiez folle ; vous l'êtes, tout est dit.

— Comment ! je suis folle ? Pourquoi ?

— Parce que vous demandez l'amour que vous n'êtes plus capable de ressentir. Vous voyez, je me répète.

— Vous croyez cela ? dit la Mozzelli piquée au vif.

— Oui, je le crois, dit la duchesse. Vous n'avez réellement aimé qu'une fois, à savoir, la première, quand vous sentiez l'amour sans le raisonner. Du moment que vous l'avez analysé et disséqué, votre imagination seule a été éprise de ses propres chimères, et aujourd'hui, n'ayant plus que de l'imagination à donner, vous exigez un cœur en échange. Ce n'est pas juste, et l'homme qui vous donnerait le sien serait fort à plaindre. N'est-ce pas ce que vous pensez aussi, Constance ?

— Peut-être avez-vous raison, répondit mademoiselle Verrier ; mais je n'ai pas été aussi loin. Je ne suis pas tout à fait compétente. C'est la première fois de ma vie qu'une situation de ce genre est offerte à mon examen. J'aurais besoin d'y réfléchir, et, en tout cas, je vous avoue que je ne suis jamais bien pressée de condamner les gens et de leur dire : Vous êtes perdus !

— Merci, Constance ! s'écria la Sofia, vous me laissez l'espoir de guérir, vous ! Je déclare que vous êtes

bonne, et que madame la duchesse est très-dure.

— Non, mon enfant, reprit madame d'Évereux. Je crois que l'on guérit de tout, même de la folie. Écoutez beaucoup mademoiselle Verrier, questionnez-la sur ce qu'elle entend par l'amour vrai. Je suis certaine qu'elle vous donnera une de ces définitions que les grands esprits savent trouver, et qui nous frappent au point de faire époque et même révolution dans notre vie morale. Voulez-vous, Constance ? Voyons, j'ai peut-être besoin aussi d'une synthèse, moi qui parle. Si vous nous racontiez votre histoire ?

— Moi ! répondit Constance en rougissant ; mais je n'ai pas d'histoire, et ce que je pourrais raconter serait fort insipide. C'est vous, madame la duchesse, qui pourriez nous donner un sage enseignement, si vous ne nous trouviez pas indignes de l'entendre. Vous avez beaucoup réfléchi, beaucoup écrit, à ce qu'on assure, et pour vous seule, malheureusement, ou pour un petit nombre d'amis privilégiés.

— Si je vous raconte ma vie, dit la duchesse, me promettez-vous toutes deux, et vous surtout, Constance, de la juger franchement, et de ne me ménager la critique en aucune façon ?

— Si vous l'exigez... dit Constance.

— Oh ! quant à moi, dit la Mozzelli, je vous promets d'être fort sévère, et si je vous trouve... *illogique*, je ne me permettrais pas de dire *folle*, je déclare que je le dirai sans ambages.

— Soit ! dit la duchesse. Eh bien, je commence et

je dis : Deuxième partie... de notre veillée : *Histoire de la duchesse d'Évereux.*

« Vous savez d'où je sors ; je n'ai pas besoin de vous ennuyer de mes quartiers de noblesse. Je n'en ai jamais été plus infatuée que vous ne me voyez ; mais je dois vous dire que mes parents en étaient affolés, et que l'on m'apprit le blason avant de m'apprendre à lire.

« Ce que l'on m'apprit, du reste, ne fatigua pas la cervelle de ma gouvernante. Ma mère trouvait qu'une fille de qualité doit savoir rédiger des billets d'invitation, chanter une petite romance et monter à cheval pour suivre un jour, au besoin, les chasses de la cour; de plus, avoir de grandes manières, c'est-à-dire une certaine façon de regarder, de remuer les bras, de s'asseoir et de tenir chacun à sa place ; abominer certaines locutions, comme la *bonne société, battre les cartes*, etc. ; juger les gens sur ces graves indices avant tout ; ne pas pardonner un manque de savoir-vivre ; enfin, parquer, dans un certain enclos de certaines convenances, la seule portion saine et intéressante du genre humain ; regarder tout le reste comme une tourbe, et ne dire *mes semblables* qu'à un point de vue religieux et chrétien, sans application réelle à la vie pratique.

« Ma mère avait été belle du temps de l'empereur, mais elle se vantait de ne l'avoir jamais vu, et même d'avoir quitté sa fenêtre, un jour qu'il passait. C'était en Allemagne ; ma famille avait émigré et ne rentra en France qu'avec les Bourbons.

« Mon père n'avait aucune initiative dans le carac-

tère. C'était un homme d'esprit qui ne voyait pas par les yeux de sa femme, mais qui, par crainte d'une lutte quelconque, ne marchait que par son ordre ou avec sa permission. Il se vengeait de son esclavage par le sarcasme; ma mère ne comprenait pas ou ne voulait pas comprendre. Pourvu qu'elle fût le chef actif de la famille, le plus ou moins d'adhésion ou de satisfaction personnelle du mari ou des enfants ne l'embarrassait guère.

« C'était, au demeurant, une excellente femme, charitable, juste et enjouée. Dès mes premiers ans, je vis l'ordre et l'union régner autour de moi; mais je dois à la vérité de dire que la tendresse n'y était pour rien, et que le verbe *aimer* ne frappa jamais mes oreilles. Mes parents ne semblaient pas croire que l'affection fût nécessaire au bonheur. Ils avaient placé leur contentement dans des choses tout extérieures: la fortune, la considération, l'opinion, les relations, les alliances, que sais-je? C'était une serre froide où je grandissais tranquillement, sans soleil et sans orages.

« J'avais à peine seize ans quand on me maria à ce charmant duc d'Évereux, le plus aimable, le moins aimant des *beaux*. C'était tout à fait l'homme qui convenait à ma famille. On ne me demanda pas s'il me convenait. Au reste, si on me l'eût demandé, j'eusse répondu affirmativement. Il était le plus élégant, le mieux mis et le mieux élevé des jeunes gens de notre monde. J'étais une grande niaise confiante, un peu opprimée par les puérilités systématiques de notre intérieur, avide de l'inconnu, ne doutant de rien,

fière d'être appelée madame : une table rase, en un mot.

« Les chiffons, les voitures, les diamants, les armoiries remplirent ma cervelle et mes journées pendant deux mois. Après quoi, on me couvrit de perles et de guipures, et l'on m'ordonna de répondre *oui* à tout ce que me demanderaient M. le maire et M. le curé. Je répondis oui sans émotion ; je n'avais pas écouté les demandes.

« Ne croyez pas cependant que je fusse une créature stupide. J'avais ma petite critique intérieure sur toutes ces choses auxquelles j'appartenais, et je sentais bien qu'elles eussent plutôt dû m'appartenir ; que le cadre est fait pour le tableau et non le tableau pour le cadre ; mais, avec l'esprit de mon père, j'avais hérité de son horreur pour la lutte ; le seul précepte qu'il m'eût donné, — mais il me l'avait donné à propos de tout et dix fois par jour, — était : *Tâchons d'avoir la paix !* — et quand il était un peu en colère, il disait cavalièrement, mais avec une grâce charmante : *Tâchons qu'on nous flanque la paix !* — Il n'alla jamais plus loin dans son courroux, et la docilité extérieure, avec ou sans conviction, passa dans mon sang à l'état chronique.

« Huit jours après mon mariage, je fus fort étonnée de m'éveiller, un beau matin, avec je ne sais quelle flamme dans le cœur. Ma nonchalance en fut comme éblouie. J'étais ravie et troublée en même temps. J'éprouvais de la honte et de la joie. Le cher duc

s'étonna de l'animation de ma physionomie, et, tout ce jour-là, il me regarda d'un air inquiet.

« — Qu'est-ce que vous avez donc ? me dit-il quand nous fûmes seuls.

« — Je ne sais pas, répondis-je.

« — Mais moi, je voudrais le savoir. Tâchez d'expliquer ça !

« — Expliquer quoi ?

« — Une gaucherie que je n'avais pas encore remarquée chez vous : des yeux humides, des frissons de fièvre, des éclats de rire forcés, et tout à coup une rêverie accablée. Êtes-vous souffrante ? vous ennuyez-vous ?

« — Laissez-moi chercher, lui répondis-je. Et quand j'eus un peu rêvé, les pieds allongés sur un coussin, les cheveux dénoués, et mes épaules de seize ans nues sous ses yeux tranquilles ; — je crois que j'ai trouvé, lui dis-je ; du moins, je ne trouve que ça : Je vous aime !

« Toute mon âme, tout mon être, toute ma vie étaient dans ce mot !...

« Le duc trouva le mot charmant. Il me baisa les mains en déclarant que j'étais une ravissante personne.

« — Et vous ? m'aimez-vous ? lui demandai-je avec un peu d'inquiétude.

« Il ne répondit pas ; cette fois, le mot lui paraissait dangereux ou ridicule. Il me fit de jolies phrases et de gracieuses caresses. L'effroi entra dans mon cœur, et je ne pus dormir.

« Quand il s'éveilla, il me surprit à genoux et tout en larmes. Il devint alors tout de glace.

« — Qu'est-ce que cela signifie ? me dit-il en me faisant asseoir ; vous allez être ainsi ? vous avez donc lu des romans ?

« — Jamais !

« — Eh bien, qu'est-ce que vous rêviez donc avant le mariage ?

« — Vous !

« — Cela n'est pas vrai, puisque je suis là et que vous avez l'air de pleurer un absent.

« — Je pleure peut-être un beau rêve, qui serait d'être aimée de vous.

« Et vous trouvez que je ne vous aime pas ?

« — Il me semble.

« — A quoi voyez-vous cela ?

« — A rien et à tout.

« — Vous rêvez : je vous aime beaucoup !

« — Beaucoup, voilà tout ?

« — Ah ! vous voulez que je dise éperdument, passionnément ?

« — Ces mots-là, dits comme vous les dites, me semblent un froid badinage ; mais si vous les disiez autrement, peut-être qu'ils me rendraient folle de joie : qui sait ?

« — Ma chère enfant, répondit le duc, je vois ce que c'est. Vous n'avez pas lu de romans, je veux bien vous croire, mais vous êtes romanesque. Peut-être que vous êtes venue au monde comme ça ! Eh bien ! il

faut vous corriger d'une maladie qui ne sied pas à une femme mariée, et que je ne tolérerai jamais chez celle qui porte mon nom. Je vous prie de rester dans la mesure de l'affection que nous nous devons l'un à l'autre, et de ne pas exiger des extases de poëte et des simagrées de théâtre. Soyez naturelle, restez enfant et insouciante, ça vous allait si bien! Je vous avertis que je ne vous ai épousée que pour avoir une vie tranquille. J'ai eu beaucoup de maîtresses. J'ai inspiré de belles passions. J'en avais par-dessus les yeux. Tout cela est affectation, mensonge ou fumée du cerveau. Je désire être aimé tout de bon, sincèrement, avec confiance, et je vous dirai comme votre père, qui est spirituel et raisonnable : Tâchons d'avoir la paix! C'est là tout l'idéal du mariage, voyez-vous! Il n'y en a pas d'autre. Certains transports n'ont pour but que le devoir de perpétuer la famille : votre beauté rend ce devoir très-agréable. Mais les grimaces et les tirades, les reproches et les pleurs sont les fléaux de l'hyménée et les assassins du repos domestique : n'oubliez pas l'avertissement!

« Tout cela fut dit avec douceur, mais avec tant de précision, que je me le tins pour bien dit, et promis de ne point m'en affecter.

« Me voilà donc, à seize ans, amoureuse d'un mari qui me défend de le faire paraître, d'être émue et attendrie dans ses bras, de rêver de lui en son absence, de m'affliger de son air distrait, et de pleurer quand il me raille.

« Je l'aimai pourtant plus d'une année, avec la certitude que j'aimais seule, et ce ne fut pas un petit martyre, croyez-le bien. J'étais si éprise que je craignais, avant tout, de déplaire à mon idole. Je veillais à mes regards, à mes paroles, à mon attitude. S'il me surprenait affaissée dans une rêverie douloureuse, je me levais, je courais au piano, et je jouais une valse ou une fanfare de chasse. Si, profitant de ce qu'il ne me voyait pas, je m'oubliais à le contempler, dès qu'il tournait les yeux vers moi, j'affectais d'admirer mon éventail ou d'arranger mes rubans. Quand, malgré moi, j'avais pleuré, je me cachais comme un enfant coupable. Enfin, je me défendais de trop penser à lui comme si c'eût été une infraction au devoir que d'adorer mon mari.

« Je le redoutais comme un tyran, bien qu'il fût d'un caractère égal et d'une parfaite politesse à tous les moments de la vie. Je ne pouvais me confier à personne; ma mère m'eût grondée, mon père m'eût raillée. Mes frères et sœurs, tous établis et occupés de leur propre existence, m'eussent engagée à me contenter de la mienne, qui leur paraissait splendide; mes sœurs m'enviaient mon titre. Je vivais donc dans la solitude de l'âme la plus effrayante, avec un secret dont l'aveu eût achevé d'éloigner et de refroidir l'objet de mon culte. »

— Eh bien! dit la Mozzelli en interrompant la duchesse, je trouve votre histoire plus navrante et plus sombre que la mienne! Est-il possible qu'après un

pareil mariage, vous qui avez trouvé cela au faîte de la société, vous défendiez les hommes contre mes reproches ?

— Prenez patience, répondit la duchesse ; je vous prouverai peut-être que j'avais tort et que mon mari avait raison.

— Vraiment ? dit Constance d'un air de doute.

— Laissez-moi raconter, et vous conclurez. Mon duc n'était pas une âme de glace. Il aimait. Seulement, ce n'est pas moi qu'il aimait, et ceci ne dépendait pas de lui.

« Il aimait une danseuse de l'Opéra, une créature charmante, une déesse : vous voyez, Sofia, que toutes les grandes dames ne sont pas injustes envers leurs rivales, même quand elles sont au théâtre. La première fois que je vis danser cette péri, je l'admirai sans réserve et je me retournai instinctivement vers le duc. Il se retenait d'applaudir, mais il était horriblement ému ; un tremblement convulsif agitait ses mains gantées ; des larmes, de vraies larmes coulaient de ses beaux yeux noyés dans l'ivresse... Que voulez-vous ? cette divinité avait fait une si étonnante pirouette ! »

— Étiez-vous déjà philosophe à ce point-là ? dit mademoiselle Verrier.

— Non, à coup sûr, répondit la duchesse, mais j'étais douce et résignée, habituée d'ailleurs à me vaincre et parfaitement rangée au joug des convenances. Je ne fis paraître aucune surprise, aucun dépit, et le duc ne se douta pas de ma découverte.

« — Vous êtes-vous ennuyée à l'Opéra? me dit-il quand nous fûmes en voiture.

« — Je ne m'ennuie jamais où vous êtes, lui répondis-je, et, d'ailleurs, c'est très-beau, l'opéra de ce soir. Mademoiselle *** est un type de grâce et de poésie, ne trouvez-vous pas?

« — Je ne sais trop ; est-ce qu'elle a bien dansé aujourd'hui?

« Cette dissimulation acheva de m'éclairer, et je n'eus pas besoin de chercher d'autres preuves.

VIII

« Ma douleur fut immense, mais elle resta à peu près muette. Je n'eus d'épanchement que deux ou trois mois plus tard, c'est-à-dire après la naissance de ma fille. La froideur que mon mari témoigna à cette pauvre enfant, me jeta dans une sorte d'exaspération dont je faillis mourir. C'est alors que j'ouvris mon cœur à une vieille amie, assez négligée jusque-là, mais qui sut provoquer et gagner ma confiance à propos.

« C'était la marquise de... (il est convenu que nous ne nommons personne). Elle m'avait tenue sur les fonts; c'est à elle que je dois le singulier prénom de Sibylle, et, comme elle était fort cassée, petite, sèche, laide, mais active et fûtée, quand on nous voyait cau-

ser ensemble, on disait que la princesse Gracieuse consultait la vieille fée sa marraine.

« Quand elle m'eut arraché l'aveu de mes peines : — Eh bien! me dit-elle, où en êtes-vous maintenant avec ce perfide? l'aimez-vous encore?

« Je lui racontai fidèlement tout ce qui s'était passé en moi depuis le jour funeste où j'avais saisi la vérité. D'abord, je n'avais eu que du chagrin et point de colère contre ma rivale. Je m'étais défendue de la maudire et de la mépriser. C'était un effet de la crainte que m'inspirait encore mon mari. Je m'imaginais qu'il lisait mes pensées à travers mon cerveau, et que s'il y surprenait de l'aversion contre sa maîtresse, il commencerait à me haïr franchement. Je ne voulais pas compromettre la bonne petite amitié qu'il me témoignait.

« Peu à peu je me fis une telle idée de la puissance de cette femme, que je ne pensai plus à elle sans terreur. Je me sentais l'ennemie et le fléau de ces deux êtres, et je me faisais toute petite pour échapper à leur aversion. Je tremblais quand j'entendais nommer cette danseuse en présence du duc, et je croyais sentir ses yeux sur les miens, bien qu'il n'eût aucun soupçon de mon malaise.

« Puis, cette souffrance comprimée devint si vive qu'elle tourna à l'amertume. Durant la fin de ma grossesse, qui fut assez pénible, ne sortant plus et passant beaucoup d'heures dans ma chambre, je m'avisai de lire des romans. C'était comme une première vengeance

que j'exerçais en cachette contre mon mari. Je dévorai Balzac et plusieurs autres; je ne m'intéressais qu'à ce qui avait du rapport avec ma situation, mais je m'y intéressais si vivement que j'arrivais à m'oublier moi-même pour pleurer sur le sort des femmes trompées.

« En racontant ces détails à la marquise, je conclus par un aveu qui arrivait à mes lèvres sans que mon cœur eût encore osé le formuler; et cet aveu, c'est que je n'aimais plus le duc, et que même je craignais d'arriver bientôt à le haïr autant que je l'avais aimé.

« — Ah! voilà justement ce que je prévoyais! répondit ma vieille marraine. Vous vous jetez dans les extrêmes, et vous tombez dans le faux pour ne pas dire dans le mal! Le duc avait raison, vous êtes née romanesque, et vos lectures vont achever de vous perdre, à moins que vous ne suiviez mes conseils.

« — Quels conseils? dites, j'essaierai!

« — Eh bien! voilà! Prenez-moi M. de Balzac, M. Dumas, M. Alphonse Karr, M. Eugène Sue, M. Frédéric Soulié, *e tutti quanti,* et jetez-moi au feu tout ce monde-là. Ce sont des exaltés, des fous, des amants de l'impossible, des *abstracteurs de quintessence.* Lisez-moi de bons vieux livres, non pas les romans jacobins du siècle dernier, qui sont encore pis que ceux d'aujourd'hui; mais des mémoires de l'ancienne cour, les faits et gestes de la saine galanterie depuis Louis XIII jusqu'à la fin de Louis XV le Bien-Aimé. Je ne vous dis pas de suivre à la lettre le système des trop promptes

et des trop nombreuses consolations; vous êtes vertueuse et vous le serez peut-être longtemps; mais, puisque vous avez besoin, pour oublier vos ennuis actuels, de vous nourrir le cerveau d'aventures, lisez au moins des aventures arrivées, et non pas rêvées ou arrangées par vos écrivains à la mode. Connaissez le monde réel et le cœur humain tel qu'il est. Quand vous saurez que les plus belles et les plus nobles femmes de tous les temps ont été trompées ou délaissées pour des péronnelles, qu'elles en ont souffert comme vous en souffrez, mais qu'elles n'en sont pas plus mortes que vous n'en mourrez, et même qu'après s'être beaucoup consolées, — quelques-unes un peu trop! — elles ont encore été trahies; qu'elles s'y sont habituées, qu'elles ont fini par en rire et par jouer le même jeu par droit de représailles : enfin, quand le roman véritable, le roman de l'histoire vous montrera les reines, les princesses, toutes les héroïnes du vrai grand monde combattre bravement, tantôt avec prudence, tantôt à leurs risques et périls, pour conserver, à travers toutes les trahisons de l'amour, les seuls avantages sérieux de la femme, à savoir, la beauté, l'éclat de la position, les triomphes d'un juste orgueil et surtout la jeunesse le plus longtemps possible, vous réfléchirez, vous comparerez, vous choisirez votre modèle et vous vous ferez une philosophie.

« Je priai la marquise de résumer d'avance cette philosophie, dont elle avait sans doute fait usage pour son propre compte, et qui, énoncée clairement, serait

pour moi un fil conducteur dans le labyrinthe de mes lectures.

« — Non, non, dit-elle, ce que vous demandez n'est pas possible. Chacun puise dans la lecture et dans la réflexion la dose de sagesse dont il a besoin, pour tirer ensuite de l'expérience la dose de hardiesse ou de prudence dont il est capable. Je n'ai jamais été belle, et vous l'êtes. Je n'ai été que piquante et fine; vous êtes imposante et sentimentale. Ce qui m'a servi ne vous serait bon à rien. C'est à vous de trouver ce qui convient à vos penchants et à votre manière d'être. Soyez tranquille ! cette découverte se fera d'elle-même à mesure que vous vous instruirez.

« Je commentai l'oracle mystérieux de ma vieille sibylle. Mais j'étais encore trop jeune et trop naïve pour le pénétrer. Je suivis son conseil; je lus tous les pamphlets, tous les mémoires, toute l'histoire secrète des anciennes cours, et, chose remarquable, mon mari, qui eût jeté par la fenêtre les romans modernes comme une funeste apologie de l'amour idéal, me vit sans inquiétude creuser les annales de l'audacieuse galanterie de nos aïeules. Il approuva même cette étude, et je pus m'y plonger sans cacher les volumes au fond de ma chiffonnière lorsque j'entendais sa voix dans l'antichambre.

« Tout ceci m'effraya d'abord, et je faillis jeter là ces livres effrontément véridiques, destructeurs de toute poésie, contempteurs de tout enthousiasme. Il me fallut bien de la volonté pour accepter les poëmes

et les héros de la réalité. Il me semblait, au commencement, que tout cela était mensonge ou commérage ; c'est qu'en effet le vrai n'est pas le vraisemblable, et que, pour trouver le beau en ce monde, il faut fermer les yeux et regarder des ombres chinoises dans sa propre imagination.

« On se fait à toute nécessité. Pour moi, c'en était une impérieuse que de connaître la vie comme elle est ; car, malgré tout ce qu'on nous dit du progrès de notre siècle, je suis de ceux qui croient que les mœurs n'ont pas changé. On est plus hypocrite, voilà tout. Franchise ou malice, le règne des passions est absolu et fatal. Il n'y a que la manière de s'en servir qui varie. »

Ici la duchesse s'interrompit pour rire de la figure de mademoiselle Verrier, qui était encore plus étonnée et plus soucieuse qu'elle ne l'avait été durant le récit de la Mozzelli.

— Si vous me faites cette moue-là, lui dit-elle, je ne serai qu'à moitié sincère dans ma narration, tandis que je l'eusse été aux trois quarts, si vous n'aviez fait aucune objection.

— Je n'en fais pas, j'écoute, répondit Constance ; vous n'en êtes qu'aux préliminaires, et j'aurais mauvaise grâce à protester d'avance.

« Quand je revis ma marraine, reprit madame d'Évereux, qui se tint dès lors pour avertie, j'étais résignée sur nouveaux frais. Je lui avouai que mon instruction m'avait coûté beaucoup, puisqu'il avait

fallu sacrifier de riantes chimères et renoncer à rencontrer des hommes parfaits dans la vie; mais je convins aussi de l'effet salutaire de mon désenchantement. Je ne haïssais plus le duc, il n'était plus à mes yeux un ingrat, un despote, un fléau; c'était un homme comme les autres, ou tout au moins comme la plupart des autres, et même infiniment meilleur que beaucoup de ceux qui composent cette majorité d'emportés, de blasés ou de curieux.

« L'égoïsme était la loi du monde, je le voyais bien et je la subissais aussi, moi qui ne me réjouissais pas du plaisir que mon mari goûtait dans les bras d'une autre. Si j'avais été dévouée dans toute l'acception du mot, je n'aurais pas souffert de son infidélité; or, ne pouvant me flatter de vaincre en moi la nature au point de chérir la belle personne qui le rendait heureux, je devais prendre mon parti, tuer dans mon cœur un amour inutile et importun, rendre justice aux bonnes qualités de M. le duc, me contenter de son amitié et m'abstenir de tout reproche qui eût amené la discorde dans notre intérieur.

« — Vous voilà enfin dans le vrai, s'écria un jour ma marraine enchantée; je savais bien que, dans un bon esprit comme le vôtre, les idées saines prendraient le dessus. Si vous eussiez suivi la mauvaise pente du roman, vous étiez perdue, vous querelliez le duc, vous le forciez de quitter sa maison, vous cherchiez la vengeance, vous vous jetiez dans le scandale des procès ou dans les bras d'un exalté qui vous compro-

mettait bien vite, comme font tous ces gens-là ; votre mari se battait avec son rival ; on vous le rapportait mort ou blessé, ou bien il tuait votre amant et vous faisait enfermer dans quelque monastère. Voilà une famille décriée, des enfants abandonnés, une réputation perdue ! Oui, voilà où vous conduisaient les fables, et voilà de quoi vous a préservée l'histoire !

« — Eh bien, maintenant, dis-je à la marquise, me voilà soumise, me voilà calmée ; mais qu'est-ce que je vas devenir, moi ?

« — Ma chère enfant, répondit-elle d'un air pincé, et avec un sourire profond, vous allez élever avec amour votre petite fille, et surtout lui enseigner la raison ! Vous allez conserver une excellente renommée ; que dis-je ? vous allez l'acquérir ; car le monde sait bien que votre époux dédaigne vos perfections pour s'abrutir dans les ronds de jambe, et votre sagesse brille d'autant plus qu'elle est moins appréciée par lui. Vous allez être en vue pour cela, et on vous trouvera d'autant plus charmante que votre rivale est marquée de la petite vérole et plus âgée que vous de dix ans. Enfin, vous allez être belle, vraiment belle, comme le sont les femmes qui ont un peu aimé, un peu souffert, un peu pleuré, et qui se sont arrêtées à temps. Ne vous eussé-je pas rendu d'autre service que celui de conserver vos yeux purs et votre teint uni, je serais encore une bonne fée pour vous, puisque le premier don des marraines à baguette, c'est toujours la beauté.

« La beauté, ma chère! Vous me demandez ce que vous allez devenir, et vous avez le premier des biens! Une femme belle est toujours heureuse, croyez-moi, soit qu'elle enchaîne mystérieusement à ses pieds quelques hommes de mérite, soit qu'elle se contente de faire enrager les autres femmes et d'absorber tous les regards. N'attendez pas de moi de mauvais conseils; je ne vous en donnerai qu'un, qui est bon, à quelque sauce qu'on le mette : c'est d'être fort prudente, parfaitement maîtresse de vous-même, et de respecter les convenances, les apparences si vous voulez, comme l'arche sainte de notre bonheur et de notre liberté. Je ne veux pas sonder les besoins de votre cœur, j'ai la main trop vieille et tremblotante : je ne saurais pas bien distinguer les sentiments secrets qui couvent là sous les ailes du silence. Ne m'en dites pas un mot, et s'il y a, tôt ou tard, éclosion, cachez bien, même à moi, ces indiscrets petits amours que l'on ne doit jamais mettre en nourrice. Ne vous fiez à la discrétion de personne, et souvenez-vous que la Sibylle est votre marraine.

« Je suivis ce bon conseil, je le suis encore, et voilà pourquoi mon histoire est finie. »

— Finie! déjà? s'écria la Mozzelli; finie avant d'être commencée?

— C'est une histoire d'amour que vous vouliez? reprit la duchesse. Eh bien! il me semble qu'elle a été complète. Si je n'ai eu qu'un amour dans ma vie, — c'est peu, j'en conviens, — ce n'est pas ma

faute. J'ai aimé mon mari, lui seul, et pourtant...

— Pourtant, dit la cantatrice, vous avez essayé d'en aimer au moins un autre ?

— J'ai essayé d'en aimer plusieurs autres. Je ne suis pas forcée de vous dire si j'ai poussé loin l'expérience. Ceci ne regarde que moi, et je trouve conforme à la pudeur de mon rang et de mon état dans le monde qu'une femme ne raconte pas si son cœur a battu plus ou moins de désir ou de joie, à moins qu'il ne s'agisse de son mari; et, sur ce point, j'ai été aussi explicite que vous pouviez le désirer. Je vous ai raconté l'invasion d'un trouble mortel et délicieux qui prit d'autant plus d'énergie, qu'à peine avoué, il fut repoussé et froissé. Donc, moi aussi, j'ai connu l'amour, ses langueurs, ses jalousies, ses larmes et ses rêves sans fin. Mais j'ai reconnu à temps que ce prétendu bienfait du ciel était une effroyable maladie de l'âme, et si j'ai une obligation quelconque envers la mémoire de mon cher duc, c'est que cet homme raisonnable et courageux ne m'ait point leurrée d'un faux espoir. Dès le début, il a eu l'esprit et la loyauté de me dire : « Arrêtez-vous, je ne veux pas d'amour dans ma maison. » Bien que l'arrêt fût fort cruel, il a chassé le mal de mon cœur et m'a préservée des passions auxquelles, toute duchesse que j'étais, je me sentais aussi disposée et aussi exposée alors que la première venue.

— Donc, j'avais raison, dit la cantatrice, les hommes ne savent point aimer. Il y a toujours, dans la vie

d'une femme, un homme qui remplit l'horrible mission de tuer l'amour dans son cœur. Dans ma vie à moi, il y a eu un lâche assassin, le vieux patricien de Gênes; et dans la vôtre, madame la duchesse, il y a eu un meurtrier brutal, M. le duc d'Évereux.

— Ou une empoisonneuse comme la Rita de Recco, ajouta Constance; je veux dire la vieille marquise!

— Bah! bah! bah! répondit la belle Sibylle en se renversant nonchalamment sur son fauteuil avec un rire superbe; ces meurtriers-là sont peut-être d'habiles médecins qui nous délivrent d'un parasite funeste. L'amour, tel que vous l'entendez, chères belles, est une espèce de champignon vénéneux, produit d'une civilisation malade. Lisez certains raisonneurs modernes, et vous verrez que les lyristes de l'amour sont les vrais empoisonneurs qu'il faut pendre. L'aphorisme est brutal, j'en conviens. Moi, je ne suis pas si en colère que ces messieurs-là, contre les pauvres croyants qui se trompent de siècle, et je ne les exilerais que dans les planètes où règne l'âge d'or, s'il y a encore de ces planètes-là dans l'azur du ciel. Je n'ai pas de raison pour haïr ceux qui rêvent et ceux qui chantent : cela prouve qu'ils vivent. Je ne suis pas non plus pour ou contre les morts ou les impuissants; je ne les plains ni ne les envie. Ils sont ce qu'ils sont. Destinés à dire *non*, ils représentent, dans la création, l'antithèse nécessaire du *oui*. Je ris de tous les systèmes et je tolère toutes les manières de voir et d'exister. Mais je vous dis, avec connaissance de cause,

qu'il n'y en a qu'une bonne : c'est celle qui chasse l'inconnu de son sanctuaire, et qui ne demande à la vie que ce qu'elle peut donner sans anomalie et sans cataclysmes.

— Quoi donc ? dit Constance attentive.

— Eh ! mon Dieu ! l'amour... je ne veux pas dire l'amour *vrai,* puisque les poëtes du désespoir attachent à ce mot-là une idée superbe et fantastique, mais l'amour réel, toujours vieux et toujours jeune, riant, tranquille, point trompeur et point dupe, nullement despote, assez vif et assez naïf pour être un peu jaloux dans la possession, mais assez philosophe et assez éclairé pour se retirer sans vengeance d'une situation épuisée, et pour se rattacher à des liens nouveaux. Avec cet amour-là dans la pensée, une femme d'esprit et de cœur pourrait être fort heureuse, si elle savait s'entourer d'amis sûrs et choisis, jaloux de respecter la dignité de sa position, jaloux aussi d'obtenir sa préférence à un jour donné, mais trop peu romanesques, c'est-à-dire trop bien élevés pour la compromettre en s'égorgeant les uns les autres, quand elle les rappelle à l'amitié calme encadrée dans le charme du souvenir.

— Ce que vous nous dépeignez là, dit Constance d'un ton sévère, qu'elle s'efforçait en vain d'adoucir par un air de badinage, c'est l'amour philosophique, ce sont les mœurs de la régence !

— Il me semble aussi, à moi ! dit la cantatrice avec un mouvement d'orgueil : il y a de bien méchantes et de bien folles passions, je le sais; je n'ai pas tou-

jours su m'en garantir ; mais la tranquille galanterie... cela m'a toujours fait peur. Tuer l'amour dans un jour d'ivresse furieuse, c'est un grand crime ; mais le tuer de sang-froid, à coups d'épingles, avec préméditation... qu'est-ce que c'est donc, mademoiselle Verrier ?

— C'est, je crois, répondit Constance avec une fière rougeur au front, ce que l'on appelle la sensualité.

— Allons ! allons ! reprit la duchesse, ne voilez point vos faces augustes, prêtresses de l'idéal ! Je ne vous ai rien dit de moi, et peut-être mon apothéose de feu Cupidon n'était-elle ici qu'une fiction pour vous exciter à parler. Voyons, chère Constance, donnez-nous donc enfin une bonne définition de Sa Majesté l'Amour au XIXe siècle !

IX

Constance se récusa encore.

— Si votre système n'était qu'une fiction, dit-elle à madame d'Évereux, il est fort inutile de le réfuter. Tout comme une autre, je sais rire d'une plaisanterie, et je ne veux pas faire ici la petite niaise de quinze ans. J'en ai vingt-cinq, et je sais fort bien que le monde est plein de femmes prudentes qui ont pour excuse à leur hypocrisie l'hypocrisie de leur temps. Je ne les brûle pas, mais je ne leur parle guère.

— Aimez-vous mieux, dit la duchesse piquée, celles qui jettent leur bonnet par-dessus les moulins ?

— Moi, je les aime mieux, répondit hardiment la Mozzelli.

— On pourrait vous dire, ma chère, reprit madame d'Évereux : *Vous êtes orfèvre, monsieur Josse :* mais que ceci ne vous fâche pas plus que ne me fâchent vos invectives. Nous sommes ici, non pour nous quereller, mais pour philosopher ; non pour décerner le prix Monthyon à la conduite de l'une de nous, mais pour chercher ensemble le meilleur système ; car, enfin, il en faut un, n'est-ce pas ? vu que les sophistes auront beau dire, on ne supprimera jamais l'amour. Vous prétendez, chère Sofia, qu'il est tout supprimé par le fait des hommes de ce temps ; et moi, je le nie ! Et même, je vous déclare que je crois avoir été beaucoup aimée, et plus d'une fois dans ma vie.

Je le suis peut-être encore, qui sait ? Il n'est pas nécessaire de s'accuser et de mettre les points sur les *i*, pour avoir une conviction à émettre. Et quand je me tromperais, qu'importe ? Je me crois aimée, donc je le suis. L'ingratitude de mon mari envers moi n'est pas un argument contre le sexe barbu. Il aimait sa ballerine avec fureur. Il est peut-être mort de chagrin d'avoir été, je ne dis pas trahi par elle — il s'y était habitué — mais abandonné sans retour. Le fait est qu'il a succombé à une fièvre cérébrale peu de temps après, et que, dans son délire, le pauvre homme me criait, croyant s'adresser à sa faiseuse d'entrechats : « — Trompe-moi encore, trompe-moi toujours, mais ne me chasse pas ! » Donc, il était en proie à une pas-

sion réelle, terrible, et, si quelque chose m'a appris à me préserver de ces passions-là, c'est justement le spectacle de celle-ci.

— Mais, dites-nous donc, sans plaisanterie cette fois, votre véritable philosophie? dit mademoiselle Verrier. Si vous voulez philosopher, il ne faut pas railler.

— Eh bien, mais, reprit la duchesse, il y avait du vrai au fond de mon hyberbole. J'ai fait l'éloge de la prudence qui est la chose absolument nécessaire, à moins que l'on ne chérisse le scandale, et moi je le déteste; mais je n'ai pas fait, pour cela, l'éloge de la débauche. Je n'ai pas vanté la régence, bien que vous m'en ayez gratuitement accusée. J'ai parlé des liaisons sûres, des affections douces, fidèles autant que possible. Si, au nom de la haute morale, vous venez m'ex-[illegible]munier, je me tais. J'ai le malheur de n'être pas [illegible] quant à la loi civile, comme elle n'atteint [illegible] complis et patents, comme aucun pro-[illegible] un magistrat n'a le droit de venir me de-[illegible] qui se passe dans mon cœur ou dans ma [illegible] vois pas où serait mon hypocrisie. Le silence [illegible] morale publique vous oblige à garder n'a rien [illegible]fide, et je trouve même qu'il y a quelque chose [illegible] décent à s'afficher. Si madame l'abbesse Héloïse revenait au monde, on la trouverait impertinente ou ridicule.

— Non pas à mes yeux, dit Constance. Je m'imagine que les grandes et belles passions ont fort bien fait de remplir le monde et de traverser l'histoire. On

ne cache que ce qui est facile à cacher, c'est-à-dire ce qui est tout petit : un billet doux, une aventure, un caprice! Mais cachez donc un temple ou une montagne, un monde d'émotions, une passion toute-puissante! Ça ne me paraît guère possible, et tout sentiment qui subit aisément le joug de la raison, toute affection qui est strictement subordonnée à la convention de l'usage, doit être très-peu de chose, en vérité! Alors, on fait fort bien d'y mettre de la pudeur, et les amourettes mystérieuses sont un progrès sur les désordres effrontés. Seulement, je crois qu'il serait encore plus sûr, et presque aussi facile, de s'abstenir de ces fantaisies qui tiennent si peu de place dans la vie d'une femme prudente.

— Oh! oui-da! répondit vivement madame d'Évereux, vous en parlez à votre aise, mais en personne qui n'y entend rien du tout. Il y a, dans ce que vous appelez fantaisies, des émotions violentes et des ardeurs irrésistibles. Je ne prétends pas les connaître par moi-même, mais j'ai assez vu le monde, j'ai été liée avec assez de femmes pour savoir que, sur ce terrain-là, on ne marche pas toujours facilement à pas de fantôme. On a beau graisser les portes et mettre de la ouate sur les tapis, les nerfs sont quelquefois ébranlés si fortement qu'on est bien près de se trahir soi-même.

« J'ai connu une personne qui m'a dit avoir dépensé plus de peine et de fatigue pour ne pas laisser deviner ses fantaisies qu'il ne lui en eût fallu pour bâtir une cathédrale. Et qui vous dit, d'ailleurs, que le cœur ne

fût pas de la partie ? Elle ne se piquait, comme feu Ninon, que d'unir le plaisir à l'amitié ; elle bannissait les grands mots de son vocabulaire ; mais elle était bonne, serviable, dévouée, indulgente, courageuse dans ses opinions, généreuse dans ses triomphes. Ces femmes-là sont les plus aimables et les meilleures de toutes les femmes, c'est bien connu.

« Et savez-vous pourquoi j'estimais particulièrement celle dont je vous parle ? C'est parce qu'elle joignait une saine intelligence à une grande volonté. Tout ce qu'elle déployait de finesse, de persévérance, d'habileté, d'empire sur elle-même pour se satisfaire sans blesser personne et sans porter atteinte à la dignité de sa position, est inimaginable. Elle a eu les plus brillantes conquêtes et les plus piquantes aventures de roman, et nul n'a jamais pu dire qu'elle eût manqué aux plus austères convenances. Elle n'était pas toujours heureuse dans sa lutte terrible contre cet œil du monde, qui n'est pas le soleil, mais l'opinion. Elle rencontrait des obstacles, elle côtoyait des périls extrêmes. Mais elle avait les consolations intérieures de la puissance assouvie. Elle se sentait forte, ardente et raisonnable en même temps, assemblage si rare que je défie qu'on me montre sa pareille ! »

Constance et Sofia se regardèrent involontairement à la dérobée, pendant que la duchesse parlait avec animation. Toutes deux sentirent que c'était d'elle-même qu'elle parlait, et toutes deux éprouvèrent une sorte de frayeur en devinant une pareille énergie dans

un être aux formes si rondes et aux manières si moelleuses.

« Eh bien, reprit la duchesse, sans remarquer leur émotion ou sans en prendre souci, la raison de cette femme, c'est-à-dire sa force, venait peut-être d'une saine notion de l'amour. Elle ne demandait point aux hommes ce qu'ils n'ont pas, l'idéal ! Elle savait que le feu sacré brûle un instant dans une âme émue, mais que la vie est tiède, prosaïque, assez mesquine pour tous, hommes et femmes. Elle savait bien être une exception, mais elle ne s'en prévalait pas pour tourner à la misanthropie. Elle pensait que ses semblables eussent été aussi forts qu'elle, s'ils eussent fait les mêmes réflexions et s'ils eussent abandonné résolûment deux erreurs graves : la première consistait, selon elle, dans cette soif des sublimités irréalisables qui rend les gens romanesques insatiables de bonheur; la seconde, dans cette grossièreté des plaisirs sans choix qui dégrade l'esprit et le caractère. Elle passait au juste milieu, souriante, convaincue, accessible à la pitié, encourageante pour le mérite, artiste dans sa propre vie, et résumant toute sa doctrine en un seul mot qui, bien compris, est peut-être l'alpha et l'oméga de l'amour : ce mot, c'est *volupté*.

« Voyons, ma chère Mozzelli, ajouta la duchesse en se tournant vers la cantatrice et en la fascinant de son œil bleu, limpide comme le fond d'un lac : vous vous imaginez donc avoir fait autre chose, dans votre vie de fièvre et d'épuisement, que de chercher la volupté

qui vous fuyait? Eh bien, moi, je déclare que vous n'aviez pas d'autre idéal, et que vous ne pouviez pas l'atteindre parce que vous le cherchiez à contre-sens. Encore aujourd'hui, votre rêve est de trouver un demi-dieu qui vous chérirait sans partage, et à qui vous pourriez être fidèle sans grand mérite, car ce doit être agréable et préférable à tout, j'en conviens, la société d'un demi-dieu!

« Mais il n'y en a pas, vous le savez bien, et quand vous vous êtes confiée à de simples mortels, vous ne pouviez pas leur demander autre chose que de jouer la comédie de l'enthousiasme pendant cinq ou six jours. C'était même beaucoup, et vous n'en avez peut-être rencontré aucun qui pût se maintenir sur ces échasses pendant cinq ou six heures; tandis que si vous n'eussiez demandé que ce que vous avez trouvé, c'est-à-dire le plaisir, vous eussiez pu changer moins souvent et ne haïr personne. Votre vie racontée tout à l'heure n'est qu'une suite de malédictions et par conséquent d'injustices. Aucun de vos souvenirs ne trouve grâce devant vous, et vous arrivez à vous mépriser vous-même pour avoir été si souvent dupe. Mais ce ne sont pas vos amants, ce sont vos chimères qui vous ont dupée. Parmi tous ces messieurs-là, beaucoup peut-être valaient mieux que vous; car, au fond, ce que vous vouliez, c'était de l'idolâtrie, et personne en ce monde ne mérite un culte, pas plus l'innocence, qui n'a pas conscience du bien et du mal, que l'épuisement du cœur, qui arrive au même résultat. »

— Vous êtes très-forte sur cette thèse, dit mademoiselle Verrier, prenant la parole à la place de l'artiste qui paraissait épouvantée et peut-être ébranlée par la certitude raisonnée de madame d'Évereux : je n'ai pas l'expérience nécessaire pour la rétorquer catégoriquement, mais il faut que je vous avoue ceci : je comprendrais plus volontiers l'existence tourmentée et condamnée de Sofia, que je ne comprends la vie triomphante de votre amie anonyme. Que la Mozzelli ait été injuste en exigeant trop, c'était mon avis tout à l'heure ; mais, depuis que vous m'avez montré les rayonnements de votre indulgence, je m'intéresse davantage à la recherche ardente de cette ambitieuse. Fièvre pour fièvre, fatigue pour fatigue, déception pour déception, je comprends mieux l'artiste qui aspire à un rêve de félicité et de fidélité sublimes, que la raisonneuse qui se contente d'une intimité positive et passagère. Du côté de cette dernière, je vois, — j'y persiste, ne vous en déplaise ! — une hypocrisie effrayante, le mensonge de la fausse pudeur et l'orgueil de la solitude intellectuelle. Si cette femme forte était là, je lui dirais qu'elle a méprisé tous les hommes qu'elle a honorés de son choix, et si j'étais homme moi-même, si, épris de sa grâce et de son merveilleux prestige, je lisais tout d'un coup au fond de sa pensée, je deviendrais froid et me sentirais peut-être fort irrité contre elle.

La duchesse ne se fâcha nullement de cette leçon.

— Si vous étiez homme, répondit-elle, vous ne

seriez pas si fin que cela ! Vous ne liriez pas du tout dans le cerveau d'une femme d'esprit, vu qu'en amour tous les hommes sont très-vains, et un peu bêtes, par conséquent !

— Ah ! vous voyez bien ! s'écria la cantatrice, vous les méprisez bien plus que je ne les méprise ; car, moi, je les accuse après la déception, et vous, vous les raillez et les foulez aux pieds d'avance !

— Ils aiment ça ! reprit en riant la duchesse. Mais qui vous parle de moi ? Je n'ai eu pour amant que M. le duc, mon mari, et si j'ai été avilie une fois en ma vie, c'est par l'honneur qu'il m'a fait de dormir à mes côtés en rêvant d'une dévergondée ! Je le lui ai pardonné, et vous, vous ne pardonnez à qui que ce soit. Je suis donc, sinon aussi sublime que vous, mademoiselle Mozzelli, du moins meilleure personne. »

Ceci fut dit d'un ton sec et hautain qui n'avait pas encore paru chez la duchesse.

— Eh madame ! lui dit la Mozzelli, dont les yeux se remplirent de larmes, vous êtes bien cruelle sans en avoir l'air, car voilà que vous me raillez. J'aime mieux les duretés franches de la Costanza !

— Allons, allons, reprit la duchesse en lui donnant un baiser au front, voilà que vous avez mal aux nerfs ; nous vous avons trop parlé toutes deux, et trop remué les cendres du passé. Ce serait à mademoiselle Verrier de nous distraire de nos peines en nous parlant un peu d'elle-même, et, si elle voulait nous raconter aussi l'histoire de ses pensées, si vagues et si incertaines

qu'elles soient ; de ses émotions, si virginales qu'elles doivent être... Voyons, Constance, est-ce que vous allez décidément rester là comme une statue d'Isis ? Est-ce que vous ne détacherez pas une de vos bandelettes sacrées, ne fût-ce que pour en secouer le parfum dans notre atmosphère corrompue ?

— Non, madame, répondit Constance, cela ne vous intéresserait pas, mes secrets de pensionnaire. Je suis une vierge, moi, vous l'avez dit, et encore à l'état d'innocence où l'on ne distingue probablement pas le bien du mal. J'aime quelqu'un que j'épouserai quand les circonstances le permettront, voilà toute mon histoire, elle tient en deux mots comme vous voyez !

— Oh mais ! s'écria la duchesse, ces deux mots-là dans votre bouche sont grands comme le monde ! N'est-ce pas, Sofia, que cela donne une curiosité extrême de savoir quel genre d'amour subit une âme si fière et si pure ? Constance, il faut nous raconter cela, ou bien je croirai que vous êtes justement de ces personnes prudentes que vous excommuniez et dont l'amour est si petit, si petit, qu'elles peuvent le cacher dans leur poche comme un billet doux. Je vous prends par vos propres paroles, j'espère ! et j'oserai ajouter que vous êtes si mystérieuse à cet endroit-là, qu'on pourrait bien vous juger dissimulée.

— On n'est pas dissimulée pour être mystérieuse, et je suis peut-être mystérieuse, en effet, répondit Constance. C'est mon droit ; je suis entièrement libre, et mon choix est très-convenable. Je n'aimerais pas à

mentir, et peut-être ne m'y croirai-je jamais forcée ; mais j'aime à me taire, et je me sens moins que jamais disposée à parler de moi, du moment que votre moquerie m'interroge comme un oracle.

— C'est-à-dire, reprit madame d'Évereux, que vous ne nous jugez pas dignes de vous entendre ?

— Eh bien ! dit la Mozzelli, elle a raison. Qu'elle ne dise rien ! Nous sommes indignes de sa confiance, c'est vrai ; moi mauvaise fille, pour avoir mal aimé ; vous, belle duchesse, pour n'avoir pas aimé du tout !

— Et qui vous prouve qu'elle aime bien ? reprit la duchesse. Elle est fort prude, voilà tout ce que nous savons d'elle. Tenez ! laissons-la dans son orgueil, notre délicieuse Vestale, ou dans sa frayeur ! car le feu sacré n'est pas facile à entretenir et elle fera bien de veiller ! Je crains, moi, qu'elle ne joue une grosse partie. Aimer depuis longtemps, en attendant le mariage, c'est-à-dire languir, rêver, s'exalter dans la souffrance, c'est se préparer d'effroyables déceptions ! Prenez garde, chère Constance, que votre fiancé ne soit en ce moment, comme était jadis le mien, dans les coulisses de l'Opéra !

— Oh ! pour cela je ne crains rien, répondit Constance en riant.

— Il est donc bien loin d'ici ?

— Je vous ai dit que je ne voulais rien dire !

— Alors, bonsoir ! voilà qu'il est minuit et ma belle-sœur m'attend pour aller au bal. Ah ! mon Dieu, quand je pense que je ne suis pas habillée !

La duchesse embrassa Constance et partit très-vite en lui remettant son adresse en Angleterre, dans le cas où elle aurait des commissions à lui donner. Elle prit à peine le temps de dire bonsoir à la Mozzelli et ne lui offrit pas de la reconduire, pensant, disait-elle, qu'elle avait aussi sa voiture dans la cour. Elle montrait beaucoup d'impatience de s'en aller, après avoir semblé oublier complétement qu'elle fût attendue. Le fait est qu'elle avait espéré confesser mademoiselle Verrier et qu'elle reconnaissait s'y être mal prise. Elle en avait du dépit et sentait son amitié pour elle tourner un peu à l'aigre. Acharnée désormais à trouver le défaut de l'armure de cette Amazone qui l'avait vaincue, elle se disait avec raison que Constance se défendrait moins avec la Mozzelli, et qu'à Londres, un jour ou l'autre, la Mozzelli serait probablement facile à faire parler.

X

Aussitôt que la duchesse fut sortie, Sofia, partant d'un éclat de rire nerveux, se sentit soulagée d'une singulière oppression.

— Eh bien ! dit-elle, il me semble qu'elle n'a pas eu grand succès ce soir, ici, la belle Sibylle ! Savez-vous, chère Constance, que je ne l'aime plus depuis un quart d'heure, et qu'elle me fait l'effet d'une chatte merveil-

leuse, blanche comme lait, mais armée de griffes terribles sous ses doigts de velours ?

— Soyez plus indulgente, répondit mademoiselle Verrier ; elle a souffert avant d'en arriver là, et elle a écouté de mauvais conseils. Préservez-vous des siens, et aimez-la pour les bonnes qualités qu'elle a, d'ailleurs.

— Ah ! Constance ! vous avez la mansuétude des gens heureux, vous ! Je ne vous demande rien de votre vie. Je sens que ma curiosité serait une profanation ; mais donnez-moi une solution pour moi. telle que vous me connaissez à présent. Tracez-moi une règle de conduite, et je jure que je la suivrai.

Constance n'était pas en méfiance avec la Mozzelli comme avec la duchesse. Elle la sentait sincère et aimante. Malgré l'heure avancée, elle la garda encore quelque temps au coin du feu, lui parlant avec bonté et s'intéressant réellement à sa maladie morale.

— Je trouve, lui dit-elle, que vous n'êtes pas dans le vrai quand vous établissez une espèce de distinction entre l'âme de l'homme et celle de la femme. Voilà déjà plusieurs femmes que j'entends récriminer ainsi contre les hommes, en se disant d'une essence plus pure et plus exquise. J'ai entendu aussi des hommes s'attribuer naïvement une supériorité de race sur nous et nous reléguer au second rang dans les desseins de Dieu. Eh bien ! de part et d'autre, je vois là une impiété révoltante. Dans toutes les espèces de créatures, le mâle et la femelle ne sont ni plus ni moins favorisés

l'un que l'autre ; ce sont deux êtres qui ont également besoin l'un de l'autre pour se compléter, et dont l'amour fait une admirable unité ; unité éphémère chez les animaux, durable chez nous, parce que l'intelligence est là pour aider le cœur et les sens à ne pas s'épuiser en un jour. L'amour humain est donc naturellement porté à une aspiration de durée et de choix exclusif dans les âmes saines et le mépris de cette faculté le rapetisse et l'attiédit. Vous savez cela aussi bien que moi, et je suis bien sûre que, dans ces changements trop brusques que vous vous reprochez, vous avez toujours commencé par être de bonne foi et par vous persuader que vous alliez aimer beaucoup et longtemps.

— C'est vrai ; cela a été ainsi, jusqu'au jour où j'ai compris que l'homme avait un tout autre désir et un tout autre besoin, celui de ne pas dépenser son cœur avare et de ne pas compromettre sa liberté égoïste. Vous me parlez des lois de Dieu ! Il s'en soucie bien, lui, l'homme, qui recherche, non pas une femme, mais le plus de femmes possible, afin de n'appartenir qu'à lui-même, c'est-à-dire à son appétit !

— Prenez-vous-en au désordre des idées et au malaise général de la société. Les femmes y ont tout autant contribué que les hommes, les unes en perdant la foi, comme vous, par lassitude ; les autres en l'abjurant par calcul et de parti pris, comme a fait la duchesse. Je conviens que, sous le rapport des relations entre les deux sexes, le monde devient tous les jours

plus positif. Cela tient à des préoccupations fatales que ramènent souvent, dans l'histoire, la transition des croyances et l'incertitude des événements. Mon père, qui était un homme clairvoyant et calme, m'avait prédit cette crise et ses progrès. Mais il avait un grand cœur, et il m'enseignait à protester intérieurement, sans tomber dans la haine de mon époque, ce qui est une maladie aussi, soyez-en sûre. Je ne saurais mieux faire que de vous répéter ses paroles. Ce sera mon histoire aussi, à moi !

« Laborieux, habile, probe et sensible, il s'exprimait très-simplement, mais avec une conviction qui s'imposait par la douceur. Il est bon, me disait-il, qu'il y ait dans la vie d'une âme honnête et généreuse des moments d'indignation et même de colère contre le mal. Il lui est permis aussi d'avoir des heures de dégoût et de chagrin profond ; mais il faut se garder de ces émotions prolongées et tendues, où l'excès de nos bons mouvements nous porterait à l'orgueil et au dédain. Il faut que la charité domine tout et guérisse nos blessures par l'espoir généreux de guérir celles des autres.

« Il n'y a que très-peu de mauvais cœurs pris en détail, et beaucoup de mauvaises choses, de déplorables tendances, résultat d'un ensemble troublé et désuni. Le monde moral a, comme le monde sidéral, ses défaillances de lumière. Haïr ses semblables parce qu'ils ne voient pas clair est une injustice dont la vraie bonté n'est pas longtemps capable.

« Et mon père ajoutait, au rebours de la duchesse, qui nous dit que la raison, c'est la force : *la raison, c'est la bonté.* »

— Ah! vous êtes bien sa fille! dit avec attendrissement la Mozzelli.

— J'essaie d'être sa fille, et depuis que j'ai perdu cet ami incomparable, c'est-à-dire depuis quatre ans, je consacre fidèlement tous les jours une heure à me rappeler ses paroles, à les écrire à mesure qu'elles me reviennent, et à reconstruire ainsi les années de sa vie où j'ai été capable de le comprendre. Cette heure-là, je la choisis dans ma journée, je l'amène ou je la réserve, afin de n'être pas troublée par les devoirs de la vie courante, et d'y bien trouver ce que j'y cherche, la foi, la charité, l'espérance!

« C'était, en trois mots appliqués à tous ses raisonnements et à toutes ses actions, l'unique doctrine de mon père, et je suis arrivée à me dire comme lui, quand je fais comme lui et devant lui mon examen de conscience, que si j'ai ressenti quelque trouble et négligé de faire quelque bien, c'est pour avoir manqué quelque peu d'espérance, de charité ou de foi.

« Aussi j'applique la religion de mon âme, autant qu'il m'est possible, à mes sentiments généraux et à mes sentiments particuliers. Je ne veux pas me dire : les hommes sont haïssables; il n'y en avait qu'un bon, c'était mon père; ou, s'il en existe encore un après lui, c'est mon fiancé, pas plus que je ne veux me dire : il n'y a pas de femmes irréprochables; ma mère l'était,

je le suis, et après nous deux il n'y en aura plus; aimons-nous donc nous-mêmes, et fuyons celles qui s'égarent. Non! ce n'est pas là ma religion. J'aime tous les hommes et toutes les femmes, même ceux et celles qui ne valent rien du tout, parce que la pitié c'est encore de l'affection. Et, dans cette charité qui m'est devenue habitude, j'ai trouvé pour mon cœur une santé parfaite.

« La santé, c'est la vie dans sa plénitude et dans sa liberté, ma chère Sofia! Malades, nous ne voyons pas juste et nous perdons la puissance d'aimer. Le cœur tranquillisé et assaini peut seul concevoir un grand amour et l'entretenir fort, même dans la douleur de l'absence. Vous aimez les fleurs, vous savez bien qu'il faut leur choisir la terre, l'air et le soleil. L'amour est la fleur de notre vie. Pour qu'elle y croisse splendide et magnifique, il ne faut pas l'encombrer d'herbes folles, ni attirer autour d'elle les petits oiseaux gourmands qui sifflent et sautillent dans les bosquets de Cythère. Pour cultiver et préserver le sanctuaire où doit s'épanouir la rose du ciel, lumière et parfum de l'âme, il faut prier, croire et vouloir.

« Celui qui m'a enseigné cela, c'était un homme, c'était mon père. La délicatesse des idées et la ferveur des sentiments ne sont donc pas la dot céleste des femmes exclusivement. Et il s'est rencontré, sans que je l'aie cherché, un pauvre jeune homme, un employé de mon père, qui pleurait avec moi autour de son lit de mort. J'avais pour lui les sentiments d'une sœur;

absorbée par l'amour filial, je n'avais encore songé ni à l'amour ni au mariage, ou, du moins, j'y avais songé sans objet, me réservant de choisir tard, et quand je me croirais digne de la haute destinée d'épouse et de mère. Mon père mourant prit ma main et la mit dans celle de ce jeune homme. Voilà ton fiancé, me dit-il, celui que je te destinais, et que, depuis plusieurs années, j'éprouve et j'observe. Il est encore trop jeune pour se marier, il n'a que vingt-deux ans, et il a des devoirs à remplir ; sa famille est pauvre ; je l'aide à la soutenir et tu continueras. Mais il ne faut pas qu'il s'endorme dans le bonheur sans avoir assuré par lui-même l'existence des siens. Il rougirait de nous devoir tout, et comme il ne veut rien nous devoir que de l'affection, il allait partir pour terminer des affaires où une partie de ma fortune, c'est-à-dire de la tienne, se trouve encore engagée. Il partira, et, comme c'est un grand travail que je le prie d'entreprendre, il aura droit à la moitié des bénéfices. C'est sa dot que je lui confie le soin de constituer. Dans deux ou trois ans, il reviendra, non pas riche, mais dans une position honorable, qu'il sera à même de développer ; je sais qu'il t'aime et qu'il a les qualités et les idées qui doivent t'assurer toute la dignité et tout le bonheur possible en ce monde.

« Mon père ajouta : Je ne tiens pas à l'argent et je ne te fais pas un devoir d'y tenir. L'argent d'un honnête homme, dans les affaires, ne représente que son travail et la confiance qu'il inspire. Si les intérêts auxquels j'associe ton fiancé ne remplissaient pas mon

attente, peu importe. Il aura travaillé, il se sera fait connaître et estimer. Pauvre malgré ses efforts et sa vertu, il sera encore digne de toi, et vous serez assez riches si vous vous aimez beaucoup.

« Mon père ne me consulta pas autrement, et mon âme croyante accepta ce que la sienne me dictait avec conviction.

« Il nous quitta avec une sérénité extraordinaire, certain qu'il était d'aller rejoindre l'âme de sa chère et digne femme, partie dix ans avant lui, et tranquille sur mon avenir, qu'il avait béni et préparé.

« Je restai seule au monde avec ma vieille tante et ce jeune frère adoptif, en qui je devais voir le futur compagnon de ma vie. Par l'ordre de mon père, il devait passer auprès de nous le temps nécessaire pour nous mettre au courant de notre situation : un mois au plus, car cette situation était claire et pure de toute obligation non remplie.

« Je connaissais mon fiancé comme s'il eût été mon frère. Depuis l'âge de seize ans,—il avait fait ses études premières avec une rapidité inouïe,—il travaillait avec mon père et demeurait dans notre maison. Je savais donc pouvoir placer en lui ma confiance absolue. C'est un beau point de départ pour l'amour qu'une estime ainsi établie sur une sécurité complète.

« Je n'avais pas ressenti une vive surprise en apprenant la volonté de mon père. Si je m'étais étonnée de quelque chose, c'est que je n'eusse jamais songé à ce qu'il m'apprenait des sentiments de ce jeune homme.

Mais la solennelle douleur où me plongeait la perte de notre meilleur ami m'empêcha de songer à moi-même et d'interroger mon inclination.

« Un jour, c'était la semaine qui suivit la mort de mon père, ma tante entra chez moi, et avec son bon sens qui part du cœur, elle me dit : — Tu as du courage, je le sais, mais je crains que tu n'aies un double chagrin. Je crains que le mari que ton père t'a destiné ne te plaise pas. Il le craint lui-même, le pauvre enfant, et il m'envoie vers toi pour te rappeler que mon frère a soumis son idée à ton bon plaisir. Il l'a répété plusieurs fois en nous faisant ses derniers adieux. Tu lui as toujours dit que tu suivrais son conseil : à présent, ton futur et moi, nous craignons que tu n'aies parlé comme cela dans l'exaltation de ta piété filiale, et nous te conjurons, au nom même de ton père, de te regarder comme absolument libre.

« Je m'éveillai comme d'un profond sommeil. Je m'étais comme ensevelie dans le morne repos de la mort avec mon père. La démarche de ma bonne tante me rappela que l'âme de mon père vivait toujours et qu'elle veillait encore sur moi.— Faites venir Abel, lui répondis-je; je veux lui parler en même temps qu'à vous. »

— Il s'appelle Abel? dit la Sofia : quel doux nom!

« Abel n'est pas le prénom de ce jeune homme, c'est un petit nom d'amitié que mon père lui avait donné, à cause du contraste de sa figure douce avec la figure sombre et accusée d'un de ses frères, qui n'en était

pas moins le meilleur garçon du monde, et qui, n'ayant pas justifié le surnom de Caïn, ne l'a pas conservé ; mais celui d'Abel nous était devenu si familier, à ma tante et à moi, que nous n'appelons jamais autrement mon fiancé, et qu'il y tient lui-même en souvenir de mon père.

« Abel fut donc appelé, et vint à moi, si pâle et si ému que je lui tendis les deux mains et l'embrassai avec un sentiment de tendresse profonde. Il avait tant aimé, tant servi, tant vénéré, tant veillé et pleuré celui que je pleurais! — Je vous aime, lui dis-je, de toute la force de mon cœur. N'ayez aucune crainte, je n'aimerai et n'épouserai jamais que vous.

« J'étais, en lui disant cela, tranquille comme me voici. Il tomba à mes pieds, presque évanoui, et ne put répondre que par des sanglots.

« Cette émotion violente m'étonna d'abord, et puis, tout à coup, elle me gagna, je ne sais comment. Je crois que l'amour est une surprise, et que cela fait partie de ses délices. L'homme en a l'initiative ; c'est, je crois encore, dans l'ordre des choses saintes que Dieu a établies. Je n'avais encore aimé Abel que par le cœur et la raison. Je l'aimai tout à coup avec l'attendrissement extraordinaire qu'il éprouvait lui-même, et dont il me révélait la force impétueuse et sacrée.

« Ma bonne tante fut heureuse de me voir si touchée. Elle ne connaît pas l'amour, elle. Elle déclare n'en avoir qu'une idée très-vague ; mais elle y croit comme à Dieu, dont la notion n'est pas plus claire

pour elle, mais que son cœur pressent ou devine.

« Mon amour à moi, un amour immense, immortel comme l'âme que j'ai reçue de Dieu, mais endormi encore dans l'ignorance de lui-même, s'éveilla donc dans les pleurs, au bord d'une tombe où dormait tout ce que j'avais chéri et connu sur la terre. Quelle source plus pure, quel pacte plus sérieux et plus inattaquable! Il me sembla que l'esprit de mon père passait dans celui de mon fiancé, et que j'aimais en lui deux âmes sœurs l'une de l'autre. Il n'y eut ni incertitude, ni examen, ni réserve dans l'union solennelle de nos volontés. Abel devint tout pour moi comme j'étais déjà tout pour lui, car il me raconta combien et comment il m'aimait depuis six ans. Mais... »

— Oh! racontez-le-moi, dit la Mozzelli, puisque vous avez commencé!

— Mon intention, reprit Constance, n'était pas de vous raconter une histoire aussi simple et aussi dépourvue de faits que la mienne. Si je la continue, c'est pour vous dire comment j'entends le véritable amour.

« Il m'avait aimée dès le jour de son entrée dans notre maison. Nous étions alors deux enfants, moi très-raisonnable, lui très-timide. Mon père, qui avait une grande affection pour le sien, me l'avait présenté en me recommandant de lui être bonne et de le mettre à l'aise. Je n'avais rien trouvé de mieux, dans ma sagesse, que de lui enseigner les échecs, le soir, pendant notre heure de récréation. Mon père et ma tante, nous

trouvant trop graves, nous taquinaient et s'amusaient à nous faire disputer. Ce n'était pas facile ; nous étions obligeants l'un à l'autre, lui par sympathie, moi par habitude de caractère. Et quand on avait réussi à nous faire discuter, Abel était heureux parce que, dans la gaieté du débat, je me familiarisais insensiblement et l'appelais Abel tout court.

« Seul de tous les employés de mon père, il dînait avec nous, et, comme je servais, je lui passais des friandises en prétendant qu'il était gourmand. C'était pour lui une sorte de supplice. Il ne voulait rien refuser de ce que je lui offrais, et il était content de me voir occupée de lui, en même temps qu'il était humilié de me paraître gourmand, grand garçon comme il était déjà.

« Et puis, quelquefois, nous l'emmenions à la campagne, et là, il était dans l'ivresse, parce qu'il nous suivait partout et me voyait des journées entières. Il me raconta tous les petits détails de notre innocente vie, qui lui avaient paru, à lui, de grands drames, et moi je la recommençais avec lui par le souvenir, étonnée de la trouver si remplie et si belle. Combien de fois, sans le savoir, sans m'en douter, je l'avais comblé de joie avec un mot, un geste ou un regard ! Il me montra tout un petit trésor de brins d'herbe, de fleurettes séchées, de bouts de papiers ou de rubans qu'il avait amassés dans les tiroirs de son bureau. Et tout cela au milieu de cette vie froide des affaires et de cette austère tension de l'esprit sur des chiffres ! Ma

pensée était toute sa jeunesse, toute sa poésie, toute la flamme et toute la lumière de son humble et rigide existence. Il ne connaissait que moi en fait de femmes, il n'avait jamais regardé une autre que moi, même pour comparer; c'est moi qui étais belle pour lui, il ne pouvait pas en exister une autre.

« Et il n'avait jamais espéré, jusqu'au jour où mon père l'avait surpris ramassant un de mes gants déchiré, que j'avais jeté hors de ma chambre. Abel avait été glacé de crainte, il lui avait juré que jamais il ne m'avait laissé deviner sa folie; et mon père lui avait répondu : — Je le sais bien, mais pourquoi serait-ce une folie? Travaille, sois pur, bon et fort, rends-toi digne d'*elle* et de moi.

XI

« Il y avait de cela deux ans, et depuis deux ans, Abel essayait d'espérer. Mais le calme de ma figure et l'abandon de mes manières ne le rassuraient pas. Il croyait ne pouvoir jamais prétendre qu'à mon amitié. Il était jaloux sans objet, car il ne venait chez nous que des hommes mariés ou des enfants. Mais si je m'intéressais à un personnage célèbre, si je regardais un portrait, même celui de quelque mort illustre, il était désespéré, se croyant laid ou vulgaire. »

— Et je suis sûre qu'il est beau comme un ange!

dit la Sofia, qui écoutait avidement le naïf roman de cœur de Constance.

— Il est beau pour moi, répondit mademoiselle Verrier. Je ne me suis jamais demandé ce qu'en pensaient les autres. Il est plutôt blond que brun, ni grand ni petit, très-simple dans sa mise et sérieux dans ses manières. Habitué de bonne heure à se trouver en rapport avec des personnes de toutes conditions, il n'a ni gaucherie ni arrogance. On s'accorde à lui trouver une grande distinction et une clarté extraordinaire dans la parole.

« Pour moi, sa figure et son âme, c'est la même chose. C'est la beauté morale en personne, la droiture inébranlable d'un homme fait, dans la candeur tendre d'un enfant, et il n'a pas dû changer de physionomie... car il m'a toujours écrit comme il pense et comme il aime, depuis quatre ans que je ne l'ai vu. »

— Quatre ans ! s'écria la Mozzelli, quatre ans sans se voir... et sans s'oublier ! est-ce possible !

— C'est possible, puisque nous voilà, moi devant vous, lui dans mon cœur absolument tel que le jour où il est parti, aussi jeune, aussi sérieux, aussi fidèle et aussi aimé.

— Mais comment se fait-il qu'il ne soit pas revenu plus vite? vous l'attendez d'un jour à l'autre ?

— Je ne l'attends pas avant trois ou quatre mois. Il a dû voyager beaucoup et plus loin, plus longtemps que mon père ne l'avait prévu. Ne me demandez pas, sur les affaires qui l'ont éloigné ou retenu impérieu-

sement, des détails sans intérêt ici. Je sais qu'il a dû faire ce sacrifice à des devoirs de position qui lui sont sacrés, puisqu'ils lui ont été imposés par mon père et par sa propre dignité. Il veut non pas tenir de moi une fortune, mais m'en apporter deux : la sienne propre et la mienne, qui, doublée par ses soins, sera encore son œuvre et non pas son salaire. Je déplore, comme vous pouvez croire, cette richesse que sa fierté nous impose, et dont notre bonheur n'aurait eu aucun besoin si j'étais née pauvre comme lui. Mais l'opinion est là qui veut qu'un homme très-délicat et très-digne ne soit pas l'obligé, et, selon elle, l'inférieur de sa femme.

— Comment ! vous reconnaissez la loi d'un pareil préjugé ?

— Oui, je la reconnais, puisque l'homme que j'aime la subit. Si, en toute liberté de conscience, il en eût jugé autrement, j'aurais vu par ses yeux. Mais mon père avait prononcé : ni l'un ni l'autre nous ne pouvions nous croire meilleurs juges que lui.

— Ah ! pauvre Constance ! depuis quatre ans, vous avez dû bien souffrir !

— Oui, sans doute ; mais combien je serais moins heureuse si, n'aimant rien, je n'attendais personne ! Il est des tristesses que l'on peut surmonter, et ma figure doit vous dire que je ne suis ni découragée ni malade. L'attente ne me dévore pas, elle me soutient. Je ne l'avais pas prévue si longue. Lorsque Abel est parti, il se flattait de pouvoir tout terminer en deux

ans. Ce terme écoulé, nous avons compté par saisons la prolongation de l'absence, et j'ai réussi, voyant comme il en souffrait, à lui donner du courage plus que je n'en avais d'abord et autant que j'en ai maintenant. Ce courage fait partie aujourd'hui de la religion de notre amour, et puis, nous voyons enfin le terme approcher, sans illusion, cette fois; et ce qui nous reste de volonté est à la hauteur de ce qui nous reste d'impatience à vaincre.

— Je parie bien que vous êtes plus courageuse que lui ! Les femmes sont seules capables de pareilles épreuves !

— Voilà où vous vous trompez. Un homme a plus de peine que nous à bien aimer. Il a, dit-on, plus de tentations faciles à satisfaire, et, à coup sûr, quand il est actif et intelligent, plus de devoirs absorbants et de préoccupations desséchantes. Mais quand, malgré tout cela, il aime comme je suis aimée, moi qui n'ai rien autre chose à faire, il a certainement plus de mérite que nous. De ce que l'amour a des nuances différentes dans les deux sexes, il ne résulte pas qu'il y ait deux amours différents. L'homme a l'initiative, comme je vous le disais, la spontanéité, l'ardeur. La femme, plus sédentaire et plus contemplative, vit par la pensée de l'amour autant que par l'amour même. Chacun d'eux a les facultés de la mission qui lui est dévolue. Le premier dit : aimons pour vivre, et l'autre répond : vivons pour aimer. Dieu est là pour les mettre d'accord, lui qui a décrété que la vie

et l'amour ne se sépareraient pas ou que l'univers périrait.

Ce que je vous dis de ces nuances diverses est si vrai, que vous avez été malheureuse, ma chère Sofia, pour avoir voulu imposer aux hommes que vous avez aimés votre manière de les aimer. J'ai compris cela au aveux que vous avez faits de votre jalousie continuelle. Je crois qu'on rend un homme infidèle par le soupçon excessif de son infidélité, et que la violence de la passion chez une femme est quelque chose qui lui ôte la force et l'ascendant de sa véritable nature. Comme c'est une force toute de persuasion et de consolation, dès qu'elle usurpe les priviléges de la protection active, elle perd ses droits légitimes au bienfait de l'exclusive protection. Elle était la brise et la rosée, elle devient la bourrasque et la foudre. Elle était une faiblesse sacrée et vénérable, elle devient une énergie qui lutte contre le principe même de son énergie. L'homme sent que son vrai bien lui échappe, il résiste ou se lasse.

— Hélas ! vous avez raison, je le sens, répondit la Sofia, et si je pouvais recommencer ma vie, je la gouvernerais au lieu de me laisser emporter par elle ; mais il est trop tard ! Tout ce que vous me dites maintenant ne me paraît plus applicable à ma destinée. J'entends la théorie de l'amour dans la bouche d'une vierge, et je me dis qu'il y a, entre elle et moi, l'inconnu pour elle, le souvenir pour moi-même, deux choses que notre pensée ne peut pas franchir. Cet

inconnu dont je vous parle, ce n'est pas le plus ou le moins d'intimité : c'est la transformation qui s'opère dans l'esprit quand le cœur rassasié se sent languir et succomber sous sa propre plénitude. Quand on s'aperçoit que l'amour se change en amitié, il y a un effroi et un chagrin profond que vous ne connaissez pas. La flamme est une chose trop active pour ne pas s'épuiser vite, et quand elle nous quitte il faut mourir ou la chercher ailleurs.

— La chercher encore, oui! la chercher toujours! répondit Constance; mais pourquoi la chercher ailleurs? Un autre homme vous en rendra-t-il une aussi vive et plus durable?

— Pourquoi pas, quand notre cœur est puissant et vivace?

— Employez cette puissance à le guérir de sa propre lassitude.

— Mais quand l'amant est indigne?

— Ceci est une autre question où je ne saurais entrer. Vidons seulement la première. Vous avez dit que votre cœur se lassait par la possession même du bonheur ; ce n'est donc la faute de personne, mais la vôtre.

— C'est celle de la nature humaine.

— Ah! oui! toujours la nature humaine! Qu'est-ce que c'est que cela? où la prenez-vous? Chez les Orientaux qui ont cent femmes, ou chez les prêtres catholiques qui n'en ont pas du tout? Chez les sauvages qui brûlent ou mangent leurs ennemis, ou chez nous qui

les portons à la même ambulance que nos soldats? Qui se dira le plus soumis aux lois naturelles, ou le plus affranchi des instincts de la brute? Je ne sais pas quel Dieu étrange on veut faire de la nature humaine, comme si elle était une chose absolue, immuable et sacrée par elle-même, tandis qu'elle est, en réalité, la chose la plus malléable et la plus éducable qui existe sous le ciel. Tenez, il y a de beaux systèmes là-dessus, et il y en a aussi de très-pernicieux; mais je dirai, à un autre point de vue que la duchesse, que je ne m'embarrasse d'aucun. Le beau m'apparaît comme l'expression la plus élevée du vrai. Je le sens, je l'aime, il m'attire, il me charme, il se manifeste en moi en un très-petit nombre de préceptes qui me ravissent par leur grandeur et leur simplicité. Je m'exalte dans la joie de les comprendre et dans l'émotion de les adorer. Suis-je donc dans le faux et dans le rêve? Je ne sens nullement la nature crier en moi que je me trompe. Chez l'homme qui se jette dans les flammes pour sauver un autre homme, et chez celui qui fuit l'incendie sans songer à personne, la nature humaine agit avec la même énergie, seulement elle agit différemment; et cependant elle n'est pas deux, elle est une; mais elle est héroïque ou lâche, selon qu'elle a monté vers l'idéal ou descendu vers l'instinct.

— J'entends, dit la Mozzelli. Vous pensez que l'idéal n'est pas au-dessus de la nature, et que tous peuvent l'atteindre quand ils l'aiment.

— Oui, je crois cela !

— C'est que vous êtes une sainte, je le disais bien !

— Soit, reprit Constance en riant ; admettons que je sois une sainte. Qui vous empêche de l'être aussi ?

— Puis-je redevenir pure ?

— Les plus grands saints n'ont-ils pas été parfois les plus grands pécheurs ?

— Je ne me sens pas la force de faire pénitence !

— La pénitence est une belle chose dans le passé, mais elle change de nature avec les siècles. La société et l'esprit humain sont devenus si actifs et si compliqués que les Thébaïdes n'accueilleraient plus que des vertus stériles. Ce n'est pas le spectacle de la mort qu'il faut donner ; c'est l'exemple de la vie. Le plus grand mal du siècle est d'avoir tué l'amour, dites-vous ? Eh bien, cherchez à le ressusciter en vous d'abord, pour avoir le droit de le ranimer chez les autres. Ce n'est pas au désert que vous le trouveriez, et d'ailleurs, le désert, voyez-vous, il est là, au coin du feu, entre minuit et une heure du matin, si vous voulez ! Nous y voilà toutes les deux, puisque votre cœur est vide et que le mien est rempli de l'image d'un absent sans lequel tout est vide autour de moi. Avons-nous besoin de voir des rochers sur nos têtes et de sentir le vent dans nos cheveux, pour nous isoler du monde et nous recueillir ? Notre pensée n'est-elle pas remplie de cet idéal que vous regrettez et que j'espère ? Ce grand mot *amour*, qui résume tout, la foi en Dieu et la confiance en nous-mêmes, la

charité envers tous et la passion pour un seul, l'espérance du ciel et celle du véritable hyménée sur la terre : est-ce le bruit des voitures qui passent, le craquement de nos robes de soie ou l'odeur des lilas blancs dans ces vases de Chine, qui peuvent nous en distraire ?

— Non ! nous sommes ici devant Dieu tout aussi bien que saint Jean à Patmos, et nous pouvons y rêver une sublime apocalypse si nous avons le feu dans le cœur et dans la tête. Qu'est-ce qu'il y a au fond de ce grand poëme de l'apocalypse ? Le savez-vous ? Il y a la prophétie de la régénération du monde par l'amour : un monstre effroyable qui s'appelle la prostituée, et qui est vaincu, et un agneau, symbole d'innocence, qui brise les sceaux du livre de l'avenir. Donc, le monde est à nous si nous voulons ; le monde du vrai, du beau et du bien, c'est-à-dire le bonheur ! Le livre a été ouvert comme jadis avait été ouverte la mystérieuse boîte de Pandore, d'où sortirent les passions aveugles et les appétits funestes, instruments de torture et de mort. Du livre évangélique, ce qui est sorti, c'est l'amour, c'est la vie ! Nous avons donc la loi écrite, soyons la loi vivante, aimons ! A genoux, Magdeleine, et ne blasphémez plus ; l'amour est ici !

— Ah ! si je pouvais croire ! s'écria la Mozzelli fondant en larmes. Mais vous me montrez une cime que je ne pourrai jamais gravir !

— La route vous semble donc bien longue et bien

difficile? reprit mademoiselle Verrier; vous ne savez pas si, à une certaine hauteur et pourtant après certains écueils dépassés, le reste du chemin n'est pas très-doux. Moi, je n'y suis pas encore; l'amour sans le mariage est nécessairement incomplet; mais je monte tout doucement, avec obstination, avec patience. Vous avez perdu beaucoup de temps à faire l'école buissonnière; mais nous ne sommes pas ici devant un jury de duchesses philosophes ou de casuistes intolérants. Nous sommes seules devant Dieu; je crois qu'il nous entend et qu'il nous accueille l'une et l'autre également, lui qui écoute toutes les voix qui montent vers lui, innocentes ou repenties. Nous pouvons donc le prier de nous donner la force; et, s'il ne se rendait pas à un désir puissant et vrai, c'est qu'il n'existerait pas.

— Ah! vous avez la foi à ce point-là, vous! Je le comprends; vous n'avez rien fait pour la perdre!

— Ne dites pas que vous l'avez perdue, vous qui n'avez pas beaucoup fait pour l'acquérir.

— Je l'aurais eue, je l'aurais gardée à la villetta de Recco, si le vieux comte n'eût été un infâme!

— Qu'est-ce que l'infamie d'un homme prouve contre la sainteté de Dieu? Votre esprit a été troublé dans sa foi, et votre conscience n'a pas réagi assez victorieusement. L'agitation de la vie, l'amour de l'art, une soif de gloire et d'émotions, voilà votre excuse. Je l'accepte; mais soyez plus sévère envers vous-même que je ne veux l'être, et vous verrez que

la recherche du vrai et du beau moral n'a pas été l'affaire principale de votre vie.

— C'est vrai ! Tout ce que vous me dites me paraît si nouveau que j'en ai le vertige.

— Et pourtant je ne vous ai dit que des lieux communs. J'aurais dû, avec une artiste telle que vous, trouver une forme sublime pour vous dépeindre les joies secrètes et profondes de l'amour. Il faut qu'elles soient bien grandes et vraiment divines, puisque, ne les connaissant pas toutes, et en dépit de l'absence, je me sens heureuse rien que de songer et de sentir que j'aime. C'est là, voyez-vous, quelque chose d'ineffable, d'avoir le cœur si plein qu'il ne s'y trouve jamais de place pour l'ennui, l'impatience ou le doute! de croire à un autre que soi-même avec l'humilité d'un enfant, tout en se rendant compte d'une immense énergie pour se dévouer à lui; de pouvoir tout rapporter à cette chère image, rêveries, progrès et victoires sur soi-même, de n'être jamais seule tant l'imagination prend de forces pour le faire apparaître et pour remplir l'air qu'on respire de l'illusion de sa présence; de s'endormir et de s'éveiller avec la même pensée, sans regret, sans crainte, sans désir de changement; de travailler sans cesse à s'améliorer soi-même, à s'éclairer, à se fortifier pour être digne du bonheur et pour être capable de le donner ; enfin, de se sentir vivre à deux, quand même les océans vous séparent, et de porter dans son âme, avec une douce fierté, le secret et la foi d'une âme d'élite : tout cela,

ma chère amie, c'est l'avant-goût d'une félicité qu'il faut mériter pour en savoir le prix, et qu'on peut toujours atteindre quand on ne s'égare pas à la poursuite d'autres rêves.

— Mais, pour cultiver ainsi le grand amour en soi-même, il faut, observa la Mozzelli, avoir un but, un objet aimé et digne de l'être ! Où réside ce phénix ? Pouvez-vous me donner l'adresse d'un homme accompli, de la perfection en chair et en os ?

— Il n'y a d'homme accompli que celui qu'on aime, répondit Constance. Il est toujours parfait, celui-là, puisqu'on aime tout en lui !

La Mozzelli mit ses deux mains sur sa figure et pleura amèrement. — Ah ! que vous êtes heureuse, vous, dit-elle, de pouvoir aimer comme cela !

Constance s'efforça encore de lui rendre l'espérance et la confiance en elle-même, et elle parvint à la calmer.

Quand elles se quittèrent, Constance pria la Mozzelli, qui le lui promit et tint parole, de ne raconter à personne ce qu'elle lui avait confié de sa situation. Je n'en fais pas mystère, lui dit-elle, à mes proches parents et aux amis intimes et sérieux que m'a laissés mon père. Tous ont approuvé son choix et tous me gardent le secret. Ce secret, mon père l'avait exigé, quant au monde, par prudence, et Abel se le serait imposé de lui-même par délicatesse. Il voulait me laisser entièrement libre de me rétracter sans éclat. Je n'ai pas accepté cette liberté-là, moi, mais j'ai senti

que le mystère était bon ; il est la poésie de l'amour, et il en est aussi la sauvegarde. J'aurai trouvé quelque chose de hardi, de provoquant ou d'affecté, à me poser en fille amoureuse devant le public, à subir des interrogations sur la personne ou le caractère de mon fiancé, sur la nature de mes sentiments pour lui. La duchesse n'est pas la seule personne épilogueuse et curieuse, que nous connaissions, vous et moi ? J'ai préféré passer pour une fille froide, paresseuse, ou méfiante, et, bien qu'on en glose un peu, je le sais, je suis encore plus tranquille ainsi, que si j'eusse permis aux regards oisifs ou railleurs de pénétrer dans le sanctuaire de mes affections.

— Et vous avez bien fait ! répondit la Mozzelli ; tout ce que vous faites est bien, d'ailleurs, et je deviendrais bonne si je passais ma vie près de vous ! mais je pars demain, et qui sait où et quand je vous reverrai !

SECONDE PARTIE

XII

Vers la fin d'août, Constance Verrier dut conduire à Nice sa vieille tante, affectée de rhumatismes. Elle y rencontra la duchesse d'Évereux qui y avait amené sa fille, jolie personne de quinze ans, élevée au couvent, d'une figure intéressante et d'une santé délicate.

La duchesse fut charmée de trouver dans mademoiselle Verrier une société où elle pût laisser sa fille à toute heure et en toute confiance. Liée avec beaucoup de Français et d'étrangers de condition établis à Nice, madame d'Évereux, qui aimait le monde, mais qui ne voulait pas encore y produire une fille trop jeune pour supporter les veilles et les longues promenades, témoigna à Constance encore plus d'affection que par le passé. Celle-ci comprit bien que l'amitié se trouvait pour le moment un peu intéressée, et qu'en la suppliant de prendre gîte dans la vaste maison qu'elle avait louée pour elle seule, madame d'Évereux songeait à pouvoir laisser, de temps en temps, mademoiselle d'Évereux sous sa garde. Mais il n'y avait pas à choisir beaucoup en fait de domicile, et la bonne

tante Verrier, habituée à ses aises, désira vivement que l'offre de la duchesse fût acceptée. La vieille Cécile était flattée d'ailleurs de se voir l'objet des chatteries et des petits soins d'une grande dame, et celle-ci ne les lui épargnait pas. Constance croyait savoir désormais à quoi s'en tenir sur la bonne réputation de la belle Sibylle, mais elle savait aussi qu'il n'y avait aucun danger pour elle-même dans son intimité, et, malgré une certaine répugnance instinctive, désormais insurmontable, elle se laissa gagner par le désir de sa tante et par les grâces ingénues de la petite Julie d'Évereux, qui semblait implorer sa bienveillance et sa protection.

Ce n'est pas que la duchesse fût une mauvaise mère; elle aimait sa fille autant qu'il lui était possible d'aimer. Elle l'entourait des soins les plus délicats, et avait pour son innocence un respect jaloux et scrupuleux. Elle n'était pas de celles qui déplorent l'âge des enfants qu'elles ont mis au monde, et peu lui importait que la taille élancée de son Agnès accusât son âge véritable. Elle se sentait toujours assez jeune, assez belle et assez séduisante pour ne pas trouver d'obstacles à ses triomphes, et, en général, elle n'était pas jalouse des autres femmes, sachant bien, se disait-elle intérieurement, que Scipion l'Africain a laissé peu de disciples, et que le genre d'attachement qu'elle demandait aux hommes ne se refuse jamais.

Si le tête-à-tête avec sa fille l'ennuyait un peu, ce n'était plus sa faute. Son esprit avait contracté l'habi-

tude d'analyser moitié charitablement, moitié ironiquement, l'esprit des autres, en vue d'une secrète jouissance d'amour-propre, établie sur la comparaison de son habileté et de sa philosophie avec les folles passions ou les sots scrupules d'autrui. Elle ne pouvait se livrer à cet amusement avec sa fille, et même elle eût craint de s'y livrer. Elle n'osait sonder cette jeune âme, à laquelle, malgré tout l'aplomb de ses sophismes, elle sentait bien qu'elle ne pouvait imprimer aucune bonne direction.

L'instinct moral est si puissant chez les âmes candides, que Julie d'Évereux s'attacha tendrement à Constance dès les premiers jours, et bientôt ne voulut voir que par ses yeux. La duchesse prétendait, en les embrassant toutes deux, qu'elle en était jalouse. Au fond du cœur, elle se disait : Quel dommage que cette petite bourgeoise soit riche ! comme cela eût fait une incomparable gouvernante pour ma fille !

La Mozzelli, après avoir, comme la cigale, chanté tout l'été, fit un voyage d'agrément en Écosse, donna des concerts à Édimbourg; et partit, de là, pour Milan. Elle passa par la France et s'arrêta quelques jours à Paris. Elle y chercha Constance et la duchesse, apprit où elles étaient, et résolut d'aller donner un concert à Nice, afin de les voir en passant.

Constance la reçut avec affection, mais la duchesse fut visiblement contrariée de son arrivée. Puis prenant son parti bravement : — Ma chère, lui dit-elle, je ne sais pas feindre ; je vous aime beaucoup, et, si je

vous battais froid, ce serait un mensonge en pantomime. J'aime mieux vous dire tout simplement ce qui en est : vous n'êtes pas une société pour ma fille. Elle est musicienne, et nous irons vous entendre. Je vous présenterai même à elle devant tout le monde. Il n'y a rien de mieux. Elle est destinée à protéger aussi les artistes quand elle aura un mari et une maison ; mais des relations intimes ne sont pas possibles en sa présence. Les petites filles sont niaises et font mille questions. Ne m'a-t-elle pas déjà demandé si vous étiez mariée ? Vous comprenez que je ne peux pas lui raconter votre histoire...

— C'est assez, madame la duchesse, répondit la Mozzelli ; j'ai compris de reste. Vous avez raison, et je n'ai rien à dire. Vous voyez bien, ajouta-t-elle en se tournant vers Constance, que l'honneur est cette île escarpée dont parle un de vos vieux poëtes :

On n'y peut plus rentrer, dès qu'on en est dehors.

J'aurais cru pourtant avoir réparé un peu mes fautes depuis trois mois, car j'ai tâché de mettre vos conseils à profit ; mais cela ne sert de rien, et vous allez aussi me dire qu'ici, en vue, dans cette ville de province, je ne dois pas avoir l'air de vous connaître.

— Oh ! moi, c'est différent, répondit Constance ; je n'ai pas de fille à marier.

— Mais vous êtes fille à marier vous-même.

— Non ! je suis toute mariée, puisque j'ai la parole d'un honnête homme qui me connaît bien. J'irai donc

vous voir, si vous me dites que vous voyagez seule et que je peux aller chez vous. Le puis-je ? C'est de vous seule que je veux le savoir.

— Vous le pouvez ! dit la Mozzelli, en lui baisant les mains avec attendrissement. J'aime, et celui que j'aime est bien loin d'ici.

— Vous êtes donc toujours romanesque ? dit la duchesse à mademoiselle Verrier quand la cantatrice se fut retirée. Eh bien, vous avez tort de croire que cette chère fille se soit amendée. Elle a eu, à Londres, une espèce de passion exaltée. J'ai su ça, bien que, contre sa coutume, elle ne l'ait pas affichée, et qu'elle m'en ait fait mystère à moi-même. Mais le hasard m'a fait découvrir qu'on ne la prenait pas du tout au sérieux. Si bien que, quoi qu'elle fasse, elle ne trouvera pas un homme assez *spregiudicato* pour l'épouser ou assez naïf pour consentir au moins à une liaison durable. C'est toujours la même folle. Croyez-moi ! n'allez pas trop chez elle durant les huit jours qu'elle annonce vouloir passer ici.

Constance sourit et ne répondit pas. Elle était résolue à voir la Mozzelli qu'elle aimait et en qui elle avait confiance, et elle se disait gaiement que si l'*austère* duchesse blâmait ses démarches, elle était bien libre de lui retirer la tutelle passagère de mademoiselle d'Évereux, qu'elle n'avait pas sollicitée.

Il n'en fut pas ainsi. Constance vit plusieurs fois la cancatrice, et la duchesse feignit de n'en rien savoir. Elle n'eût voulu, pour rien au monde, se mettre mal

avec mademoiselle Verrier en présence de sa fille, à qui, par une contradiction bien connue chez les femmes de son caractère, elle la proposait à tout instant pour modèle.

La Mozzelli se trouva si occupée de l'organisation assez difficile de son concert, qu'elle ne put causer à cœur ouvert avec Constance ; mais elle lui sut un gré infini de ses visites, et quand, le concert donné, elle se disposa à partir, elle la supplia de lui consacrer quelques heures, et d'accepter de dîner avec elle en tête à tête. On se rappelle qu'elle avait à Nice une petite maison, un nid de fleurs et de soie qu'elle ne louait à personne, comptant toujours s'y installer et n'y allant presque jamais. Elle n'y recevait personne de frivole ou de compromettant, et ce dernier jour-là, d'ailleurs, elle fermerait sa porte, comme Constance avait fermé la sienne, à Paris, le jour de leur dîner intime avec la duchesse.

— Mais la duchesse, dit Constance, allons-nous l'exclure de la partie ? et comme je suis sûre qu'elle n'y viendra pas, ne devriez-vous pas l'inviter, pour ne pas accomplir une sorte de rupture avec elle ?

— Ne m'a-t-elle pas dit, répliqua la cantatrice, qu'on ne pouvait pas voir une personne comme moi, quand on n'avait plus sa fille au couvent ? Pourquoi m'exposerais-je à un nouvel affront de la part d'une femme beaucoup plus perdue que moi-même ?

— Elle n'est pas perdue selon le monde, et elle est forcée d'obéir au monde : c'est encore ce qu'elle peut

faire de mieux pour sa fille, n'ayant aucune espèce de moralité à lui enseigner. Voyons, n'oubliez pas que la duchesse vous a rendu de grands services, et que vous pouvez encore avoir besoin d'elle. Elle est fort dévouée à ses amis.

— Eh bien, invitez-la de ma part, en lui disant que je n'insiste pas, si elle refuse ; mais que, si elle accepte, notre petite réunion sera aussi secrète qu'elle l'a été à Paris chez vous. En tout cas, venez de bonne heure, chère Constance. J'ai vraiment besoin de vos conseils, et cette chatte merveilleuse qui a toujours le talent de me faire parler de moi, quand elle le veut, ne manque jamais de me laisser plus triste et plus découragée qu'auparavant. Vous aviez bien raison, là-bas, de ne vouloir pas vous livrer avec elle. Est-ce qu'elle a réussi depuis à gagner votre confiance ?

— Non ! répondit mademoiselle Verrier ; je dois dire que sa curiosité n'a pas reparu, et que même elle a repris, dans sa manière d'être avec moi, son ancienne délicatesse et toute la réserve que je pouvais souhaiter. Moi, je crois qu'il lui serait bon de ne pas remettre sa fille au couvent : peut-être se retremperait-elle un peu au contact de l'innocence.

Quand mademoiselle Verrier porta à la duchesse l'invitation de la Mozzelli, la duchesse refusa tout net, mais en disant qu'elle savait gré à cette bonne fille de ne l'avoir pas boudée. Allez-y, ma chère, lui dit-elle. Faire œuvre de charité est votre mission, peut-être ! Vous aimez à consoler, et vous vous y entendez. Moi,

même, je pourrais vous dire que j'ai subi votre influence, après m'en être défendue devant vous, et je vous raconterais bien des choses si je ne sentais pas ma fille autour de moi ; mais, avec elle, je ne me souviens plus que je suis femme, tant je me souviens d'être mère. Allez donc chez la Sofia. Je me charge de faire compagnie à mademoiselle Cécile qui serait de trop dans les confidences que l'on vous tient en réserve, et qui, d'ailleurs, ne se soucie pas de dîner dehors. Nous jouerons au grabuge en vous attendant. Vous avez assez souvent gardé ma fille, je peux bien vous garder un jour votre tante.

Le dîner était pour le soir même. Quand Sofia et Constance se trouvèrent ensemble : — La première chose que j'aurais dû vous demander, dit Sofia, c'est si vous attendez ici le retour de votre fiancé ; mais je n'ai pas osé. Ne me dites donc que ce que vous voudrez. Seulement ne croyez pas que je ne m'intéresse pas à vous beaucoup plus qu'à moi-même.

— Vous pouvez m'interroger, répondit Constance : je n'ai que du bonheur, pour mon compte, à vous annoncer. J'ai été fort inquiète d'Abel. Pendant deux mois, j'ai été sans nouvelles de lui. De la Russie, il devait venir par la Suède, où notre dernier souci d'affaires était à régler. Il paraît que les lettres qu'il m'écrivait se sont égarées. J'ai cru à une catastrophe en mer, à une maladie grave, à sa mort même, et j'ai passé de bien tristes jours. Mais j'ai reçu enfin des nouvelles excellentes. Il se porte bien, il ne lui est

rien survenu de fâcheux, il arrive. Il est à Paris. Dans quatre ou cinq jours il sera ici. Embrassez-moi, je suis bien heureuse, et parlez-moi de vous.

— Je suis heureuse ! moi aussi, s'écria la Mozzelli en l'embrassant. Pas autant que vous, mais c'est encore beaucoup pour moi ! Or, puisque la duchesse ne vient pas, commençons par dîner tranquillement. Regardons par la fenêtre ouverte ce beau ciel bleu, après lequel j'ai tant soupiré à Londres et à Paris. Respirons ce pays en fleurs, et n'ayons pas, plus qu'elles, le souci du lendemain.

Constance remarqua que la Mozzelli ne buvait plus de vins capiteux, qu'elle ne prenait plus de café, et que, par conséquent, elle ne cherchait plus à exciter ses nerfs.

— Oh ! je suis bien changée, dit la cantatrice ; j'ai mis tout mon être, âme et corps, au régime. Aussi je me porte mieux. J'ai l'humeur plus égale, et quand le *spleen* me prend, je commence à sentir que je peux réagir. Vous m'avez bénie, vous m'avez sauvée, Constance ! Oui, oui, je suis en train de renaître de mes cendres. Vous verrez ! On ne m'aime peut-être pas encore autant que je le voudrais ; mais on m'aimera, parce que j'arriverai à le mériter !

Le dîner étant fini, les deux amies, assises sous un berceau de roses grimpantes, au bord d'un petit bassin muet où se miraient les nuages roses du couchant, commencèrent à s'entretenir sans témoins. Le lieu n'avait rien de vaste, mais il touchait à la cam-

pagne et avait, à travers ses clôtures de feuillages, une échappée de vue sur la mer. La soirée était magnifique; l'air suave et l'harmonie du flot tranquille disposaient aux voluptés de l'âme.

— Enfin, chère Constance, mon bon ange, dit la Mozzelli d'une voix douce comme la brise, je peux résumer trois mois de ma vie comme vous résumez toute la vôtre. J'aime! j'aime un être pur, grand, sensible, passionné! Voulez-vous que je vous le nomme?

— Est-ce que je le connais? dit Constance.

— Non! je ne pense pas.

— Alors, ne me nommez personne. Une femme ne doit jamais peut-être nommer que son mari. Espérez-vous l'épouser?

— Non, pas trop! Il me paraît un peu ennemi des liens obligatoires. Il dit que les plus durables sont ceux que la volonté prolonge au jour le jour; mais je crois bien qu'au fond il ne m'estime pas encore assez pour faire des projets. Je souffre de cela, mais je suis arrivée à vaincre mon impérieuse personnalité et à n'en plus faire souffrir celui que j'aime.

« C'est en Angleterre que je l'ai rencontré. Il devait y passer très-peu de temps, car sa vie est enchaînée par des obligations qu'il ne veut pas ou qu'il ne peut pas encore quitter; mais l'amour fait des miracles, et il nous a donné, malgré tous les obstacles, huit jours de délices. Oh! mon amie! je l'avais aimé à première vue! est-ce parce que j'avais l'âme bien disposée? je le crois un peu. Il y avait de vous là

dedans ; j'avais quitté Paris toute troublée de notre conversation. Vous étiez toujours devant mes yeux avec votre beau regard attendri, votre parole généreuse, votre confiance en Dieu et aussi en moi, pauvre esprit égaré ! La duchesse, que je voyais de temps en temps à Londres, me jetait bien de l'eau froide dans le dos avec son rire moqueur et ses airs de cruelle bonhomie, mais je pensais à vous bien vite, et je me disais : Qu'importe, si Constance prie pour moi et espère à ma place !

« Enfin, j'ai vu ce jeune homme, et j'ai senti fondre, en un instant, toutes les glaces de mon cœur. Cela a été si étrange, si soudain... Et tenez, le jour où il m'est apparu, j'avais justement parlé de vous avec la duchesse. Elle me questionnait en pure perte, je vous le jure ; mais, d'après les mots que vous lui aviez dits, elle tâchait de se faire une idée de l'heureux mortel à qui vous êtes fiancée. Elle plaisantait comme toujours ; moi, je ne l'écoutais guère, et mon esprit était avec vous. C'est cela qui m'a porté bonheur.

« Mais ne croyez pas que cet amour subit et irrésistible, qui ressemble à une fascination, se soit présenté comme un caprice. Non ! je ne m'ennuyais pas, je travaillais beaucoup ; j'avais du succès. J'étais occupée de mon art, j'avais des pensées sérieuses, et même j'avais résolu de ne pas songer de longtemps à aimer. Je voulais faire comme vous m'aviez dit, me guérir d'abord de mon scepticisme, et je ne me croyais pas assez guérie. Si l'on m'eût dit le matin :

« Tu aimeras ce soir, » je n'aurais pas voulu le croire, et je m'en serais peut-être défendue. Mais voilà qu'en ne songeant à rien, j'ai senti le trouble inconcevable et la flamme ardente d'un premier amour! Le soir, quand j'ai cherché à me rendre compte de ce prodige, je me suis dit, parlant à ma personne : Bah! tu l'aimes parce que tu l'aimes! Et cela était très-profond, voyez-vous. Je l'aimais par reconnaissance, à cause du bienfait de l'amour qu'il avait mis en moi.

« Il faut vous dire encore que sa physionomie est des plus saisissantes. La duchesse s'en était bien aperçue, car elle lui a fait des avances, et, bien qu'il ait été à cet égard-là d'une discrétion impénétrable, — il a tant de délicatesse envers les femmes, lui! — je suis presque sûr qu'elle a fait tout pour me l'enlever. »

Un grand éclat de rire interrompit la Mozzelli, et, en se retournant, elle vit avec stupeur, à travers les ombres du soir, la duchesse tranquillement assise derrière le berceau, dans l'attitude d'une personne qui s'est mise à l'aise pour écouter.

XIII

La Mozzelli resta interdite; puis elle prit le parti de se fâcher. — Ah! madame, ceci est une trahison, dit-elle; vous dédaignez de dîner chez moi, mais vous ne dédaignez pas de venir écouter aux portes!

— J'étais invitée, répondit madame d'Évereux en riant toujours, et nous nous étions dit assez de secrets à Paris pour que je ne me crusse pas de trop dans ceux d'ici. Et puis, j'avais un regret et un remords de ne pas vous embrasser avant votre départ. Mademoiselle Cécile Verrier s'en est aperçue ; elle s'est chargée de tenir compagnie à ma fille, qui, de son côté, m'a juré d'avoir bien soin d'elle. Je venais donc, le cœur léger, vous dire qu'avec ou sans ma fille, je vous aimais toujours... Mais voilà, encore une fois, le sort des élans romanesques! J'arrive, et c'est pour m'entendre calomnier!...

— Voyons, Sofia, dit Constance, faites comme la duchesse : riez de l'aventure ! vous voyez qu'elle vous pardonne ; elle a trop d'esprit pour ne pas savoir que, dans la jalousie, on ne sait pas ce qu'on dit, et on sacrifie ses meilleures amies au besoin de se plaindre !

— Je pardonne de tout mon cœur, reprit la duchesse en tendant les deux mains à la cantatrice, d'autant plus que je ne suis pas coupable de l'horrible chose dont vous m'accusez. Je ne connais pas votre phénix ; je l'ai aperçu une ou deux fois rôdant autour de vous ; mais, si on m'a dit son nom, je l'ai oublié. Je me suis seulement permis de remarquer qu'il était fort bien.

— Et de le dire de manière à ce qu'il l'entendît ! s'écria la Mozzelli irritée.

— Vraiment? il l'a entendu ? reprit la duchesse en recommençant à rire ; voyez-vous ça ! Daignez me pardonner, chère amie. Je ne l'ai pas fait exprès, vrai ! C'est

donc lui qui vous a dit que je le trouvais bien? le fat!

— Non, ce n'est pas lui, répliqua la Mozzelli, tranquillisée par la gaieté de la duchesse et désarmée par sa douceur. Il n'est pas fat, puisque j'ai pu l'aimer, moi qui ai les fats en exécration. C'est moi, belle duchesse, qui vous ai entendue, et, certes, vous le faisiez exprès pour me tourmenter!

— Non! c'est mal à vous de le croire : quand m'avez-vous vue méchante? Je ne voulais que vous éprouver, et c'est votre faute. Pourquoi, lorsque je vous ai parlé de ce jeune homme, à Londres, avez-vous nié que vous en fussiez folle? Si, comme par le temps passé, vous m'eussiez accordé votre confiance, je n'aurais pas songé à vous surprendre. Mais tout cela, de part et d'autre, est fort innocent. Voyons! la paix est-elle faite? oui? en ce cas, continuez votre histoire; mais je vous avertis que je n'en crois pas un mot, car j'ai entendu le commencement. Vous vous dites retrempée par une grande passion, et je ne vois là de votre part qu'une velléité de plus, puisque, tout en vous vantant d'avoir combattu et vaincu la méfiance, vous m'accusez de vous trahir et me faites une scène de jalousie!

— C'est une petite rechute de son ancien mal, dit Constance avec douceur : elle va le combattre encore une fois, et, puisqu'elle le veut, elle saura bien en triompher tout à fait.

— Dieu vous entende! reprit la Sofia; j'y fais mon possible.

— Alors, parlez-nous de *lui* à cœur ouvert, dit madame d'Évereux, ça vous soulagera. Dites-nous qu'il vous aime à l'adoration, ça vous convaincra vous-même tout en nous charmant.

La Mozzelli crut voir une imperceptible ironie dans le ton affectueux de la duchesse, et, bien qu'elle ne se sentît plus disposée à l'abandon en sa présence, elle s'y livra par orgueil.

Elle avait bien, comme dit le Ruzzante, « un cœur qui lui disait *fais-le,* et un autre cœur qui lui disait *ne le fais pas.* » Mais elle céda au cœur qui la conseillait mal, c'est-à-dire à un peu plus de vanité et de dépit que de véritable expansion.

« Je vous disais donc, Constance, reprit-elle, et à vous aussi, madame la duchesse, puisque vous étiez là, que je l'ai aimé à première vue. Je venais de chanter Adalgise, dans la *Norma,* quand un de mes amis me le présenta dans ma loge. J'avais très-bien chanté et très-bien joué, je dois le dire; j'étais contente de moi, et, quand cela m'arrive, il est rare que je sois contente des autres. Les compliments d'amateurs à un artiste qui vient d'être aux prises avec la véritable inspiration lui font souvent l'effet de glace jetée au travers du feu. On nous loue pour ce que nous apprécions le moins, et on n'a pas senti ce qui nous a le plus transporté. Eh bien, ce jeune homme... donnons-lui un nom, car ça me gêne pour raconter ! »

— Mettons qu'il s'appelle Melvil, dit la duchesse.

— Ce n'est pas un Anglais ! reprit la Sofia.

— Raison de plus.

— Réellement, vous ne le savez pas, son vrai nom, madame la duchesse ?

— Attendez donc... Non ! ça ne me revient pas ! Entre nous, ça n'était pas un nom.

— Selon vous !

— Et selon vous aussi ; ce n'est pas un artiste !

— Enfin, dit Constance en souriant, c'était quelque prince déguisé en simple particulier !

— Eh bien ! qui sait ? et qu'importe ? reprit Sofia, va pour Melvil ! Melvil donc me remercia du plaisir et du *bien* que je lui avais fait en chantant, et il s'exprima d'une manière exquise et vraie, dans des termes que je ne saurais pas répéter, mais qui m'allèrent droit au cœur. C'était la première fois qu'il m'entendait, et il était ravi. J'avais reçu des bouquets ; je lui en donnai un. La façon dont il accepta... ce sont des riens que je vous raconte, mais Constance sait bien que ces riens-là sont des odyssées !

— Faites comme si je ne le savais pas, moi ! Racontez tout, dit malignement la duchesse.

Excitée par son sourire de doute, la Sofia reprit :

— Eh bien, puisque cela vous amuse, je ne passerai rien. Il reçut ce bouquet d'un air indécis, comme s'il était étonné d'une si grande faveur. Je vis qu'il ne connaissait guère les libertés de la vie d'artiste et qu'il prenait cela pour une avance. J'en aurais ri de la part d'un autre, mais comme il me plaisait déjà, je ne voulus ni lui paraître légère ni le laisser me paraître ridi-

cule. Ces choses-là, lui dis-je, ne compromettent pas de ce côté-ci de la rampe. Nous sommes des oiseaux de passage, et nous n'avons rien à donner ni à emporter que le souvenir.

— C'était très-joli! dit la duchesse.

— Non, c'était bête, reprit la Sofia. On n'a d'esprit que quand on n'aime pas; mais comme il m'aimait déjà, lui, ce... Melvil, il prit le bouquet et ma main tout ensemble, et la sienne tremblait. Oui, elle tremblait tout de bon, et une femme ne se trompe pas sur une émotion bien naïve et bien forte! La sienne passa en moi si rapidement, que je faillis m'évanouir. Constance, je ne suis pas folle pour cela! Ne m'avez-vous pas dit que l'amour était une surprise et que cela faisait partie de ses délices?

— Elle vous a dit cela? s'écria la duchesse.

— Et j'ai tort de le répéter, répondit la Mozzelli: parlons de moi seule. Je m'endormis en rêvant de cet inconnu. Le lendemain matin, je trouvai mon salon rempli de fleurs merveilleuses, et je ne demandai pas de qui ça venait. Ces fleurs-là ne sentaient pas comme les autres. Elles avaient un parfum qui ne pouvait venir que du ciel. J'en fus grisée tout le jour, et je ne voulus pas sortir, crainte de respirer un autre air que cet air chargé d'amour et de poésie. Vers le soir, je m'endormis sur mon divan. Il me sembla que ces fleurs chantaient. Quel opéra sublime, quel divin poëme! Je n'ai jamais rien entendu de pareil! Mais elles se turent tout d'un coup. Il était là! Je ne sais

quel vertige me prit. Je lui avouai que je l'attendais.

— C'était spontané ! dit la duchesse.

— C'était absurde. Il eût dû me prendre pour une femme galante ! Mais savez-vous pourquoi je l'aime tant ? c'est parce que tout ce qui eût dû me perdre dans son esprit est précisément ce qui l'a charmé, et c'est pourtant un être pur et de mœurs austères, je le sais maintenant. Mais, que voulez-vous ? il a une grande intelligence, une raison supérieure à celle de tous les hommes. Il devine tout, il comprend tout ; il lit dans les âmes comme dans une source.

« Il comprit donc que ce n'était pas de l'effronterie qui me poussait dans ses bras, mais un invincible attrait, une sympathie exceptionnelle ; et quand je lui demandai, le lendemain, ce qu'il avait pensé de moi, il me dit : Je n'ai rien pensé du tout, j'ai pensé que vous étiez sincère. »

— Voilà qui est charmant, dit la duchesse, et vous me le faites aimer, cet excellent jeune homme !

— Pourquoi railler ? dit Constance, qui écoutait la Sofia avec indulgence ; il savait bien que cette brave fille vivait sagement, et il pouvait être aussi fier que touché de sa franchise.

— Oui ! voilà justement ce qu'il m'a dit aussi, lui ! reprit la cantatrice. Il n'y eut entre nous rien de ce qui déflore la première émotion : ni coquetterie de ma part, ni rouerie, ni emphase de la sienne ; ni conditions, ni ruses, ni méfiance, ni réserves entre nous. Je ne sais pas s'il m'a dit qu'il m'aimait, ni s'il m'a de-

mandé de l'aimer; nous en étions si sûrs l'un et l'autre!

— Et alors, dès la première entrevue... dit madame d'Évereux.

— Constance ne veut rien savoir de cela, répondit fièrement la Mozzelli. La suite de l'histoire est qu'il ne pouvait passer que deux jours à Londres, et qu'il y passa une semaine, caché et parti pour tous les gens qu'il y connaît; cela au prix des plus immenses sacrifices, à ce qu'il m'a dit plus tard. Je ne sais pas quels sacrifices, il n'a jamais voulu s'expliquer là-dessus, mais ce qu'il affirme est toujours vrai : on ne peut pas s'y tromper.

« Quand il m'a quittée, j'ai cru qu'il allait mourir et moi aussi! Je pleurais... oh! mon Dieu, comme j'ai pleuré à quinze ans, dans le jardin du palais Doria; et pourtant je pleurais bien, ce jour-là!

« J'ai vu qu'il se faisait une violence atroce, et je n'ai pas pu m'offenser de ce qu'il me quittait. Je n'en ai pas su la raison; je ne la saurai peut-être jamais, et j'ignorais absolument quand je le reverrais. Il m'a dit seulement: Tu vois bien ce que je souffre. Je ne peux pas te dire autre chose! Et moi j'ai dit : Si tu souffres, tu m'aimes; et si tu m'aimes, il est impossible que tu ne trouves pas le moyen de revenir à moi! »

— Et vous l'avez revu?... dit la duchesse.

— A Édimbourg. Il avait parlé d'aller en Écosse, et, quand je lui proposai de l'y suivre, il prononça que cela était impossible. J'insistai; il répondit alors : Je

n'y vais plus. J'y renonçai pour ne pas entraver sa liberté, mais j'y ai été quand même, non pour lui désobéir, mais pour l'apercevoir peut-être : c'était le seul endroit du monde où il avait paru vouloir se rendre ! S'il m'eût nommé la Chine, à tout hasard, j'aurais été en Chine.

— C'est donc ça que vous avez chanté à Édimbourg, dit la duchesse, et que vous ne m'avez pas fait l'honneur de me donner signe de vie ? J'étais pourtant fort près de là, dans une terre de mon amie lady***.

— Vous étiez là, dit la Mozzelli en pâlissant ; je ne l'ai pas su !

— Alors, je vous pardonne. Eh bien ? et votre délicieux Melvil, est-ce qu'il s'y trouvait réellement, à Édimbourg ?

— Oui, il s'y trouvait. Vous l'ignoriez ?

— Naturellement ! Alors, vous vous êtes adorés de plus belle ?

— Oui, mais sans nous le dire. La première fois que je l'aperçus au concert, dans la salle, j'étais ivre de joie. Ah ! comme je chantai bien ! Je ne chantais que pour lui. Il était bien ému, mais il ne s'approcha pas de moi, et, comme je compris qu'il avait des motifs pour cela dont je ne pouvais pas être juge, je fis semblant de ne pas le connaître. Mais je l'attendis, le soir, chez moi : j'étais sûre qu'il viendrait. Il ne vint pas, ni le lendemain non plus. Le surlendemain, je le rencontrai à la promenade. Il était seul et moi avec du monde. Il me regarda, mais sans me saluer, et je

fus obéissante à ce qu'il semblait me prescrire : je le regardai à peine ; je me contentai de penser qu'il était là, qu'il pouvait encore traverser quelques-unes de mes tristes journées comme un éclair, ou plutôt comme un rayon. L'apercevoir un instant, c'était encore immense, et je le lui avais dit, comme je vous l'ai dit tout à l'heure : pour ce bonheur-là, j'aurais été au bout du monde.

« Il l'a compris, et c'est là ma récompense. Un jour de courses de chevaux, comme j'étais seule un instant, il vint à moi à travers la foule et me dit : — Je pars. Je vous remercie de votre délicatesse. — Ah ! vous me remerciez ! lui dis-je avec désespoir ; ce n'était donc pas une épreuve ? — Je n'en aurais pas eu la force ! — Alors, c'est que vous avez ici une maîtresse ! — Si j'en avais une, je vous la sacrifierais. — Vous êtes marié ! — Vous me l'avez déjà demandé ; je vous ai dit : non. — Et vous partez ? — Il le faut. — Vous voulez m'oublier ? — Je ne le pourrais pas. — Dites-moi encore que vous m'aimez, si vous voulez que je vive. — Dites-moi, vous, que vous ne m'aimez plus, voilà ce qu'il faut me dire si vous avez pitié de moi.

« On vint nous séparer, et il s'enfuit. Je ne l'ai plus revu. Mais il y avait tant de combat intérieur, tant de souffrance, tant de véritable douleur dans son dernier regard ! Il m'aime, allez ! Il m'aime autant que je l'aime, et, comme rien ne résiste au véritable amour, il se trouvera libre, un matin, par la force de cette destinée qu'un grand cœur parvient à se faire à lui-

même. Alors, il saura me retrouver, n'importe où je serai, et, depuis notre séparation, je l'attends tous les jours, à tous les instants de ma vie. Me voilà comme vous, Constance, je vis d'une pensée, d'un espoir, d'un rêve de bonheur, et quand même cela devrait durer quatre ans, j'ai confiance, je crois, j'aime !

— Alors, les paris sont ouverts, dit la duchesse. Reviendra-t-il ? ne reviendra-t-il pas? Moi, je parierais bien pour le fiancé de Constance ; elle a cent mille livres de rente et vingt-cinq belles années de vertu ; mais, pour vous, qui n'avez que de la passion enthousiaste, ma chère petite, je ne parierais pas deux sous.

— Pourquoi ce mauvais pronostic ? dit mademoiselle Verrier. Moi, j'en juge tout autrement. Je crois aux bonnes destinées.

— Il y a trop de hasard et d'inconnu dans la sienne ! reprit la duchesse. Elle ne le connaît pas, ce phénix adoré ! Je parie qu'elle ne sait pas seulement son vrai nom ! C'est quelque charmant aventurier !

— Vous voulez maintenant que je vous dise son nom? répondit Sofia. Eh bien ! s'il est vrai que vous l'ayez oublié, tant mieux, vous ne le saurez pas. Il m'a demandé le secret. Quant à son caractère, l'ami qui me l'a présenté m'a dit en deux mots : C'est un homme de cœur et de mérite. Je n'avais pas besoin de cela, je le voyais ! Un homme vulgaire n'a pas cette figure-là ! Quant à sa position dans le monde, à sa fortune, à ses occupations, j'ignore tout, je ne lui ai rien demandé. Je n'ai point passé les courts et précieux

moments qu'il a pu me consacrer à causer d'affaires, mais à parler d'amour. S'il est riche, tant pis : la richesse est une chaîne. S'il est pauvre, tant mieux : il se déliera !

— Et vous n'avez pas eu la curiosité de demander quelques détails à votre ami, ne fût-ce que pour savoir si vous pouviez espérer quelque chose dans l'avenir ?

— Non ! cet ami quittait Londres peu de jours après me l'avoir présenté, et, fût-il resté, je n'aurais pas osé l'interroger. C'eût été me trahir, et je voyais bien que... Melvil voulait du mystère dans nos relations. Il avait bien raison. Le mystère est la poésie de l'amour. N'est-ce pas votre avis, Constance ? Vous-même, est-ce que vous ne cachez pas le nom de votre fiancé ?

— Je pourrais le dire à présent, mais c'est un nom obscur qui ne vous apprendrait rien.

— Et puis, dit la duchesse, dans votre position, il ne faut dire cela que la veille du mariage : vous avez fort bien fait...

— C'est de Sofia qu'il s'agit, reprit Constance. Je trouve son histoire bien romanesque, je ne le lui cache pas ; mais, telle que la voilà, croyante, attendrie, absorbée, je la crois bien plus en voie de salut que lorsque je l'ai quittée, niant tout et se niant elle-même.

— Bah ! bah ! dit la duchesse ; je la trouve, moi, à l'apogée de sa folie, d'aimer un inconnu ! Elle s'imagine peut-être avoir charmé quelque grand personnage ; qui sait si, comme dans les drames roman-

tiques, ce n'est pas le bourreau, ou tout bonnement, comme ça peut arriver dans la vie réelle, un simple voyageur de commerce?

— Bourgeois ou prince, répliqua la Mozzelli blessée, il avait l'âme élevée et proclamait un grand dédain, une sorte de dégoût pour les amours philosophiques.

— Vraiment ? reprit madame d'Évereux toujours gaie. Il était pour la passion effrénée, pour le grand drame ? un poëte du désespoir ? Le Lara de lord Byron tout au moins?

— Tenez ! s'écria la Mozzelli en saisissant avec une sorte de rage le bras potelé de la duchesse, vous le connaissez ! Il vous a plu, autrefois peut-être ! Et, depuis une heure que vous me raillez, vous faites votre possible pour me rendre jalouse; ou bien vous l'êtes vous-même. Pourquoi ne pas dire les choses comme elles sont, au lieu de vouloir me torturer ?

— Constance, dit la duchesse en changeant de place et en se plaçant derrière mademoiselle Verrier, je me réfugie contre vous, car je crains réellement d'être assassinée ce soir ! J'ai eu une bien mauvaise idée de venir ici, moi !

— Je réponds de vous, soyez tranquille ! dit Constance. Je suis là pour mettre la paix. Mais je vous trouve mauvaises toutes deux, elle de ne pas vous croire loyale, et vous de dénigrer une affection qui la rend heureuse.

— Qu'elle jure sur la tête de sa fille qu'elle ne connaît pas celui que j'aime, et je la croirai, dit la Mozzelli.

— Ma chère signora, répondit la duchesse avec hauteur, ne parlez pas de ma fille, je vous prie. Elle n'est pas ici, et je veux bien rire avec vous de vos aventures; mais que son nom ne soit pas invoqué en pareille matière. Je veux bien aussi vous dire encore une fois que je n'ai pas de prétentions sur votre Melvil. J'ai rencontré un autre Melvil à Londres, en même temps que vous vous affoliez du vôtre, et si je leur donne le même nom, c'est pour m'éviter la peine d'en chercher un nouveau. Occupée de mon Melvil à moi, et dans un tout autre motif que l'amour, je n'ai en aucune façon rêvé de l'objet de vos rêves.

— Quelle énigme est-ce que vous me proposez là ? dit la Mozzelli inquiète; je ne comprends pas. Vous me dites que vous aviez une liaison... agréable là-bas, pendant que j'en avais une sérieuse, et que cela doit me tranquilliser?

—Je n'ai pas de liaisons du genre de celles que vous désignez par le mot délicat d'*agréable,* et je laisse aux ingénues comme vous celles qu'il vous plaît d'appeler sérieuses. Je vous raconte une histoire pour vous distraire de la fantaisie de m'étrangler, et, en même temps, pour vous faire savoir de quoi j'ai été occupée à Londres. J'ai là une nièce fort intéressante et assez pauvre, que mon amie lady *** s'était mis en tête de marier avec un jeune homme sans naissance, mais riche et fort bien élevé. C'est celui que j'appellerai aussi Melvil pour ne nommer personne, et pour vous dire comment un homme d'esprit et de grand bon

sens m'a parlé des femmes en général et des femmes passionnées en particulier.

« Naturellement, nous ne lui jetions pas ma pauvre nièce à la tête, mais lady *** tâtait le terrain, comme on dit, et lui faisait, devant moi, des questions adroites, c'est-à-dire maladroites, sur son passé, sur son avenir, sur les projets qu'il pouvait avoir.

« —Le mariage, nous répondit-il, n'est pas et ne sera jamais chez moi à l'état de projets, comme on l'entend dans le monde. C'est un état sublime, c'est un idéal d'amour et de bonheur, ou c'est une affaire où il ne faut chercher ni bonheur ni amour. Or, me trouvant assez riche pour chercher le bonheur, je ne fais pas d'affaires de ce genre-là, pas plus que je me laisserai considérer comme un chiffre plus ou moins rond dans les projets d'autrui.

« Je fis signe à lady *** de ne pas aller plus loin. Notre homme était sur ses gardes ; mais, comme son indépendance d'idées m'intéressait, et qu'il avait une franchise vraiment originale, je causai longtemps avec lui, et nous nous sommes liés bien plus que je ne m'y serais attendue. Il y a des amitiés qui s'improvisent ; ce n'est pas le privilége exclusif des passions de naître à première vue. Tout en parlant raison, nous fîmes impression, lui et moi, l'un sur l'autre. Quelqu'un vint et m'entretint d'affaires d'argent. Le Melvil en question en parla aussi bien que de morale et de philosophie. Je dois vous confier que j'avais en Angleterre de gros intérêts en souffrance, et que, le voyant

si fort, je lui demandai conseil. Le conseil qu'il me donna était excellent, mais comment le suivre? Je ne le pouvais pas par moi-même, je partais pour l'Écosse. Je reste bien peu de jours à Londres, me dit-il, mais il est possible qu'à travers mes propres occupations, je trouve l'occasion de vous servir, et je la saisirai avidement. Si, par hasard, je réussissais, où fraudrait-il vous l'annoncer? Je lui donnai mon adresse en Écosse, et je partis en le remerciant beaucoup, mais ne comptant nullement sur le succès de mon affaire.

« Eh bien, il n'y avait pas huit jours que j'étais dans cette terre de lady ***, non loin d'Édimbourg, lorsque je vis arriver M. Melvil. Il m'apportait les pièces d'un résultat magnifique, et je peux dire que je lui devrai réellement une belle part de mon existence. Voilà, me dit-il avec un peu de malice, de quoi doter votre aimable nièce, et la mettre à même de se marier sans recourir aux calculs où la sympathie n'entre pour rien.

« Vous comprenez bien que j'avais à cœur de réparer la faute de lady *** et de prouver ma reconnaissance à ce digne jeune homme. Je le retins deux jours dans le château de mon amie, et je dois dire que ces deux jours comptent dans mes souvenirs parmi les meilleurs. Je n'ai jamais rencontré d'homme plus distingué, moins roturier de caractère et plus grand seigneur par l'élévation des idées et des sentiments. A cela se joint, chez lui, une philosophie aimable, une admirable tolérance et un bon sens pratique, spirituel au possible.

— Mais où voulez-vous donc en venir avec cette histoire ? dit la Mozzelli, de plus en plus alarmée.

— A occuper une heure de loisir en vous faisant connaître le jugement d'un homme remarquable sur les idées qui vous tournent la cervelle, sur la passion en particulier. Les passions, me disait-il, sont les mêmes chez tous et pour tous. J'ai un peu voyagé, j'ai parcouru l'Europe, et j'y ai vu partout régner deux appétits suprêmes : l'amour de l'argent et l'amour des femmes. L'ambition exclusive du pouvoir ou de la célébrité est le partage du petit nombre ; la masse court au plaisir et à la richesse. Et, dans cette masse même, il y a une immense majorité qui, ne pouvant espérer la fortune, garde vivace l'ardeur des sens. On peut donc dire que c'est la soif de l'amour sous toutes ses formes qui gouverne le monde. Ceux qui le nient sont mal informés.

« La femme, disait-il encore, est donc toujours reine, effroyablement reine, puisque l'homme, quel qu'il soit, vieux ou jeune, riche ou pauvre, intelligent ou inepte, oisif ou accablé de travail, poëte ou sceptique, subit l'empire de la grâce et de la beauté. C'est même une opinion régnante au milieu de toutes les autres, et plus puissante que toutes les autres, de regarder comme un niais parfaitement ridicule l'homme qui résisterait, par moralité ou par prudence, aux avances d'une belle femme ; et peut-être toute la sagesse, toute l'habileté, toute la force morale de notre époque consiste-t-elle à sortir de la lutte des

intérêts contre les passions, après avoir été assez habile et assez ardent pour satisfaire les unes et les autres. »

— Me voilà tranquille ! dit la Sofia en respirant avec force. Dieu me pardonne ! j'ai cru que vous vouliez me faire deviner une infidélité de celui que j'aime ! Mais votre Melvil n'est pas le mien ; je le vois à présent ! Il n'a pas cette froideur et ce positivisme !

— Votre Melvil prétend donc, reprit la duchesse, qu'on aime une femme au point de lui rester fidèle toute sa vie ?

— Il ne parlait jamais de cela. Il ne discutait pas et ne raisonnait guère. C'est en cela qu'il était aimable. Il était tout droiture et tout spontanéité, et quand il disait *j'aime,* on sentait qu'il n'aimait pas toutes les femmes, mais une seule !

— Eh bien, reprit la duchesse, mon Melvil ne disait pas le contraire, et vous me rappelez qu'il avait aussi une théorie fort bonne sur ce point, que l'on préfère toujours une certaine femme avec laquelle on tend à passer sa vie ou avec laquelle on regrette de ne pouvoir la passer. Il reconnaissait la fidélité du cœur et les doux liens de l'amitié, de l'habitude, de l'estime et du respect. Mais il ne faisait point de pathos pour cela. Il n'avait rien de ridicule et ne se posait pas en rigoriste. Il ne faisait point fi de la liberté accordée à l'homme par l'usage et l'opinion, et, loin de maudire les femmes qui donnent du bonheur sans imposer d'obligations pénibles et dangereuses, il parlait d'elles

avec une tendre et parfaite reconnaissance. Elles étaient l'objet de son respect tout comme les vestales. Il se disait un peu saint-simonien et fouriériste aussi de ce côté-là, et cela, sans manquer d'un certain idéal. La femme austère, disait-il, mérite un culte quand l'amour est le mobile de sa vertu ; mais il y a au-dessous des autels des trônes pour les autres puissances, la bonté, la beauté, et même la volupté !

— Tout ceci veut dire, reprit la Mozzelli agitée d'un tremblement nerveux, qu'il s'est prosterné devant le dernier de ces trônes inférieurs, et vous mourez d'envie de me persuader que nos deux Melvil ne font qu'un !

— Encore ! s'écria la duchesse. Vous comptez donc bien peu sur le vôtre ? Regardez Constance ! il y a un Melvil quelconque dans sa vie, et elle m'écoute fort tranquillement.

— Fort tranquillement, comme vous voyez, repondit Constance ; mais je n'approuve pas l'espèce de persécution cruelle que vous faites subir à notre amie. Si c'est une vengeance des soupçons gratuits et irréfléchis que vous avez surpris tout à l'heure, elle a duré assez longtemps. Revenez à votre extrême bonté naturelle, et dites-lui bien qu'il n'y a rien de commun entre les deux personnages...

En ce moment, la clochette de la grille du petit jardin fut secouée avec force : Constance tressaillit involontairement : c'était peut-être Abel qui arrivait

trois jours plus tôt qu'il ne s'était annoncé, et qui, ne la trouvant pas chez elle, avait su où elle était. Mais elle n'eût pas voulu le revoir en présence de la duchesse, et elle se leva pour cacher son émotion. — Voilà une visite qui vous arrive, dit-elle à la Sofia, je vous laisse.

— Non ! répondit la Mozzelli, j'ai défendu ma porte, et je n'attends personne, à moins que... Et, tout aussitôt saisie, à son tour, par la pensée que ce pouvait être celui qu'elle attendait quand même, à toute heure de sa vie, elle courut vers la grille, à travers les buissons de fleurs que sa robe effeuillait en passant.

— Il serait très-plaisant, dit la duchesse à Constance, que ce fût son inconnu !

— Eh bien, si c'est le vôtre, ne vous montrez pas, dit Constance, ayez pitié...

— Le mien, le mien !... répondit la duchesse ; comment l'entendez-vous ? Mais elle ne put tenir son sérieux, et elle ajouta : Le fait est, ma chère, que c'est le même , et que la scène serait une scène de haute comédie, s'il se trouvait en face de la Mozzelli et de moi !

— Écoutez ! s'écria Constance avec un mouvement brusque.

La duchesse écouta.

La Mozzelli avait laissé échapper un cri de joie, et l'inconnu une exclamation de surprise. La duchesse monta sur le banc où elle avait été assise, et, dans la mystérieuse clarté du ciel étoilé, elle vit, par-dessus

les arbustes des plates-bandes, la Mozzelli serrer dans ses bras avec transport un homme dont elle-même reconnaissait la voix. — C'est lui, dit-elle à Constance, c'est son amant et mon serviteur, celui que nous avons appelé, ce soir, Melvil, et qui se nomme tout simplement Raoul Mahoult. Eh bien, ma chère, qu'en dites-vous ?

— Ça m'est égal ! répondit froidement Constance.

Et comme elle ne paraissait plus songer à retenir la duchesse, celle-ci la quitta et alla rejoindre la Mozzelli, curieuse et charmée qu'elle était de se donner un divertissement de haut goût en suspendant la vengeance sur la tête de sa rivale. Elle n'était nullement jalouse de M. Mahoult, mais elle avait de la peine à pardonner à la Sofia d'avoir cru s'élever au-dessus d'elle par l'amour.

La Mozzelli entraînait son amant vers le salon, comptant sans doute l'y laisser le temps de congédier ses deux amies ; mais le jeune homme hésitait beaucoup à la suivre :

— Vous n'êtes pas seule, lui disait-il à voix basse ; je sais que vous n'êtes pas seule !

— Je serai seule tout à l'heure ; venez vite, répondait la Sofia.

Et comme Raoult Mahoult sentait la nécessité d'une prompte explication avec elle, il la suivit. Mais, au moment où ils entraient dans le rayon de lumière qui s'échappait des croisées du salon sur le feuillage du jardin, la duchesse parut et vint à eux, belle, sereine

et amère : Némésis en cheveux blonds et en robe de dentelle.

Mahoult tressaillit et retira sa main de celles de Sofia. Mais il était homme du monde, et il salua la duchesse sans paraître déconcerté. Il ne lui venait pas à la pensée qu'elle eût pu se vanter d'une de ses plus audacieuses fantaisies.

La duchesse eut pitié de la Mozzelli, dont les yeux ardents allaient d'elle à son amant. Elle salua Raoul comme quelqu'un que l'on voit pour la première fois, et se contenta d'entrer au salon pour y prendre son châle, en priant la Mozzelli de donner des ordres pour que l'on fît avancer sa voiture.

La Mozzelli sonna. Elle était tremblante, éperdue; mais la duchesse jouait parfaitement son rôle, et Raoul était impassible. Elle se tranquillisa, et, se rappelant Constance, elle courut vers le banc où elle l'avait laissée, afin de lui dire sa joie et de recevoir ses adieux.

La duchesse et Raoul Mahoult restèrent donc quelques instants seuls au salon. L'échange des paroles fut rapide :

— Je ne m'attendais pas au bonheur de vous renntrer ici, madame la duchesse.

— Ni moi au plaisir de vous y voir arriver.

— Est-ce que vous êtes établie à Nice?

— Mais oui. Et vous, y venez-vous pour quelque temps?

— Non, je pars demain matin.

— Et vous passez la nuit... *ici?*

— Pourquoi supposez-vous...?

— Je ne suppose pas, je sais!

— Ah!... Et la personne chez qui vous êtes sait-elle donc aussi...

— Elle se doute! Mais je suis généreuse autant que vous êtes discret.

— Elle proclame donc...

— Vous ne saviez donc pas que j'étais son amie intime, sa confidente?

— Êtes-vous la seule? N'y a-t-il pas ici d'autres personnes...

— Il y avait une autre personne qui ne vous connaît pas, et qui, encore plus discrète que moi, va se retirer sans vouloir regarder le mystérieux prince de la Mozzelli.

— Est-ce que la Mozzelli me nomme?

— Non! reprit la duchesse qui ne voulut pas se vanter de son indiscrétion, elle vous appelle Melvil.

Raoul surmonta une violente anxiété, et se tourna vers la muraille, comme pour regarder un tableau, mais, en effet, pour se soustraire à l'examen de la duchesse. Il lui tardait de se trouver seul avec la Mozzelli, de lui parler franchement s'il était possible, et de s'enfuir au plus vite. La Mozzelli rentra en disant à la duchesse :

— Eh bien, où est donc Constance? je ne la trouve pas dans le jardin!

— Elle sera partie sans rien dire, répondit la du-

chesse. C'est ce qu'elle avait de mieux à faire. Je vous quitte aussi, ma chère!

Et après avoir salué Raoul, elle se retira en disant à Sofia, qui la reconduisait :

— Oui-da! il me paraît encore mieux que je ne pensais, votre Melvil! Il a de la tenue et de la physionomie! Je vous en fais mon sincère compliment, et cette fois, vous voyez, je vous le fais bien bas!

Après s'être bien assurée du départ de la duchesse, la Mozzelli tira elle-même les verrous de la grille du jardin et vint retrouver Raoul au salon. Il avait toujours son chapeau à la main et était resté ganté, debout, comme prêt à s'en aller.

— Qu'est-ce donc? lui dit-elle avec effroi et en tâchant de le faire asseoir; nous sommes seuls, qu'attendez-vous pour me dire que c'est vous et non pas un autre? Je ne reconnais plus ni votre figure ni votre voix! Vos yeux distraits me font peur. Raoul, parlez-moi! Il me semble que vous ne veniez pas ici pour moi!

— Eh bien! non, je serai franc, comme c'est mon devoir et ma volonté, répondit Raoul. On m'avait indiqué la maison sans vous nommer... Je ne vous savais pas ici!

— Ah! vous y veniez pour la duchesse!

— Encore moins.

— Vous mentez! s'écria la Mozzelli retombant dans l'âpreté de ses anciennes colères. Vous venez de chez elle!

— Je vous jure que je ne sais pas où elle demeure, et que ma première visite a été pour une personne qu'un laquais m'a dit être ici, mademoiselle Cécile Verrier. N'y était-elle pas ?

— Cécile Verrier ? Non ! s'écria la Mozzelli étonnée ; mais vous la connaissez donc ?

— Apparemment ! répondit Raoul, et je suis chargé d'un message pour elle.

— De la part d'Abel ?

— Abel ! d'où connaissez-vous Abel ?

— On m'a parlé de lui. Où est-il ? Quand vient-il ?

— Ceci ne regarde que mademoiselle Verrier... Parlons de nous maintenant, je vous prie.

— Ah ! oui, parlons de nous, dit la Mozzelli avec amertume. A quoi bon ? Je sais que vous me trompez ! Vous n'ignoriez pas, en allant chez mademoiselle Verrier, qu'elle demeure dans la même maison que la duchesse.

— Je l'ignorais, répondit Raoul, visiblement surpris et contrarié de cette circonstance. Je ne me suis pas arrêté une heure en voyage, et il n'y a pas une heure que je suis arrivé. Je ne savais rien du monde qui pouvait être ici ; je ne m'intéressais à rien... qu'à la mission que j'y devais remplir.

— Vous m'inquiétez pour Constance, dit la Mozzelli qui commençait à se rassurer pour elle-même. Une mission pressée, importante, peut-être ? Abel ne revient donc pas ? Est-il mort, ou est-ce qu'il l'abandonne ?

— Non ! répondit Raoul avec fermeté. Jamais Abel

n'abandonnera Constance ; mais, encore une fois, permettez-moi de vous parler de vous et de moi.

— Attendez ! reprit la Mozzelli en l'examinant d'un œil méfiant et scrutateur : vous connaissez Abel, vous êtes dans la confidence de ses relations avec mademoiselle Constance Verrier? vous connaissez peut-être Constance elle-même? et, en me voyant ouvrir la grille du jardin, vous ne me l'avez pas nommée, vous n'avez pas couru ensuite après elle pour lui parler... Tout cela est singulier !

— Je vais me rendre chez elle ; mais, avant de vous faire mes adieux, je veux avoir une explication avec vous.

— Vos adieux ! vous me quittez ! s'écria la Mozzelli, ramenée à un nouveau sujet d'effroi ; vous savez, à présent, que je suis là ; vous voyez que je vous aime plus que jamais, et vous partez ?

— Écoutez, ma chère Sofia, dit Raoul en s'asseyant et en lui prenant les deux mains, je vous ai aimée, je ne pourrais pas le nier sans me mentir à moi-même ; pourtant, quand on m'a présenté à vous, j'étais à cent lieues de me croire épris de vous. Je suis sensible aux arts, j'adore la musique, le théâtre m'impressionne encore ; tout cela parce que j'ai une vie active et froide, absorbée par les affaires et tendue vers un but positif. J'avais donc été, en vous écoutant, transporté dans ce monde de l'émotion où je suis rarement libre de pénétrer ; j'admirais en vous une artiste inspirée, je n'avais pas songé à la femme.

« La femme eût pu me laisser seulement un souvenir poétique..., elle ne le voulut pas, ou du moins elle se sentit entraînée à m'en laisser un plus vif. En me donnant un de ses bouquets, elle toucha ma main, qui tremblait un peu, de sa main brûlante, en attachant des yeux humides sur les miens.

« Je suis homme, je suis jeune, j'ai eu une existence rigide et contenue, et pourtant je suis enthousiaste. Le désir m'envahit tout d'un coup, et j'eus beau me raisonner, je ne dormis pas de la nuit.

« Je passai la journée du lendemain à me combattre. Le soir, mes pieds me portèrent chez vous malgré moi. J'étais forcé de partir le jour suivant pour Édimbourg. Ceci me rassurait. Je vais la trouver entourée, me disais-je, et ma visite, qu'elle n'a pas autorisée, va lui sembler déplacée. Elle me battra froid ou elle ne m'apercevra pas. Je sortirai guéri de chez elle. »

— Ah ! tout cela n'est pas vrai ! dit la Mozzelli avec angoisse : vous aviez bien vu que la femme vous adorait déjà !

— Oui, j'avais cru le voir, et c'est pour cela que je perdis la tête ; mais je me disais que j'avais dû me tromper, que l'artiste, enivrée par son triomphe et brisée par ses émotions, devait avoir de ces moments d'abandon sympathique avec le premier venu, sans penser à lui peut-être, et que j'allais la retrouver hautaine ou moqueuse, et, à coup sûr, reposée et indifférente.

« J'entrai chez elle, surpris de la trouver seule. Elle

me reçut avec des yeux noyés, une voix mourante, un élan irrésistible, un mot à rendre fou le plus sage. En cet instant-là, je ne pus pas me rappeler que je n'étais pas libre. Cela était au-dessus des forces humaines.

— Ah ! vous n'étiez pas libre ! dit la Mozzelli avec un sourire amer.

— Je vous l'ai dit : je ne m'appartenais pas !

— Vous avez dit que vous étiez esclave de vos occupations ; que des intérêts sacrés vous forçaient de partir, mais que vous n'étiez pas marié et que vous ne connaissiez en Angleterre aucune femme.

— Je vous disais la vérité, et je ne me suis pas laissé interroger davantage.

— Mais, à présent, je vous interroge...

— Je vous dirai tout. Ce sera cruel, mais je n'ai pas commandé aux circonstances ; au contraire, elles me surprennent et me pressent étrangement ! Je ne me croyais pas aimé de vous d'une manière aussi durable...

— Taisez-vous ! s'écria la Mozzelli ; foulez aux pieds votre amour, mais respectez le mien ! Il était immense, il était toute ma vie. J'ai cru qu'en ne l'acceptant pas, vous le compreniez ! C'était toute ma consolation, tout mon courage !... Ah ! tenez, je vois bien que vous allez me tuer, mais il y a des choses qu'il ne faut pas me dire !

— Vous avez raison, Sofia, et je ne vous les dirais qu'en m'accusant moi-même. Non ! je ne doute pas de votre cœur en ce moment, et je suis de trop bonne

foi pour feindre d'en douter ; mais je me suis fait illusion sur la portée de nos liens et sur la durée de vos souvenirs. Vous m'aviez rendu fou. Il m'a fallu, pour vous quitter au bout de huit jours, une force de volonté extraordinaire. J'ai pourtant résolu de vous oublier, et jamais je n'ai fait à ma conscience un plus rude sacrifice.

— C'est pour cela que vous avez été voir la duchesse auprès d'Édimbourg, n'est-ce pas ? dit la Mozzelli pâle et les dents serrées.

— Si vous savez que j'ai été la voir, vous en savez aussi le motif. Elle m'avait confié...

— Oui, beaucoup d'argent à placer ou à retirer, quelque chose comme cela ! La duchesse est quelquefois très-reconnaissante !... Mais ne froncez pas le sourcil. Je sais qu'un homme d'honneur ne peut avouer une trahison sans compromettre la femme qui s'en est rendue complice. C'est commode ! Allez toujours, je vous écoute.

— Quand vos suppositions seraient fondées, reprit sévèrement Raoul Mahoult, je ne vous eusse point trahie, je vous avais dit adieu pour toujours.

— Et cependant vous m'avez reparlé de votre attachement, à Édimbourg !

— Et de ma résolution d'en guérir.

— Résolution que la duchesse a beaucoup secondée ?

— Je ne l'ai revue qu'ici, tout à l'heure, et je peux vous donner ma parole que je n'ai aucune espèce d'amour pour cette dame.

— Je vous crois ! Elle méprise l'amour et n'autorise qu'une sorte d'amitié...

— Pour Dieu ! laissons la duchesse en repos ! reprit Raoul avec impatience ; nous perdons un temps précieux à parler d'elle, et ce n'est pas d'elle qu'il s'agit.

— De qui s'agit-il ? voyons.

— Il s'agit de nous quitter sans retour, répondit Raoul, un peu endurci par le dépit de la Mozzelli.

— Je le vois bien ! reprit-elle avec un abattement qui le désarma. Dites-moi au moins pourquoi ! Essayez de me prouver que cela est inévitable comme de mourir !

— Cela est inévitable pour moi comme le devoir de vivre en honnête homme, ma chère Sofia. Je ne m'appartiens pas, j'appartiens à une femme que je dois préférer à toutes les autres.

— Ah ! oui, je sais ! Attendez ! reprit la Sofia retrouvant les forces de sa colère, vous avez dit cela à madame d'Évereux. On a dans sa vie un idéal, ce qui n'empêche pas...

— Ce que j'ai pu dire en thèse générale, je m'en souviens fort peu, et il est possible qu'en le répétant on l'ait beaucoup changé, faute de le bien comprendre. Je ne sais qu'une chose, c'est qu'avec vous je n'ai rien raisonné ; j'ai été dominé, et comme terrassé par les forces vives de la jeunesse. Je ne vous ai pas trompée ; je n'ai fait ni mensonges, ni promesses, ni déclamations pour vous persuader ; je ne vous ai pas obsédée de mes poursuites ; je n'ai pas surpris votre bonne foi.

— Il est vrai, je me suis livrée moi-même avec une loyauté bien méprisable !

— Dieu me préserve de mépriser une confiance qui m'avait si puissamment fasciné et si entièrement vaincu ! Il n'y a qu'un lâche qui puisse reprocher à une femme la généreuse faiblesse dont il a profité. Moi, je ne vous dirai pas que je vous en remercie, ce serait banal ; mais je vous promets, en échange de quelques jours d'ivresse, un respect et au besoin une protection de toute la vie.

La Mozzelli sentit que ce n'était pas là un serment frivole, encore moins une défaite. Attendrie un instant et puis désespérée : — Je vous perds, dit-elle, voilà tout ce que je comprends ! Cette femme que l'on préfère à toutes les autres, en dépit des faiblesses passagères auxquelles un homme peut succomber, j'avais rêvé que c'était moi, et j'aurais pardonné un caprice avec la duchesse. Oui ! je me serais vengée d'elle de cette façon-là ! J'aurais regardé ses bontés pour vous comme rien ! Mais vous aimez réellement une femme, et c'est pour celle-là que vous me quittez.

— Je vous quitte pour celle qui a, depuis longtemps, mon cœur et ma parole. Elle est le premier, le seul amour fort et sérieux de ma vie. Elle est ma sœur, ma mère et ma femme par la pensée, par l'estime mutuelle, par l'habitude de compter l'un sur l'autre. C'est pour elle et pour notre avenir que je travaille depuis longtemps ; c'est pour retourner à elle que je vous ai quittée et que j'ai pu surmonter le terrible charme

qui m'avait jeté à vos pieds. Il y a plus de dix ans que je l'aime, il y en a quatre que je ne l'ai vue...

Un cri déchirant s'exhala du cœur de la Mozzelli.

— Vous êtes Abel ! s'écria-t-elle ; cette idée-là m'avait déjà traversé l'esprit tout à l'heure ! Vous êtes le fiancé de Constance ! j'aurais dû le deviner plus tôt !

— Oui ! vous eussiez dû le deviner au courage que j'ai eu de vous quitter à Londres et de ne pas retourner vous voir à Édimbourg. Il n'y a que Constance au monde qui pouvait me l'inspirer.

La Mozzelli garda un instant le silence. Elle était pâle et immobile comme la statue contre laquelle elle se trouvait assise, et qui était une copie de la Polymnie antique. Cette tête de marbre blanc, si tranquillement posée sur la main, avait l'air d'écouter Raoul, tandis que, roidement adossée contre le socle de la statue, les yeux sans regard et l'esprit sans gouvernail, la pauvre Mozzelli n'entendait et ne comprenait plus rien.

— Sofia ! lui dit Raoul en s'efforçant de la réveiller de cette torpeur, vous aimez tendrement Constance puisque vous n'aviez pas de secrets pour elle ?

— Je la hais et je la tuerai ! dit la Mozzelli en se levant : c'est elle qui m'avait appris à aimer !

— Non ! vous sacrifierez votre dépit à son repos et à votre propre dignité, vous vous tairez.

— Me taire ? Il n'est plus temps ! Je lui ai tout dit, excepté votre nom ; et vous croyez qu'elle ne saura pas que c'est vous qui êtes venu la chercher ici ? Vous croyez qu'elle ne le sait pas déjà ? Ou elle a reconnu

votre voix quand vous êtes entré, ou la duchesse vous a nommé, à l'heure qu'il est; car, pas plus que moi, la duchesse ne voyait en vous le fiancé de Constance. Il y a donc ici trois femmes que vous avez trompées, et qui, à votre insu, n'avaient pas de secrets entre elles. Eh bien ! ces trois femmes, qui s'aimaient et qui se haïssent maintenant, auront encore un lien commun : le mépris et le ressentiment qu'elles vous doivent !

— Non ! répondit Raoul, un instant blessé, mais aussitôt maître de lui-même. Ces trois femmes s'aimeront encore, car elles ne se sont pas trompées mutuellement; et moi, je n'en ai trompé aucune.

— Ah ! vous n'avez pas trompé Constance ? Vous lui avez confié vos transports d'amour avec moi, vos raffinements d'esprit avec la duchesse ? Constance savait tout cela quand elle en écoutait, ce soir, le double récit ?

— Constance ne savait rien, et j'espère qu'elle ne sait rien encore. Je ne crois pas possible qu'elle m'ait vu ou entendu ici, et je suis sûr que la duchesse ne fera point une mauvaise action.

— Vous comptez sur son *amitié* fidèle ou sur sa pudeur ?

— Il vous plaît de persister à croire que la duchesse m'a honoré de ses bontés; moi, je vous réponds simplement que la duchesse est généreuse et prudente. C'est à votre pudeur et à votre amitié que je fais appel ici.

— Oui ! c'est mon silence que vous me demandez ? Vous ne craignez que moi ?

— Je ne crains personne, et, si vous n'avez pas de cœur, je ne vous demande rien. J'aurais voulu obtenir de vous du calme et de la discrétion pendant quelques jours, pendant vingt-quatre heures au moins. J'aurais emmené Constance, et, à sa première question sur ma fidélité, je lui aurais dit ce que vous allez me forcer de lui dire tout de suite avant qu'elle m'interroge ; à savoir, que je l'aime plus que tout au monde, et que je lui sacrifie sans retour les courtes passions qui, malgré moi, ont effleuré et quelquefois agité ma vie, sans jamais la traverser réellement et sans me détourner de mon but, qui est d'épouser Constance et de rendre indissoluble l'affection suprême que je lui porte.

— Oui, oui, je vois ! dit la Mozzelli anéantie ; vous étiez tout pour moi, et je n'ai été pour vous qu'un incident de voyage. Épris d'une seule femme, vous avez cédé au besoin des distractions. Ceci est l'histoire de tous les hommes, et Constance pourra aisément vous pardonner. Mais moi, je ne vous pardonnerai jamais de m'avoir laissé rêver le ciel dans votre bras. Il fallait me dire que vous me préfériez quelqu'un.

— Nous ne nous sommes pas fait cette question l'un à l'autre.

— Vous saviez que je n'aimais personne.

— Je vous jure que je ne m'en étais pas informé.

— Alors, vous êtes venu chez moi comme on va chez une courtisane !

— Vous savez que non ! Je vous ai aimée, et je vous aime encore, non plus avec passion, — la présence de Constance est mon égide désormais contre toutes les surprises de la vie, — mais avec reconnaissance et amitié véritable, à moins que vous ne me repoussiez le cœur en me montrant une face de votre caractère que je ne connaissais pas, le dépit et la vengeance.

— Allons, partez ! répondit la Mozzelli brisée. Profitez d'un moment où la force manque à mon désespoir. Si vous restez plus longtemps, Constance, qui vous sait sans doute arrivé, s'inquiétera...

— Constance ne peut pas me savoir arrivé. Je ne me suis pas nommé aux gens de la maison qu'elle habite. J'ai su qu'elle était dans une autre maison de la ville. J'étais si pressé de la revoir, que je suis venu, dans la nuit, le chapeau sur les yeux, par les rues désertes : Constance ne m'attend donc pas, et je ne veux pas vous quitter sans vous avoir rendu le courage et la raison.

— Vous me craignez, vous dis-je, et voilà tout !

— Résolu à me confesser sincèrement, je ne peux pas vous craindre. J'aurais voulu, j'en conviens, épargner un moment de surprise et de chagrin à ma fiancée, et ne rien ôter à la joie de notre première entrevue. Mais vous me refusez cela, et je suis trop fier pour insister. Si je fais encore un effort pour vous adoucir, croyez-en la parole d'un homme droit et courageux, c'est pour vous encore plus que pour moi-même.

XIV

Raoul Mahoult n'avait rien de perfide ou de mesquin dans le caractère. Il disait toute sa pensée, et il se sentait très-fort parce qu'il se sentait très-franc et foncièrement bon. C'était là tout le secret de son ascendant sur les femmes. Sa figure, régulière et douce d'expression, avait une fermeté de lignes qui révélait une énergie tranquille, et comme qui dirait tenue en réserve pour la véritable occasion. Beaucoup d'hommes étaient plus beaux, aucun plus sympathique aux honnêtes gens. Les fripons renonçaient vite à le tromper, les faibles se sentaient attirés sous sa protection, les indécis subissaient avec plaisir l'heureux prestige d'un esprit actif et lucide.

Il avait l'intelligence élevée, mais plutôt pratique que contemplative. Austère dans sa première jeunesse et fidèle par principe, il avait longtemps ignoré qu'il y eût au monde d'autres femmes que Constance, et même il avait surmonté héroïquement ses passions pendant les deux premières années de leur séparation.

Les voyages avaient modifié son organisation sans changer son caractère. Une santé énergique avait remplacé le tempérament un peu lymphatique de l'enfant de Paris. Il avait senti s'éveiller le besoin impérieux des émotions vives, et, perdant courage, il avait écrit à Constance : « Laissez-moi revenir, marions-nous, et je

repartirai le lendemain s'il le faut, à moins que vous ne consentiez à me suivre. »

Constance n'avait pas compris toute l'angoisse de cette prière. Elle ne pouvait exposer sa vieille tante souffrante à de longs et pénibles voyages. Cécile n'avait qu'elle au monde et ne supporterait pas son absence. Constance craignit donc de voir Abel beaucoup plus malheureux si, après l'avoir revue, il était forcé de la quitter encore. Elle l'exhorta au courage. Abel avait beaucoup d'orgueil, il ne voulut pas paraître faible. Il s'acharna à son œuvre, et succomba à ses passions.

Ces chutes furent rares, mais quelquefois plus sérieuses qu'elles ne l'eussent été dans la vie facile d'un homme de plaisir. Il lui était presque impossible de séparer les sens de l'esprit ou du cœur, quelque résolution qu'il prît à cet égard. Il avait l'instinct de l'attachement et du dévouement. Aussi ses faiblesses lui créèrent-elles de sérieux remords, et, quand il avait à rompre des liens qu'il regardait avec raison comme illégitimes, il faisait à son amour pour Constance et à son devoir envers lui-même un sacrifice dont la gravité était une véritable expiation de la faute commise.

La Mozzelli n'avait donc pas été abusée par son imagination, le jour où elle avait deviné en lui un homme très-différent de ceux que la mode et la vanité avaient jetés dans son chemin. Elle avait pressenti la solidité de son caractère et l'élévation de son

esprit avec la pénétration instinctive de la femme et de l'artiste. Constance ne s'était pas trompée non plus en regardant comme sacrée la promesse de son retour et la persistance de son affection. La prudente duchesse avait fait de pires folies que celle de se confier à lui dans un accès de reconnaissance et dans un jour de coquetterie acharnée. Elle se fût peut-être abstenue de ce caprice si elle eût connu les liens qui unissaient les fiancés; elle eût eu plus d'égards pour Constance qu'elle ne se croyait engagée à en avoir pour la Mozzelli; mais il est certain qu'elle ne raillait pas intérieurement celui qui, pendant un jour, avait accepté son empire, et, en cela, elle dérogeait à ses habitudes.

La pauvre Mozzelli se sentit encore une fois dominée par la sincérité de Raoul. Elle pleura et n'eut plus ni colère ni menaces. Elle avait besoin de son estime encore plus que de son amour, et ceci est la plus grande conquête qu'un homme puisse faire.

Elle promit de partir au point du jour et de ne pas écrire à Constance.

— Dès lors, dit-elle à Raoul, rien ne vous force d'emmener Constance pour lui épargner des orages. Il n'y en aura pas autour de vous, et vous pouvez être heureux pendant que je traînerai au loin mon humiliation et ma misère. Gardez-lui notre secret, faites que la duchesse le garde aussi, et oubliez-moi!

— Garder votre secret, c'est-à-dire ne jamais vous nommer, oui, certes! répondit Raoul; mais tromper

Constance sur mes égarements passés, je ne le pourrai pas. Sans courage et sans loyauté, il n'y a rien de possible en ce monde !

— Vous avez raison, répondit la Mozzelli, et cependant... Tenez ! si vous voulez que je pousse le dévouement à votre bonheur jusqu'à vous donner un conseil, écoutez celui-ci : Il est fort possible que Constance ne vous interroge jamais sur vos relations avec les femmes durant les années de votre séparation. C'est une femme supérieure, elle ! une femme extraordinaire ! Ou elle a la candeur et la chasteté de croire que vous avez pu lui être fidèle, ou elle a tout accepté par la réflexion et le raisonnement. Elle a autant de justice que d'innocence, autant de sagesse que de simplicité. Si elle ne vous demande rien, ne lui dites rien ! peut-être aimera-t-elle mieux ne rien savoir. Peut-être quand vous serez forcé d'entrer dans des détails, même pour vous excuser, lui enfoncerez-vous des aiguilles dans le cœur ; et vous savez qu'une aiguille tue aussi bien qu'un poignard.

— Oui, je le sais, répondit Raoul, et pourtant, si elle l'exige, je me confesserai, j'y suis résolu. Je n'ai point passé quatre ans loin d'elle sans interroger l'avenir, et mon bonheur ne veut rien devoir au mensonge. Je préférerais de beaucoup sa curiosité à une confiance trop puérile, et je serais effrayé de l'épouser sans qu'elle me connût comme Dieu me connaît. Constance n'est plus une enfant, et une enfant seule croit à l'austérité monacale d'un homme

de mon âge, séparé d'elle depuis si longtemps.

En ce moment, la porte du salon s'ouvrit avec impétuosité, et la duchesse entra en s'écriant :

— Constance n'est pas ici ? où peut-elle être ?

— Quoi ! n'est-elle pas rentrée chez elle ? dit la Mozzelli effrayée.

— Non. Sa tante est venue dans mon appartement pour la demander, et elle l'attend encore. J'ai caché mon inquiétude à cette pauvre femme et je suis accourue. J'ai trouvé la voiture de Constance à votre porte ; mais elle ! elle est donc restée au jardin ?

Tous trois s'élancèrent hors du salon.

— Où l'aviez-vous laissée ? dit Raoul épouvanté.

— Là ! répondit la duchesse courant vers le berceau de roses grimpantes où, en apprenant le vrai nom de l'amant de ses deux compagnes, Constance avait froidement répondu : *Ça m'est égal !*

— Elle n'y est plus, il n'y a là personne ! dit la duchesse en entrant sous le berceau. C'est là qu'elle était restée assise et fort calme.

Raoul s'avança jusqu'au fond de la tonnelle, se pencha, et vit une forme grisâtre étendue derrière le banc. Il toucha une robe de soie, et, avec un cri de désespoir, il releva Constance immobile, glacée, et comme déjà roidie par la mort.

— Ah ! s'écria la Mozzelli, elle sait tout ! Qui donc lui a dit le nom de Raoul ?

— Moi ! répondit la duchesse étonnée.

— Eh bien, c'est vous qui l'avez tuée ! reprit la

Mozzelli. Cet homme qui l'emporte dans ses bras, cet homme que nous avons rendu infidèle, c'est celui qu'elle aimait !

Au moment où Raoul déposa Constance sur le divan du salon, la duchesse et la Mozzelli étaient si troublées qu'elles étaient prêtes à s'évanouir elles-mêmes, et qu'elles s'agitaient sans la pouvoir secourir. Raoul s'indignait contre elles et les haïssait, en ce moment, autant qu'il se haïssait lui-même. Il ne pouvait que presser Constance dans ses bras tremblants, contre son cœur désolé, pour essayer de la ranimer, et elle restait inerte. La Mozzelli retrouva la première sa présence d'esprit. Elle fit allumer un grand feu et rouler Constance dans des fourrures. On parvint à la réchauffer et à ramener les battements du cœur, mais si faibles et si interrompus, qu'à chaque instant ce pauvre cœur semblait avoir perdu la force de vivre.

Le cas était grave ; ce n'était pas une simple crise de nerfs. La circulation du sang avait été brusquement suspendue et refusait de reprendre ses fonctions.

Raoul courut chercher un médecin. Inquiète, la tante de Constance était déjà arrivée avec Julie d'Évereux.

Au bout de trois heures seulement Constance ouvrit ses grands yeux déjà creusés dans ses orbites bleuis, et regarda autour d'elle avec un étonnement profond. Elle reconnut sa tante et sourit faiblement à Julie. Mais elle ne reconnut ni la Mozzelli ni la duchesse, et quand Raoul se hasarda à lui demander si elle se sentait mieux, elle le prit pour un médecin et lui répondit

d'une voix à peine saisissable : — Oui, monsieur, je me sens bien.

Il était impossible de songer à la transporter che elle. On l'installa dans le salon de la cantatrice, entre la cheminée toujours allumée et la statue de marbre blanc, qui, seule, debout au milieu de ce groupe affaibli et prosterné, avait l'air de méditer froidement sur les vicissitudes de la vie humaine.

Le lendemain soir, Constance était un peu mieux dans l'opinion du médecin. Mais sa situation était toujours fort alarmante. Tout le monde avait passé la nuit et la journée dans des craintes mortelles ou dans des émotions poignantes. La duchesse elle-même avait perdu toute sa philosophie. Elle se sentait navrée. Julie ne voulait pas quitter la malade d'une minute ; elle pleurait à briser le cœur de sa mère.

La pauvre enfant, faible elle-même, et incapable de supporter une longue fatigue, s'endormit sur le fauteuil où elle s'était obstinée à rester. On réussit à l'emporter dans la chambre de Sofia, où sa mère la suivit. La vieille mademoiselle Verrier avait conservé un calme effrayant; assise auprès du lit que l'on avait dressé à la hâte pour Constance, elle la regardait et ne voyait rien qu'elle. Elle ne paraissait pas savoir où elle était et ne faisait aucune question sur la cause de son mal. Il semblait qu'en trouvant là Raoul, elle eût deviné tout; car elle ne lui adressa pas une seule fois la parole, et même elle l'éloignait machinalement d'un geste glacial, lorsqu'il s'approchait de sa nièce.

Il n'y avait pas une larme dans les yeux secs de la vieille fille, et sa taille maigre ne pliait pas d'une ligne sous le poids de la douleur ou de la fatigue ; mais, dans la rigidité de sa figure et de son attitude, on sentait comme une certitude absolue de ne pas survivre à Constance.

La Mozzelli était admirable de courage et d'activité ; elle s'oubliait pour les autres, elle était le dévouement que rien n'abat et ne rebute.

Vers minuit, Raoul se trouva seul avec elle et mademoiselle Verrier auprès de la malade. Sofia ne lui adressait pas un mot. Elle ne le connaissait pas, elle ne l'aimait plus. Toute son âme appartenait à Constance. Elle eût donné sa vie pour elle, et plus que sa vie : sa gloire et son art. Si elle eût pu penser à Raoul, elle l'eût détesté.

Raoul sentait bien l'horreur de sa situation. Il la subissait courageusement. Il méritait une pire expiation, et il l'attendait avec toute l'énergie qu'il tenait de la nature et de la réflexion. Mais si Constance eût pu lire dans son cœur, elle eût vu que ce sont les plus solides et les plus résistants qui souffrent le plus, et elle eût été effrayée de se voir si bien vengée.

A minuit, la duchesse, qui avait sommeillé deux ou trois heures auprès de sa fille, revint au salon et supplia Cécile Verrier d'aller prendre aussi quelques instants de repos. La Mozzelli se mit aux genoux de Cécile, en lui jurant que ni elle ni madame d'Évereux ne quitteraient Constance d'une seconde. Mais la vieille fille fut inflexible.

—Allez vous reposer vous-mêmes, leur dit-elle ; j'ai veillé mon frère pendant douze nuits ; je veillerai ma nièce davantage, s'il le faut !

Constance ne dormait pas. Ses yeux, étrangement fixes, ne s'étaient pas fermés un instant depuis vingt-quatre heures. Quel désastre couvait donc dans sa tête vide et brisée ? La folie ou la mort ? Elle ne paraissait pas savoir qu'elle fût la personne que l'on soignait et dont on épiait le moindre souffle. Quelquefois elle se regardait elle-même, étendue et inerte ; 'on eût dit qu'elle ne se reconnaissait pas.

Enfin, ses nerfs parurent se détendre, et l'on vit une grosse larme tomber lentement sur sa joue. La tante essuya doucement cette larme, en lui disant avec sa brièveté accoutumée : — Souffres-tu ? Constance fit signe que non et s'assoupit.

Cécile continua de veiller. La duchesse prit un livre. La Mozzelli, résolue à garder ses forces pour le moment où faibliraient celles des autres, se renversa sur le divan et dormit. Raoul, en proie à une fièvre ardente, sortit pour respirer l'air froid de la nuit.

Au bout d'une heure, durant laquelle il alla cent fois écouter le silence qui régnait dans le salon, il vit madame d'Évereux en sortir, et il s'approcha d'elle pour l'interroger.

— Je vous cherchais, lui dit-elle. La pauvre Constance a dormi et paraît aller mieux. Elle a fait signe à sa tante, en me montrant, qu'elle voulait être seule avec elle. Moi, je la crois perdue quand même; et vous ?

— Moi, répondit Raoul, choqué de la sécheresse des paroles de madame d'Évereux : moi, je suis perdu aussi. Voilà tout ce que je suis capable de comprendre.

— Nous sommes trois ici qui l'avons tuée, reprit la duchesse avec le même sang-froid, au fond duquel, cependant, Raoul sentit peu à peu l'amertume d'une douleur profonde : moi, j'ai porté le coup, et je suis pourtant la moins coupable. J'ignorais tout ce qui la concerne, et mes relations avec vous, sans veille et sans lendemain, ne pouvaient pas constituer une infidélité de votre part, encore moins une trahison de la mienne. Votre engouement de quelques jours pour la Sofia est plus grave : vous l'avez aimée, elle nous l'a dit. Que ce soit avec les sens ou autrement, il vous a fallu faire un grand effort pour la quitter à Londres et pour ne pas la reprendre à Édimbourg. Je sais bien tout ce qui vous excuse et je le ferai valoir. Ni à Londres, ni à Édimbourg, vous ne comptiez chercher les aventures, et je pourrai dire à Constance, si Constance redevient capable d'entendre quelque chose, que vous étiez réellement occupé là et forcé d'y être par le soin de vos affaires. Les miennes, de votre propre aveu, ne vous ont pas pris une heure à Londres, et, quand vous êtes venue en Écosse m'en annoncer le succès, vous n'aviez pas l'intention de vous arrêter plus de dix minutes dans le château de lady***. Vous êtes entraînable, malgré votre grande volonté ; mais qui ne l'est pas ? Je ne suis pas de celles

qui prêchent un idéal impossible. Seulement, la fatalité vous a bien desservi ! Et puis vous avez été imprudent, vous avez tenté la destinée. Quand on a en vue un mariage comme celui qui vous attendait, et pour fiancée une femme aussi parfaite que Constance, on ne se permet ni fantaisies ni distractions avec les femmes du monde, encore moins avec les actrices, qui sont fort en évidence et qui ne se piquent pas de bien garder leurs propres secrets. Dans votre position, on est plus humble, on se contente de moindres aventures, de tout ce qui n'enchaîne pas et ne reparaît pas. Dans ces conditions-là, on n'a jamais rien à confesser ni à expliquer. On a le droit d'oublier soi-même et de se croire aussi fidèle qu'un chevalier errant des anciens jours.

— Ainsi, répondit Raoul, étonné de cette morale étrange, c'est vous, madame, qui me faites des reproches ?

— Pourquoi pas ? reprit la duchesse. J'ai été un peu coquette avec vous, j'en conviens...

— Non pas ! effroyablement coquette !

— Soit ! c'était à vous de vous défendre, et je n'ai jamais vu qu'une femme eût à se reprocher la faiblesse d'un homme. Vous ne m'aviez parlé ni de la Mozzelli ni de Constance ; j'ai dû vous croire parfaitement libre. Mais je ne vous en veux pas, et je ne me mets nullement en cause, dans un moment où Constance seule m'intéresse et vous préoccupe. Si je vous parle d'elle, c'est parce que je veux, autant que possible,

réparer mes torts involontaires. D'abord nier fermement, — c'est votre devoir aussi, — qu'il y ait eu, entre nous, autre chose que des caquetages et des aphorismes.

— Et si Constance me demande ma parole ?

— Vous la donnerez !

— Ah ! c'est ainsi que vous traitez de l'honneur des hommes ?

— Tant pis pour les hommes ! Ceci doit vous faire reconnaître une vérité qu'ils essaient en vain de supprimer en disant qu'il y a pour nous une vertu qui n'est pas la leur. Moi, je n'ai pas l'esprit tellement faussé par la résignation aux choses établies que je ne sache combien cela est faux et injuste. La liberté ou la vertu pour tous et pour toutes, voilà ma doctrine. Vous avez choisi la liberté en voyage, c'est fort bien ! mais il vous faudra manquer à la sincérité, c'est-à-dire à la vertu au logis. L'opinion, qui n'est pas logique, vous permet d'être infidèle, et, d'un autre côté, elle vous défend de nommer vos conquêtes. Un homme qui manque à cette loi, même pour complaire à sa femme, est un sot ou un lâche, et lorsque, pour se préserver de commettre cette platitude, il lui faut traiter sa femme comme un petit enfant, c'est-à-dire lui faire des *mensonges pour son bien,* c'est tant pis pour lui s'il tue le respect de l'épouse et du mariage dans son propre cœur.

— Je vous remercie de la leçon, madame la duchesse, répondit Raoul ; elle est juste en ce dernier

point, et, certes, je la mérite ! Mais je saurai m'accuser sans compromettre personne. Si Constance exigeait qu'il en fût autrement, je renoncerais à elle plutôt que de me parjurer ; elle comprendra qu'elle ne doit exiger que ma propre confession.

— Vous comptez donc sur son pardon ?

— Oui, je l'espérerai tant que Dieu accordera à elle et à moi un souffle de vie, parce que je me sens la force de le mériter encore. J'aurais commis de plus grandes fautes, que mon courage n'en serait pas abattu. C'est vous dire que mon cœur est resté entier pour l'aimer et pour réparer mes torts.

— Et si elle meurt sans avoir pu vous entendre ?

— Si elle meurt, qu'elle m'ait ou non pardonné, ne vous inquiétez pas de moi, madame, je la suivrai !

— Ah ! vous êtes décidé à vous tuer ?

— Oui, madame, répondit Raoul avec une fermeté calme.

— A la bonne heure ! dit la duchesse en le quittant ; je vous approuve et vous rends mon estime.

XV

Constance fut en grave danger pendant trois jours, après quoi le médecin la regarda comme sauvée, mais non pas quitte d'une altération sensible dans sa santé, laquelle, pendant assez longtemps, devait exiger de grands soins. Il s'entretint en particulier avec la tante,

qui lui avait fait pressentir une cause morale dans l'abattement physique de sa nièce, et à laquelle il recommanda d'éviter, autant que possible, les émotions quelconques qui pourraient la menacer.

Quand le mot *sauvée* eut été prononcé, il y eut, chez toutes les personnes qui avaient soigné Constance, une sorte d'anéantissement de fatigue. On s'aperçut qu'on était brisé, et Raoul lui-même dormit profondément. Cependant, personne ne sut si mademoiselle Cécile Verrier avait réellement dormi. On la retrouva droite et les yeux fermés, sur le fauteuil où, la veille, on l'avait laissée dans la même pose, les yeux ouverts. Constance paraissait bien reposée et heureuse de la joie de ses amies.

Mais quand Raoul demanda à la voir, Cécile se leva et lui dit bas, à la porte du salon : *Pas encore!* Sa figure grave n'ajoutait aucun commentaire à cette sentence, et, sans attendre aucune question, elle referma la porte.

Constance demanda à être soulevée sur ses coussins, et prit la main de la Mozzelli, en lui disant :

— J'ai bien des choses à vous dire, mais je suis encore si faible! Ma tante sait; elle va parler pour moi.

— Dois-je me retirer? dit la duchesse.

Constance fit signe que non.

Cécile Verrier prit la parole. — Ma nièce s'est rappelé, dit-elle à la Mozzelli tremblante, que vous deviez partir le lendemain du jour où elle est tombée malade.

C'est à cause d'elle que vous êtes restée; elle vous en remercie de tout son cœur.

— Oui! dit Constance, en serrant aussi fort qu'il lui fut possible les mains de la Mozzelli, dans lesquelles la sienne était restée.

La Mozzelli, à genoux près d'elle, colla ses lèvres sur cette main qui pardonnait tout.

— A présent, reprit la vieille fille d'un ton mêlé de douceur et de fermeté, il faut vous en aller. On vous attend à Milan, et vous avez dit à ma nièce que vous auriez à payer un dédit considérable si vous n'y étiez pas le 15. Vous n'avez donc que le temps de vous y rendre. Pourquoi pleurez-vous? Il ne faut pas faire pleurer Constance. Elle est trop faible. Constance vous aime : elle m'a bien recommandé de vous le dire.

— Je ne pleure que de joie de la voir guérie, dit la Mozzelli en s'efforçant d'être calme. Il faut que je parte, c'est vrai; mais, dussé-je payer plus que je ne possède, je n'aurais pas voulu quitter Constance avant qu'elle eût eu la force de m'entendre. J'avais tant de choses à lui dire, moi aussi!

— Il ne faut pas! reprit vivement Cécile. Et, d'ailleurs, je sais qu'elle n'a rien contre vous.

Constance fit un effort pour parler :

— Qu'est-ce que je pourrais donc avoir contre elle? dit-elle à sa tante d'un air étonné. Elle est si bonne, et vous voyez, elle m'aime tant!

— Plus que tout au monde! s'écria la bonne Moz-

zelli en sanglotant; ou pour mieux dire, je n'aime que vous, et je hais ceux qui vous ont fait ou qui vous feront souffrir.

— Personne ne m'a fait souffrir, répondit Constance : tout le monde a été bon pour moi, et vous... oh! j'ai bien vu... vous étiez au désespoir, n'y songez plus! Me voilà bien, partez et revenez dans deux mois. Vous l'aviez promis!

— Ah! vous restez ici, et vous souhaitez me revoir? dit la Mozzelli, de nouveau tremblante de surprise.

Constance fit signe qu'elle ne pouvait parler longtemps. La tante reprit sur un signe d'elle :

— Le médecin a conseillé trois mois de séjour ici. Nous resterons. Constance se rappelle que vous parliez de louer votre maison. Elle vous demande la préférence. Elle s'y trouve bien, et elle laissera votre chambre libre, afin que vous puissez revenir. Pourquoi ne désirerait-elle pas vous revoir?

La vieille fille, qui était la sincérité même, dit cette dernière parole avec un effort visible. Savait-elle la vérité? Constance elle-même la savait-elle, ou l'avait-elle oubliée? Dans tous les cas, la nièce aussi bien que la tante parlaient et agissaient comme si elles l'eussent ignorée.

— Vous resterez chez moi, c'est-à-dire chez vous, répondit la Mozzelli, qui crut comprendre la volonté de Constance, et j'y reviendrai si elle me rappelle. Mais si elle m'ordonne de quitter l'Europe et de n'y jamais reparaître, si elle m'ordonnait même de mou-

rir... je lui appartiens, et je n'obéis qu'à une seule personne au monde qui est elle!

Comme cette effusion inquiétait la tante, Constance fit un effort pour la rassurer.

— Elle est toujours exaltée, lui dit-elle en souriant à la Mozzelli avec une ineffable douceur; c'est qu'elle est si aimante! elle pense tout ce qu'elle dit. Adieu, chère enfant, ajouta-t-elle en se penchant vers la cantatrice; embrassez-moi, et revenez bientôt!

La Mozzelli sentit la sublime sincérité du baiser de Constance. Elle se hâta de sortir pour ne pas lui montrer tout l'attendrissement qui l'étouffait, et courut se cacher sous le berceau de roses, où elle tordit ses mains en se jetant à genoux, à la place où Constance avait été trouvée presque morte, quatre jours auparavant.

Raoul était assis, morne et inquiet, à une autre place du petit jardin. Ce parterre de fleurs et de feuillage lui était devenu odieux. Que de fois, le jour et la nuit, il l'avait foulé dans tous les sens, depuis une centaine de mortelles heures! Mais quelque agité qu'il pût être, il n'était jamais rentré sous le berceau qui lui rappelait le moment le plus atroce de sa vie : celui où il avait cru, en soulevant Constance, relever un cadavre. Quand ses pas sans but l'y portaient, un instinct de terreur l'en éloignait au plus vite. Il y avait eu une nuit où Constance paraissait au plus mal : il avait cru la voir assise sur ce banc, lui faisant signe de ne pas approcher, et il avait couru au salon,

comme en délire, persuadé qu'il avait vu son spectre et qu'il allait la trouver morte. Maintenant, il était rassuré sur sa vie, mais non sur son pardon. Il attendait avec angoisse la fin de la conférence avec la Mozzelli. Quand il vit celle-ci sortir et se diriger vers le berceau, il ne put se décider à l'y suivre pour l'interroger; mais quand il l'entendit sangloter, il craignit quelque nouveau malheur et se décida à l'y rejoindre.

— Quoi! vous osez entrer ici et regarder ce banc-là? lui dit Sofia avec véhémence. Vous venez voir si vous y retrouverez son cœur, oublié comme un bouquet ou comme un éventail? Non, vous ne retrouverez rien : ce qui est tombé là, c'est son pauvre amour, et il y est resté enseveli. Elle ne vous aime plus, Raoul, car elle me pardonne, et elle veut me revoir. Cela veut dire qu'elle vous chasse et que, pas plus que moi, elle ne trouve qu'il faille se souvenir de vous.

« Je vous disais : nous l'avons tuée! Non, elle vit, et elle vivra. Nous avons fait pis que de la tuer, elle vivra sans aimer! J'ai senti cela à sa miséricorde facile et entière. Elle est si faible qu'il lui serait impossible de jouer un rôle dans ce moment-ci. D'ailleurs, c'est un ange, cette femme! Elle en a la pitié, mais elle en a aussi les ailes! La voilà qui s'envole sans vous regretter, sans seulement vous regarder. Où va-t-elle? Quelle chose pourra l'occuper sur la terre, à présent? Elle n'y vivait que pour l'amour. Le cherchera-t-elle partout comme j'ai fait, sans pouvoir le trouver? Ou le méprisera-t-elle comme le méprise la

duchesse, comme vous le méprisez vous-même, vous qui avez cherché le plaisir quand vous aviez l'idéal? Ah! malheureux que vous êtes! Vous aimiez cette créature incomparable, vous aviez compris le ciel, et vous n'avez pas su vous vaincre. Vous avez cédé aux besoins du cœur avec une autre, vous m'avez aimée, moi qui en rougis à présent! Eh bien, cela est plus coupable encore que d'avoir philosophé sur l'oreiller de la d'Évereux. Vous avez été deux fois infidèle en quelques jours, infidèle par le cœur et par les sens! Il n'est resté à Constance que votre imagination, peut-être! Eh bien, demandez à Dieu qu'en vous quittant, elle vous garde dans un coin de la sienne, car un peu de regret et quelques larmes de souvenir, voilà tout ce que vous pouvez espérer d'elle, et ce sera encore plus que vous ne méritez. »

La Mozzelli était dans un paroxysme d'exaltation. Elle parla encore longtemps à Raoul sur ce ton de mépris et de haine qui eût eu plus de force véritable si sa propre passion froissée n'eût trouvé instinctivement son compte à cette vengeance, adieu suprême et violent d'une âme généreuse, mais à jamais privée de frein. Raoul l'écouta sans l'interrompre, comme s'il n'eût pas voulu perdre un mot de sa condamnation. — Je mérite tout cela, lui-dit-il, quand, épuisé de fatigue morale, elle s'arrêta pour regarder sa pâleur sinistre. Vous êtes une divinité vengeresse, une fureur que Dieu déchaîne sur le coupable; mais si la sentence est aussi effroyable que vous l'annoncez, il n'est

pas besoin de m'en montrer si bien les conséquences. Je les sens de reste, et ce que je souffre va au delà de tous vos reproches. Quant à ce qui vous concerne, vous devez pardonner, comme Constance pardonne. Vous le devez, Sofia, je vous le dis sérieusement! demain il serait trop tard.

— Vous voulez vous tuer? s'écria la Mozzelli, frappée de la tranquillité effrayante de Raoul. Eh bien, cela est encore d'un égoïste. Vous voulez que Constance vous pleure. Vous ne voulez pas qu'elle vous oublie! Vous vous vengerez ainsi, sur cette pauvre innocente, des crimes que vous avez commis envers elle! Tenez! ce sera là le pire de tous, car il aura été prémédité!

Raoul haussa les épaules. Il fallait que Sofia fût bien exaspérée pour le croire si lâche. Il était bien décidé à mourir si Constance l'abandonnait, mais à mourir loin d'elle, et sans qu'elle pût croire à un suicide.

La duchesse vint bouleverser ses idées, et même ébranler la conviction de la Mozzelli. Elle sortait de causer avec Constance et ensuite avec Cécile. — Vous n'avez rien compris à la tranquillité de ces deux femmes, leur dit-elle. Elles ne savent rien, elles ne se doutent de rien !

— C'est impossible ! dit la Mozzelli.

— Oui, c'est impossible, ajouta Raoul : Constance ne m'a pas regardé, elle ne m'a pas adressé la parole une seule fois depuis quatre jours et quatre nuits que j'entre chez elle à toute heure.

— Constance était si faible qu'elle ne vous a pas reconnu, reprit la duchesse. En ce moment encore, vous pourriez peut-être lui parler sans qu'elle vous entendît. Elle est encore presque sourde et presque aveugle. Je m'en suis assurée, sa tante me l'a dit tout bas. Le médecin assure que cela doit être ainsi, car on ne combat pas un mal grave sans des remèdes énergiques, mais que ce n'est plus inquiétant, et qu'il ne faut pas lui laisser faire le plus léger effort pour devancer le secours de la nature. Ce qu'il faut à présent, c'est la laisser tranquille. Partez, Sofia ; moi, je rentre chez moi, et je laisse ma fille qu'on désire garder encore auprès de Constance pendant un jour ou deux. Vous, monsieur Mahoult, vous allez retourner à l'hôtel et ne pas remettre les pieds ici pendant le reste de la semaine. Mademoiselle Cécile Verrier l'exige. Elle ne veut même pas que vous veniez vous informer à la porte de la maison. Elle dit avec raison que, d'un moment à l'autre, Constance peut recouvrer l'ouïe, reconnaître votre voix, et que la joie de vous revoir peut la tuer.

— La joie ? sécria Raoul, elle a dit ce mot-là ? Cécile Verrier ne sait pas mentir; l'a-t-elle dit sans amertume et sans effort ?

— Elle l'a dit sérieusement comme je vous le répète, reprit madame d'Évereux, et je suis revenue auprès du lit de Constance, pour lui demander si elle voulait que je revinsse la voir demain. Elle m'a embrassée en me disant : Oui, revenez; si je n'ai pas encore

la force de vous parler, vous verrez du moins Julie.

— Elle vous a embrassée aussi, vous? dit la Mozzelli.

— Eh bien, pourquoi donc pas? répondit la duchesse, qui ne se départait pas de sa prétendue innocence quand elle n'était pas seule avec Raoul ; la tante m'a serré la main en me disant que Constance savait combien je m'étais occupée d'elle. Allons! de quoi vous tourmentez-vous, à présent ? Nous n'étions épouvantés qu'à cause d'un nom qui m'était échappé, au moment où monsieur est entré ici. Mais ce nom, elle ne l'avait pas entendu, puisqu'elle m'a répondu, le plus naturellement du monde, que cela lui était fort indifférent. Admettons qu'elle l'ait entendu ou qu'elle ait cru l'entendre, et qu'elle soit tombée évanouie un instant après à cause de cela ; il est certain alors qu'elle l'a oublié, ou qu'elle croit avoir eu une hallucination, car elle a, tout à l'heure, demandé à sa tante, devant moi : Avez-vous reçu une lettre d'Abel, depuis que je suis là sans me souvenir de rien ? La tante a répondu négativement, et Constance a ajouté : N'était-ce pas aujourd'hui qu'il devait arriver ? Sa tante l'a trompée sur le nombre de jours qu'a duré sa maladie, et elle a paru se tranquilliser complétement.

« Vous voyez donc bien, monsieur Mahoult, qu'il faut vous en aller, attendre qu'on vous avertisse, et faire semblant d'arriver de Paris le jour où l'on trouvera Constance assez forte pour être heureuse.

— Heureuse ! s'écria Raoul. Elle pourrait être encore heureuse ! Ah ! madame la duchesse, si vous me

trompez, ou si vous vous trompez vous-même, le réveil sera épouvantable!

— Je ne trompe personne et je ne me trompe pas souvent, répondit madame d'Évereux. Nous avions fait un mauvais rêve qui ne manquait pas d'une certaine vraisemblance; la vérité que je vous annonce est encore plus vraisemblable, et, si vous êtes sage, vous ne laisserez jamais pressentir à Constance aucun remords, aucune inquiétude qui pourrait réveiller des souvenirs assoupis. Si elle vous parle de cela, dites-lui bien qu'elle avait rêvé, et que vous n'êtes arrivé à Nice, au plus tôt, que le lendemain de l'événement.

« Sur ce, je vous fais mes adieux à tous deux, ajouta la duchesse, à Sofia qui part sur l'heure, à ce qu'on m'a dit, et à vous, monsieur, que je n'aurai plus le plaisir de rencontrer ici, puisque je compte partir moi-même le jour où je verrai Constance assez rétablie pour vous recevoir. »

La duchesse se retira, confiante dans ce qu'elle avait dit et dans ce qu'elle croyait être vrai. Raoul alla s'enfermer dans une chambre d'hôtel, en proie à l'inquiétude et à l'espérance. Sofia fit ses malles, fut admise encore, au moment du départ, à regarder Constance endormie, et partit en poste pour Milan. Trois jours après, madame d'Évereux retournait à Paris avec sa fille.

Raoul attendit avec anxiété des nouvelles de Constance. Il envoyait messages sur messages; aucun ne parvenait jusqu'à Cécile Verrier, qui ne quittait pas sa

nièce un instant. Elle avait défendu qu'on lui remît aucune lettre, ni qu'on lui transmît aucune commission verbale, et même elle avait fait enlever la sonnette de la grille. La femme de chambre de Constance ne sortait pas, et un domestique de place, qui faisait les commissions, était le seul qu'on pût interroger dans la rue. Il répondait invariablement que la signora allait *pian, pian*, et qu'il lui fallait du repos, beaucoup de repos.

Raoul connaissait probablement plusieurs des personnes qui se trouvaient à Nice. Sa vie de voyages et de négociations l'avait surtout mis en rapport avec des étrangers. Il craignait donc de sortir, ne voulant rencontrer personne qui pût rapporter, par la suite, à Constance, l'avoir vu à Nice tel jour et à telle heure. Il était possible que la tante ne voulût jamais lui faire savoir la vérité à cet égard.

Il vivait enfermé et caché depuis huit jours, malade, agité, dévoré par la fièvre. Il se décida à faire demander le médecin qui avait soigné Constance et qui devait la soigner encore. Son propre malaise lui servait de prétexte pour interroger ce médecin qui, en le voyant auprès de Constance, n'avait peut-être pas beaucoup remarqué l'intérêt exceptionnel qu'il prenait à l'état de la malade.

Il apprit donc enfin que Constance était complétement sauvée, qu'elle était entrée tout à fait en convalescence, et qu'on se proposait de la faire bientôt sortir en voiture.

Raoul attendit encore deux jours qui furent un nouveau et plus rude supplice. Constance pouvait le recevoir, et Cécile ne l'appelait pas !

Enfin, il reçut quelques mots de cette dernière : « Viens tout de suite, lui disait-elle ; j'ai supposé une lettre de toi hier, et j'ai préparé Constance à te recevoir aujourd'hui. Fais bien attention à ne pas me démentir ; sois surpris de la trouver malade. Il ne faut pas qu'elle sache combien elle l'a été. »

XVI

Raoul se sentait défaillir en arrivant chez Constance. Tant de terreurs et de souffrances avaient donné à ses fautes l'importance du crime. Devant une pauvre femme brisée par lui, aucune excuse ne se présentait à sa pensée.

Il éprouva comme du soulagement en trouvant Cécile Verrier seule au salon. Cette élégante rotonde ouvrant de tous côtés sur des massifs de fleurs, avec sa statue blanche au milieu, rangée, parée et ne présentant plus aucune trace de désordre et de chagrin, était d'une gaieté qui semblait inviter Raoul à l'espérance. La Polymnie elle-même semblait lui dire : Qu'as-tu ? Il ne s'est rien passé ici.

La vieille tante, assise sur le divan, paraissait méditer. Par son ordre, on avait introduit Raoul sans bruit ; la sonnette du jardin était toujours supprimée. Elle

tressaillit en l'entendant marcher sur le parquet, lui tendit la main sans se lever et le fit asseoir auprès d'elle. Ce n'était pas là l'embrassade maternelle qu'il avait reçue au départ, quatre ans auparavant ; mais la pauvre fille avait tant vieilli et tant souffert récemment, que son manque d'expansion pouvait être attribué à la fatigue.

Raoul remarqua que ses cheveux gris avaient blanchi entièrement depuis dix jours qu'il ne l'avait vue.

— Vous avez été brisée, vous l'êtes encore ! lui dit-il en baisant ses mains froides et sèches.

— Non, répondit-elle, ça va mieux ; ce ne sera rien, quant à moi. Constance aussi va mieux ; elle va venir. En voyant approcher l'heure de ton arrivée, elle a voulu s'habiller pour la première fois ; elle ne sait pas que tu l'as vue mourante, et elle prétend qu'elle ne veut pas que tu la trouves en costume de tombeau. Ce serait trop triste. Parlons bas, pour qu'elle ne se dépêche pas trop. Ça la fatiguerait.

— Ma tante, dit Raoul, à qui mademoiselle Verrier avait permis de lui donner ce titre dans ses lettres, que s'est-il donc passé? voyons ! La vérité sur ce malheur qui a failli nous enlever Constance !

— La vérité ? répondit Cécile en le regardant en face : je t'attendais pour me la dire ! Je ne sais pas ce qui s'est passé, moi ! je n'y étais pas. A des mots extraordinaires qui ont échappé, dans les premières heures, à mademoiselle Sophie Mozzelli, j'ai cru devi-

ner qu'il y avait eu quelque chose entre elle et toi. La duchesse m'a tranquillisée un peu en me disant très-sérieusement que je me trompais et qu'il n'y avait rien du tout. Ensuite, j'ai causé avec Constance, et elle m'a dit : S'il y a eu quelque chose, je ne veux pas le savoir. A présent, puisque te voilà... Mais non ! j'aime mieux ne pas savoir non plus ; et je veux te dire une parole sérieuse. Si tu as quelque chose à te reprocher, et que ma nièce vienne, un jour ou l'autre, à te le demander, n'avoue rien, d'ici à longtemps, du moins ! Il ne lui faut pas de chagrin, vois-tu ! Elle n'est pas bien guérie ; elle a, de temps en temps, comme un hoquet nerveux que le médecin n'aime pas.

Constance entra en ce moment. Elle était mise avec goût et recherche.

Mais ce que Raoul remarqua davantage dès le premier coup d'œil, c'est que Constance, qu'il s'attendait à voir pâle, était fraîche et rosée comme autrefois. Elle s'approcha, et il reconnut qu'elle avait du blanc et du rouge. Ce n'était pas encore, à cette époque, la triste mode de se farder à tout âge et à toute heure. Évidemment, Constance s'était arrangée pour la circonstance. Le cœur de Raoul se serra · elle lui cachait son visage sous un masque...

Mais ce masque tomba plus vite que Constance ne l'avait prévu. Elle venait à Raoul, gracieuse et composée, héroïque de mansuétude. Malgré les avertissements de Cécile, la sincérité de Raoul parla plus haut que la prudence. Au lieu de saisir sa fiancée dans ses

bras, il tomba aux pieds de sa victime; Constance, moins forte qu'elle ne l'avait espéré, fondit en larmes, cacha sa figure dans son mouchoir, et reparut pâle, profondément éprouvée par la souffrance. Elle était ainsi plus belle qu'aux premiers jours de la jeunesse; il y avait en elle cette étonnante majesté de type que le génie de la renaissance n'a pas su imprimer à ses madones trop italiennes; on sentait qu'en elle la candeur avait reçu, au lieu du baiser de l'amour, la couronne du martyre.

Quand elle put parler, elle ne songea qu'à rassurer Raoul sur la maladie qu'elle appelait une indisposition, et dont il était censé ignorer la gravité; mais elle ne se rappela pas que, dans les derniers temps de leur correspondance, elle avait consenti à le tutoyer, et Raoul n'osa se plaindre de cet oubli.

Raoul eût voulu, dès le premier jour, vider bravement le fond de la coupe d'amertume; mais il sentait bien que ce serait trop risquer pour la santé de Constance. Il devait éviter une trop prompte explication, et fatalement cette explication arrivait aux lèvres à chaque instant et à propos de tout, en dépit des efforts que l'on faisait, de part et d'autre, pour l'éloigner. Ainsi, dès les premiers mots qu'il adressa à Constance sur son état présent, elle lui fit des réponses évasives qui l'affligèrent. — Oui! vous vous prétendez guérie, lui dit-il, et je crains que vous ne vouliez me tromper pour me tranquilliser.

— Vous tromper, moi! répondit Constance que ce

mot fit tressaillir ; non ! on ne doit jamais tromper son égal en raison et en courage.

— C'est donc à dire, reprit involontairement Raoul, qu'on le peut, qu'on le doit peut-être, quand on doute de son courage et de sa raison ?

— Celui ou celle dont on doute ainsi, dit Constance, cesse d'être avec vous sur le pied de l'égalité... à moins qu'il ne soit malade, fou momentanément... Mais nous nous portons bien, mon cher Abel, et nous pouvons tout nous dire.

Constance répétait là, à sa manière et à son point de vue, ce que la duchesse avait dit à Raoul. « On peut tromper un petit enfant *pour son bien ;* on ne peut répondre à toutes ses questions ; mais, quand on trompe sa femme, on l'avilit ou on s'avilit soi-même. »

Constance ne parut pas s'apercevoir de son trouble et reprit, comme s'il elle eût pourtant deviné : —Mais je ne crois pas nécessaire de s'arracher l'un à l'autre des aveux inutiles. Si vous me voyez souffrir quelquefois... d'une migraine ou d'un malaise quelconque, j'aime mieux que vous ne me questionniez pas : ce serait ajouter à ma petite souffrance le chagrin qu'elle vous cause. N'est-ce pas puissamment raisonné ? ajouta-t-elle avec un sourire qui déchira le cœur de son fiancé.

Raoul obtenait, cependant, le résultat que bien d'autres, à sa place, eussent vivement souhaité. Constance déliait délicatement sa conscience de l'affreuse crainte d'avoir à se confesser ou à mentir. Il avait dit à la Mozzelli qu'il redoutait plus, de la part de sa fian-

cée, une confiance aveugle qu'un ferme appel à sa loyauté ; mais il reconnaissait maintenant que la confiance d'une femme comme Constance n'avait rien de puéril, et qu'en la lui restituant malgré ce qu'elle savait ou pressentait du passé, elle faisait plus pour lui qu'il ne pourrait jamais faire pour elle.

Constance parut être heureuse du retour d'Abel, de la fin de ses fatigues et de ses travaux ; elle lui fit mille questions affectueuses sur lui-même, sans qu'aucune portât sur la plaie secrète. Néanmoins, à chaque instant, il se croyait interrogé sur ce point et s'effrayait. Puis tout aussitôt il s'affligeait de s'être trompé. Il y avait entre eux une muraille, une montagne, une mer. Constance avait été cent fois plus tendre et plus abandonnée dans ses lettres qu'elle ne l'était auprès de lui. Il ne retrouvait même plus l'expansion, l'attendrissement, le regard et l'accent du passé.

Il demanda en tremblant s'il lui était permis de revenir le lendemain.

— Sans doute, répondit Constance, demain et toujours.

Le mariage ne semblait donc pas avoir été, un seul instant, remis en question. Raoul commença à croire fermement que la duchesse ne s'était pas trompée, et que les souvenirs de Constance étaient si vagues qu'elle-même les prenait pour des rêves. Les jours suivants, elle lui témoigna la même amitié ; mais il semblait que son état de langueur lui eût fait oublier le langage et jusqu'au nom de l'amour. Raoul n'osait s'en

plaindre, et chaque jour il en souffrait davantage; Constance reprenait ses forces, et son âme ne se relevait pas. Raoul retomba dans ses perplexités.

Un matin, la tante le prit à part.

— Je t'ai mal conseillé, lui dit-elle, en te recommandant de ne jamais lui parler des femmes dont tu as pu t'occuper plus ou moins dans tes voyages. Si tu lui es resté fidèle, comme je le crois à présent, car je vois que tu l'aimes plus que jamais, tu feras bien de le lui dire. Elle a peut-être des inquiétudes. Quelqu'un lui aura parlé de toi légèrement. Cette Sophie Mozzelli est une bonne fille, mais si folle! Elle lui aura raconté quelque cancan. Enfin, Constance est triste, cela est sûr; plus triste que malade, et il faut la sortir de là. Voyons, tout de suite, aujourd'hui même, tâchons de l'amener à te questionner; ou bien je prendrai ça sur moi, si tu veux, comme si je plaisantais, et tu profiteras de l'occasion pour te défendre bien sérieusement.

Raoul recula avec effroi devant cette dissimulation préméditée.

— Vous avez entendu Constance elle-même, répondit-il, assurer qu'il valait mieux ignorer les petites souffrances l'un de l'autre. Moi, j'ai beaucoup souffert loin d'elle... Elle paraît désirer que je ne lui en parle pas.

Cécile Verrier insista. Raoul était fort gêné pour s'entendre avec cette vieille fille qui ne comprenait rien aux orages des passions, et dont l'esprit peu cultivé

avait une droiture invincible, une moralité douce dans la forme, absolue et quelque peu farouche dans le fond. Elle était bienveillante à l'excès par ignorance du mal auquel il lui était horriblement difficile de croire ; mais quand elle l'avait constaté, elle ne pouvait transiger, et Raoul tremblait de se confesser à elle bien plus que de se confesser à Constance. Il ne comptait pas s'excuser vis-à-vis de celle-ci, mais il comptait sur les flammes de son amour pour la consoler. Cécile Verrier n'était accessible à aucune éloquence et n'admettait aucune défaite. Elle força Raoul dans ses derniers retranchements, et, ne pouvant l'amener à ce qu'elle conseillait, elle se leva épouvantée en s'écriant :

— Ah ! malheureux, tu es coupable, tu l'as trompée !

Elle ne voulut rien écouter, et fut de glace avec lui pendant le reste de la journée. Constance feignit de ne pas s'en apercevoir ; mais elle devina bien ce qui s'était passé, et Raoul vit qu'elle le devinait. Tout cela était d'une singulière amertume pour lui. Après dix années d'amour et d'espérance, il arrivait à la réalisation du rêve de sa vie, et le bonheur fuyait consterné devant une tache qu'il n'était pas possible de faire disparaître.

Cécile le vit si triste qu'elle s'adoucit, et, revenant à son idée :

— Voyons, voyons, dit-elle, il faut en finir ! J'ai pensé à tout cela. Je n'ai pas dormi de la nuit. J'ai prié l'âme de mon frère, et elle m'a parlé. Il faut sauver Constance qui dépérit ; tout est là. Il faut la trom-

per; tant pis pour toi! Je ne veux pas savoir tes vilaines histoires, et je ne veux pas qu'elle y croie. Elle en mourrait! Je vais t'attaquer devant elle, et tu feras serment que tu n'as jamais pensé qu'à elle. Si tu es forcé de mentir, c'est ta faute; mais elle te croira, et, au nom de son père, je te commande de lui rendre le repos.

Raoul hésita longtemps, mais Constance, après quelques jours d'animation, était retombée. Elle dépérissait, en effet, et Cécile était outrée de voir que, pour la sauver, il ne voulût pas se mettre mal avec lui-même. Elle l'accusait d'être orgueilleux.—Moi qui n'ai jamais rien fait de mal, disait-elle, je me damnerais pour ma nièce, et toi qui es coupable, tu crains de l'être un peu davantage.

Il céda. Il subit l'interrogatoire de la tante en présence de Constance, et il fit le serment qu'elle exigeait. Ce fut la plus atroce torture qu'il eût encore éprouvée. Il n'avait jamais trahi la vérité, et il en était fier. Il se crut déshonoré et resta quelques instants sans pouvoir lever les yeux sur Constance. Quand il la regarda, il la vit pâle comme la mort. Il s'élança vers elle et tomba à ses genoux. Mais elle l'empêcha de parler.

— Ne craignez rien, lui dit-elle, c'est un battement de cœur qui m'a pris; mais voilà que ça se passe. Pardon! vous me parliez donc? Depuis cinq minutes, j'étais sourde comme pendant ma maladie. De quoi donc avez-vous causé?

— Constance, s'écria Abel, ah! tu es sublime, toi!

— Non, répondit Constance en pleurant : je t'aime !

C'était la première fois, depuis son retour, que Raoul entendait prononcer ce mot tant de fois écrit par elle. Il fut d'abord ivre de joie et de reconnaissance ; mais bientôt il retomba dans ses incertitudes et dans ses terreurs. Constance avait-elle refusé d'entendre un mensonge souiller les lèvres de son fiancé, ou, ce qui eût été plus féminin et plus vraisemblable, avait-elle écouté ce qu'elle croyait désormais être la vérité, en feignant de n'avoir pas eu besoin de ce serment solennel ? Était-elle maintenant tranquille, heureuse, guérie, ou désespérait-elle plus que jamais de croire ?

Dès que Constance fut seule avec sa tante, elle la gronda tendrement.

— Ah ! tante chérie, lui dit-elle, qu'as-tu fait ce soir ? Tu n'en sais rien, n'est-ce pas ? Tu as cru que j'étais jalouse, que je n'avais pas sujet de l'être, et tu as arraché un faux serment au plus honnête homme qui existe ! S'il ne me hait pas dans ce moment-ci, ce n'est pas ta faute. A sa place, je fuirais la femme qui me réduit à cette honte. Pauvre ami, comme il a dû souffrir ! Cela me déchirait le cœur de l'entendre.

Et, comme la tante se désolait d'avoir si mal réussi à lui faire un peu de bien, Constance ajouta :

— Rassure-toi, chère tante. A quelque chose malheur est bon. Ce supplice qu'il a enduré pour moi, c'est une grande chose, et cela m'aidera à une grande chose aussi, qui est de lui pardonner le passé.

— Je ne te comprends plus, dit la tante ; tu sais

qu'il a menti, et c'est pour ça que tu lui pardonnes ?

— Si un autre que lui m'eût menti, répondit Constance, je le mépriserais; mais lui, si amoureux de la vérité, il l'a trahie pour me rendre le repos, et c'est le plus grand sacrifice qu'il pût me faire, je sais cela !

— Tu disais que tromper la personne qu'on aime, c'est la rabaisser ?

— Ah ! quand il s'agit de lui, tout change d'aspect et de nom. Le mensonge dans sa bouche, c'est l'expiation !

— Allons, je vois, dans tout ça, que vous vous aimez toujours et que tu guériras vite.

— Ah ! ça, ma bonne tante, c'est une autre affaire. J'ai bien souffert, vois-tu !

— Mais de quoi? voyons ! Tu n'as jamais voulu t'expliquer, et je n'osais pas te questionner, moi; et, cependant, peut-être vaut-il mieux tout se dire à présent. Dis tout, je le veux !

— Tante, puisque tu veux le savoir, j'ai été assassinée !

— Qu'est-ce que tu dis? s'écria la tante effrayée et croyant à un accès de délire; allons, allons, ne parlons plus de ça, ça te fait du mal !

— Non, ça me soulagera, au contraire; laisse-moi parler, et n'aie pas peur. Abel est arrivé ici le soir que tu sais, au moment où la Mozzelli et la duchesse se disputaient un amant qu'elles avaient eu toutes deux dans la même quinzaine. Abel a sonné à la grille, et Sofia, courant à sa rencontre, lui a dit, — je l'ai entendu :

Ah ! c'est vous ! et la duchesse m'a dit, à moi : *C'est lui, Raoul Mahoult !*

— L'infâme ! s'écria Cécile Verrier en se levant et en faisant craquer les phalanges de ses longs doigts ; mais non ! c'est impossible ! tu as rêvé ça ! ça n'est pas arrivé ! Ces deux malheureuses se sont trompées ; elles ont cru reconnaître leur freluquet ; ce n'était pas lui ! A présent, je me souviens... la belle d'Évereux m'a expliqué, à mots couverts, je ne sais quoi, une méprise, un nom que tu as cru entendre, et c'était un autre nom. Elle ne connaissait pas Raoul, la Mozzelli non plus, je crois. Je ne comprenais rien à leurs explications : j'étais si inquiète de toi !... Enfin, ça n'est pas ; crois-moi, Constance, ça ne se peut pas !

— Écoute, reprit Constance. Dans le premier moment, j'ai senti un froid mortel me prendre au cœur, et j'ai dit à la duchesse : *Ça m'est égal !* Je me souviens d'avoir dit ce mot-là et de l'avoir pensé. Abel m'était devenu tout à coup aussi étranger que s'il eût été le mari d'une autre personne ; ça me faisait cet effet-là. La duchesse m'a quittée, et, revenant un peu à moi-même, j'ai dit comme toi : « C'est impossible ; elle se trompe ! » Je me suis levée, et, faisant le tour du berceau par derrière, j'ai été à la croisée du salon pour voir si c'était bien lui dont je croyais avoir reconnu la voix. Tiens, c'était à cette croisée-là ! elle était ouverte, avec la persienne fermée. Je ne pouvais pas voir, j'étais un peu trop bas, mais j'entendais parler ; j'entendais tout. Abel était seul avec la duchesse, pendant que la

Sofia me cherchait dans le jardin. Ce qu'ils se sont dit n'a pas duré cinq minutes; mais c'était la confirmation, la preuve de tout ce qui avait été raconté sans réticences par la Mozzelli, à mots couverts par la duchesse. La Mozzelli est revenue près d'eux, disant qu'elle ne me trouvait pas, et la duchesse est partie en lui répondant : Elle se sera en allée ; c'est ce qu'elle avait de mieux à faire! — Ah! oui, elle avait bien raison, c'est ce que j'aurais dû faire! mais je ne pouvais pas. Je sentais mes jambes roides comme si elles eussent été mortes. Je me suis traînée jusqu'au berceau. Je ne voulais plus écouter, mais je ne pouvais pas m'éloigner davantage. Je ne voyais presque plus clair. Je ne sais pas combien de temps je suis restée assise sur le banc. J'entendais, comme dans un rêve, la voix de la Mozzelli qui s'emportait, et celle d'Abel qui semblait plus tranquille. Je me sentais si faible que j'ai essayé de cueillir une poignée de sauge que j'avais remarquée auprès du banc et que j'ai respirée pour me faire revenir. Mais je n'avais plus d'odorat. Et puis, je suis devenue sourde et tout à fait aveugle. Je me suis dit : Il faut secouer cela; il ne faut pas mourir ici. Je me suis levée, la vie me revenait. J'ai revu le ciel, la lune sur les fleurs. J'ai entendu la mer. Je me suis trouvée heureuse comme quelqu'un qui va mourir et qui voit Dieu. Et puis j'ai senti que je tombais en arrière, et j'ai pensé à toi, ma tante! Je t'ai dit : Adieu, tante, je meurs; ce n'est pas ma faute, va!

XVII

Cécile Verrier n'avait pas pleuré une seule fois lorsque Constance était au plus mal. Elle était encore tendue, active, excitée, cherchant tous les moyens de la distraire ; mais, en écoutant le récit de cette funeste soirée, et en sentant passer en elle toutes les douleurs de celle qu'elle regardait et chérissait comme sa fille, elle fondit en larmes.

— Ah ! oui, tu disais bien ! s'écria-t-elle : ils t'ont assassinée ; ils se sont mis trois contre toi ; ils t'ont mis trois poignards empoisonnés dans le cœur ; et, à présent, tu es perdue, Constance, je le vois bien ! tu n'en reviendras pas ! Mais je te suivrai, et j'irai, avec toi, dire à ton père : Nous voilà, tu nous avais confiées à un ami, c'est lui qui nous a fait mourir !

— Tais-toi ! tais-toi, tante ! répondit Constance en embrassant avec tendresse sa vieille amie ; nous ne mourrons pas, Dieu ne le veut pas, et mon père nous commande d'aller jusqu'au bout. Ils veulent que nous pardonnions, et moi, je le leur ai juré, je pardonnerai ! Il faudra bien que tu fasses comme moi, puisque nous n'avons jamais eu qu'une volonté à nous deux, toi et moi.

— Pardonner ! dit mademoiselle Verrier exaspérée ; non ! nous allons partir demain. Je ne veux pas que tu revoies ce malheureux, c'est lui qui continue à te tuer. Quand tu ne le verras plus, tu l'oublieras. Ah !

si j'avais su plus tôt ce que tu m'apprends ! Il m'avait bien fait entrevoir des fautes, quelques petits caprices ; j'étais bien en colère, mais je n'avais pas compris : je croyais que ça s'était passé en paroles, en bouquets, en singeries, que sais-je ? et je ne savais pas au juste avec qui ! C'est affreux de penser que tu as pardonné à ces dévergondées, que tu les embrassais, que tu as parlé de les revoir !

— Elles ne sont pas coupables envers moi, dit Constance avec douceur ; elles ne savaient pas que leur Raoul était mon Abel. Quand j'ai parlé de les revoir, j'espérais être morte auparavant. Je croyais aussi que je ne pourrais jamais me décider à revoir Abel. Et puis j'ai pensé que je devais rester son amie et sa sœur. Il n'a péché que contre l'amante, et je voulais, dès le premier jour, lui dire, devant toi, qu'il ne fallait plus songer au mariage. Mais je l'ai revu, et il avait tant souffert ! et il a l'air de m'aimer encore tant, que je ne me suis pas senti le courage de l'humilier et de l'affliger. Comment allons-nous faire, ma tante ? Je ne l'aime plus et je l'aime toujours. Comment arranger ça ?

— Tu l'aimes comme un ami d'enfance, comme tu l'aimais avant de savoir les projets de ton père, voilà tout ! Mais ce n'est pas une raison pour épouser un homme que l'on n'aime qu'à moitié.

— Ah ! chère tante, je l'ai tant aimé depuis quatre ans ! Comment faire pour oublier quatre ans de confiance et d'adoration ! C'était une religion ! Dieu, mon père, Abel et toi, c'était toute ma vie.

— Eh bien, Dieu te reste, et moi aussi. Quant à *lui,* il faut qu'il s'en aille. Tu l'épouserais par générosité, et tu t'en repentirais. Vous seriez malheureux tous les deux pour toute la vie. Il faut rompre.

Constance était brisée de cet entretien. Elle supplia Cécile de la laisser à ses réflexions, sans rien conclure pendant quelques jours encore.

Mais Cécile Verrier ne pouvait se calmer. Héroïque et stoïque en face de la maladie et de la mort, elle flottait inquiète et comme éperdue dans les écueils de la vie. La sienne avait été si calme, si soutenue et si réglée; sa vieillesse, grâce à son frère, à Constance et à Raoul lui-même, avait été si douce, qu'elle ne se reconnaissait plus elle-même dans le trouble et dans l'imprévu.

Elle avait promis à Constance de ne rien dire à Raoul; elle n'y put tenir et lui révéla tout, l'accablant de reproches et tout aussitôt faiblissant, prête à pardonner, pourvu que Constance fût consolée.

— Raoul préféra la nécessité, ou plutôt la liberté de s'expliquer, à tout ce qu'il avait souffert du silence effrayant de sa fiancée. Il courut pour se jeter à ses genoux, mais elle demanda grâce se disant plus souffrante ce jour-là, et le médecin, qui arriva sur ces entrefaites, lui trouva de la fièvre et ordonna encore une fois le calme, qu'il était si difficile de voir renaître dans une pareille situation.

Raoul attendit encore des heures, des jours, deux mortelles semaines. Cécile était redevenue muette; mais Constance reprenait des forces, et sa santé refleu-

rissait à vue d'œil quand on la laissait à ses propres méditations. Il devenait évident que personne ne pouvait la consoler, et qu'elle craignait qu'on ne l'essayât sans autre effet que de la faire souffrir encore plus. L'initiative ne pouvait plus venir que d'elle seule. Elle le disait à sa tante, elle le faisait entendre à Raoul. Elle avait un grand parti à prendre. Il lui fallait pour cela toute sa santé morale et physique.—Attendez-moi, disait-elle. Bientôt, le plus tôt possible, je saurai ce que je peux obtenir de moi-même; je me raisonne et je prie! Ah! je ne perds pas mon temps, allez! je ne me ménage pas!

Raoul était douloureusement humilié du rôle passif qui lui était imposé, à lui, homme d'action et de volonté. Quand il ouvrait la bouche pour dire un mot, la tante attachait sur lui des yeux inquiets, ou invoquait les recommandations du médecin, ou encore brisait la conversation à la moindre apparence d'entraînement; et s'il s'en plaignait à elle dans le tête-à-tête, elle lui répondait avec amertume :

— Tu ne la trouves pas assez morte, tu veux l'achever, n'est-ce pas ?

Cette situation était intolérable pour lui. Il avait compté jusqu'au bout sur ses forces, sur sa parole nette, sincère et persuasive, sur son infatigable dévouement, sur l'assiduité de ses soins délicats et sur sa propre foi en lui-même. Il avait cru pouvoir réparer ou effacer tout, il se voyait paralysé. Cécile était là comme un gardien jaloux de sa nièce, ne permettant pas même qu'un verre d'eau lui fût présenté par

d'autres mains que les siennes, et ne laissant pas une parole arriver librement à ses oreilles. Raoul eût bien su déjouer ce zèle, qui lui semblait mal entendu ; mais Constance paraissait être complice de sa propre captivité morale, et le parti pris de ne pas le laisser se disculper faisait quelquefois au malheureux jeune homme l'effet d'un outrage. Avoir été un idéal, un dieu, dans la pensée d'une femme aimée, et n'être plus devant elle qu'un coupable réduit au silence, ou un assassin à qui l'on demande de ne pas porter le dernier coup, c'est une déchéance à laquelle le juste orgueil de Raoul ne pouvait se soumettre. Il tombait malade lui-même, la fièvre le minait, et sa fierté se refusait à la plainte. Il se disait bien portant; mais l'altération de ses traits fut bientôt remarquée, et Constance s'en émut.

— Il en mourra aussi, dit-elle à sa tante, et ce sera ma faute! Dieu sait pourtant que je fais de grands efforts pour oublier! Mais apparemment il faut faire plus que cela; il faut accepter. Hélas! je n'aurais pas voulu mentir, moi! J'espérais que, la santé revenue, je pourrais lui dire, en toute sincérité : « Je t'aime autant que s'il ne s'était rien passé. » Je sens que ce n'est pas encore vrai! mais il souffre, vois-tu, il dépérit à son tour, pendant que je renais. Ce qui me sauve le tue. Il ne sait plus attendre, prier et compter sur l'aide de Dieu. Les femmes qu'il a aimées lui ont désappris tout cela. Il faut le tromper, ma tante; il faut que je fasse pour lui ce qu'il a consenti à faire pour moi : un mensonge!

— Il faut, répondit la tante, faire comme tu crois que Dieu te conseille. Il n'y a que lui qui puisse nous éclairer dans la nuit où nous sommes tombées. Moi, j'ai beau prier, je n'ai pas ton esprit, je n'y vois plus. Prie et ensuite décide ! Ce que tu voudras, je le voudrai.

Constance pria avec ferveur et la foi lui fut rendue. Elle appela Raoul, elle lui demanda de parler, elle l'écouta sans le troubler ni le décourager par un geste de souffrance ou un regard de doute. Il parla avec une grande logique et une ardente conviction, ne s'excusant pas, s'abandonnant à la mansuétude de son juge, mais disant et prouvant que l'avenir serait sans nuage et sans tache. Cette preuve, il la montrait dans sa souffrance, dans ce qu'il avait enduré de honte, de remords et d'épouvante depuis deux mois. A moins d'être stupide ou insensé, il ne pouvait plus avoir qu'une volonté, un but, un besoin dans l'âme, c'était le bonheur de Constance, bonheur sans lequel sa propre vie devenait maudite et impossible. Constance fut vivement attendrie et se jeta dans ses bras, pleurant avec lui, et forçant Cécile à l'embrasser et à le bénir aussi. Elle sentit bien qu'elle l'aimait plus que tout au monde et qu'elle n'en pourrait jamais guérir.

Mais quand elle se retrouva vis-à-vis d'elle-même, la fascination s'envola et il lui sembla qu'elle ne l'aimait pas.

Puis elle chassa cette idée comme une suggestion de l'orgueil, et pria Dieu de l'en délivrer. Elle regarda comme un devoir de ne jamais la laisser rentrer dans

son esprit. Elle s'imposa d'écouter Raoul comme l'oracle de sa vie, de lui tenir compte de tout ce qu'il avait fait et voulait faire pour la guérir à jamais du doute. Elle pria sa tante, si elle-même doutait encore, de ne pas le lui dire. Elle fut adorable de tendresse, de soumission intellectuelle, de délicat enjouement avec son fiancé. Elle consentit à fixer le jour de leur mariage, se disant que quand elle aurait fait le serment d'aimer de toute son âme et de toutes ses forces, son âme trouverait de plus grandes forces pour aimer.

Raoul hâta le jour du mariage, non sans éprouver lui-même de secrètes angoisses. Il sentait encore de l'hésitation intérieure dans l'abandon qu'il implorait. Il eût voulu serrer dans ses bras une amante ivre de bonheur, et, si Constance l'eût exigé, il fût resté absorbé et enchaîné à ses pieds durant de nouvelles années d'épreuve. Mais la réputation de Constance exigeait que leur intimité atteignît son but et sa sanction religieuse. Il ne voulait plus la quitter d'un jour, afin qu'elle ne pût le soupçonner, et il ne pouvait pourtant pas continuer à la voir tous les jours sans la compromettre.

Docile et bonne, elle eût consenti à se marier à Nice; mais Raoul et sa tante avaient pris ce lieu en horreur, et cette maison de la Mozzelli, à laquelle Constance semblait s'attacher d'une manière étrange, leur apparaissait remplie d'amertumes et de visions sinistres. Constance consentit à retourner à Paris. On reçut les adieux du petit nombre de personnes que

l'on voyait, et on leur annonça le prochain mariage.

Au moment du départ, Constance, profitant d'un moment de solitude, se glissa sous le berceau de rosiers et s'assit sur le banc. Elle y resta pensive quelques instants, regardant la mer. Elle se sentait guérie, et elle se disait, comme autrefois la Sofia sur le lac de Garde : La vie est bonne et la tombe est morne. Mais, en repassant dans sa mémoire les circonstances de la *nuit du meurtre,* elle sentit au cœur une violente douleur physique, comme si elle recevait un coup de rasoir.

— Ce que c'est que l'imagination ! pensa-t-elle ; c'est une magie, mais souvent une magie noire, et il faudra s'en méfier.

Elle s'y abandonna pourtant comme à une jouissance cruelle qu'il lui plaisait de savourer pour la dernière fois ; elle se retraça très-vivement l'instant qu'elle avait raconté à sa tante, et où, prête à tomber anéantie, elle avait éprouvé une rapide sensation de bien-être extraordinaire, et elle pensa malgré elle : Eh bien, si la vie est bonne, la mort est bonne aussi... meilleure peut-être ! — Mais il ne faut pas penser à ça.

Elle se leva et cueillit, auprès du banc, un bouquet de sauge fleurie qu'elle arrangea en couronne et alla poser sur la tête de la Polymnie du salon. C'était comme un adieu et un souvenir laissé à la Mozzelli.

— Pauvre Sofia ! se disait-elle, elle est peut-être encore plus malheureuse que moi ! Elle ne peut pas pardonner.

Raoul vint lui dire que les chevaux étaient prêts

et qu'on n'attendait qu'elle. La tante accourait, impatiente de quitter la maison et le pays. Constance se hâta d'en sortir pour leur complaire, mais il lui sembla qu'elle eût été plus contente d'y rester seule à jamais.

Le mouvement du voyage dissipa vite ces impressions d'une volupté sinistre. Raoul était admirable de soins et de dévouement. Et puis, il n'avait pas le bonheur insolent d'un triomphateur : il était mélancolique, le plus souvent, comme on l'est dans les joies sérieuses, et c'était Constance qui s'efforçait de le rendre gai, quand elle croyait voir sa rêverie tourner à l'inquiétude et à la tristesse. La première réinstallation à Paris fut encore un sujet de distraction et de mouvement pour Constance. Ses amies vinrent la féliciter de sa guérison et de son mariage. Tous aimaient et estimaient Raoul dans le passé et l'admiraient dans le présent, pour son intelligence, son courage, sa fidélité. Il avait fait fortune sans oublier l'amour : c'est rare.

— Vous serez la plus heureuse des femmes, lui disait-on : riche, belle, aimée, que peut-on souhaiter de plus? Vous méritiez bien d'être comblée par la Providence; mais convenez qu'elle ne vous épargne pas les fleurs de la couronne !

Constance souriait, remerciait et croyait.

Mais, dès qu'elle était seule, elle éprouvait comme un froid qui lui serrait les dents.—J'ai peur de retomber malade, disait-elle à sa tante. Pourtant je dors, je mange, je ne souffre pas!

La tante consulta le médecin de la famille qui lui dit tout bas : — Il faut la marier. Il y a trop longtemps qu'elle aime un absent.

Dès lors Cécile se mit en cent pour hâter le mariage, acheter la dispense des premiers bans, inviter la famille et préparer la fête.

Quand on apporta à Constance sa robe de noces pour l'essayer, elle eut peur sans savoir de quoi.

On sonna, et elle tressaillit.

— Mon Dieu, est-ce que tu viens d'avoir ton hoquet nerveux ? lui dit prosaïquement et maternellement la tante.

— Je ne crois pas, dit Constance. C'est cette sonnette qui m'a surprise. Depuis un certain coup de cloche à la grille de là-bas, tu sais ! je ne me suis pas réhabituée à entendre sonner.

Un domestique entra pour dire que madame d'Évereux était au salon avec sa fille.

Constance pâlit et fut forcée de s'asseoir.

— Ah ! cette femme est effrontée ! s'écria la tante ; je ne veux pas que tu la voies ; je vais la renvoyer !

— Non ! dit Constance, pas devant sa fille ! Pauvre petite Julie, si douce et si aimante !

Elle alla embrasser mademoiselle d'Évereux et recevoir les félicitations de sa mère, qui resta cinq minutes, causant avec son aisance et son charme accoutumés, et qui se retira en invitant Constance à venir chez elle après son mariage.

— Il le faudra bien, dit Constance à Cécile quand la duchesse fut partie. Je ne veux pas qu'elle croie que je me souviens !

Enfin, le jour du mariage arriva, et jamais Constance ne parut plus belle et plus heureuse. Elle avait oublié. Raoul était ivre de joie intérieure. Il s'était senti religieux devant l'autel ; il avait juré avec son âme comme avec ses lèvres de justifier la confiance de sa femme trois fois sainte par l'amour, la douleur et le pardon.

Au moment d'entrer dans la chambre nuptiale, Constance embrassa sa tante et resta longtemps suspendue à son cou.

— Qu'est-ce que tu as donc? lui dit Cécile. Comme tu as froid ! tu me fais peur !

Constance suivit Raoul dans l'appartement qu'ils devaient désormais occuper. C'était celui que le père et la mère de Constance avaient habité pendant douze ans d'une paisible et religieuse union. Constance avait décidé, en perdant son père, qu'elle n'aurait pas d'autre chambre quand elle serait mariée, et, en attendant, elle l'avait entretenue avec soin sans y vouloir rien changer. Elle n'y entrait jamais qu'avec un sentiment profond de respect pour son passé et pour son avenir.

C'était une vaste pièce, assombrie comme toutes les autres, non-seulement dans le jour par les grands tilleuls du jardin, mais encore le soir, malgré les flambeaux, par la tenture en vieux cordoue sobrement lamée d'argent. M. Verrier avait eu le goût des

choses anciennes et solidement belles. Les dressoirs en chêne et le lit renaissance à colonnes sculptées garni de rideaux de damas gros vert, le meuble en tapisserie du temps de Louis XIV et les armoires de Boule, tout était riche, austère et confortable, sans viser à un ensemble d'époque, que nous confessons ne pas aimer non plus, attendu qu'il nous fait trop vivre dans la sensation d'un passé déterminé.

Raoul et Constance furent impressionnés par l'aspect de cette chambre et par les souvenirs qu'elle leur retraçait : Constance, très-émue, s'assit sans rien dire auprès de la cheminée, où flambait un feu clair. On était aux premiers froids. Raoul s'agenouilla près d'elle et se releva aussitôt, effrayé de sa pâleur et de la fixité de ses yeux attachés sur le fond de l'appartement.

— Tu souffres ? s'écria-t-il.

— Non, répondit-elle, ne bouge pas, regarde !

— Regarder quoi ?

— Mon père qui est là ! Tu ne le vois donc pas ?... Non ! Je rêve ! mais je le vois, il chasse deux femmes qui veulent entrer ici... Ah ! ces deux femmes !

Constance se leva, cherchant à se ravoir et à secouer cette hallucination. — C'est passé, dit-elle en souriant. Mais elle retomba sur le fauteuil et renversa brusquement la tête en arrière avec un profond soupir. Raoul la crut morte.

Aux cris de Raoul, Cécile Verrier accourut ; elle aussi crut à une catastrophe. — Cette fois, s'écria-t-elle, c'est bien fini. Elle a mieux aimé mourir que d'être à toi ! elle se sera empoisonnée !

La pauvre fille devenait folle ; mais déjà Raoul avait la certitude que Constance vivait et qu'elle n'était qu'évanouie. Elle revint à elle pour rassurer Cécile et lui jurer que, fût-elle la plus malheureuse des créatures vivantes, elle voulait vivre et vivrait pour elle.

Cependant elle souffrait d'une oppression que les tendres soins de sa tante et de son mari ne venaient pas à bout de dissiper. Elle ne se l'expliquait pas à elle-même ; elle était sous le coup d'une terreur étrange, frissonnant au moindre bruit, regardant avec surprise autour d'elle, et parfois s'attachant aux bras de sa tante comme pour la supplier de ne pas la laisser seule avec Raoul.

Raoul, qui l'observait douloureusement, comprit l'étendue de leur malheur à tous deux. Il parla d'aller chercher le médecin.

— Non ! non ! ce serait ridicule, lui dit Constance. Je ne suis pas assez malade pour cela. Et elle revint à la prière détournée qu'elle avait si souvent faite à Nice : « J'aurais seulement besoin de repos. »

Raoul lui baisa respectueusement les mains, et, désespéré, mais sans montrer ni effroi ni dépit, il la laissa seule avec sa tante. L'infortuné roula toute la nuit dans sa tête les idées et les projets les plus sombres. Si Constance avait horreur de lui, pourquoi lui avait-elle laissé croire qu'elle avait tout pardonné et qu'elle l'épousait avec joie ? Était-ce par respect pour l'opinion, à cause d'elle-même, ou par dévouement envers lui qu'une rupture venant de la part

d'une telle fiancée eût à coup sûr compromis gravement dans la pensée de leur entourage ?

Il y avait de cela sans doute, Raoul ne se trompait pas ; mais il y avait eu autre chose de plus déterminant pour Constance ; elle l'aimait, et Raoul le sentait bien : mais de quel amour pénible et navré ! Elle avait voulu le rendre heureux, sans tenir compte d'elle-même, et la force physique ne secondait plus la force morale. Elle retombait dans les bras de la mort au moment de vouloir donner la vie à son amour.

Dès que le jour parut, Raoul courut chez le médecin. C'était un homme grave et religieux, l'ami de la famille. Il lui confia tout.

— Alors, je m'étais bien trompé, dit le vieillard : j'ai eu tort de hâter ce mariage. La cause du trouble physique est toute morale. C'est un combat intérieur d'une terrible énergie, et la pauvre nature humaine y succombe. Il faudrait être son frère pendant plus ou moins longtemps ; mais vous n'aurez pas ce courage.

— Je l'aurai, répondit Raoul ; et il retourna auprès de sa femme, qu'il trouva endormie et paisible.

— Laissez-moi seul avec elle, dit-il à la tante, qui avait dormi sur le sofa ; allez vous réposer.

— Non, répondit Cécile, non, je ne la laisserai pas seule avec toi ! Tue-moi, si tu veux, je ne sors pas d'ici.

— Eh bien ! restez, reprit Raoul. Quand elle s'éveillera, je lui parlerai devant vous : cela vaudra mieux.

— Parle-moi tout de suite, dit Constance, qui avait

entendu ; je suis forte à présent, je suis calme. Mais attends... ce que tu veux me dire, je le sais ! Écoute-moi, d'abord. Écoute-moi aussi, tante chérie. J'ai à me confesser !

« Je me suis crue une femme forte. J'ai pris mes bonnes croyances et mes sincères aspirations pour des facultés qui étaient en moi. Je vois que je ne suis qu'une pauvre fille nerveuse et impressionnable en qui l'esprit parle, veut et ne triomphe pas. Abel ! je t'aime pourtant de toute mon âme ! voilà qui est aussi vrai que le serment de fidélité que je t'ai fait hier devant Dieu et devant les hommes... mais... »

— Mais ce serment sincère t'a abusé toi-même, dit Raoul en l'interrompant. Tu as cru m'aimer de toute ton âme, tu le crois encore, puisque tu le dis ; mais cela n'est pas, quelque chose de plus fort que toi s'y oppose : c'est le souvenir, qui te revient plus terrible, au moment où tu crois l'avoir chassé !

— Eh bien, oui, c'est cela, dit Constance en se jetant dans ses bras et en fondant en larmes. Frère ! pardonne-moi ; je ne doute pas de l'avenir, je t'estime, je suis sûre de toi ! Mon cœur n'est pour rien dans cette peur que j'ai maintenant de tes caresses ; il t'appartient, rien ne le blesse ni ne le décourage quand il s'agit de toi ; et il est encore à toi si entier et si soumis, que je n'ai pas d'autre volonté que la tienne. Mais que veux-tu ! j'étais venue avec toi dans cette chambre, et je me suis sentie mourir ; non, quelque chose de pis ! je crois que j'ai eu des visions, le délire, et j'ai peur, à présent, si je ne m'accorde pas un peu

de répit et de pitié à moi-même, de devenir folle. Aie pitié aussi, toi! tu vois bien que tu m'es cent fois plus cher que ma vie; mais combien la tienne serait malheureuse si je perdais la raison! Ah! je suis humiliée d'avouer la faiblesse de mes facultés. Pendant quatre ans, j'ai si orgueilleusement compté sur elles! Je supportais l'absence, il n'y avait pas en moi accès au moindre doute, et j'avais fait de la douleur d'attendre, une espèce de joie divine qui me soutenait. J'aspirais à tes embrassements comme on aspire au ciel. Oui, je suis là pour ne rien cacher, et le mariage me donne le droit de tout dire. J'ai vécu si purement, j'ai lu tant de choses sérieuses, j'ai été si peu curieuse de celles qui ne le sont pas, j'ai voulu avec tant d'austérité savoir les mystères de la création et les desseins de Dieu sur nous, que j'ai appris, de vingt à vingt-cinq ans, ce que les filles sont censées ignorer. Eh bien, cette connaissance théorique n'avait mis aucun trouble dans ma vie. Je veux, me disais-je, que celui que j'aime trouve ma pensée aussi pure que mon cœur, et je ne rêvais que d'un baiser aussi fervent qu'une prière, d'une étreinte où nos âmes se confondraient : et cela, je me disais : nul autre homme au monde ne pourrait m'en faire savourer les délices. Je n'aurais pas pu aimer un autre homme que lui. Le baiser d'un autre homme ne m'effleurerait seulement pas. Si j'étais condamnée à le subir, je mourrais d'horreur et de dégoût auparavant.

« Oui, voilà ce que je me disais : ce que l'on appelle le plaisir sans amour, c'est une souillure pour

une âme élevée. Pardonne-moi, Abel, j'étais peut-être exagérée et trop rigide en voulant faire de mon instinct une loi de la conscience applicable à tous; mais c'est ce beau rêve qui m'a donné quatre ans de foi et de repos intérieur. Que veux-tu! les instincts entraînent les uns vers les plaisirs des sens, et les autres vers les joies de l'esprit. Si l'on pardonne aux premiers, il faut bien pardonner aussi aux autres. Dépendait-il de moi de ne pas croire à l'amour exclusif?

« J'y croyais! et si quelqu'un alors fût venu me dire : Vous êtes folle; une fille sans expérience peut croire cela pour son compte, et c'est tant mieux pour sa vertu! mais un homme est un être si différent qu'il ne peut pas subir la même loi et s'imposer la même retenue, un homme est entraîné, forcé par la nature à ne pas vivre sans femme, et l'idéal ne lui suffit pas. Eh bien! si l'on m'eût dit cela, j'aurais cru qu'on me trompait! J'aurais répondu : Si les tentations de l'homme sont plus fortes, comme sa force physique est aussi plus grande que la nôtre, et que l'éducation développe davantage son intelligence qui est sa force morale, il peut combattre ses passions avec des chances égales aux nôtres. Et, comme je te savais le plus intelligent et le plus moral des hommes, j'aurais, sans aucun orgueil en ce qui concerne mon propre mérite à tes yeux, répondu de toi comme de moi-même.

« Je m'étais trompée, cher Abel! Tu avais succombé à des séductions plus puissantes que mon souvenir. J'en ai été accablée et terrassée d'abord. Et puis, je me

suis reproché mon orgueil, car c'était de l'orgueil, cette fois, je ne devais m'en prendre de ta faute qu'à moi seule. J'avais eu, sans doute, dans l'âme, quelque langueur qui s'était communiquée à la tienne. Je t'avais peut-être écrit quelque lettre froide ou distraite... Je ne m'en souviens pourtant pas! »

— C'est que cela n'est pas! dit Raoul, rien ne m'excuse! Toutes les lettres que j'ai reçues de toi étaient adorables!

— Eh bien! il faut, reprit Constance, qu'il y ait eu, par suite de ce voyage imprévu en Angleterre, dont tu n'avais pas eu le temps de m'avertir, quelques lettres égarées. Tu auras pensé, malgré toi, que je te négligeais, que j'étais patiente jusqu'à la tiédeur, que sais-je! Toi, tu ne m'as pas écrit de Londres ni d'Édimbourg. Tu n'en avais pas le courage, tu ne voulais pas me tromper! J'aurais dû deviner cela, et me préparer au coup qui m'a frappée. Je n'ai été inquiète que de ta vie et de ta santé. Je ne te croyais pas dans un pays où je pouvais perdre ta trace. Enfin, j'ai péri par où j'ai péché, la confiance!

« Eh bien! qu'y faire! Nous avons eu tort de ne pas nous expliquer dans nos lettres, sur la notion que nous avions l'un et l'autre de la fidélité réciproque. Il est bien évident que nous différions là-dessus sans le savoir. »

— Non! s'écria Raoul, nous ne différions pas! Je pensais, je pense encore comme toi. Je ne suis pas sophiste et je n'ai jamais eu l'impudence de vouloir te prouver que j'avais d'autres droits que les tiens.

Des droits! peut-on, hélas! donner le nom de droit à la liberté que l'on a de s'avilir! Je me suis purement et simplement dégradé à tes yeux et aux miens propres! Je te l'ai dit en me confessant, Constance, et tu m'as admis à réparer, car tu ne nies pas la réhabilitation, toi, esprit religieux et sûr! mais je vois bien que si ta raison a admis cette possibilité, ton instinct l'a repoussée. L'amour, nous étions bien d'accord là-dessus, c'est l'idéal de l'égalité, puisque c'est le suprême effort vers l'assimilation des âmes, et quand cette égalité se dérange, la joie des âmes est troublée, l'enthousiasme chancelle; quelque chose qui alimentait le feu sacré manque tout à coup, et la flamme pâlit de part ou d'autre. Voilà ce qui est arrivé; je ne suis plus ton égal : formidable leçon pour l'homme qui voudrait s'attribuer les droits de l'impunité! La plupart du temps, le mariage est l'union d'une fille pure avec un homme cent fois souillé par la débauche; et, ici, où l'homme est un des plus rigides qui puissent se présenter à toi parmi ceux de son temps et de son âge, il y a encore une si grosse tache qu'il se trouve descendu d'un degré et qu'il n'est plus l'égal de sa compagne!

— Ne dis pas cela! s'écria Constance. Je ne veux pas que tu le dises!

— Je veux le dire, reprit Raoul avec force. Je dois constater ce qui est et ce qu'aucun préjugé masculin ne pourrait empêcher d'être. Ta générosité n'y peut rien non plus. Quelque effort que tu t'imposes pour ne pas te croire au-dessus de moi, tu as pris cette

place et tu ne pourrais la perdre qu'en te dégradant toi-même par une faute. Eh bien! Constance, réfléchis à ma situation vis-à-vis de toi! Je me suis dit : Je vais entrer dans le mariage avec une tache que ma femme voit et accepte. Me voilà son inférieur, à ses yeux comme aux miens. Si je n'eusse fait ma fortune moi-même, elle pourrait m'accuser d'une honteuse spéculation. Peut-être, au lieu d'oublier, se souviendra-t-elle chaque jour davantage. Peut-être arrivera-t-elle à me mépriser pour avoir accepté le rôle que je joue, et à s'entendre dire qu'elle est autorisée à me tromper pour me punir de l'avoir trompée le premier.

— Non! dit Constance offensée, tu ne t'es pas dit tout cela en pensant à moi!

— J'ai voulu me le dire comme tout homme raisonnable se le fût dit à ma place. J'ai voulu supposer le possible jusqu'au delà de ses limites; ce qu'il en reste d'acceptable est bien assez terrible, car il est certain que, dès le premier jour de notre union, une partie de ce que j'ai prévu et bravé se réalise. Tu ne retrouves pas la passion dans ton cœur. La pitié fait aujourd'hui tout ton amour, et mes caresses t'épouvantent jusqu'au froid de la mort! Ta sainte pudeur n'eût pas rougi dans les bras d'un homme pur. Elle se révolte, elle t'étouffe, elle t'étrangle la respiration en sentant venir à elle l'homme qui a connu d'autres plaisirs et à qui tu crois n'avoir rien de nouveau à faire éprouver. Ton imagination, amèrement frappée, croit voir autour de nous les spectres de tes rivales, et tu es humiliée de faire le plus grand sacrifice qu'une

vierge puisse offrir à un homme qui peut-être n'en sentira pas le prix, et qui se rappellera dans tes bras le plaisir que d'autres lui ont donné. Il faut toucher la plaie vive; c'est cela, n'est-ce pas, Constance?

— Hélas! répondit-elle en pleurant; c'est bien malgré moi, va! et jusqu'au dernier moment j'ai cru que ces spectres ne reviendraient pas.

— Ils sont revenus, reprit Raoul; je m'y attendais, je l'avais prévu. Aussi, je ne venais pas à toi avec l'imbécile vanité d'un homme qui croit charmer les démons par sa présence. Je venais, résigné et abattu comme aujourd'hui, pour te dire : Sois ma sœur aussi longtemps que tu voudras. Je n'ai aucun droit sur toi. J'ai risqué le bonheur et la dignité de ma vie entière en t'épousant malgré la lucidité de mon désespoir. Je puis être à jamais ton esclave et ta victime. Que pouvais-je faire de plus? dis, Constance, que pouvais-je faire de plus, moi en qui tu as reconnu de la fierté et de la dignité? moi qui crois, et tu le crois aussi, que l'homme doit avoir l'initiative de la volonté dans le mariage et ne le céder qu'à la persuasion?

« Imagine et invente quelque autre épreuve que celle que je subis en ce moment, je n'en connais pas, moi! Si tu en trouves, je m'y soumets! Si tu veux ne m'aimer réellement que dans quatre autres années, après m'avoir vu, tout ce temps-là, sous ton toit, ne vivre que pour toi seule, sans me plaindre ni me révolter, croiras-tu que ma faute est lavée? Tu vois, je t'ai parlé, à Nice, le langage de la passion. Il t'a émue, tu t'es crue persuadée, et, le lendemain déjà, tu te

disais — je l'ai bien senti — : « Ce qu'il m'a dit là, il l'avait dit à d'autres ! » Aujourd'hui, je te parle autrement ; je te parle presque froidement, en homme qui se prépare, non à l'ivresse de la possession, mais à des années d'expiation et de respect absolu. »

— Ah ! tu es un ange ! s'écria Constance, et moi, je suis une ambitieuse ! Je demandais plus que je ne mérite !

— Non ! répondit Raoul, je ne veux pas que tu demandes moins et que ton ambition se contente d'un amour que tu ne sentirais pas à la hauteur du tien ; je ne veux pas d'une affection résignée et mélancolique. Je veux ce que tu as de plus ardent et de plus suave dans le cœur. Je sens que je le mérite déjà (car j'ai déjà souffert le martyre), mais que tu ne pourrais pas me donner encore la félicité que je rêve. J'attendrai, Constance, j'attendrai ! Laisse-moi dire seulement que je ne veux pas désespérer, parce qu'il est impossible de désespérer, quand on est un homme de cœur et qu'on se sent plus fort que la fatalité. Ce n'est pas parce qu'on a faibli une fois qu'il est inévitable de faiblir encore ; cela est bon pour ceux qui chérissent leurs faiblesses ; mais quand on les déteste fortement, on les écrase si bien qu'on les efface. Ne vois-tu pas que j'ai résisté à tout, depuis notre malheur ? Et moi, n'ai-je pas senti cent fois qu'un orgueilleux vulgaire eût devancé ton arrêt et se fût enfui pour se dérober à tes reproches, à ton indifférence, à sa propre honte ? J'ai pourtant de l'orgueil, tu le sais ; eh bien, j'ai bu la honte jusqu'à la lie. J'ai enduré la mortelle con-

trainte d'assister à tes efforts impuissants pour revenir à moi. Et puis... quelque chose de plus horrible encore, je t'ai vue souffrir, et je sais que tu souffres toujours, et que c'est moi qui en suis la cause! Je sais qu'il y a en moi un homme que tu plains, que tu aimes, que tu consoles, et un autre homme qui ne te semble plus à toi et qui te fait peur, comme un étranger qui voudrait s'introduire par force ou par ruse dans ton intimité. Et pourtant, je suis là, moi, assistant à ma propre dégradation et ne voulant pas que ta pitié me trompe pour m'en épargner l'horreur. Est-ce là un faible amour, celui qui appelle le châtiment au lieu de s'y soustraire, et qui, au lieu de dire : Je serai avili par le pardon, demande l'épreuve et endure sans aigreur la méfiance qui l'impose?

— Eh bien! tu as raison, dit Constance avec résolution, et j'accepte ce que tu dis là. Non! je ne veux pas te pardonner, parce qu'en effet le pardon est une chose humiliante quand il n'est pas la réconciliation de tout l'être qui l'accorde. Je te donnerai le temps que tu demandes, et nous serons deux tendres amis jusqu'au jour où tu seras bien sûr que mon amour n'est pas de la pitié, mais de l'enthousiasme et du respect, comme autrefois. Ce jour viendra bientôt, je le sens! Moi aussi, je t'ai mis en méfiance de mon amour, car, sans le vouloir, je me suis cruellement vengée! Nous avons donc à faire justice de nos torts mutels! Demandons à Dieu qu'il nous les pardonne à tous deux, et qu'il nous rende l'idéal sans lequel, pas plus que moi, tu ne peux vivre!

Raoul emmena sa femme à la campagne, où elle désirait passer l'hiver dans ses terres, et où il sentait bien qu'elle avait besoin de se retrancher contre les prévenances de la duchesse et le retour possible de la Mozzelli. Ils ne reparurent à Paris qu'au bout de deux ans. Constance était alors éblouissante de fraîcheur et de beauté, et la bonne Cécile berçait une petite fille toute rose qu'elle s'imaginait avoir mise au monde.

Constance, alors, écrivit à la Mozzelli :

« Soyez heureuse, chère amie, car je le suis, et je vous aime. »

Elle ne la revit pourtant pas, et s'éloigna doucement de la duchesse, qui n'insista qu'autant qu'il le fallait pour sauver les apparences.

Constance est heureuse en effet; son mari a souffert plus longtemps qu'elle. Pendant longtemps, au milieu des plus ardents transports de sa reconnaissance pour elle, il a senti l'aiguillon du remords, et cette comparaison qu'elle avait tant redoutée s'établissait tellement à son avantage dans la pensée de Raoul, qu'elle eût béni la faute de celui-ci, si elle n'eût été jalouse que par vanité. Mais ce n'est point là la jalousie des belles âmes; elles sont humbles et un peu craintives. Il est dangereux de les froisser, et Raoul avait été bien près de voir celle de Constance se briser sans retour dans la nuit du meurtre.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

ŒUVRES

DE

GEORGE SAND

ŒUVRES
DE
GEORGE SAND

NOUVELLE ÉDITION

Format grand in-18

André	1	vol.
Antonia	1	—
La Confession d'une jeune Fille	2	—
Constance Verrier	1	—
La dernière Aldini	1	—
Elle et Lui	1	—
La Famille de Germandre	1	—
François le Champi	1	—
Indiana	1	—
Jacques	1	—
Jean de la Roche	1	—
Laura	1	—
Lettres d'un Voyageur	1	—
Mademoiselle la Quintinie	1	—
Les Maîtres mosaïstes	1	—
Les Maîtres sonneurs	1	—
La Mare au Diable	1	—
La Marquis de Villemer	1	—
Mauprat	1	—
Monsieur Sylvestre	1	—
Mont-Revêche	1	—
Nouvelles	1	—
La Petite Fadette	1	—
Tamaris	1	—
Théatre complet	4	—
Théatre de Nohant	1	—
Valentine	1	—
Valvèdre	1	—
La Ville noire	1	—

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

TAMARIS

PAR

GEORGE SAND

TROISIÈME ÉDITION

ATHENÆUM
LIBRARY
LIVERPOOL.

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

Tous droits réservés

AU DOCTEUR H. VERGNE.

A BEAUREGARD

Mon ami, ce n'est pas vous qui me reprocherez de vouloir farder la nature et dépasser la vraisemblance dans les sentiments exprimés par le narrateur de cette histoire. Vous n'en auriez pas le droit, vous qui n'avez jamais compris le bonheur que dans le dévouement.

GEORGE SAND.

Nohant, 10 janvier 1862.

TAMARIS

I

En mars 1860, je venais d'accompagner de Naples à Nice, en qualité de médecin, le baron de la Rive, un ami de mon père, un second père pour moi. Le baron était riche et généreux; mais je m'étais fait un devoir de lui consacrer *gratis* les premières années de ma carrière médicale : il avait sauvé ma famille de plus d'un désastre, nous lui devions tout. Il se vit contraint d'accepter mon dévouement, et il l'accepta de bonne grâce, comme un grand cœur qu'il était. Atteint, deux ans auparavant, d'une maladie assez grave, il avait recouvré la santé en Italie; mais je lui conseillai d'attendre à Nice les vrais beaux jours

de l'année pour s'exposer de nouveau au climat de Paris. Il suivait ma prescription; il s'établissait là pour deux mois encore et me rendait ma liberté, dont, au reste, la privation s'était peu fait sentir, grâce au commerce agréable de mon vieux ami et au charme du voyage. Ayant quelques intérêts à surveiller en Provence, une petite succession de famille à liquider pour le compte de mes parents, établis en Auvergne, je m'arrêtai à Toulon et j'y passai trois mois, durant lesquels se déroulèrent les événements intimes que je vais raconter.

M. de la Rive ayant déjà fait un séjour forcé de plusieurs semaines dans cette ville au début de son voyage, je m'étais lié avec quelques personnes, et le pays ne m'était pas complétement étranger. Parmi ces amitiés passagèrement nouées, il en était une dont le souvenir m'attirait particulièrement, et j'appris avec un grand plaisir, dès mon arrivée, que l'enseigne la Florade était passé lieutenant de vaisseau, et se trouvait à bord du navire de guerre la *Bretagne*, dans la rade de Toulon. La Florade était un Provençal élevé sur la mer et débarrassé en apparence de sa couleur locale, mais toujours Provençal de la tête aux pieds, c'est-à-dire très-actif et très-vivant d'esprit, de sentiments, de caractère et d'organisation physique. C'était pour moi un type de sa race dans ce qu'elle a de meilleur et de plus distingué. J'ai connu peu de natures aussi heureusement douées. Il était plutôt

petit que grand, bien pris, large d'épaules, adroit et fort; la figure était charmante d'expression, la bouche grande, ornée de dents magnifiques, la mâchoire un peu large et carrée, sans être lourde, la face carrée aussi, les pommettes hautes, le cou blanc, fort et admirablement attaché, la chevelure abondante, soyeuse, un peu trop frisée malgré le soin qu'il prenait de contrarier ce caprice obstiné de la nature; le nez était petit, sec et bien fait, l'œil d'un cristal verdâtre, clair et perçant, avec des moiteurs soudaines et attendries, des sourcils bruns bien arqués, et autour des paupières un large ton bistré qui devenait d'un rose vif à la moindre émotion. C'était là un trait caractéristique, moyennant lequel on eût pu le spécifier dans un signalement et que je n'ai vu que chez lui : bizarrerie plutôt que beauté; mais ses yeux y gagnaient une lumière et une expression extraordinaires. Sa physionomie en recevait cette mobilité que j'ai toujours aimée et prisée comme l'indice d'une plénitude et d'une sincérité d'impressions rebelles à toute contrainte et incapables de toute hypocrisie.

Tel qu'il était, sans être un fade ou insolent joli garçon, il se faisait remarquer et plaisait à première vue. Ses manières vives, cordiales, un peu turbulentes, et empreintes à chaque instant d'une sensibilité facile, répondaient au charme de sa figure. Son intelligence rapide, nette, propre à chercher et à

retenir, — deux facultés généralement exclusives l'une et l'autre, — faisait de lui un excellent marin qui eût pu être aussi bien un artiste, un industriel, un avocat, un colonel de hussards, un poëte. Il avait cette espèce d'aptitude universelle qui est propre aux Français du Midi, race grecque mêlée de gaulois et de romain ; intelligences plus étendues en superficie qu'en profondeur, on peut dire qu'elles ont pour ver rongeur, et souvent pour principe de stérilité, leur propre facilité et leur fécondité même.

Heureusement pour Hyacinthe de la Florade, car il était gentillâtre et supprimait de son plein gré la particule, il avait été jeté de bonne heure, par la force des choses, dans une spécialité qui dominait tout caprice. Quoiqu'il sût assez bien dessiner et qu'il chantât d'une voix charmante et d'une manière agréable, bien qu'il fît des vers à l'occasion et qu'il lût avec ardeur et pénétration toute espèce de livres, bien qu'il possédât quelques notions des sciences naturelles et qu'il eût le goût des recherches, il était marin avant tout; son cœur et son esprit s'étaient mariés d'inclination, comme son corps et ses habitudes, avec *la grande bleue,* c'est ainsi qu'il appelait gaiement la mer.

— Je sais très-bien, disait-il, que notre beau siècle a tout critiqué, et que la critique n'est plus que l'enseignement du dégoût de toutes choses. Vous autres

jeunes gens de Paris, blasés sur tous les plaisirs qui vous provoquent, vous riez volontiers d'un homme de mon âge (la Florade avait alors vingt-huit ans) qui aime avec passion la plus austère, la plus perfide, la plus implacable des maîtresses... Vous croyez que c'est là une brute, avide d'émotions violentes, et j'ai connu un homme de lettres qui me conseillait de me faire arracher une dent de temps à autre pour assouvir ce besoin de situations critiques et désagréables. Selon lui, c'était bien plus commode et plus prompt que d'aller chercher les détresses et les épouvantes à trois mille lieues de chez soi. Moi, je vous dis que ces esprits dénigrants sont des malades hypocondriaques, et qu'il leur manque un sens, le sens de la vie, rien que ça!

La Florade raisonnait de même à l'égard de ses autres passions. Il se faisait une sorte de point d'honneur d'en ressentir vivement tous les aiguillons. Il aimait et choyait en lui toutes les facultés du bonheur et de la souffrance. Il regardait presque comme une lâcheté indigne d'un homme la prudence qui s'abstient et se prive par crainte des conséquences d'un moment d'énergie. Il ne voulait pas maîtriser ni dominer la destinée; il était fier de l'étreindre et de sauter avec elle dans les abîmes, disant qu'il y avait plus de chances pour les audacieux que pour les poltrons, et que peu importait de vivre longtemps, si on avait beaucoup et bien vécu. Ce sys-

tème n'allait pas jusqu'aux mauvais extrêmes. Il avait une sincère, sinon scrupuleuse notion du bien et du mal, et, sans y réfléchir beaucoup, il était préservé du vice par son tempérament d'artiste et ses instincts généreux; mais il n'en est pas moins vrai que, emporté par de bouillants appétits et se prescrivant à lui-même de ne jamais leur résister, il amassait sur sa tête des orages très-redoutables.

Mon ami la Florade n'était donc point un parfait héros de roman, on le verra de reste dans ce récit; mais, avec ses défauts et ses paradoxes, il exerçait sur ceux qui l'entouraient une sorte de fascination. Je la subissais tout le premier, cette influence un peu vertigineuse. J'étais jeune et je n'avais pas eu de jeunesse. Le devoir, la nécessité, la conscience, m'avaient fait une vie de renoncement et de sacrifices. Après des années d'études austères, où j'avais ménagé parcimonieusement mes forces vitales comme l'instrument de travail qui devait acquitter les dettes de cœur et d'honneur de ma famille envers M. de la Rive, je venais de passer deux ans auprès de ce vieillard calme, patient avec ses maux et doué d'un courage à toute épreuve pour vaincre la maladie par un régime implacable. En qualité de médecin, habitué à considérer la conservation de la vie comme un but, je tombais avec la Florade en pleine antithèse, et, tout en le contredisant avec une obstination vrai-

ment *doctorale*, je me sentais charmé et comme converti intérieurement par le spectacle de cette force épanouie, de cette ivresse de soleil, de cette intensité et de cette bravoure d'existence qui étaient si bien ce qu'elles voulaient être, et que tout caractérisait fortement : la figure, les idées, les paroles, les goûts, et jusqu'à ce nom horticole de la Florade, qui semblait être le bouquet de sa riante personnalité. Je le voyais presque tous les jours; mais, au bout d'une semaine, un incident romanesque nous jeta dans une complète intimité.

Je fus, en vue des affaires personnelles qui me retenaient à Toulon, engagé à consulter un propriétaire résidant non loin du terrain dont j'avais hérité, et qu'il s'agissait pour moi de vendre aux meilleures conditions possibles. C'était un ancien marin, officier distingué, qui avait créé une bastide et un petit jardin sur la côte, pour ne pas se séparer de la mer et pour se livrer à la pêche, son délassement favori.

L'endroit s'appelle *Tamaris*. C'est un des *quartiers* (divisions stratégiques du littoral) qui enserrent le petit golfe du Lazaret, à une lieue de Toulon à vol d'oiseau. Ce nom précieux de Tamaris est dû à la présence du tamarix narbonais, qui croît spontanément sur le rivage, le long des fossés que la mer remplit dans ses jours de colère [1]. L'arbre n'est pas

1. Par corruption, les géographes ont écrit quelquefois *Tamarin*, croyant traduire littéralement, et confondant le tamarinier (*tamarindus*)

beau : battu par le vent et tordu par le flot, il est bas, noueux, rampant, échevelé; mais, au printemps, son feuillage grêle, assez semblable d'aspect à celui du cyprès, se couvre de grappes de petites fleurs d'un blanc rosé qui rappellent le port des bruyères et qui exhalent une odeur très-douce. Une de ces grappes prise à part ne sent rien ou presque rien ; la haie entière sent bon. Il en est ainsi de la véritable bruyère blanche arborescente, qui, au mois d'avril, embaume tous les bois du pays.

J'avais pris une barque pour aller par mer à Tamaris. C'est le plus court chemin quand le vent est propice. J'abordai à la côte juste au pied de la bastidette de M. Pasquali. Je trouvai un homme entre deux âges, d'une aimable figure, d'une grande franchise et d'une obligeance extrême. Il avait peu connu le vieux parent dont j'héritais.

— C'était une espèce de maniaque, me dit-il ; il ne sortait plus depuis longtemps, et vivait là avec une espèce de fille naturelle...

— Qui a droit, je le sais, à la moitié du petit héritage. Il n'y aura pas contestation de ma part. Si elle veut acquérir l'autre moitié, je ne lui ferai certes pas payer ce qu'on appelle la *convenance*. C'est pour savoir en toute équité la valeur de cette portion de terrain que je suis venu vous consulter.

avec le *tamarisc*, qui appartient à une tout autre famille. Les géographes ne devraient jamais corriger les noms traditionnels.

— Eh bien, puisque vous êtes un bon garçon et un honnête homme, je prendrai les intérêts des deux parties. Cela vaut quinze mille francs. Mademoiselle Roque a de quoi payer comptant une portion de la somme. Avec le temps, elle acquittera le reste.

— C'est une honnête personne?

— Vous ne la connaissez donc pas?

— Pas plus que je ne connais la propriété.

— Vous n'êtes pas curieux!

— On m'a dit que l'endroit était triste et laid, et, quant à la fille, j'aurais cru manquer au savoir-vivre en allant faire une sorte d'expertise chez elle.

— Oui, vous avez raison; je vois que la Florade m'avait dit la vérité sur votre compte.

— Vous connaissez donc la Florade?

— Pardieu, si je le connais! il est mon filleul. Un charmant enfant, n'est-ce pas? une diable de tête! Mais, à son âge, je raisonnais un peu comme lui! Me voilà vieux, j'aime la pêche, je m'y donne tout entier. Vous, vous aimez la science... Au bout du compte, chacun en ce monde court à ce qui lui plaît, et il n'y a que les hypocrites qui s'y rendent en cachette.

Là-dessus, le franc marin me força d'accepter un verre d'excellent vin où il me fit tremper un pain frais de biscuit de mer.

— Je n'ai pas d'autre gala à vous offrir, me dit-il; car je n'ai pu aller à la pêche ce matin. Il y avait

page 57

encore trop de ressac dans mes eaux. Il faut aussi vous dire que je ne couche presque jamais ici. J'ai ma demeure au port de la Seyne, à une demi-heure de marche, sur l'autre versant de la presqu'île. Je viens tous les jours de grand matin visiter mes appâts et explorer mon quartier de pêche. Je fais une sieste, je fume une pipe, je me remets en pêche quand le temps est bon, et, au coucher du soleil, je retourne à la ville.

— Et vous ne laissez ici personne? Votre propriété est respectée durant la nuit?

— Oui, grâce aux douaniers et gardes-côtes qui sont échelonnés sur le rivage. Les gens du pays sont généralement honnêtes; mais nos sentiers déserts, nos bastides isolées les unes des autres par de vastes vergers sans clôture, tentent ce ramassis de bandits étrangers que la mer, les grands ateliers et les chemins de fer nous amènent. Vous voyez que tous nos rez-de-chaussée sont grillés comme des fenêtres de prison, et, si vous demeuriez ici, vous sauriez qu'on ne sort pas la nuit sans être bien accompagné ou bien armé. Malgré tout cela, on vole et on assassine; mais, avec un bon *revolver* et un bon casse-tête, on peut aller partout.

— Vous ne me donnez pas grand regret d'avoir dans vos parages une propriété à vendre au plus vite. Je n'aimerais pas à vivre sur ce pied de guerre avec mes semblables.

— Les bandits ne sont pas nos semblables, reprit-il. Mais venez donc jeter un coup d'œil sur nos rivages, et puis nous irons voir votre propriété.

Le terrain de la plage assez vaste qui se prolongeait vers le sud était plat et coupé d'une multitude de cultures à peu près toutes semblables : des plantations de vigne basse rayées de plantations d'oliviers et de larges sillons de céréales hâtives et souffreteuses; dans chaque enclos, une bastide généralement laide et décrépite. Celle de M. Pasquali était agréable et confortable; mais, placée au niveau de la mer, elle n'avait pas de vue, et, comme j'en faisais la remarque, il me dit :

— Vous ne connaissez pas le pays. Là où nous sommes, il ne paye pas de mine; mais vous ne le voyez pas. Je me suis planté au ras du flot, parce que j'y suis abrité du mistral par la colline, et parce que tout ce que j'aime dans la campagne, c'est l'eau salée, c'est le roc submergé et les intéressants animaux qui s'y cachent et qui me font ruser et chercher. Cependant, si vous aimez les belles vues, faisons deux cents pas un peu en roideur, et vous ne regretterez pas votre peine.

Nous gravîmes un escalier rustique formé de dalles mal assorties qui, de terrasse en terrasse, nous conduisit au sommet de la colline, tout près d'une maison basse assez grande et assez jolie pour le pays. Le toit de tuiles roses se perdait sous les

vastes parasols d'un large bouquet de pins d'Alep négligemment mais gracieusement jeté sur la colline. Au premier abord, ce dôme de sombre verdure enveloppait tout ; mais, en faisant le tour du parc, si l'on peut appeler parc une colline fruste, herbue, crevée de roches, et où rien n'adoucissait les caprices du sentier, on saisissait de tous côtés, à travers les tiges élancées des arbres, de magnifiques échappées de vue sur la mer, les golfes et les montagnes : au nord, une colline boisée que dépassait la cime plus éloignée du Coudon, une belle masse de calcaire blanc et nu brusquement coupée en coude, comme son nom semble l'indiquer ; à l'est, des côtes ocreuses et chaudes festonnées de vieux forts dans le style élégant de la renaissance ; puis l'entrée de la petite rade de Toulon et quelques maisons de la ville, dont heureusement un petit cap me cachait la triste et interminable ligne blanche sans épaisseur et sans physionomie ; puis la grande rade, s'enfonçant à perte de vue dans les montagnes et finissant à l'horizon par les lignes indécises de la presqu'île de Giens et les masses vaporeuses des îles d'Hyères. De ce côté, la vue, heureusement encadrée par les pins-parasols et les buissons fortement découpés, était si bien composée et d'un ton si pur et si frais, que je restai un instant comme en extase ; je n'avais rien trouvé de plus beau sur les rivages de Naples et de la Sicile. La grande rade, ainsi vue de haut, et par-

tout entourée de collines d'un beau plan et d'une forme gracieuse, avait les tons changeants du prisme. La houle soulevait encore quelques lignes blanches sur les fonds bleus du côté de la pleine mer ; mais, à mesure qu'elle venait mourir dans des eaux plus tranquilles, elle passait par les nuances vertes jusqu'à ce que, s'éteignant sous nos pieds dans le petit golfe du Lazaret, elle eût pris sur les algues des bas-fonds l'irisation violette des mers de Grèce.

— Voici, dis-je à mon guide, une des plus belles *marines* que j'aie jamais vues. Qui donc habite cette maison si bien située?

— Une jeune veuve avec un enfant malade a loué Tamaris pour la saison ; car c'est ici le véritable endroit, jadis appelé le *Tamarisc*, qui a donné son nom au *quartier*. La petite villa appartient à un de mes amis ; mais, dans nos pays, on ne loue aux étrangers que pour la mauvaise saison, puisque les étrangers ont la simplicité de croire à nos printemps, et on ne prend sa propre villégiature qu'à la fin de l'été.

J'observai que, si la nature était belle en ce lieu, le climat m'y semblait effectivement bien âpre, et mal approprié aux délicats organes d'une femme et d'un enfant.

— C'est rude mais sain, reprit M. Pasquali. L'enfant s'en trouve bien, à ce qu'il paraît. Quant à la mère, elle ne m'a pas semblé malade. C'est une jolie

femme très-douce et très-aimable. Et tenez! la voilà qui nous fait signe d'approcher.

En effet, une des fenêtres du rez-de-chaussée s'était ouverte, et, à travers les barreaux de fer, une gracieuse main blanche s'offrait à la main du vieux marin; une voix douce l'appela du titre de *cher voisin,* et on échangea des politesses cordiales. L'enfant sortit au même moment, et, comme je me tenais discrètement à l'écart, il vint autour de moi, ainsi qu'un oiseau curieux, babiller tout seul, faire des grâces, et finalement répondre à mes avances en grimpant sur mes épaules. La mère s'inquiéta sans doute, car j'entendis M. Pasquali lui dire :

— Oh! soyez tranquille; s'il le casse, il le raccommodera, c'est un médecin!

— Un médecin? reprit la mère. Oh! tant mieux! Je consulte pour lui tous les médecins que je rencontre, et je serai bien aise d'avoir son avis.

Elle sortit aussitôt et m'invita à m'asseoir sur la terrasse pavée de grands carreaux rouge étrusque et ombragée de plantes exotiques, qui est, dans le pays, l'invariable appendice de toute maison, si pauvre ou si riche qu'elle soit.

Il me sembla, en regardant cette femme, que je l'avais vue quelque part, peut-être dans les premières loges de l'Opéra ou des Italiens; mais M. Pasquali l'appelait d'un nom qui me dérouta : ce nom de *madame Martin,* qui s'accordait mal avec un type

confus dans mes souvenirs, ne me rappelait plus rien du tout.

Je ne la décrirai pas. Il est des êtres que l'analyse craint de profaner... Je dirai seulement qu'elle pouvait avoir trente ans, mais seulement pour l'œil exercé d'un physiologiste ; car il ne tenait qu'à elle d'en avoir vingt-cinq, tant sa démarche avait d'élégance et ses traits de pureté. Elle avait pourtant beaucoup souffert, on le voyait ; mais ce n'avait jamais été par sa faute, on le voyait aussi. Il y a tant de différence entre la trace des malheurs non mérités et celle des passions irritées ou assouvies!

Cette femme était belle et d'une beauté adorable. Une perfection intérieure toute morale semblait se refléter dans ses paroles, dans sa voix, dans son sourire mélancolique, dans son regard bienveillant et sérieux, dans son attitude pliée plutôt que brisée, dans ses manières nobles et rassurantes, dans tout son être chaste, aimant, intelligent et sincère. Telle fut mon impression dès le premier coup d'œil, et je n'ai pas eu lieu de changer d'opinion.

Comme j'hésitais à examiner son fils, alléguant qu'elle devait avoir un médecin, elle insista.

— Nous avons un excellent docteur, un ami, me dit-elle ; mais il est à Toulon. Cette campagne-ci est loin et d'un accès peu facile quand la mer est mauvaise. Il ne peut donc pas venir tous les jours, et il y a près d'une semaine que je ne l'ai consulté.

Voyez, je vous prie, en quel état est la poitrine de ce cher enfant. Il me semble, à moi, qu'il guérit; mais j'ai tant peur de me tromper!

L'enfant avait huit ans. Il était bien constitué, quoique frêle, et tous les organes fonctionnaient assez bien. Je demandai quel âge avait son père.

— Il était vieux, à ce qu'il paraît, répondit sans façon M. Pasquali. N'est-ce pas, madame Martin, vous m'avez dit qu'il était plus âgé que moi?

L'âge du père constaté, la débile structure de l'enfant me parut un fait organique dont il fallait tenir grand compte. Aucune lésion ne s'étant produite, on pouvait, avec des prévisions et des soins bien entendus, compter sur un développement à peu près normal.

— Ne songez qu'à le fortifier, dis-je à la mère; ne le mettez pas trop dans du coton. Puisque l'air vif et salin de cette région lui convient, c'est la preuve qu'il a plus de vitalité qu'il n'en montre. Il vivra à sa manière, mais il vivra, c'est-à-dire qu'il aura souvent de petits accidents qui vous affecteront, mais il les secouera par une force nerveuse propre aux tempéraments excitables, et peut-être sera-t-il mieux trempé qu'un colosse. C'est ici le pays des corps secs, actifs, cuits et recuits par les excès de température et mus par des esprits ardents et tenaces. Votre fils se trouve donc là dans son milieu naturel. Restez-y, si vous pouvez.

— Oh! s'écria-t-elle, je peux tout ce qu'il lui faut, je ne peux que cela! Merci, docteur, vous avez dit absolument comme notre médecin de Toulon, et vous m'avez fait grand bien. Vous n'êtes pas du Midi, je le vois à votre accent; mais êtes-vous fixé près d'ici? Vous reverra-t-on?

M. Pasquali lui expliqua ma situation, et lui dit à l'oreille un mot qu'elle comprit en me tendant la main avec grâce et en me disant encore d'une voix attendrie :

— Merci, docteur! Revenez me voir quand vous reviendrez chez mon voisin.

Cela signifiait : « Je sais qu'il ne faut pas vous offrir de l'argent; alors va pour une gratitude qui ne pèsera pas à un cœur comme le mien! »

— Quelle adorable femme! dis-je à mon guide quand nous nous fûmes éloignés; mais d'où sort-elle, et comment ne fait-elle pas émeute à Toulon quand elle passe?

— C'est parce qu'elle ne passe pas; elle ne se promène que dans les endroits où personne ne va. Elle ne voit et ne connaît, ni ne veut, je crois, connaître personne. Quant à vous apprendre d'où elle est, elle m'a dit qu'elle était née en Bretagne, et que son nom de demoiselle commençait par *Ker*, mais j'ai oublié la fin. Elle est veuve d'un vieux mari, comme vous savez, et elle l'est depuis peu, je crois. Elle ne parle jamais de lui, d'où on peut conclure qu'elle

n'a pas été bien heureuse. Elle paraît avoir une certaine aisance : elle a quatre domestiques, une bonne table, point de luxe; mais elle ne marchande rien. Je n'ai pas pu savoir la profession de son mari, ni si elle a des parents. Je n'ai pas cru devoir faire des questions indiscrètes. C'est une femme absolument libre, à ce qu'on peut croire, et ne songeant à rien au monde qu'à son enfant. Ils descendent quelquefois à ma baraque. Je les promène sur le golfe dans mon *passe-partout*. On me confie même le moutard pour le mener à la pêche. Enfin c'est une très-bonne personne, et son voisinage m'est agréable.

— Vous la voyez tous les jours?

— Je passe tous les jours à travers la propriété. Je n'ai pas d'autre sentier pour regagner la Seyne, à moins de faire un grand détour, et, dans ce pays-ci, où il n'y a ni murs d'enceinte, ni barrières, ni portes, on a droit de passage les uns chez les autres. Cela donne pourtant lieu à de grandes disputes quand on a des voisins fâcheux; mais, ici, ce n'est pas le cas. Toutes les fois que je passe, même bien discrètement, et le plus loin possible de la maison, la mère, l'enfant ou les domestiques courent après moi pour me faire politesse ou amitié. Mais allons voir votre héritage; c'est sur le chemin de la Seyne, à un petit quart d'heure de marche.

— Vous savez que je ne veux pas troubler cette pauvre cohéritière que je ne connais pas, et qui peut

bien avoir hérité des préventions de son père contre le mien, car, je vous l'ai dit, nous étions fort brouillés.

— Bah! bah! elle verra bien que vous n'êtes pas un diable. Je la connais fort peu, mais assez pour qu'elle ne me jette pas à la porte. Elle ne passe pas pour une mauvaise créature d'ailleurs; c'est une grosse endormie, voilà tout.

Et, comme j'allais questionner M. Pasquali sur cette personne dont j'ignorais l'âge, le nom et les mœurs, il détourna ma pensée vers un sujet sur lequel deux ou trois fois déjà il m'avait entamé.

— Parbleu! dit-il, il serait probablement bien facile de vous entendre avec elle. Si vous vouliez sa part, elle vous la céderait et s'en irait vivre dans son vrai pays. Pourquoi diable, ayant ici un coin de terre, n'y installez-vous pas vos vieux parents? Ils y vivraient peut-être plus longtemps que dans votre froide Auvergne : vous viendriez les y voir quelquefois, et je vous aurais pour assez proche voisin, ce qui ferait bien mes affaires, vu que vous me plaisez beaucoup.

Comme je discutais l'excellence de son climat, sur lequel il se faisait, au reste, peu d'illusions, nous passâmes au pied du fort Napoléon, l'ancien fort Caire, dont la prise assura celle de Toulon et fut le premier exploit militaire et stratégique du jeune Bonaparte en 93. Je ne pus résister au désir de gravir le talus rocheux qui nous séparait du fort à

travers les chênes-liéges, les pins et les innombrables touffes de bruyère arborescente qui commençaient à ouvrir leurs panaches blancs. Nous atteignîmes le sommet de la colline, et je contemplai une autre vue moins gracieuse, mais plus immense que celle de Tamaris, toute la chaîne calcaire des montagnes de la Sainte-Baume, la petite rade de Toulon et la ville en face de moi, à l'ouest une échappée sur les côtes pittoresques de la Ciotat.

— Montrez-moi la *batterie des hommes sans peur*, dis-je à M. Pasquali.

— Ma foi, répondit-il, j'avoue que je ne sais pas où elle est, et je doute que quelqu'un le sache aujourd'hui. Les bois abattus à l'époque du siége de Toulon ont repoussé, et, par là-bas, car ce doit être par là-bas, au sud-ouest, il n'y a que des sentiers perdus.

— Cherchons.

— Ah ! bah ! que voulez-vous chercher ? Les paysans ne vous en diront pas le premier mot. Vous ne vous figurez pas comme on aime peu à revenir sur le passé dans ce pays-ci.

— Oui, trop de passions et d'intérêts ont été aux prises dans ces temps tragiques. On craint de se quereller avec un ami dont le grand-père a été tué par votre grand-oncle, ou réciproquement.

— C'est précisément cela.

— Mais, moi, repris-je, moi qui n'ai eu ici personne

de tué, moi dont le père était soldat à la batterie des hommes sans peur, je tiens à voir l'emplacement, et, d'après ses récits, je parierais que je le reconnaîtrai!

— Eh bien, allons-y ; mais votre propriété?

— Ma propriété m'intéresse beaucoup moins. Je la verrai au retour, s'il n'est pas trop tard.

— Alors, reprit M. Pasquali, il nous faut descendre la côte en ligne droite et suivre le chemin creux de l'*Évescat*, parce que je suis sûr que les corps français républicains ont dû passer par là pour aller assaillir le fort, pendant qu'une autre colonne partie de la Butte-des-Moulins passait par la Seyne.

Nous suivîmes pendant vingt minutes le petit chemin bas, ombragé et mystérieux qu'il désignait, puis pendant vingt minutes encore un sentier qui remontait vers des collines, et nous entrâmes à tout hasard dans un bois de pins, de liéges et de bruyère blanche de la même nature que celui du fort. Un sentier tracé par des troupeaux dans le fourré nous conduisit à une palombière. Dix pas plus loin, pénétrant à tour de bras à travers des buissons épineux, nous trouvâmes les débris d'un four à boulets rouges et les buttes régulières bien apparentes de la fameuse batterie; les arbres et les arbustes avaient poussé tout à l'entour, mais ils avaient respecté la terre végétale sans profondeur qui avait été remuée et recouverte de fragments de schiste. Nous pûmes suivre,

retrouver et reconstruire tout le plan des travaux et ramasser des débris de forge et de projectiles. En face de nous, à portée de boulet, nous apercevions le fort à travers les branches; un peu plus loin, d'énormes blocs de quartz portés par des collines vertes avaient été soulevés par la nature dans un désordre pittoresque; puis, à la lisière du bois, une vallée charmante d'un aspect sauvage et mélancolique que le soleil bas couvrait d'un reflet violet; les montagnes, la mer au loin; autour de nous, un troupeau de chèvres d'Afrique couleur de caramel, gardées par une belle petite fille de cinq ans, qui, chose fantastique et comme fatale, ressemblait d'une manière saisissante à une médaille du premier consul.

— Impératrice romaine, m'écriai-je, que diable faites-vous ici?

— Elle s'appelle Rosine, répondit la mère de l'enfant en sortant des bruyères.

— Et comment s'appelle l'endroit où vous êtes?

— Roquille.

— Et la batterie?

— Il n'y a pas de batterie.

— Personne ne vient se promener dans ce bois?

— Personne; mais on vient là-bas chez moi pour boire de bon lait; en souhaitez-vous? Tenez, voilà une chèvre blonde qui me rapporte un franc par jour. *Croyez-vous que c'est là une chèvre!*

Le jour tombait, nous nous fîmes montrer un

sentier pour gagner la Seyne à vol d'oiseau. J'y pris congé à la hâte de mon aimable compagnon de promenade. Il rentrait à *son bord*, c'est-à-dire dans sa maison de citadin, et j'avais à me presser pour ne pas manquer le dernier départ du petit *steamer-omnibus* qui, à chaque heure du jour, transporte en vingt minutes à Toulon la nombreuse et active population ouvrière et bourgeoise occupée ou intéressée aux travaux des ateliers de construction marine.

A peine eus-je retrouvé la Florade, qui m'attendait sur le port avec une anxiété à laquelle je ne donnai pas en ce moment l'attention voulue, que je lui parlai de ma découverte et de l'abandon où j'avais trouvé la batterie des hommes sans peur; mais il était distrait, et il n'écoutait pas.

— Avez-vous enfin vu votre propriété? me dit-il.

— Non, je n'ai pas eu le temps.

— Ah! vous n'avez pris alors aucun renseignement sur la valeur de votre lot?

— Si fait! Est-ce que cela vous intéresse?

— A cause de vous... oui! Combien ça vaut-il?

— Quinze mille.

— Diable! c'est trop cher!

— Vous croyez? Moi, je n'en sais rien.

— Je ne discute pas la valeur, du moment que c'est le papa Pasquali...

— Auriez-vous par hasard l'intention d'acheter?

— Je l'avais, je ne l'ai plus.

— Que ne le disiez-vous? Vous auriez fait le prix vous-même.

— Moi, je n'y entends rien, et je m'en serais rapporté au parrain. Je m'étais imaginé que c'était une affaire de deux ou trois mille francs; mais la différence est trop grande. Je n'ai pas le sou, je n'attends aucun héritage, il n'y faut plus songer.

— Comment! m'écriai-je en riant, vous êtes Provençal à ce point-là, de penser déjà, vous, marin de vingt-huit ans, à l'achat d'un verger et d'une bastide! Si quelqu'un me semblait devoir être exempt de cette manie locale, c'est vous, le roi du beau pays d'imprévoyance.

— Aussi, répondit-il, n'était-ce pas pour moi... On a toujours quelque parent ou ami à caser;... mais n'en parlons plus, je chercherai autre chose. — Vous me disiez donc que la fameuse batterie était abandonnée? Je savais cela. J'y ai été, comme vous, à l'aventure, et j'ai vu avec chagrin que le caprice de la pioche du propriétaire peut la faire disparaître d'ici à demain. Les antiquaires cherchent avec amour sur nos rivages les vestiges de Tauroëntum et de Pomponiana; on a écrit des volumes sur le moindre pan de muraille romaine ou sarrasine de nos montagnes, et vous trouveriez difficilement des détails et des notions topographiques bien exactes sur le théâtre d'un exploit si récent et si grandiose! Aucune

administration, aucun gouvernement, même celui-ci, n'a eu l'idée d'acheter ces vingt mètres de terrain, de les enclore, de tracer un sentier pour y conduire, et de planter là une pierre avec ces simples mots : *Ici reposent les hommes sans peur!* — Ça coûterait peut-être cinq cents francs! — Ma foi, si je les avais, je me payerais ça! Il semble que chacun de nous soit coupable de ne l'avoir pas encore fait! Quoi! tant de braves sont tombés là, et l'écriteau prestigieux qui les clouait à leurs pièces n'est pas même quelque part dans l'arsenal ou dans le musée militaire de la ville?

— Ah! qui sait, lui dis-je, si, en présence d'un monument fréquenté par les oisifs, le charme serait aussi vif que dans la solitude? Je ne peux pas vous dire l'émotion que j'ai eue là. Je reconstruisais dans ma pensée une série de tableaux qui me faisaient battre le cœur. Je rétablissais la petite redoute, je revoyais les vieux habits troués des volontaires de la République, et leurs armes, et leurs groupes pittoresques, et leurs bivacs, et la baraque des officiers... peut-être la palombière qui est là auprès dans une petite clairière gazonnée.

— Et *lui!* s'écria la Florade, l'avez-vous vu, lui, le petit jeune homme pâle, avec son habit râpé, ses bottes percées, ses longs cheveux plats, son œil méditatif, son prestige de certitude et d'autorité déjà rayonnant sur son front, et cela sans orgueil, sans

ambition personnelle, sans autre rêve de grandeur que le salut de la patrie? La plus belle page, la plus belle heure de sa vie peut-être! Mais il est trop beau quand on le voit là, et la foule aime mieux le voir drapé et couronné sur les monuments grecs et romains de l'Empire!

Tout en causant avec le jeune lieutenant, je commis une grande faute que je me reprocherai toute ma vie. Je ne me bornai pas à lui parler du bon accueil que m'avait fait son parrain, je me laissai entraîner à lui parler avec enthousiasme de *la voisine* établie depuis peu au petit manoir de Tamaris. Je vis aussitôt ses yeux briller et ses paupières rougir jusqu'aux sourcils.

— Ah! ah! lui dis-je, vous la connaissiez avant moi?

— Je vous jure que je n'en ai jamais entendu parler. Il y a deux ou trois mois que je n'ai été voir Pasquali, et vous m'apprenez que le gaillard a une belle voisine; mais je vous réponds bien que, s'il en rêve la nuit, c'est sous la forme d'un poulpe caché entre deux roches. Voyons, voyons! parlez-moi de cette beauté mystérieuse : une grande dame, vous dites?

— J'ai dit l'air d'une grande dame; mais elle s'appelle d'un nom plébéien.

— Ça m'est bien égal! il n'y a pour moi de noblesse que celle du type. Une batelière est une reine, si elle a l'air d'une reine.

— Comment se nomme-t-elle?

— Qui?

— La batelière qui vous fait roi?

— Il n'est pas question d'elle. Parlez-moi de la voisine à Pasquali. Quel âge?

— Quarante-cinq ans, répondis-je pour me divertir de son désenchantement.

— J'y perdis ma peine.

— Quarante-cinq ans, c'est beaucoup, si elle les a, reprit-il ; mais, si elle a vingt-cinq ans sur la figure, c'est comme si elle les avait sur son acte de naissance.

— Comme vous prenez feu, mon petit ami ! Je vois que vous êtes comme tous ces rassasiés que vous méprisez tant. La plus belle des femmes est pour vous celle que vous rêvez.

— Oh ! ma foi, non, je vous jure que non ! La plus belle est celle qui me plaît ; mais, si vous êtes peintre, ce n'est pas ma faute ! Si vous me montrez un portrait qui me tourne la tête ! On peut s'éprendre à la folie d'un portrait. Cela se voit dans tous les contes de fées, et la jeunesse se passe dans le pays des fées. J'irai demain à Tamaris. Je suis sûr que Pasquali jure après moi, parce que je l'abandonne !

Le lendemain, il était à Tamaris ; il en revint sans avoir aperçu la dame. Elle était partie dès le matin en voiture, avec son enfant, pour une promenade dont M. Pasquali ignorait le but. Les devoirs du service ne permettaient pas à la Florade d'attendre

qu'elle rentrât. Il était désappointé, un peu rêveur, aussi contrarié que le permettait son caractère ouvert et riant.

— Il n'est pas possible, lui dis-je, que le regret de n'avoir pas vu cette inconnue vous pénètre à ce point. Cette aventure-là en cache une autre, n'est-ce pas?

— Ma foi, non! répondit-il. Parlons de la batterie des hommes sans peur.

— Ah! bien, c'est-à-dire ne me faites pas de questions!

Deux jours après, M. Aubanel, l'avoué, que je consultais pour ma vente, et qui était précisément le propriétaire de la bastide Tamaris, m'engagea à ne pas vendre mon terrain à mademoiselle Roque, la fille naturelle de mon défunt parent. Il motiva ce conseil sur ce que la pauvre héritière était bien capable de se faire illusion sur ses ressources, mais non de jamais rembourser.

Il m'est si odieux de me faire faire droit au préjudice d'une personne gênée, tant d'occupations plus intéressantes pour moi me rappelaient dans ma province, que j'eusse, à coup sûr, abandonné tout à mademoiselle Roque ou à mon ami la Florade, si cette mince affaire n'eût concerné que moi; mais ma famille, fière et discrète, était pauvre. Mon père n'était plus, et ma mère rêvait de ces quinze mille francs pour doter ma jeune sœur. Tout est relatif; cela avait donc de l'importance pour nous, et je ré-

solus de m'en rapporter entièrement aux sages avis de M. Aubanel. Je ne pus cependant me défendre de lui demander si mademoiselle Roque était une personne digne d'intérêt.

— Je n'en sais rien, répondit-il. Elle a été élevée si singulièrement, que personne ne la connaît. Et puis... Permettez-moi de ne pas m'expliquer davantage ; je craindrais de faire un propos hasardé. Voyez vous-même si elle vous intéresse.

— Je ne sais pas pourquoi elle m'intéresserait, répondis-je. Vendez mon terrain, et renvoyez-moi le plus tôt possible.

Une difficulté arrêtait M. Aubanel. La petite propriété perdait beaucoup à être divisée. Il eût voulu me faire acheter l'autre moitié, ou tout au moins persuader à mademoiselle Roque, dans notre commun intérêt, de vendre sa part indivise avec la mienne. Il me promit de s'occuper de cette solution, et me proposa de m'emmener à Tamaris, où il devait se rendre le jour même ; mais je n'étais pas libre. Je promis de l'y rejoindre le lendemain.

Je m'y rendis cette fois par la Seyne, dont le port est à l'entrée nord de la presqu'île ou promontoire du cap Sicier. Tamaris est sur le versant oriental.

Ce coin de terre, où j'ai tant erré depuis, et que je connais si bien à présent, est la pointe la plus méridionale que la France pousse dans la Méditerranée, car la presqu'île de Giens, auprès des îles d'Hyères,

est un doigt presque détaché, tandis que ceci est une main dont le large et solide poignet est bien soudé au corps de la Provence. Cette main s'est en partie fermée, abandonnant au flot qui la ronge deux de ses doigts mutilés, la presqu'île du cap Cépet, qui formait son index, et les îlots des Ambiers, qui sont les phalanges rompues de son petit doigt. Son pouce écourté ou rentré est la pointe de Balaguier, qui protége la petite rade de Toulon d'un côté, de l'autre le golfe du Lazaret et, par conséquent, le quartier de Tamaris. Ceci n'est pas une comparaison poétique : rien n'enlaidit la nature comme de comparer sa grandeur à notre petitesse; c'est tout simplement une indication géographique nécessaire pour dessiner à l'œil le mouvement d'un littoral labouré et déchiré par de grands accidents géologiques.

Cette presqu'île, tournée vers l'Afrique, n'a pas de nom qui la caractérise. Dans le Var, il ne faut pas beaucoup espérer retrouver l'orthographe des noms propres; chacun les arrange à sa fantaisie, et beaucoup de localités en ont plusieurs à choisir. Les cartes nouvelles sont, sur beaucoup de points, en plein désaccord avec les anciennes pour spécifier les criques, les calangues, les caps, les pointes, les écueils et les îlots. Il paraît que le cap Sicier lui-même, ce beau bastion naturel qui brise l'effort d'une mer furieuse, et dont le front, souvent couronné de nuages, préserve Toulon des vents de sud-ouest, a

perdu son nom. Conservons-le-lui quand même et donnons-le à tout le promontoire, d'environ trois lieues de long sur autant de large, qui s'étend de la Seyne à Saint-Nazaire, et de la route de Marseille à la pointe des Jonquiers.

Tamaris est situé dans la courbe décrite entre le pouce tronqué et l'index déchiré. On voit dès lors que de la Seyne, située à la jointure du poignet, j'avais peu de distance à parcourir pour m'y rendre par terre. Le petit chemin ondulé monte et descend, remonte et redescend et remonte encore. Un kilomètre à vol d'oiseau comporte toujours dans cette région un kilomètre en plus, quand il n'en comporte pas davantage. La presqu'île, si elle était dépliée sur un plan uni, occuperait peut-être une superficie quadruple de son emplacement maritime. Le département du Var n'a qu'une vallée, étroite et longue, de Toulon à Fréjus; le reste est une série de plis de montagnes et de gorges plus ou moins profondes, qui méritent à peine le nom de vallons, mais qui recèlent des beautés de premier ordre.

Dans une des parties encaissées de mon trajet, frappé de la brusque variété des zones de terrain fertiles ou désolées, je remarquai sur ma gauche une bastide si laide, que je me pris à rire. Dans ce pays du laid en fait de constructions, celle-ci devait remporter le prix; c'était une petite masse informe de bâtiments décrépits, plantée de travers et comme à

demi enterrée au beau milieu d un champ de blé : ni cour ni jardin; une façade sans entrée, soudée à un appendice complétement aveugle. En revanche, la façade avait quatre gros yeux carrés; mais, en regardant mieux, je reconnus que trois de ces fenêtres étaient peintes, et qu'une seule, fermée d'un volet, pouvait s'ouvrir.

Je ne sais pourquoi il est de ces gîtes insignifiants qu'on prend en horreur rien qu'à les regarder de loin et à rêver qu'on pourrait être forcé par un accident d'y entrer et d'y mourir.

—En voici un, pensai-je, où je voudrais mourir vite par exemple! Quelle créature humaine abandonnée du ciel et des hommes peut donc s'être résignée à vivre là, et quel insensé a pu faire édifier à ses frais une pareille demeure?

Les Provençaux sont fiers de leurs bastides, parce qu'ils ont les matériaux à discrétion, et que leurs yeux ne sont jamais attristés par les chaumes moussus et les pignons pittoresques du vieux temps français. Depuis l'époque gallo-romaine, je crois qu'ils ont toujours dû bâtir à l'instar caricaturé des villas de la campagne de Rome. Il semble que le moyen âge et la renaissance n'aient point passé par là, et que, de temps immémorial, on ait gardé, en l'abêtissant de plus en plus, la tradition imposée par la conquête. On a perdu l'art des parties en relief. Il était plus facile et plus prompt de percer les ouvertures

dans la muraille lisse, sans les rehausser par aucun filet en saillie. Soit : l'économie est une nécessité qui ne se discute pas ; mais le goût est autre chose, et celui des Provençaux, toujours entiché de la tradition romaine de la décadence, s'est vengé de la pénurie de sculpture par une atroce peinture imitant de la façon la plus grossière les angles en pierre de taille, les cordons d'architecture en saillie, et les reliefs d'encadrement des ouvertures. De plus, comme on est sous le ciel de la couleur, il en faut mettre partout, et les maisons sont badigeonnées des tons les plus faux ou les plus criards. C'est beaucoup quand on s'en tient au jaune d'ocre sale, qui est le moins voyant et le moins prétentieux. Quant aux reliefs, sous prétexte d'imiter les marbres antiques, ils sont d'un vert désolé ou d'un rouge féroce. Dans l'horrible masure que j'avais sous les yeux, ils étaient vert-bouteille rehaussés d'un filet orange dont le soleil et la pluie, qui avaient tout rayé de noir inégalement, n'avaient encore pu atténuer l'aigre contraste.

Prétention et misère, c'est le caractère de toutes ces maisons ; or, toute maison est comme le vêtement d'une pensée ou la révélation d'un instinct. — La Provence possède à profusion la plus belle pierre à bâtir qui existe, un calcaire gris ou bleuâtre qui a la finesse de grain et la densité du marbre. Les yeux indigènes ont horreur de ce beau produit de la na-

ture. Il faut cacher et barbouiller cela. Il faut tâcher de faire croire aux Italiens qui passent en mer, le long des côtes, qu'on a comme eux des palais de marbre de toutes les couleurs. Aussi cette région, que la nature semble avoir mouvementée et plantée pour les délices des artistes, est-elle gâtée par une sorte de gale. On ne peut appeler autrement cette multitude de bâtisses ridicules qui lui sortent de partout, et qui semblent se disputer la gloire de grimacer et de clignoter d'une façon burlesque, en détruisant l'harmonie sévère de sa belle couleur, jusque dans les sites les plus sauvages. La bastide, épuisons ce sujet pour n'y plus revenir, a encore un agrément remarquable : c'est que, sous un ciel généralement pur et sur un sol désastreusement sec, elle est une éponge salpêtrée qui trouve moyen de ne jamais sécher. Les habitants prétendent que les pluies amenées par le vent d'est, et qui sont diluviennes, il faut le reconnaître, prennent les murs horizontalement et les pénètrent en vingt-quatre heures de part en part; mais, au lieu de bâtir à cette exposition une muraille épaisse et dense, ils imaginent toute sorte de revêtements ingénieux. Le moins laid est en tuiles imbriquées. Le plus atroce et le plus estimé est en goudron de navire. Imaginez l'agréable effet de ces maisons, dont la couleur voyante accuse les formes piètres et bâtardes, flanquées sur toute une face d'une immense tache d'encre! Pauvre

charmant paysage, qu'as-tu donc fait à l'homme barbare de ces contrées?

Au reste, le site, qu'achevait d'enlaidir la bastide aux trois yeux crevés, la bastide cyclope que j'avais devant moi, était d'une tristesse navrante. Des champs maigres où l'on ne connaît pas le bluet, et que n'égayait pas encore la fleur du glaïeul pourpré des moissons; au delà des champs, les pentes pierreuses de la colline, l'horizon fermé par une ligne symétrique d'oliviers blafards et par la masse carrée du fort Napoléon : il y avait là de quoi mourir du spleen en vingt-quatre heures. Tout à coup l'idée me vint que ce maussade terrain pourrait bien être le mien, la cause de mon séjour forcé dans un pays où je n'avais rien autre chose à faire que de m'en défaire. Qui me l'eût demandé en ce moment eût pu l'avoir à bon marché; mais non, la dot de ma pauvre petite sœur! Voyons ce que cela peut être.

Je pris une espèce de chemin à demi perdu sous les sillons et obstinément disputé à la charrue par les lentisques, et je cherchai une entrée. Il n'y avait pas de clôture à la petite cour infecte placée derrière la maison; le pays nourrit très-peu de bestiaux; donc il manque d'engrais, et, ne voyant point là de fumiers, je cherchais la cause de cette insupportable odeur. Des grognements sourds me firent remarquer que j'étais sur une espèce de pont à fleur de terre, et qu'une demi-douzaine de porcs engraissaient

dans les silos abjects creusés sous mes pieds. C'est l'usage du pays ; ces misérables bêtes ne sortent de là que pour mourir. On ne nettoie guère leur bauge qu'une fois l'an, pour prendre le fumier à la saison du labour. Un médecin ne voit pas sans en être indigné ces foyers de pestilence auprès des habitations.

Sauf la présence de ces animaux et de quelques poules criardes, j'aurais cru la bastide abandonnée. Les petits bâtiments, dégradés et lézardés, tombaient en ruine. Le châssis sans vitres de ce qui pouvait avoir été la fenêtre du fermier pendait le long du mur, à une corde fatiguée de le disputer au vent d'est. Il y avait pourtant derrière le logis principal une espèce de jardin, quelques légumes dans un carré de cyprès. Le cyprès pyramidal est encore une des grâces de la bastide : on en plante une haie serrée qui forme péristyle devant les fenêtres, cache la vue, et jette dans les chambres basses une ombre de cimetière. J'avisai une porte entre-bâillée, je frappai : rien ne répondit. Je voulais simplement demander le nom de l'habitation, et j'allais y renoncer, lorsque je vis, au fond du couloir sombre, une vieille femme assise par terre et courbée dans l'attitude du sommeil. J'élevai la voix en l'appelant *madame* ; elle se leva, comme en colère, en grommelant qu'elle n'était pas *madame*, et, quand elle fut dans le rayon de jour que projetait la porte entr'ouverte,

je vis que c'était une négresse d'un âge très-avancé et vraiment hideuse.

— Moi *madame* donc aujourd'hui? dit-elle d'un ton grondeur. Vous plus aimer personne ici donc? Vous méchant de plus jamais venir! Maîtresse toujours pleurer!

En me tenant cet étrange discours, la vieille Africaine, presque aveugle, marchait devant moi vers un horrible escalier noir.

— Vous vous trompez sûrement, lui dis-je. Je ne connais personne ici; je suis un passant qui vient vous demander le nom...

Elle ne me laissa pas achever, et, donnant les signes de la plus grande terreur, elle fit entendre des cris inarticulés. Ne pouvant lui faire comprendre que je n'étais pas un voleur, j'allais me retirer, lorsqu'un petit chien furieux, s'élançant par l'escalier, vint ajouter au ridicule de la scène.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? cria d'en haut une voix dont le timbre doux et voilé contrastait avec la rudesse de l'accent provençal.

Et une très-belle jeune femme se montra comme une apparition dans le cadre noir de l'escalier.

Dès que je lui eus expliqué, pour la rassurer, l'objet de ma demande, elle me regarda avec attention, et me dit :

— Ne seriez-vous pas le docteur ***?

— Précisément.

— Eh bien, vous êtes ici chez mademoiselle Roque. Entrez, monsieur, on s'attendait à l'honneur de votre visite.

Je montai une douzaine de marches derrière elle, et je me trouvai avec surprise dans un très-joli salon entièrement meublé à l'orientale. Je me rappelai alors que la défunte mère de mademoiselle Roque était une Indienne de Calcutta, et je crus reconnaître là les vestiges de l'héritage maternel; mais je ne fus pas longtemps occupé de l'étrangeté de ce riche mobilier dans une maison si misérable. Mademoiselle Roque, car c'était elle en personne qui m'introduisait dans son sanctuaire, devenait tout d'un coup pour moi un bien autre objet de surprise et de curiosité. Elle offrait dans toute sa personne un mélange singulier de races, et ce mélange avait produit un de ces types indéfinissables que l'on rencontre parfois dans les régions maritimes commerçantes, et en Provence particulièrement. Elle était petite et grasse, très-brune, mais non mulâtre; une peau unie magnifique, des yeux superbes, un peu trop longs pour le reste de sa figure, qui était courte et sans autre expression que celle d'une curiosité enfantine; le nez arqué, les lèvres fortes et fraîches, de beaux bras, de petites mains effilées et paresseuses, de belles poses, de la grâce dans les mouvements, un air de nonchalance qui semblait trahir l'absence complète de la réflexion; un ensemble de séductions

toutes physiques qui n'éveillait dans l'esprit aucun intérêt puissant ou délicat. « Elle est très-belle! » voilà tout ce qu'on pouvait dire d'elle. L'idée ne venait pas de chercher dans son cœur ou dans son cerveau l'âme de sa beauté. Comme elle était trop belle pour sourire, rougir ou s'effrayer de quoi que ce soit, son accueil était impassible. La tranquille froideur de ses manières mit les miennes à l'unisson.

Sa toilette, car elle était en toilette, était métissée comme sa figure. Sur une robe de soie de Lyon très-garnie de franfreluches et très-mal faite, elle portait une sorte de draperie en foulard qui n'était ni châle ni manteau; ses cheveux, divisés en nombreuses petites nattes, pendaient sur son dos, et je vis sur la table, auprès d'elle, un de ces petits chapeaux de feutre à plumes blanches, que les Françaises ont eu l'esprit de mettre à la mode pour la campagne, et qu'elles devraient avoir celui de porter à la ville.

Un superbe narghileh était posé à terre devant une pile de riches carreaux. Était-ce pour l'ingrat dont la négligence, au dire de sa négresse, la faisait pleurer? Mais ces beaux yeux d'émail, fixes comme ceux d'un sphinx, connaissaient-ils les larmes?

Je m'adressais rapidement ces deux questions, lorsque je vis mademoiselle Roque repousser du pied le tapis, comme s'il n'eût pas dû être profané par

un étranger, m'offrir un siége et s'asseoir elle-même sur le divan, ni plus ni moins qu'une Française qui se dispose à faire la conversation; mais elle ne trouva rien à me dire, et ne chercha rien; ce qui, je le reconnus, valait mieux que de parler à tort et à travers. J'avais donc à faire tous les frais de la conversation. J'allai droit au but en lui parlant du projet de notre avoué dans mon intérêt comme dans le sien.

Quand elle m'eut bien écouté sans donner le moindre signe d'assentiment ou de répugnance :

— Que voulez-vous que je pense de cela? me dit-elle. Je n'y entends rien. Je sais que me voilà très-gênée. J'avais toujours compté sur la petite fortune de mon père. Ma pauvre mère ne savait seulement pas qu'elle ne fût pas bien mariée avec lui, et il n'y a pas longtemps que je le sais moi-même. J'ai toujours vécu sans rien comprendre à l'argent, et je ne savais pas qu'il faut en avoir beaucoup pour vivre en France. Je suis pourtant Française; mais on ne m'a rien appris de ce qu'il faudrait savoir. Mon père disait que j'en aurais assez. Je croyais qu'il avait pensé à tout; mais vous savez comment le pauvre homme est mort!

— D'un coup de sang, m'a-t-on dit?

— Oh! non, d'un coup de pistolet.

— Comment! il s'est battu?

— Mais non! il s'est tué.

Mademoiselle Roque me fit cette réponse avec un sang-froid tout fataliste, et elle ajouta en bonne chrétienne : « Dieu lui pardonne! » du ton dont elle aurait dit la phrase sacramentelle des Orientaux : « C'était écrit. »

— Vous ne savez donc pas? reprit-elle en voyant ma surprise. Je croyais qu'on vous l'aurait dit en confidence. On l'a caché parce que les prêtres lui auraient refusé la terre sainte, et parce que le peuple d'ici aurait peut-être brûlé la maison. Ils ont bien assez crié contre nous dans le pays, parce que ma mère était de la religion de ses pères. Ils auraient dit que c'était la cause du péché de suicide commis ici. Vous voyez qu'il ne faut pas en parler à ceux qui n'ont rien su.

— Je m'en garderai bien! mais M. Roque avait donc quelque grand chagrin?

— Non, il s'ennuyait. Il disait qu'il avait assez vécu. Il avait la goutte, il ne pouvait plus sortir, il n'avait plus de patience. Voulez-vous voir ce qu'il a écrit avant de mourir?

— Oui; si c'est quelque disposition en votre faveur, je vous réponds que ma famille la respectera, fût-elle illégale.

— Oh! il n'est pas question de moi, reprit mademoiselle Roque en tirant d'un sachet de soie parfumé un papier maculé de sang qu'elle toucha sans frémir. Je lus ces mots :

« Cachez mon suicide, si c'est possible; mais, si quelqu'un était soupçonné, produisez cet écrit. Je meurs de ma propre main.

» JEAN ROQUE. »

— Il ne vous aimait donc pas? dis-je à mon hôtesse impassible.

— Je ne sais pas, répondit-elle sans aucune amertume.

Et je vis alors deux grosses larmes se détacher de ses yeux et tomber sur ses joues, qu'elle ne songea point à essuyer. Ces larmes ne rougirent pas ses paupières et ne leur imprimèrent pas la moindre contraction. Elle pleurait sans effort et sans que le cœur parût prendre aucune part à l'acte de sa douleur. Elle me paraissait si extraordinaire, que je ne pus me défendre de lui demander, bien ou mal à propos, dans quelle religion elle avait été élevée.

— Je suis chrétienne, répondit-elle. J'ai été baptisée et j'observe la vraie religion.

— Mais votre mère?...

— Ma mère était de race mêlée. Elle était de l'Inde; mais elle y avait été élevée dans la loi du Coran, et mon père n'a jamais exigé qu'elle changeât sa manière d'aimer Dieu, qui était bonne aussi.

Il fallait conclure sur nos intérêts respectifs, et je vis bien qu'elle ne le pouvait pas, faute des plus simples notions sur le monde pratique. Elle me pa-

raissait en proie à un découragement complet de sa situation, acceptée avec la plus complète inertie. Je voulus en vain réveiller en elle quelque esprit de prévoyance ; je me permis quelques questions. Elle m'apprit qu'elle ne possédait rien au monde que la terre qui entourait sa maison, les meubles et bijoux qui remplissaient la pièce où nous nous trouvions.

— A quoi évaluez-vous tout cela? me dit-elle. On m'a dit que j'en tirerais un peu d'argent.

— Pour cela, lui dis-je, je n'en sais pas plus que vous. Avez-vous confiance en quelqu'un dans votre voisinage?

— J'ai confiance en tout le monde, répondit-elle avec une candeur qui me toucha.

— Me permettez-vous d'en causer avec M. Pasquali et M. Aubanel?

— Certainement.

— De leur confier vos intérêts comme les miens propres, et de chercher avec eux le moyen de tirer de ce qui vous reste de quoi assurer votre existence dans des conditions peut-être meilleures que celles où je vous vois ?

— Oui, oui ; mais écoutez : je veux bien vendre, mais je ne veux pas quitter la bastide.

— Comment! vous y tenez, à cette horrible masure qui vous rappelle à toute heure de si tragiques souvenirs ?

— Où voulez-vous que j'aille? Je n'ai jamais ha-

bité d'autre maison. Je me trouve bien où je suis née. Je ne suis pas loin de l'église pour dire mes prières, et, quant à mon pauvre papa, je ne veux pas l'oublier.

Je trouvai une certaine grandeur d'âme dans cette stupidité de caractère, et, bien que cette fille de seize ans, qui paraissait en avoir vingt-cinq, n'exerçât sur mes sens aucune espèce de fascination, je me promis de la servir malgré elle du mieux que je pourrais.

— Est-ce que vous reviendrez? me dit-elle en me reconduisant jusqu'au bas de l'escalier.

— Si cela peut vous être utile, oui.

— Ne revenez pas, reprit-elle sans aucun embarras. Je vous remercie d'être venu; mais, une autre fois, si vous avez quelque chose à me dire, il faudra m'envoyer le vieux Pasquali.

— Ou vous écrire?

— Oh! c'est inutile, reprit-elle en souriant sans confusion aucune, je ne sais pas lire!

Je m'en allai stupéfait. Je venais de voir un être tout exceptionnel probablement, et comme une anomalie de type et de situation. Je m'expliquai ce phénomène en me rappelant que c'était la fille d'une sorte d'esclave amenée par un Turc ou un Persan à Marseille, et d'un homme atteint peut-être depuis longtemps de la monomanie la plus sinistre. Je m'expliquai pourquoi Pasquali m'avait dit d'elle :

« C'est une grosse endormie. » Pourtant cette endormie avait un ami de cœur, un amant peut-être. N'était-ce pas à lui d'arranger ses affaires et de veiller sur son sort? Il la négligeait, au dire de la négresse ; mais il ne l'abandonnait pas, puisqu'il était jaloux et que *je ne devais pas revenir*.

Je quittai avec empressement cette lugubre bastide, et je ne me retournai pas pour la regarder. J'étais bien sûr de la trouver plus hideuse depuis que je savais la catastrophe dont elle avait été le théâtre, et que sans doute elle avait provoquée en partie par sa laideur. Il est des lieux qu'on n'habite pas impunément. Je me croisai dans le sentier avec le fermier ou régisseur de mademoiselle Roque et sa fille, assez jolie, vêtue de haillons immondes comme toutes les paysannes des environs. Il m'aborda en me demandant si j'étais le propriétaire de la moitié qu'il cultivait encore, et si je voulais le garder. Je lui demandai s'il avait un bail; mais il me répondit d'une façon évasive ou préoccupée. Lui aussi semblait atteint de spleen ou d'imbécillité. Sa fille prit pour lui la parole.

— Mon père ne comprend pas beaucoup le français, dit-elle d'une voix glapissante; il ne sait que le provençal. Pauvre homme, il est en peine et nous de même! Nous avons perdu la pauvre maman il y a quinze jours. Pauvres de nous! elle nous fait bien faute, elle avait du courage, oui. Il n'y a plus que

nous pour servir la demoiselle et la vieille sorcière noire, qui n'est plus bonne à rien. C'est de l'ouvrage, allez! des femmes qui ne s'aident non plus que deux pierres! Et aller aux champs, et tout faire, et gagner si peu! Bonsoir, monsieur, il faudra avoir égard à nous, qui sommes les plus à plaindre!

Après ce discours, débité avec une volubilité effrayante, elle remit sur sa tête un paquet de bruyère coupée et suivit son père, qui était déjà loin.

A peine eus-je repris le chemin de Tamaris, que je vis M. Aubanel venir à ma rencontre.

— Retournons, me dit-il; vous voilà, sans le savoir, tout près de votre propriété; je vais vous y conduire.

— Oh! grand merci! m'écriai-je, j'en viens, et j'en ai assez!

Et je lui racontai mon aventure, sans lui parler de ce que je croyais devoir lui taire; mais il me prévint.

— Ne vous inquiétez pas tant de sa position, me dit-il; mademoiselle Roque a une liaison. J'en suis sûr à présent, la fille de son fermier a causé avec la femme du mien. On ne sait pas encore le nom du personnage. Il vient, le soir, bien emmitouflé; mais, quoiqu'il ne soit pas très-assidu, il paraît qu'il a l'intention d'acheter votre part pour la lui donner. Attendez les événements, et ne vous montrez pas trop coulant avant de savoir à qui nous avons affaire.

Or donc, venez vous reposer chez moi et vous rafraîchir.

Au bas de la colline de Tamaris, nous vîmes accourir Paul, l'enfant de la charmante locataire de M. Aubanel. Il se jeta dans mes bras, et je le portai jusqu'en haut en excitant son babil. Il était beau comme sa mère, aimable et sympathique comme elle. Aubanel me fit l'éloge de madame Martin, dont il était déjà l'ami, disait-il. Aimable et sympathique lui-même, il pouvait être cru sur parole; mais je remarquai qu'en prononçant son nom, il eut un certain sourire de réticence : elle ne s'appelait pas réellement madame Martin, cela devenait évident pour moi.

Comme je souriais aussi, il ajouta :

— Vous croyez donc qu'elle ne s'appelle pas Martin?

— Vous ne le croyez pas plus que moi.

— C'est vrai, je sais son nom; mais j'ai promis de ne pas le dire.

Il me fit entrer dans le pied-à-terre qu'il s'était réservé dans sa maison et qui avait une entrée du côté opposé aux appartements de sa locataire.

— Savez-vous, me dit-il en me forçant à boire du vin de Chypre, que votre ami la Florade est déjà venu faire l'Almaviva sous les fenêtres du rez-de-chaussée? Mais il a perdu son temps, et le voisin Pasquali s'est fièrement moqué de lui!

— C'est donc un séducteur, ce lieutenant?

— Eh ! oui, et dangereux même !

— Ce n'est pourtant pas un roué, je vous jure ; il a trop de cœur et d'esprit...

— C'est pour cela. Je le sais bien, qu'il est charmant, et il a un grand attrait pour les femmes, c'est qu'il les aime toutes.

— Toutes ?

— Toutes celles qui sont jolies.

— Et il les aime toutes à la fois ?

— Ça, je n'en sais rien. On le dit, mais j'en doute; seulement, je sais que la succession est rapide, et qu'il s'enflamme comme l'étoupe.

— Mais vous pensez que madame Martin...?

— N'est pas pour son nez, je vous en réponds !

— Elle est trop haut placée?...

— Vous voulez me faire parler, vous n'y réussirez pas !

— Est-ce que j'insiste?

— Non ; mais vous courez des bordées autour de moi ; or, je suis un rocher, vous ne pourrez pas m'attendrir.

M. Aubanel était vif et enjoué, et le secret n'avait sans doute pas une grande importance, car il mourait d'envie de me le confier ; mais, au moment de profiter de l'occasion, je m'arrêtai, saisi d'un respect instinctif pour cette femme que j'avais vue un quart

d'heure et qui m'avait pénétré de je ne sais quel enthousiasme religieux.

Aubanel remarqua ma réserve subite, s'en amusa, et prétendit que j'étais amoureux d'elle.

— Je ne crois pas, répondis-je en riant ; pourtant, depuis que vous me faites pressentir qu'elle appartient à une région inaccessible, je ne suis pas assez fou pour souhaiter de la revoir souvent, et j'aime autant...

— Vous sauver chez Pasquali? Il est trop tard, mon cher, et vous êtes perdu, car la voilà !

Elle accourait pâle et agitée. Paul venait de se blesser en jouant. Une pierre lui avait foulé un doigt. J'y courus. L'enfant gâté criait et pleurait.

— Oh ! quel douillet ! lui dis-je en le prenant sur mes genoux. Regardez donc comme maman est pâle !

— Il se tut aussitôt, regarda sa mère, comprit qu'elle souffrait plus que lui, m'embrassa et m'abandonna sa petite main, qui n'était que légèrement blessée. Je le pansai, et, avant la fin du pansement, il s'agitait déjà sur mes genoux pour retourner à ses jeux.

Madame Martin nous retint au salon, Aubanel et moi, comme pour nous prouver que son système de claustration ne nous concernait pas. Cette femme si rigidement ensevelie avait une grande effusion de cœur quand elle se sentait avec de bonnes gens. Elle était même gaie, et le sourire était attendrissant sur

ATHENÆUM LIBRARY LIVERPOOL.

cette physionomie mélancolique. Elle semblait faite pour la vie intime et les joies de la famille. D'où vient donc qu'elle était seule au monde avec son fils?

Au bout d'un quart d'heure, Aubanel, qui était forcé de retourner à Toulon, me proposa de m'y conduire dans sa voiture. Je le remerciai; je voulais descendre au rivage pour rendre visite au bon M. Pasquali. Je pris congé en même temps que lui de madame Martin, sentant bien qu'il serait indiscret de rester davantage. Elle me retint. Aubanel se retira en me lançant un coup d'œil malin qui n'avait rien d'offensant pour elle; mais elle ne le vit pas : toute légèreté était si loin de sa pensée!

— Docteur, me dit-elle quand nous fûmes seuls, pouvez-vous me trouver un professeur pour mon fils? Aubanel et Pasquali n'en connaissent pas un dont ils puissent me répondre, car il me faut un être parfait, pas davantage! Je sais que vous n'êtes pas du pays; mais vous avez fait vos études à Paris, vous avez voyagé ensuite : peut-être connaissez-vous quelque part un honnête homme pauvre, instruit et bon, qui viendrait demeurer dans mon voisinage et qui tous les jours consacrerait deux ou trois heures à mon fils? Puisque je demeure ici... c'est l'histoire du grec et du latin, vous savez; pour le reste, je m'en charge.

— J'espère trouver cela, et je vais m'en occuper tout de suite.

— Comme vous êtes bon !... Attendez ! je l'aimerais plutôt vieux que jeune.

— Vous avez raison.

— Pourtant, si c'était un homme sérieux !... Mais dans la jeunesse c'est bien rare, et puis ça ferait causer, et, bien que je me soucie peu des propos, il est inutile de devenir un sujet d'attention ou de risée quand on peut se faire oublier dans son coin.

— Il me paraît difficile qu'on vous oublie, et je m'étonne de la tranquillité dont vous jouissez.

— On est toujours tranquille quand on veut l'être. Pourtant j'ai à me débattre un peu contre mon ancien monde !

— Votre *ancien* monde ?

— Oui, un monde avec lequel je n'ai pas de raisons pour rompre, mais dont j'aimerais à me délier tout doucement. Je ne suis pas madame Martin, je suis la marquise d'Elmeval.

— Ah ! mon Dieu, oui ! Je vous reconnaissais bien ! Je vous ai vue... une seule fois... un instant, chez...

— Oui, oui, vous me connaissiez de vue, j'ai vu cela dans vos yeux l'autre jour. Je ne fais réellement pas mystère de mon nom ; mais j'ai beaucoup de personnes de ma connaissance à Hyères, à Nice, à Menton et sur toute la côte, sans compter celles qui vont en Italie ou qui en reviennent. Toulon est un

passage : je l'ai choisi parce que ce n'est pas la mode de s'y arrêter; mais, à force de venir me voir en passant on ne me laisserait plus seule, et que de questions, que de persécutions pour m'arracher à cette solitude! Vous savez! les gens qui ne comprennent la campagne qu'avec la vie de Paris ou la vie de château! On me trouverait bizarre d'avoir les goûts d'une bourgeoise; peut-être irait-on jusqu'à me traiter d'artiste, c'est-à-dire de tête folle, ou bien l'on supposerait que j'ai quelque intérêt de cœur bien mystérieux pour vivre ainsi dans une villa de troisième ordre, loin de toute région adoptée par la mode. — Et toutes ces questions, toutes ces insinuations, toutes ces critiques, tous ces étonnements devant mon enfant, qui, un beau matin, me dirait : « Ah çà! mère, tu es donc bizarre? Qu'est-ce que c'est? » Je vous confie mon secret; il ne pourra pas durer bien longtemps, mais ce sera toujours autant de pris, et, quand on viendra me crier : « Mais vous ne pouvez pas vivre ici; vous y mourrez! le climat tuera votre fils; comment! vous, habituée au luxe...» j'aurai le droit de répondre : « C'est le luxe qui tuait mon fils, et nous voilà ici depuis assez longtemps pour savoir que nous nous en trouvons bien. »

— Vous pouvez compter sur ma discrétion. Sans doute votre famille sait où vous êtes?

— Je n'ai plus de famille, docteur; aucun proche parent du côté de mon mari ni du mien. Quant à de

vieux amis, bien bons et bien respectables, j'en ai, Dieu merci ; mais ceux-là me comprennent et ne me tourmentent pas. Ils disent à Paris que je suis dans le Midi, et c'est si grand, le Midi! Personne ne me cherche jusqu'à présent, et c'est tout ce qu'il me faut. Je resterai ici tant qu'on m'y laissera en paix, et, si l'on m'y relance, j'irai dans quelque autre coin du pays. Le vent est un peu dur, le mistral me fatigue ; mais Paul le boit comme un zéphyr, et je m'y habituerai. Je serai si heureuse et si fière, si je viens à bout de l'élever sans que son éducation soit abandonnée! C'était impossible dans le monde. Une puérile multitude de faux devoirs m'arrachaient à lui à toute heure ; il me fallait le confier à des gens qui avaient une certaine valeur assurément, mais qui n'étaient pas moi. Il est assez curieux, il aime l'étude ; mais il a besoin de mouvement, et il y avait toujours trop ou trop peu de l'un ou de l'autre. Ici, je peux lui mesurer la dose, et même fondre ensemble l'étude et l'exercice. J'apprends tout ce que j'ai à lui apprendre. J'ai des livres, je travaille un peu le soir, quand il est couché. Je tâche de m'instruire pour l'instruire à mon tour. Nous faisons de grandes promenades ; nous étudions l'histoire naturelle en courant, et il y trouve un plaisir extrême, sans cesser d'être joueur et lutin. Quand vous m'aurez tranquillisé l'esprit sur les études classiques...

— Je m'en occuperai dès ce soir.

— Eh bien, merci, dit-elle en me tendant la main. Et à présent laissez-moi vous dire que je ne suis pas si indiscrète ou si légère que j'en ai l'air en acceptant vos soins et en réclamant vos services. On est toujours dans son droit quand on se fie à la bonté d'un cœur et à la raison d'une intelligence : or, je vous connais depuis longtemps.

— Moi, madame?

— Oui, vous! Est-ce que le baron de la Rive ne vous a jamais parlé de moi?

— Plusieurs fois, au contraire.

— Eh bien, il était tout simple qu'il me parlât de vous. Il est un de ces vieux amis dont je me vantais tout à l'heure, et, si vous ne m'avez rencontrée chez lui qu'une seule fois, lorsqu'il a été si malade il y a deux ans, c'est parce qu'à cette époque, ayant moi-même un malade à soigner, je ne devais pas sortir; mais le baron, depuis sa guérison, m'a écrit d'Italie. Il ne me sait pas encore ici, il ne savait pas que je vous y rencontrerais; il m'a dit vos soins pour lui, votre dévouement, votre mérite... et votre nom, que je ne savais pas mettre hier sur votre figure, mais que M. Aubanel m'a dit ce matin en me confirmant votre identité. Au revoir donc, et le plus souvent que vous pourrez!

Tout cela était bien naturel, bien simplement dit, et avec la confiance d'une noble femme qui s'adresse à un homme sérieux. D'où vient donc qu'en descen-

dant l'escalier rustique pour aller chez Pasquali, j'étais comme un enfant surpris par l'ivresse? Moi, d'une organisation si bien matée par la volonté, je sentais un feu inconnu monter de mon cœur et de ma poitrine à ma tête. Il me semblait que ce long escalier surplombait la mer éblouissante, et que j'allais étendre deux longues ailes pour m'y précipiter, ni plus ni moins qu'un alcyon en délire de force et de joie.

Aimer cette femme! Pourquoi l'aimer, moi qui à trente ans avais su me défendre de tout ce qui pouvait me distraire de mes devoirs et entamer ma persévérance et ma raison? Cet impétueux la Florade m'avait-il inoculé sa fièvre de vie et d'audace? Mais cela ne m'allait pas du tout, et je me sentais ridicule sous cette peau de lion!

Pasquali était sur sa barque, à peu de brasses du rivage. Il vint me prendre, et, m'expliquant tous ses engins de pêche et la manière de s'en servir, il m'emmena à quelque distance. Il ne pêchait guère que des poulpes et des coquillages : il n'y a pas de bons poissons dans ce golfe sans profondeur, et sa pêche était une affaire d'art et de ruse, sans aucun but d'utilité personnelle. Il n'y goûtait jamais et donnait tout aux pêcheurs de la côte, qui n'étaient pas moins jaloux pour cela de son habileté, et prétendaient qu'il dépeuplait leurs eaux avec ses malices. Il se servait principalement d'un long roseau

tout simplement taillé par un bout, en croix double ou simple. Les bouts écartés du roseau forment ainsi une sorte de pince que l'on applique lestement et adroitement sur le coquillage aperçu au fond de l'eau. On l'y fixe en appuyant; les aspérités de la coquille se prennent aux bouts du roseau, qui tendent à se rejoindre, et on ramène la proie bien entière et bien vivante. La chasse aux poulpes et aux calmars est plus savante. Ces animaux sont méfiants, voient et entendent on ne peut mieux : ils savent se cacher ou fuir rapidement. Pasquali avait l'œil d'une mouette, pour voir au fond de l'eau et pour distinguer dans les algues une patte mal rentrée, que j'aurais cent fois prise pour un bout de plante marine.

Je m'amusai une heure avec lui de ses prises intéressantes, de ces étranges polypes qui s'épanouissent comme une fleur à la surface de l'eau, et qui rentrent tout à coup dans leur tige, de ces moules délicates, appelées dattes de mer, qui habitent le cœur des plus durs rochers, où elles savent se creuser une demeure dont il ne leur est plus possible ni nécessaire de sortir, l'eau pénétrant leurs galeries et leur apportant la nourriture. Les rochers de calcaire compacte forés par ces patients coquillages arrivent à représenter un gâteau de cire travaillé par les abeilles. J'aurais pourtant mieux aimé parler de madame Martin; mais Pasquali était trop absorbé

pour me répondre. Couché à plat ventre sur sa barque, le corps penché sur l'eau et les bras étendus pour manœuvrer son roseau, il ressemblait au féral de proue d'une gondole vénitienne.

Quand je le quittai au bout de deux heures, j'avais retrouvé l'équilibre de mes idées. Je m'étais rappelé avec quel respect M. de la Rive m'avait parlé à diverses reprises de la vie austère et méritante de madame d'Elmeval. C'était à ce point que, sans connaître les particularités de son caractère et de sa situation, j'avais à peine osé la regarder lorsque je l'avais rencontrée chez lui. Je traversai la colline de Tamaris à distance craintive de la maison, et sans vouloir observer si les fenêtres étaient ouvertes. Il faisait encore chaud. Je fus donc étonné, après que j'eus dépassé la bastide Roque, de voir marcher devant moi un homme enveloppé d'un burnous et la tête cachée comme un blessé ou un malade. Il marchait vite et sans voir ni entendre que j'étais derrière lui. Quand nous nous trouvâmes près de la Seyne, dans un endroit très-encaissé, auprès d'une petite voûte de terre et de verdure formée par le cours d'un égout pluvial, il s'enfonça sous cet abri, se débarrassa de son burnous, qu'il mit sous son bras, et se trouva en face de moi au moment où il reprenait la voie. Je fus très-surpris : c'était la Florade.

Il faut croire que j'étais déjà envahi à mon insu

par une passion insensée ; car, au lieu de l'aborder avec satisfaction comme de coutume, je sentis en moi un mouvement de jalousie amère, et une seule idée me vint à l'esprit : c'est qu'il venait encore de rôder autour de Tamaris, peut-être de voir la marquise et de lui parler ou d'attirer son attention.

La Florade ne comprit rien à ma figure bouleversée, sinon que la fantaisie de sa promenade en capuchon par un si beau temps m'étonnait beaucoup. Il se hâta, après m'avoir serré la main avec autant de cordialité que de coutume, de me dire qu'il avait été pris le matin d'une insupportable névralgie dans l'oreille, et qu'il venait de se guérir en se promenant au soleil la tête empaquetée.

— Je suis sujet à cela, ajouta-t-il ; mais je sais le remède, et pour moi il est infaillible : porter le sang à la tête.

— C'est très-ingénieux ! lui répondis-je d'un ton probablement assez aigre, car il en fut frappé et me demanda brusquement ce que j'avais.

— Peut-être une douleur d'oreille aussi ! repris-je du même ton maussade.

Mais je me sentis parfaitement ridicule, et j'essayai de simuler l'enjouement en lui faisant entendre que je n'étais pas sa dupe, et que son capuchon arabe ne couvrait pas une ruse digne d'un Arabe, mais une très-peu discrète entreprise sous quelque balcon d'alentour.

— Ah çà! qu'est-ce qui vous prend? répondit-il en s'arrêtant à l'entrée du chemin de la Seyne à Balaguier. On dirait que vous avez de l'humeur. De qui êtes-vous, en ce pays si nouveau pour vous, le garde du corps ou le chevalier?

Après l'échange de quelques plaisanteries un peu acides, il me prit le bras en me disant :

— Mon cher docteur, il y a ici un quiproquo; je n'ai été hier qu'à Tamaris, et vous, vous avez été aujourd'hui ailleurs qu'à Tamaris, n'est-ce pas?

La lumière se fit.

— Ah! m'écriai-je, c'est de la bastide Roque que vous venez?

Comme il s'en défendait, je lui racontai l'indiscrétion de la négresse, les propos des paysans et la coïncidence d'un personnage mystérieusement *emmitouflé* avec l'accoutrement dont il venait de se débarrasser. Il rêva quelques instants, et, regardant sa montre :

— J'ai encore une heure de liberté, dit-il; et vous?

— Et moi aussi.

— Voulez-vous que nous prenions par ici, à droite, un sentier qui nous reconduit au pied du fort? La promenade est jolie, et je pourrai causer avec vous.

Nous traversâmes un champ et gravîmes le revers de la colline qui regarde l'ouest par un escalier dans des schistes lilas, à travers les arbres et les buissons.

Il n'était pas facile de causer sur une pente si roide; mais, quand nous eûmes gagné un joli coin herbu, en vue de la mer, sous les cytises, nous nous arrêtâmes, et la Florade me parla ainsi :

— J'aime autant vous dire tout. Vous êtes un homme sérieux, vous serez discret, et puis vous me donnerez un bon conseil. J'en ai besoin. Je ne suis pas l'amant de la personne que vous avez vue, et je ne le serai pas, je vous en donne ma parole d'honneur. Si je l'avais rencontrée dans son pays, je ne me serais pas fait grand scrupule d'être le premier ami d'une fille de seize ans. A cet âge-là, les femmes de l'Orient d'une certaine classe savent fort bien ce qu'elles font, et comptent pour l'avenir sur une succession plus ou moins florissante d'amis de passage. L'opinion n'est pas sévère pour elles, car elles trouvent fort bien à se marier dans leur race, surtout quand elles ont mis de côté quelque argent.

» J'aurais donc pu aimer Nama sans avoir de grave reproche à me faire; mais je n'aurais pas fait la sottise de l'enlever à son milieu pour la transplanter dans le mien, comme M. Roque a enlevé la mère de Nama à un riche musulman en voyage pour la transplanter dans sa triste bastide; on ne peut pas s'attacher à ces femmes déclassées et dépaysées qui sont vieilles à vingt ans, et qui, n'ayant rien de commun avec nous dans l'esprit et dans les habitudes, ne sont ni des compagnes ni des servantes.

Une des causes de la mélancolie noire à laquelle a succombé votre vieux parent — je sais qu'on vous a tout dit — est certainement cette association impossible qu'il a eu la charité de ne pas rompre, mais qui lui a pour ainsi dire ôté peu à peu la moitié de son cœur et de son cerveau.

» Or, je ne veux pas faire comme lui. Je ne veux pas vivre conjugalement avec Nama; mais je ne veux pas non plus être son amant, car Nama est mademoiselle Roque, Française et passible des mœurs et usages de la société française. Elle a beau n'y rien comprendre, avoir été élevée dans une cave et ne pas savoir les conséquences d'une faute, je les connais, moi, et je serais un misérable si je la séduisais pour l'abandonner. Vous me croyez, j'espère, je ne suis pas menteur!

— Je vous crois parfaitement; mais permettez-moi de vous dire...

— Ce que vous allez me dire, je le sais! je me le suis dit à moi-même. J'ai eu tort, grand tort de rendre quelques visites à mademoiselle Roque. Écoutez l'aventure, elle n'est pas compliquée.

» Un soir, il y a six semaines, en revenant seul de chez Pasquali, c'était trois jours après la mort tragique du vieux Roque, j'entendis des cris effroyables partir de la bastide. Je crus qu'on assassinait les femmes restées seules en cette maison en deuil. Je ne fis qu'un saut; j'enfonçai la porte d'un coup de

poing, et je vis Nama pour la première fois. Étendue sur un tapis avec sa vieille négresse, elle était vêtue d'une courte tunique de laine blanche, les cheveux épars, belle comme une statue grecque...

— Sauf l'embonpoint ?

— C'est vrai ; mais la tête, les bras, les épaules, les pieds ;... enfin elle est très-belle ; vous ne le niez pas ?

— Je ne le nie pas. Continuez.

— Je vous ai dit que je ne l'avais jamais vue. Je ne savais donc pas à quel point elle est musulmane, et combien, malgré une éducation à moitié catholique, elle a conservé les usages, les idées religieuses et jusqu'aux rites orientaux. Elle était là, je ne peux pas dire pleurant, mais *criant* son père à la manière antique ; c'était comme une cérémonie qui devait durer un certain nombre d'heures, de jours ou de semaines.

» Mon apparition l'effraya un peu. La négresse s'enfuit tout à fait épouvantée. J'allais me retirer, lorsque Nama me retint d'un geste, me montrant un siége, et semblant me prier d'attendre qu'elle eût fini ses lamentations. J'aurais dû m'en aller ; mais ce spectacle me parut si curieux à observer sur la terre française, que je restai immobile et très-respectueux, je vous assure, à la regarder et à l'écouter. Elle parlait tout haut, en je ne sais quelle langue, et je devinais à sa pantomime et à son accent quel-

que étrange et saisissante improvisation. C'était entrecoupé de sanglots tragiques et de hurlements sauvages. Il y avait des poses superbes, des larmes plutôt gémies que pleurées, une douleur parlée plutôt que sentie ; c'était beau comme une scène de Sophocle ou d'Eschyle, ou, encore mieux, comme un chant de l'*Iliade;* c'était naïf en même temps qu'emphatique.

» Je fus très-ému sans que mon cœur fût précisément attendri. Ces cris et ces soupirs, qui durèrent encore une demi-heure, me causaient une excitation nerveuse que je ne peux guère définir, car les sens n'y étaient pour rien. Quelque bizarre que fût cette manifestation de ses regrets, je ne pouvais pas oublier un seul instant que c'était une fille pleurant son père enseveli la veille.

» D'ailleurs, le cadre de la scène était lugubre. J'ai horreur du suicide, je ne le comprends pas ; j'aime la vie, j'en ai toujours savouré le bienfait, en me reprochant de n'en pas savoir assez de gré au divin pouvoir qui l'a inventée. Cette chambre à demi éclairée par une lampe, ces murs blancs chargés d'ornements rouges que par moments je prenais pour des taches de sang, cette belle fille arrachant ses cheveux et meurtrissant sa poitrine et ses bras, c'était beau, mais ce n'était pas gai.

» Quand minuit sonna, elle s'apaisa tout à coup ; mais, comme je craignais, en la voyant immobile,

qu'elle ne se fût évanouie, je la pris dans mes bras et je la portai sur le divan, où elle resta inerte et comme épuisée pendant quelques instants. Puis, sortant comme d'un rêve et véritablement égarée, elle se jeta à mes pieds, voulut embrasser mes genoux et baiser mes mains en me suppliant de ne pas la chasser de la maison de son père.

» Je n'y comprenais rien. La vieille négresse rentra avec une couverture rayée dont elle enveloppa sa maîtresse et un verre d'eau qu'elle lui fit boire. Elle s'en alla de nouveau et revint encore avec des gâteaux qu'elle la pressa de manger, et, comme elle m'en offrait aussi, et que je refusais, Nama me supplia, en s'agenouillant de nouveau, de partager son repas.

» Je voulus faire des questions ; on me fit signe que l'on était condamné à garder le silence, et que, par *decorum*, je devais le garder aussi. Je mangeai donc d'un air hébété des pâtisseries préparées par la négresse. On me fit prendre du café, on m'alluma un cigare qu'on me mit dans la main, puis on me montra la porte d'un air abattu et respectueux en me disant : *A demain*. Comme je me retournais pour saluer, je vis les deux femmes, qui avaient fort bien mangé, se recoucher sur le tapis et se mettre en devoir de recommencer leur scène de désespoir. Elles s'étaient donné des forces pour accomplir jusqu'au bout cette solennité.

» Arrivé à l'endroit où nous nous sommes rencontrés tout à l'heure, j'entendais encore des accents de désolation. Un peu plus loin, je vis de la lumière à la fenêtre d'un maraîcher du faubourg de la Seyne. La fenêtre était ouverte, et j'entendis une voix d'homme dire à sa femme, probablement réveillée par ces cris :

» — Rien, rien! Ce sont les sorcières de la bastide Roque qui font leur sabbat. Ferme donc la fenêtre!

» J'aurais dû ne pas retourner à cette bastide maudite. J'y retournai, poussé par la curiosité, par l'imagination, si vous voulez; j'y retournai le soir, avec mystère, m'avisant bien de cette idée que je ne devais pas compromettre mademoiselle Roque. Ce fut effectivement mademoiselle Roque, et non plus Nama que je vis ce soir-là. Il paraît que le rite était accompli quand j'arrivai. On m'attendait. Le café était servi. Mademoiselle Roque, parlant patois et vêtue à la française, grave, froide et polie, s'expliqua, et je vis alors, à ses discours, qu'elle me prenait pour vous.

— Pour moi?

— Oui. Elle avait appris vaguement, le lendemain de la mort de son père, qu'elle n'héritait que de la moitié de son avoir, qu'un parent avait droit au reste et viendrait probablement bientôt s'occuper de vente. Elle avait supposé que l'étranger arrivé si brusquement chez elle vers minuit ne pouvait être

qu'un héritier pressé de réclamer, et, ne sachant pas si vous ne lui contesteriez point la bastide, elle vous suppliait de la lui laisser.

» Quand j'eus réussi à lui faire comprendre que je n'étais pas *vous*, mais que je vous connaissais, elle me pria de vous parler d'elle. Il me semblait avoir entendu dire que la maison lui était spécialement réservée ; mais je n'en étais pas sûr, et je promis de le lui faire savoir le lendemain. Quant à elle, consternée et comme stupéfiée par le suicide de son père, elle n'avait absolument rien compris à la communication qui lui avait été faite du testament, et elle avait peut-être regardé comme indigne de sa fierté de se faire expliquer quoi que ce soit. Je questionnai Aubanel comme par rapport à vous, et, sans lui rien dire de mes deux entrevues avec mademoiselle Roque, je sus qu'elle n'avait rien à craindre de ce qu'elle redoutait, et je pensai à lui écrire ; mais je ne sais pas écrire en indien, et j'avais découvert qu'elle ne savait pas lire le français. On n'a aucune idée de l'abandon intellectuel où son père l'a laissée vivre. Sans sa mère, qui lui a appris le peu qu'elle sait, et les enfants du fermier, qui lui ont parlé provençal, elle n'eût su, je crois, s'exprimer dans aucune langue.

— Elle parle pourtant un français assez correct.

— Elle est fort intelligente à certains égards, et sa douceur cache une grande force de volonté. Elle

a toujours compris le français, mais elle s'obstinait à ne pas le parler. Quand elle a vu que je ne trouvais pas grand charme à notre dialecte méridional, dont la musique est si rude et les intonations si vulgaires, elle s'est résolue à parler français, et ceci a été l'affaire de quelques jours, une sorte de prodige qu'elle n'a pas su m'expliquer et dont je n'ai pu me rendre compte.

— L'amour?

— Oui, l'amour! C'est très-ridicule à dire, mais il faut bien que je le dise, puisque je suis ici pour confesser et demander la vérité!

» Je n'écrivis donc pas, je revins la voir. Cette troisième fois, je ne me le reproche pas, je n'étais poussé que par un sentiment de compassion pour cette malheureuse fille abandonnée de tous, n'inspirant d'intérêt à personne, livrée aux soins d'une vieille négresse à demi en enfance, et réduite à chérir le triste asile dont les passants se détournaient avec terreur et dégoût. Oui, mon cher ami, je vous jure qu'il n'y avait pas en moi autre chose. Mademoiselle Roque en robe et en bottines, parlant comme les femmes du pays, dépouillée de tout son prestige oriental et ne disant que des choses niaises ou insensées eu égard à la vie pratique, n'avait plus pour moi aucune espèce d'attrait.

» Ce qui acheva de me glacer, c'est l'engouement subit et spontanément avoué dont cette créature

hybride, demi-bourgeoise et demi-sauvage, se prit pour moi. Elle s'imagina tout d'un coup que mon obligeance pour elle cachait un autre sentiment, et que j'allais l'épouser et l'emmener *sur mon beau navire*. Voilà où elle en était de son appréciation des choses du monde.

» Je me promettais bien de ne plus retourner chez elle ; j'aurais dû ne jamais repasser devant sa maison, mais le hasard m'y ramena, et la vieille négresse, se traînant comme une panthère blessée et sortant de derrière la haie, me força de prendre un billet en caractères hiéroglyphiques. Je ne pus le lire, je le brûlai pour n'être pas tenté de me le faire traduire; mais j'appris par Aubanel que cette pauvre fille était très-malade et qu'elle ne voulait voir personne. Madame Aubanel, mue par un sentiment de charité, n'avait pu pénétrer chez elle. La femme du fermier se mourait, et, au milieu de tous ces désastres, on craignait que mademoiselle Roque n'eût hérité de la fatalité du suicide.

» Je crus qu'il serait lâche de l'abandonner ; j'y courus le premier soir dont je pus disposer. La négresse me fit attendre, puis elle m'introduisit dans ce salon asiatique que vous avez vu, où l'on avait exhibé tous les objets curieux et précieux rassemblés par M. Roque au temps de son amour pour la mère de Nama. On avait fait de l'ordre et de la propreté, brûlé des parfums, débarrassé la fenêtre

de son épais rideau. Vous n'avez pas remarqué sans doute que de cette fenêtre on voit la mer et les montagnes. Un store transparent, à demi baissé et éclairé par la lune, jetait sur la muraille une mosaïque pâle et d'un effet charmant. Il y avait des fleurs partout. Nama parut, vêtue à la manière des almées, dans les riches atours qui lui venaient de sa mère. Elle était superbe; elle parlait français pour la première fois. Elle se plaignait de mon abandon, elle pleurait, elle aimait avec une complète innocence et surtout avec une hardiesse de cœur qui me tourna la tête. Elle flattait par son courage et sa foi ma manière de voir et de sentir la vie, et elle agissait ainsi sans le savoir, ce qui la rendait bien puissante.

» Eh bien, mon cher ami, je fus très-fort, et je suis encore étonné d'avoir pu résister à l'emportement de ma nature. Non-seulement je lui refusai un baiser, non-seulement je m'acharnai à lui faire comprendre mon devoir et le danger de sa confiance, mais encore je la quittai brusquement sans lui dire : *Je t'aime.* Je l'aimais pourtant diablement dans ce moment-là.

» Le lendemain, je n'étais pas dégrisé. Croyez-moi si vous voulez, j'ai passé plusieurs nuits sans fermer l'œil. Je voyais toujours cette belle fille chaste et même froide me regarder d'un air de reproche et se jeter dans le sein de sa négresse en disant :

» — Il ne veut pas m'aimer!

» Je ne l'ai donc jamais trompée! Non, pas un

.nstant! mais elle m'a vu ému malgré moi. Elle n'a pas compris l'espèce de combat dont je voulais triompher. Elle ne sait pas la différence qui existe entre le cœur et l'imagination. Elle n'y comprendra jamais rien. Elle croit que je l'aime, mais qu'un autre engagement me défend de le lui dire. Elle espère toujours. Elle croit que mes rares et courtes visites sont aussi un engagement que j'ai contracté avec elle. Elle me dispute à une rivale imaginaire. Elle est malade et abattue quand elle ne me voit pas; elle préfère mes duretés et ma froideur à mon absence. Je l'ai revue encore une ou deux fois. Aujourd'hui, elle m'a dit qu'elle ne se marierait jamais qu'avec moi, et qu'elle se tuerait si j'en épousais une autre. Il n'y a rien de plus stupide qu'un homme qui croit à ces menaces-là et qui les raconte : pourtant voyez la situation exceptionnelle de cette fille! Songez à la fin horrible de son père, à l'hérédité possible de certaines affections du cerveau, à l'abominable influence de la bastide Roque... Voilà où j'en suis; dites-moi ce que vous feriez à ma place...

— Je ne sais pas, répondis-je.

— Comment, vous ne savez pas?

— Non, il m'est impossible de me mettre à votre place, précisément parce que je ne m'y serais pas mis. Je ne serais pas retourné chez mademoiselle Roque, si je m'étais senti inflammable comme vous l'êtes!

— Mais ce n'est pas moi qui suis inflammable, c'est elle qui a pris feu comme l'éther!

— On s'enflamme pour vous parce que le feu vous sort par les yeux. Ces aventures-là n'arrivent qu'à certains hommes. Voyons, vous n'êtes pas plus laid ni plus sot qu'un autre, je le sais bien; mais vous n'êtes pas un dieu, et vous ne faites pas boire de philtres à vos clientes! D'où vient donc que vous avez partout des amourettes et que vous passez pour un homme à bonnes fortunes? C'est que cela vous plaît, allez! et que vos regards, vos manières, vos paroles trahissent, même malgré vous, cette inquiétude fiévreuse que vous avez de dépenser toute votre vie dans un jour!

En parlant ainsi à la Florade, j'étais irrité, j'étais cent fois plus fou que lui; je me disais qu'avec son fluide électro-magnétique et la naïveté de ses émotions, aussi vives à vingt-huit ans, après une vie orageuse, que celles d'un jeune écolier, il pourrait bien plaire à la marquise, si elle venait à le rencontrer. J'étais donc jaloux de cette femme, dont il ne savait pas le nom et qu'il n'avait pas encore vue.

Ma vivacité le fit rire. Il prétendit que j'étais épris de mademoiselle Roque. Je me souciais vraiment bien de mademoiselle Roque!

— Enfin, mon ami, me dit-il, « tire-moi du danger, tu feras après ta harangue. »

— C'est juste; voyons! — Eh bien, il ne faut jamais remettre les pieds chez elle, ou il faut l'épou-

ser. Quoi que vous en disiez, vous y avez songé, puisque vous eussiez voulu pouvoir acheter pour elle le sot et aride terrain que j'ai sur les bras.

— Vous n'avez pas daigné le regarder, ce terrain, reprit la Florade en riant. Moi, je l'ai contemplé ce matin, et vous pouvez, je crois, le voir d'ici. Oui, c'est cette bande de terre humide, là-bas, tout en bas; regardez.

— Qu'est-ce que ça? des artichauts?

— Eh! oui, mon cher. Un champ d'artichauts de cette vigueur-là représente de la terre à cinq pour cent. Vous avez le meilleur lot; mais ça ne fait pas que je doive épouser une bayadère. Si vos artichauts eussent été des lentisques ou des genêts épineux, si, avec deux ou trois mille francs, j'eusse pu assurer le sort de cette pauvre fille, je me serais payé cette satisfaction-là, afin de ne plus avoir à y penser; mais endetter toute ma vie pour elle,... en réparation de quoi? je vous le demande. — Pourtant si vous pensez que ma conscience y soit engagée,... car enfin voilà qu'on sait mes visites et qu'on jase,... je ferai ce que vous conseillerez. Je ne vous consulte pas pour n'agir qu'à ma guise.

— Vous voilà bien, cœur d'or et folle tête! Non, je ne vous conseille pas cela. Tâchez de décider mademoiselle Roque à quitter cette maison où elle deviendra folle, et à s'en aller vivre ailleurs où elle n'espérera plus vous voir. Décidez-la aussi à vendre

quelques bijoux inutiles, Pasquali m'a dit qu'elle en avait pour une certaine valeur; alors, qu'elle vende ou non la bastide, elle pourra échapper aux propos qui ne font que d'éclore, et trouver, à deux ou trois lieues d'ici, dans un coin où vous aurez soin de ne jamais passer, un bon paysan riche ou un rude marin qui l'épousera sans lui demander compte de quelques battements de cœur apaisés et oubliés.

— Fort bien; mais, pour lui persuader cela, il faut que je retourne la voir, et j'ai juré que ce serait aujourd'hui la dernière fois, car chaque visite ramène ses illusions. Voulez-vous vous charger de lui faire entendre raison?

— Elle m'a défendu, à cause de vous, de revenir.

— Mais si je vous en prie!

— Mon cher, cette maison me fait un mal horrible. Moi aussi, je déteste le suicide, et je ne peux pas oublier que ce malheureux Roque était le proche parent de ma mère. Et puis je suis jeune, et mes visites feront jaser. Il faut employer Aubanel.

— Elle ne veut pas entendre parler de lui.

— Pourquoi?

— Parce que son chien a voulu dévorer le sien.

— Voilà une belle raison!

— Nama est de cette force-là. N'oubliez pas qu'à beaucoup d'égards nous avons affaire à un enfant de six ans.

— Eh bien, M. Pasquali n'a pas de chien. Char-

gez-le de parler à votre place, et, pour qu'il y mette le zèle d'un ami, dites-lui la vérité.

— Vous avez raison, je la lui dirai demain.

— Demain! m'écriai-je, saisi de nouveau d'une risible épouvante à l'idée que, le lendemain, il repasserait à Tamaris.

— Eh bien, oui, demain, reprit-il. Faut-il ajourner ce qui est décidé? Venez-y avec moi à neuf heures du matin. Je ne peux plus m'absenter le soir d'ici à une semaine; voilà pourquoi, voulant en finir aujourd'hui avec la maison maudite, j'y étais retourné en plein jour.

J'aurais préféré qu'il allât chez Pasquali le soir : à peine la nuit venue, je savais que la marquise ne sortait plus de sa maison; mais il fallait bien céder à la nécessité. D'ailleurs, la Florade ne me fournissait-il pas un prétexte pour la revoir moi-même le lendemain? Nous convînmes de nous rendre en canot à la bastide Pasquali sans passer par la Seyne.

II

Le lendemain donc, à neuf heures, nous touchions le rivage.

— Montez dans ma barque, nous dit Pasquali,

puisque vous avez à me parler de choses sérieuses. Je vous entendrai mieux dehors.

— C'est-à-dire, répondit la Florade, que vous n'écouterez pas du tout. Vous aurez toujours quelque araignée de mer à guetter.

— Non ; je n'emporte rien pour les prendre, tu vois.

Nous allions passer de notre embarcation dans la sienne, quand Nicolas, descendant l'escalier de la villa Tamaris, nous héla de tous ses poumons. Nicolas, c'était un jeune garçon de la Seyne que la marquise d'Elmeyal avait pris à son service pour fendre le bois, soigner l'âne et faire les commissions. Nous l'attendîmes. — *Madame Martin* priait *le docteur* de venir voir le doigt de M. Paul, qui était très-enflé.

Jamais collégien muni de son *exeat* au moment où il redoutait une retenue ne s'élança vers la liberté avec plus de joie que je n'en ressentis en sautant sur la grève.

— Allez sans moi, dis-je à mes compagnons. Vous n'avez que faire de mon avis, puisque je le maintiens ; d'ailleurs, je reviens dans un quart d'heure.

Le doigt de mon petit Paul n'était nullement compromis. Je fis faire un cataplasme. J'annonçai à la marquise que, la veille au soir, j'avais écrit quatre lettres, criant aux quatre coins de l'horizon pour avoir un professeur. Elle me remercia comme si ce

n'eût pas été à moi de la remercier, moi si heureux de m'occuper d'elle!

— Puisque la blessure de Paul ne vous inquiète pas, me dit-elle, nous allons sortir en voiture. Je vous rends donc votre liberté,... à moins que... Voyons, pourquoi ne viendriez-vous pas à la promenade avec nous? Nous allons dans les endroits les plus déserts. Est-ce que nous risquons d'y rencontrer des yeux malveillants? Les gens de Toulon ne nous connaissent ni l'un ni l'autre.

— Mais les gens des bastides voisines nous connaissent déjà et savent que je n'ai pas le bonheur d'être votre frère... Dites-moi où vous allez. Je peux m'y trouver comme par hasard, et, si c'est réellement un désert, je m'y promènerai pendant quelques instants près de vous.

— Ah! quelle bonne idée! mais comment irez-vous? à pied?

— Certes! Je suis un peu botaniste, j'ai des jambes.

— Ah! vous êtes botaniste! Quel bonheur! Il y a ici tant de plantes qui ne sont pas de notre connaissance! Eh bien, nous irons tout doucement à la forêt de pins qui est au beau milieu du promontoire. Tenez, voilà un plan détaillé. Vous ne pouvez pas vous égarer. Dès lors nous partons tout de suite, nous allons au pas et nous vous attendons. Le temps sera beau, n'est-ce pas?

En me faisant cette question, elle s'avança sur la petite terrasse garnie de fleurs qui occupait la façade sud de la bastide et d'où l'on découvrait la pleine mer au delà de la plage des Sablettes.

— Oui, oui, ajouta-t-elle, le cap Sicier est bien clair. Quelle grande vue! Vous plaît-elle autant que celle de l'est?

— Non. Elle est plus grande, puisque l'horizon maritime est sans bornes, et elle paraît plus petite.

— Vous avez raison; elle a des lignes trop plates, et le *baou* (rocher) *bleu*, vu d'ici, a de vilaines formes. A gauche, au sud-ouest, c'est très-beau, la haute falaise, et la plaine qui nous en sépare est bien jolie au lever du soleil.

— Vous voyez donc lever le soleil?

— Toujours, sauf à me rendormir après, si Paul n'est pas éveillé. Il dort dans ma chambre, et j'aime à le regarder au reflet du matin rose, parce qu'alors il me paraît tout rose aussi, mon pauvre enfant pâle! Et puis je savoure le bonheur inouï de la solitude avec lui. Songez donc, j'ai aspiré à cela depuis qu'il est au monde, et j'ai toujours été obsédée par un entourage où si peu de personnes me plaisaient! Croiriez-vous que j'ai passé des années sans entendre chanter un oiseau? Il y en a bien peu ici. Ces cruels Provençaux, après avoir détruit tout le gibier, s'en prennent aux rossignols. Il y a encore deux ou trois fauvettes sur les pins du jardin, et je les écoute.

Elles ne chantent qu'à la première aube ; le reste du jour, elles ont peur et se taisent.

— Mais, quand la mer est furieuse, et que les terribles vents de Provence soufflent de l'est ou de l'ouest, luttant à qui sera le plus méchant et le plus froid, ne souffrez-vous pas?

— Physiquement, oui, un peu ; mais il y a du bien-être à regarder du coin de son feu les petites roses hâtives qui se laissent secouer, comme si elles y prenaient plaisir, pendant qu'à travers leurs branches fleuries on aperçoit là-bas, bien loin, les grosses vagues qui ont l'air d'être tout près et de vouloir battre les fenêtres. La nuit, au milieu des plus furieuses rafales, les tourterelles roses de madame Aubanel chantent à toute heure, et ces voix amies semblent vouloir tenir en éveil les lares protecteurs de la maison. La petite chienne n'aboie pas à autre intention, j'en suis sûre. Et puis ce climat capricieux vous fait oublier en un jour les ennuis et les impatiences d'une semaine. Tout pousse et fleurit si vite au moindre calme qui se fait! tenez, mes matinées de soleil me consolent de tout. De ma chambre, je vois tout ce qui se passe sur le rivage et dans le petit golfe. Le premier en barque est toujours ce bon Pasquali : je le reconnais à sa coiffe de toile blanche sur son chapeau gris. Sa barque semble soudée au miroir du golfe, tant elle glisse lentement, et lui, on le croirait soudé à sa barque, tant il est attentif

à ce qui se passe au fond de l'eau. La patiente occupation de ce digne homme fait vraiment partie de ma sérénité... Mais il n'est pas seul en ce moment-ci? Je vois un officier de marine avec lui, il me semble...

Je ne répondis rien. Madame d'Elmeval regardait la Florade, et ce regard jeté de si loin sur lui, ce regard qui pouvait à peine distinguer son costume, m'enfonça des aiguilles dans le cerveau. Elle venait de me peindre son bonheur moral et le calme de sa belle âme avec tant de conviction et de simplicité! Extravagance ou pressentiment de ma part, elle me fit l'effet d'une somnambule qui va s'éveiller au bord d'un abîme.

Elle partit dans une vieille calèche qu'elle louait à la Seyne, et que conduisait un bonhomme très-sûr et très-adroit avec des chevaux ou des mulets habitués à tout gravir.

— Ceci n'est pas un équipage de luxe, me dit la marquise en riant; mais c'est solide, ça passe dans des chemins impossibles, et avec ce conducteur-là je n'ai peur de rien. Jamais je n'ai fait que bâiller dans mon landau au bois de Boulogne; ici, je m'amuse de tout et je m'intéresse à tout ce que je vois. Nous allons ainsi jusqu'où nos pieds peuvent nous porter. Au revoir! nous vous attendrons à l'entrée de la forêt, chez le garde...

Je savais que la Florade devait retourner à son

bord à onze heures. Je m'excusai de ne pas partir avec lui sous le prétexte de faire un peu de botanique aux environs, et je le laissai remonter seul dans son canot.

— Il me laisse sur les bras une affaire très-ennuyeuse, me dit Pasquali en le regardant s'éloigner. Il n'en fait jamais d'autres, lui! Toujours des histoires de femme! Il faudra pourtant bien le tirer de ce pétrin-là. C'est un si charmant enfant! Allons, j'y vais tout de suite, chez cette folle; revenez par ici, je vous dirai ce qu'elle aura décidé.

Deux heures après, en marchant comme un Basque, j'arrivais à la forêt dite de *la Bonne-Mère*, au pied des montagnes qui terminent le promontoire au sud. Bien que le centre de la presqu'île forme un plateau assez élevé, les chemins sont si ravinés et si encaissés, qu'un piéton se fait peu d'idée du pays qu'il traverse. Un seul point sert presque toujours à l'orienter : c'est la montagne conique de Six-Fours, qui porte les ruines pittoresques d'une ville à peu près abandonnée. Je trouvai la marquise au rendez-vous, et Paul buvant du lait de chèvre chez le garde avec sa bonne, une belle vieille Bretonne que la marquise traitait comme sa compagne et menait partout avec elle. Marescat, le conducteur, avait fini de loger et de frotter ses chevaux; il se disposait, selon sa coutume, à servir de guide pédestre et d'escorte à la famille.

Je m'étonnai de trouver dans un pays si pauvre et si négligé une entrée de forêt dont le terrain, propre et battu, ressemblait à une immense salle de bal champêtre.

— Vous ne vous trompez pas, me dit la marquise, c'est ici une salle de bal dans un désert. Cette petite fabrique blanche que vous apercevez là-haut dans les nuages est une des mille chapelles que les marins de tous pays ont nommées Notre-Dame-de-la-Garde. Dès le 1er mai, les processions commencent, et toute la population y afflue le dimanche. Les dévots montent à la chapelle, et reviennent boire et danser ici avec ceux qui ne font pas le pèlerinage, mais qui ne manquent pas à la fête. Il paraît que le spectacle est plus animé qu'édifiant. Vous savez que la dévotion des matelots et des Méridionaux en général n'est rien moins qu'austère. Nous ne viendrons donc pas ici pendant le mois de mai. Profitons de la solitude absolue qui règne encore dans ce désert, et marchons !

Je ne voulus pas lui offrir mon bras, craignant de prendre des airs d'intimité avec elle devant ses gens. J'aurais désiré me persuader que nous avions quelque chose à leur cacher, mais elle ne songeait déjà plus aux précautions à prendre pour leur faire penser que j'étais là par hasard. Elle avait consenti à cette dissimulation, mais elle n'était pas capable de la soutenir. Le courage et la franchise de son caractère

s'y opposaient. Elle avait tant de calme dans l'esprit et dans le cœur, qu'elle n'admettait pas sans peine le soupçon. Elle se croyait vieille parce qu'elle avait trente ans, et ne supposait pas, d'ailleurs, qu'un homme raisonnable pût s'éprendre d'une femme qui ne voulait pas aimer. Elle consentait donc à se garer des apparences quand on appelait son attention sur le danger des mauvais propos, parce qu'elle n'avait nullement le goût des bravades, et qu'elle voulait passer désormais inconnue ou inaperçue dans la vie; mais, à force de le vouloir, elle s'y croyait déjà arrivée, et il lui était difficile de se rappeler à tout instant ce qu'il fallait faire pour cela. Cet oubli de sa personnalité la rendait adorable. Il semblait qu'elle ne sût pas ce qu'elle était et ce qu'elle valait. Je n'ai jamais vu de femme plus détachée d'elle-même. Que s'était-il donc passé dans sa vie? quelle sagesse ou quelle vertu avait-elle donc étudiée pour être ainsi?

La forêt était très-belle. Cette salle de fête que chaque année les pieds de la foule privaient d'herbe et préservaient de broussailles était jetée sans forme déterminée sur une pente largement dessinée et sur un fond de ravin nivelé naturellement. Des pins élancés, droits comme des colonnes, couvraient d'ombre et de fraîcheur le vallon et la pente. Tout au fond, et rasant le bord de l'autre versant, coulait un petit ruisseau. Une profonde clairière traversée d'un chemin sinueux, s'ouvrait à notre droite, et

devant nous un autre chemin qui coupe en longueur toute la forêt en remontant le ruisseau devait nous conduire au véritable désert.

Ce chemin plein de méandres, traversé en maint endroit par le ruisseau qui saute d'un bord à l'autre, tantôt serré entre des bancs de rochers, tantôt élargi par le caprice des piétons dans les herbes, est ridé et valonné comme la forêt; mais nulle part il n'est difficile, et il offre une des rares promenades poétiques qu'on puisse faire sans fatigue, sans ennui ou sans danger dans le pays. Le ruisselet a si peu d'eau, que, quand il lui plaît de changer de lit, il couvre le sable du chemin d'une gaze argentée qu'on verrait à peine, si son frissonnement ne la trahissait pas. Des herbes folles, des plantes aromatiques se pressent sur ses marges, comme si elles voulaient se hâter de tout boire avant l'été, qui dessèche tout. Les pins sont beaux pour des pins de Provence : protégés par la falaise qui forme autour de la forêt un amphithéâtre assez majestueux, ils ont pu grandir sans se tordre. Les terrains phylladiens de cette région sont d'une belle couleur et vous font oublier la teinte cendrée des tristes montagnes calcaires dont la Provence est écrasée. La nature des rochers et même celle des pierres et de la poussière des chemins ne m'ont jamais été indifférentes. Dans les terrains primitifs, le granit ou les roches dures feuilletées ou pailletées ont toujours je ne sais quel aspect

de fraîcheur qui réjouit. Le calcaire a des formes puissantes qui imposent; mais l'uniformité de sa couleur est implacable et produit dans l'esprit une idée de fatigue et de soif.

Cette esquisse est le résumé des courtes remarques échangées entre la marquise et moi durant une demi-heure de marche sur ce beau chemin, qui rappelle un peu certains coins ombragés de la Suisse. Madame d'Elmeval n'avait jamais voyagé; elle n'avait conservé de souvenirs pittoresques que ceux de son enfance passée en Bretagne. Elle s'exagérait donc facilement la beauté de tout ce qu'elle voyait. Cette disposition de son esprit, cette joie de posséder, après de longues aspirations, le spectacle de la nature, rendaient sa compagnie vivante et charmante. Elle n'avait pas d'emphase descriptive, pas de cris d'admiration enfantine. Elle gardait bien le sérieux et la dignité d'une femme qui approche de sa maturité intellectuelle; mais elle savourait à pleins yeux et à plein sourire la vie des choses de Dieu. On la sentait heureuse, et on était heureux soi-même auprès d'elle sans avoir besoin de l'interroger.

Vers la lisière de la forêt dont nous traversions le plus court diamètre, les herbes diminuent, les arbres s'étiolent, les lentisques et les genêts épineux, amis du désert, reparaissent, et la garigue s'ouvrit tout à fait devant nous, creusée en bassin, rétrécie en rides sur ses bords et entourée des montagnes du cap

Sicier et de Notre-Dame-de-la-Garde. Quand nous eûmes gagné un de ses relèvements, nous pûmes voir, en nous retournant vers le nord, toute la presqu'île en raccourci, c'est-à-dire le grand tapis vert de la forêt et des autres bois voisins, cachant par leurs belles ondulations les plans insignifiants de la région centrale, et ne se laissant dépasser que par le cône sombre de Six-Fours et les montagnes bleues d'Ollioules et du Pharon. De cet endroit-là, tout était ou tout paraissait désert; rien que des arbres et des montagnes autour de nous; auprès et au loin, pas une bastide, pas un village, rien qui trahît la possession de l'homme, puisque Six-Fours est un amas de ruines, une ville morte.

— Ne se croirait-on pas ici dans quelque île déserte? me dit la marquise.

Et, comme je cherchais à m'orienter en apercevant la mer si loin de nous, au sud-est :

— Ne dites rien, ajouta-t-elle, écoutez! Vous entendrez la mer qui parle à droite, à gauche et derrière nous. Elle bat le pied de ces montagnes dont nous suivons le versant intérieur. Voulez-vous monter au cap ou à la chapelle? En trois quarts d'heure, nous serons là-haut. C'est très-beau, le sentier n'est pas trop rapide, et nous nous reposerons avant de redescendre.

Des nuages rasaient la cime de la falaise, mais ils étaient roses et sans densité. Marescat remarqua

qu'ils tendaient à se fixer à la pointe du cap et qu'ils abandonnaient la chapelle. C'est la chapelle qui devint notre point de mire et notre but.

Les schistes violacés et luisants de la montagne, recevant le soleil d'aplomb, brillaient comme des blocs d'améthyste. Un instant après, tout s'éteignit. Nous entrions dans l'ombre de la grande falaise déchirée, brisée en mille endroits, aride, sauvage et solennelle. Marescat se disputa avec moi pour porter le petit Paul, qui ne voulait être porté par personne. Madame d'Elmeval marchait d'un pas égal et soutenu.

Au pied de la chapelle, le précipice est vertigineux. On plonge à pic et parfois en encorbellement sur la mer. La paroi est très-belle : des brisures nues traversées tout à coup par des veines de végétation obstinée, des arbres nains, des astragales en touffes énormes, des arbousiers et des asphodèles qui s'accrochent avec une rage de vie à d'étroites terrasses de sable et de racines prêtes à crouler avec les assises qui les portent. C'est un spectacle désordonné, une fantaisie vraiment grandiose. Sous nos pieds, le jardin du sacristain, c'est-à-dire quelques mètres de terre cultivée en légumes avec une dent de rocher pour support et une échelle pour escalier, fit beaucoup rire le petit Paul et son ami Marescat. A notre gauche, le cap Sicier précipitait dans la mer son profil sec, dentelé en scie, d'une hardiesse ex-

trême; à droite, la falaise boisée arrondissait peu à peu l'âpreté de ses formes et s'en allait en ressauts élégants jusqu'à la plage de Brusc et aux îles. En face, il n'y avait plus que la mer. Nous étions à la pointe sud de la France, et nous enveloppions Paul de son manteau, car le vent était glacial. Une brume irisée au bord, mais compacte à l'horizon, faisait de la Méditerranée une fiction, une sorte de rêve, où passaient des navires qui semblaient flotter dans le vide. Au bas de la falaise, on distinguait les vagues claires et brillantes, encore diamantées par le soleil. Cent mètres plus loin, elles étaient livides, puis opaques, et puis elles n'étaient plus; les derniers remous nageaient confondus avec les premières déchirures du nuage incommensurable. Une barque parut et disparut plusieurs fois à cette limite indécise, puis elle se plongea dans le voile et s'effaça comme si elle eût été submergée. Les voix fortes et enjouées des pêcheurs montèrent jusqu'à nous, comme le rire fantastique des invisibles esprits de la mer.

— Ils se sont donc envolés? s'écria l'enfant.

— Non, répondit Marescat, ils sont en *plein clair*. Le nuage est entre eux et nous.

— Nous voici bien réellement au bout du monde, dit la marquise, dont je me rappelle la moindre impression. Tout le bleu qui est là devant nous n'appartient plus qu'à Dieu.

Un instant le vent fit une trouée dans le nuage, et

nous pûmes distinguer à l'est les côtes vraiment romantiques de la Ciotat et le *Bec-d'Aigle*, ce rocher bizarre d'une coupe si aiguë, qu'il ressemble effectivement à un bec gigantesque béant sur la mer et guettant l'approche des navires pour les dévorer. Nous allions descendre, pour nous mettre vite hors du vent et du nuage, car la chapelle était déserte, fermée, et son extérieur blanchi et empâté n'offre rien d'intéressant, lorsqu'en quittant l'étroite terrasse bordée d'un garde-fou écroulé, qui en fait le tour, nous vîmes, au pied d'une des croix de station des pèlerins, une femme agenouillée.

Sa pose et son vêtement pittoresques dans un cadre si austère, le châle rouge noué sur sa tête et rabattu sur ses épaules, tranchant sur sa robe brune aux plis roides et droits, en laissant échapper quelques mèches de cheveux noirs séchés et crépelés par l'air salin, sa figure d'une pâleur de marbre, ses mains amaigries, un bâton passé dans l'anse d'une bannette et posé devant elle au pied de la croix, une paroi de roches blanchies par les lichens faisant ressortir cette sombre silhouette de Madeleine repentante, tout en elle et autour d'elle nous frappa simultanément, la marquise et moi. Paul eut peur, et, lancé en avant, il recula vers nous.

Cette femme était pourtant remarquablement jolie, ses traits fins et d'un type délicatement accusé. Son costume n'annonçait ni la misère ni l'incurie, et

n'appartenait à aucune profession déterminée : c'était une femme du peuple ; mais paysanne, ouvrière des villes ou des côtes, rien ne le précisait. L'extrême propreté de son vêtement grossier était faite pour attirer l'attention sur elle, car en aucune province française on ne voit les femmes de cette classe plus exemptes de ce souci que dans la Provence maritime.

Mais ni sa beauté ni sa propreté exceptionnelle ne triomphaient de la méfiance que sa physionomie nous inspira. Elle avait la pupille très-noire, petite pour le globe de l'œil, et, quand elle relevait la paupière supérieure pour regarder fixement, cette pupille, entourée de trop de blanc, avait quelque chose d'irrité ou de hagard. Les sourcils, bien dessinés, se joignaient presque au-dessus du nez, ce qui est réputé un signe de violence, de ruse ou de jalousie. Il n'en est rien, j'ai vu des personnes très-douces et très-franches présenter cette particularité ; mais ici la sécheresse dédaigneuse du sourire la rendait caractéristique de quelque habitude de mauvais vouloir.

La marquise saluait toutes les personnes qu'elle rencontrait, sachant que, dans cette région, le pauvre veut être salué le premier. Il ne provoque aucune politesse ; mais, quand on ne la lui accorde pas, il en est blessé : il vous la rend brusquement et d'un air de mauvaise humeur. Au contraire, adressez-lui la parole, il est tout de suite votre ami.

La femme pâle ne priait pas, ou elle priait à la provençale, c'est-à-dire en s'interrompant sans façon pour regarder, examiner et interroger les passants. Quand la marquise s'inclina légèrement en passant auprès d'elle, elle se leva et lui envoya d'un ton bref le salut redoublé du pays : *Bonjour, bonjour,* et elle reprit son panier de tresse et son bâton pour s'en aller. Nous passâmes outre ; elle se mit à marcher derrière nous, et nous entendîmes que Marescat lui disait :

— Bonjour, la *Zinovèse;* ça ne va donc pas mieux?

Nous n'entendîmes pas la réponse ; nous avions déjà quelque avance. La descente est très-rapide ; mais le sentier, coupé en zigzags, est assez facile. Paul le prit au pas gymnastique. Sa mère, ne voulant pas le perdre de vue, se mit à courir, et en dix minutes nous étions en bas. Là, on s'arrêta dans un pli de terrain bien abrité. La bonne ouvrit un petit panier pour le goûter de l'enfant, et madame d'Elmeval partagea une orange avec moi.

Cette petite halte permit à la Zinovèse et à Marescat de nous rejoindre. Ils avaient continué de causer ensemble. Marescat prit alors les devants pour aller faire boire ses chevaux, et la femme pâle nous accosta.

— Il paraît, dit-elle en s'adressant à moi, que vous êtes médecin?

— Oui, et vous êtes malade, vous?

— Beaucoup malade ; mais prenez-vous bien cher?

— Je ne prends rien.

— Ah!... Vous êtes donc bien riche?

— Non, mais je n'exerce pas dans le pays.

— Vous n'en êtes pas? Alors vous ne voulez pas me dire ce que j'ai!

— Si fait ; vous avez la fièvre presque continuellement.

— C'est vrai ; je ne dors ni ne mange.

— Où souffrez-vous?

— Partout et nulle part. Le plus dur, c'est de tousser et d'étouffer. Le capelan de là-haut, — et elle désignait la chapelle, — qui vient tous les ans au mois de mai, m'a dit, l'an passé, que j'étais phthisique, et que je ne m'en sauverais pas.

— Et que vous a-t-il prescrit?

— De me confesser et de me mettre en état de grâce.

— Et vous y êtes?

— Non.

Elle me fit cette réponse d'un ton farouche et hautain. Sa figure était de plus en plus sinistre. Madame d'Elmeval la regardait avec étonnement, la bonne et l'enfant avec crainte.

— Tout ça ne me dit pas si je vais bientôt mourir, reprit la malade avec autorité. Allons, le médecin doit savoir cela, il faut le dire!

— Je ne peux pas vous le dire sans vous examiner

et vous interroger. Ce n'est pas ici le moment ; où demeurez-vous?

— Là, derrière cette montagne, répondit-elle en me montrant les premiers contre-forts du cap Sicier, tout auprès de la mer, au poste des gardes-côtes. C'est moi la femme au brigadier Estagel.

— Alors vous avez le moyen de faire venir un médecin, ou la force d'aller en consulter un à la ville, puisque vous avez pu monter à la chapelle pour prier.

— Ce n'est pas la même chose ! Je suis trop laide à présent pour aller me faire voir à la ville, et, d'ailleurs, je ne crois pas à tous ces médecins-là ; ils ne m'ont rien fait.

— Mais vous, faites-vous ce qu'ils vous ordonnent?

— Je ferai ce que vous me direz. Voulez-vous venir chez moi demain?

— Soit. J'irai.

— C'est bien, fit-elle tranquillement du ton d'une reine qui accepte l'hommage d'un sujet.

— Merci ! lui dis-je d'un ton ironique.

— Oh ! je vous payerai, reprit-elle, j'ai de quoi ; je ne suis point une pauvre pour demander la charité.

Son impertinence m'agaçait.

— Alors je n'irai pas, repris-je. Vous direz merci, ou vous ne me verrez pas.

— Merci donc! répondit-elle avec ce sourire amer et presque haineux que j'avais déjà remarqué.

Au lieu de s'en aller, elle resta fièrement plantée avec son bâton sur le tertre au-dessus de nous. Elle examinait la marquise avec une attention singulière, et celle-ci la regardait avec une certaine curiosité.

— Savez-vous ce que c'est que cette femme? me dit-elle à voix basse. C'est une beauté déchue de sa gloire. Elle a dû être ravissante, coquette, adorée de tous les jolis cœurs de la plage; elle a régné dans son milieu, elle a commandé, usé et abusé de son pouvoir; elle s'est bien mariée pour sa condition : elle gouverne maintenant son mari, elle bat ses enfants si elle en a, elle fait des pèlerinages, et elle ne croit à rien; elle s'ennuie, elle regrette la danse, la parure et les triomphes; elle est malade de mécontentement, et elle en mourra; elle pleure sa fraîcheur, sa force et peut-être quelque fiancé pauvre qu'elle avait dédaigné et qui s'est consolé trop vite. Voilà mon roman; vous me direz demain si je me suis trompée.

La Zinovèse semblait chercher à lire dans nos yeux ce que nous disions d'elle, car elle se sentait l'objet de nos commentaires, et elle posait évidemment devant nous. Elle descendit quelques pas et nous demanda ou plutôt nous réclama une orange qui lui fut donnée aussitôt. Alors elle s'assit sans façon près de la marquise, et, pelant l'orange :

— Mauvais fruit! dit-elle. C'est de la vallée d'Hyères, ça ne vaut rien. C'est dans mon pays que ça mûrit!

— De quel pays êtes-vous? lui demanda la marquise.

— De la montagne, du côté de Monaco.

— Je voyais bien à votre accent que vous n'étiez pas d'ici; mais pourquoi vous appelle-t-on la Génoise?

— C'est un vilain nom que les femmes d'ici ont voulu me donner par jalousie; mais je l'ai accepté et gardé pour les faire enrager.

— Pourquoi est-ce un vilain nom?

— Parce que ceux de la Provence détestent ceux de Gênes. Il y a une *pique* pour la pêche. Les Provençaux voudraient garder pour eux tout le poisson des côtes. Autrefois, ils avaient le monopole; à présent, la mer est à tout le monde, et les bateaux de la côte du Piémont et des autres côtes plus près d'ici viennent prendre ce qu'ils peuvent. Ça ferait des disputes et des tueries en mer, si on osait; mais les gardes-côtes sont là pour empêcher. Il y en a qui voudraient tuer aussi les gardes pour pouvoir se venger des pêcheurs étrangers et pour voler l'eau de la mer.

— Comment! voler l'eau de la mer?

— Oui, oui, pour se faire du sel et ne pas le payer. La loi défend de prendre un seul verre d'eau

dans les ports, et, sur les côtes, on n'en peut prendre qu'un seau de temps en temps; encore ça pourrait être empêché, si on voulait. Soyez tranquille! quand je vois arriver un baquet, je crie après les hommes du poste. « Est-ce que vous dormez? que je leur dis. Faites donc votre ouvrage, et gardez l'eau du gouvernement. »

La marquise s'abstint de toute réflexion, et, voulant s'instruire avant de juger, elle reprit :

— Alors c'est par dépit contre votre zèle de bonne gardienne que l'on vous traite de *Zinovèse?*

— Oui, et parce qu'ils appellent Génois tous ceux qui ne sont pas d'Hyères ou du côté de Marseille. Ils sont si bêtes par ici! D'ailleurs, il y a encore autre chose!

— Oui, vous étiez la reine du pays, n'est-ce pas?

— Ah! vous avez entendu parler de moi? dit la Zinovèse en se redressant avec orgueil et en perdant pour un instant sa livide pâleur. Eh bien, c'est comme ça. Vous êtes jolie, tout à fait jolie, vous pensez? J'ai été encore plus jolie que vous, et je n'aurais pas changé ma figure pour la vôtre il y a dix-huit mois; mais la fièvre est venue, et vous voyez comme elle m'a menée! Me voilà maigre, vilaine et vieille à vingt-six ans. Croyez-vous que ça fait plaisir à mes ennemis! Oh! si je peux en réchapper... Mais je ne pourrai pas, et je vois bien que tout es fini!

Et la Zinovèse se mit à pleurer, les mains sur ses genoux et la figure dans ses mains.

— Voyons! il faut tâcher de la guérir, me dit la marquise avec un accent de bonté. Vous irez demain, docteur, et je suis sûre que vous lui donnerez du courage.— Qu'est-ce que je vous disais? ajouta-t-elle lorsqu'en rentrant sous la forêt nous nous retournâmes pour regarder une dernière fois la Zinovèse immobile, absorbée dans sa douleur: elle pleure son passé, comme la fille de Jephté pleurait son avenir. Elle est moins intéressante; pourtant... Si elle allait s'évanouir là?... Non, elle se lève et s'en va d'un pas assez ferme. La jugez-vous perdue?

— Je ne peux rien juger ainsi; l'auscultation m'éclairera.

— Alors vous y allez demain? On vous verra peut-être?

— Est-ce que vous irez au cap Sicier?

— Je ne sais pas encore; mais, si je n'y vais pas, vous repasserez bien par Tamaris?

— Oui, d'autant plus que j'ai à revoir Pasquali pour mon affaire.

— En vérité, je regrette que cette terre dont vous héritez soit mal située, et que vous ne puissiez pas planter un chalet suisse au milieu de vos artichauts! Quel honnête et bon voisinage c'eût été pour Paul et pour moi! Vous lui auriez appris bien des choses excellentes. Je vous l'aurais envoyé en toute con-

fiance, vous auriez été le médecin des pauvres... Enfin il n'y faut pas penser, puisque vous n'êtes pas riche et que le devoir vous appelle ailleurs. On est toujours bien là où on se dévoue, et vous serez bien partout.

Ce que je rapporte des paroles de la marquise est comme le résumé affectueux, enjoué et parfaitement calme de son attitude vis-à-vis de moi. Il était bien évident que, renseignée par mon excellent baron, elle m'accordait sans marchander une estime particulière, et que, les circonstances s'y prêtant, je pouvais devenir son ami; mais il n'était pas moins évident que des sentiments trop exaltés de ma part eussent été accueillis avec surprise, regret et déplaisir.

— Elle est cependant bien imprudente, cette femme si réfléchie! me disais-je en traversant la forêt avec elle. Elle ne semble pas se rappeler que je suis jeune, et qu'il n'est pas nécessaire à mon âge d'entretenir en soi des vanités et des chimères pour se sentir très-agité et très-malheureux auprès d'une femme dont le type répond à notre conception du beau idéal... Agité, je le suis ; malheureux, je pourrais bien le devenir. Ah! tant pis pour moi! Pourquoi suis-je devenu assez maître de moi-même pour savoir cacher ce que j'éprouve? Pourquoi ai-je cherché et un peu mérité l'épithète d'*homme sérieux*? C'est peut-être funeste en amour, ce sérieux-là! La

Florade n'en cherche pas si long, et peut-être aura-t-on à se défendre de son prestige.

Lequel valait mieux d'être l'ami qu'on accepte, ou l'amant qu'on repousse?

Si j'avais eu trente ans de plus, je ne me serais pas fait cette question; j'aurais été fier de mon lot.

Et tout cela était insensé, je le sentais bien. Toutes ces questions que je m'adressais à moi-même restaient sans réponse. Je ne pouvais, pas plus que la Florade, aspirer à la main d'une personne si haut placée. Nous ne devions ni l'un ni l'autre nous exposer à lui paraître mus par une ambition vulgaire dont nous eussions rougi, lui certes autant que moi, car il avait l'âme élevée. Donc, tout nous empêchait et nous défendait d'aimer la marquise, car il ne fallait pas la voir deux fois pour être certain qu'elle ne séparerait pas le don de son cœur de celui de sa vie entière.

Et pourtant j'étais *touché,* comme on dit à l'escrime. Je ne sais même pas si je n'étais pas déjà grièvement blessé. Je m'en allais cachant et tâchant de fermer vite ma blessure, riant avec Paul et ramassant des plantes au bord du ruisseau. C'était le temps des orchidées. Je lui fis connaître les signes caractéristiques qui distinguent l'ophrys mouche des ophrys abeille, araignée, bourdon , etc. J'eus même le plaisir de trouver l'ophrys *lutea,* le plus beau de tous

ceux du Midi et le plus rare de la région toulonaise. La marquise le mit soigneusement dans son herbier de promenade, et elle écrivit pour mémoire mon nom au crayon sur l'étiquette.

— Eh bien, me dit Marescat avec sa bonhomie confiante quand il nous vit de retour à la maison du garde, vous avez vu la Zinovèse? Est-ce qu'elle vous a parlé de sa maladie? Elle mourait d'envie de vous prier de la guérir.

Et, quand il sut que je me promettais d'aller chez elle le lendemain :

— Faites attention à vous, reprit-il. La Zinovèse est une mauvaise femme!

Il fut interrompu par une frasque de son mulet de devant, qui voulait partir avant les chevaux, et la marquise ne voulut pas consentir à me laisser retourner à pied.

— Non pas, dit-elle, vous êtes venu pour nous, je ne vous laisserai pas faire cinq ou six lieues à pied en si peu d'heures. Je vous déposerai tout auprès de la Seyne, à un sentier que Marescat vous indiquera.

J'acceptai, mais je ne voulus point monter dans la calèche. J'ignorais encore combien Marescat était un homme sûr et bienveillant. Je ne voulais pas qu'il pût se livrer à un commentaire quelconque. Je me plaçai sur le siége à côté de lui.

— Voyons, lui dis-je, pourquoi la Zinovèse est-elle une mauvaise femme?

— Oh! bien des choses, répondit-il. D'abord, elle passe pour une enragée ramasseuse d'épaves. Il n'y en a que pour elle! Et puis elle bat ses enfants.

— Elle bat ses enfants! dis-je à la marquise en me retournant vers elle, la calèche découverte me permettant de lui parler.

— J'en étais sûre, je vous l'avais dit.

— C'est pour cela que je vous proclame grande devineresse et grande physionomiste... Bat-elle aussi son mari? demandai-je à Marescat.

— Non, c'est un homme, lui! mais elle gouverne tout de même. C'est *une femme que beaucoup en ont été fous*. Elle a été la plus jolie qu'il n'y ait pas à dix lieues autour d'ici, elle aurait pu épouser un gros bourgeois si elle avait su tenir sa langue; mais elle pense et elle dit du mal de tout le monde, et colère, c'est *une serpent* quand elle vous en veut.

— Est-ce qu'elle vous en veut, à vous?

— A moi? Non! Personne n'en veut à un pauvre homme comme moi. Je n'ai ni argent ni malice, tout le monde me laisse tranquille... Mais je vous dis ce que je sais. J'ai vu la Zinovèse *périr* son âne sous les coups. Faire du mal aux bêtes qui sont bonnes, ça me fait du mal à moi! Tenez, voilà mon cheval de droite que, si je le battais, je le ferais pleurer comme une personne! Et croyez-vous que c'est bien de faire souffrir un animal qui a du cœur?

— Et l'âne de la Zinovèse, est-ce qu'il pleurait?

— Je crois bien qu'il avait pleuré toutes les larmes de son corps, pauvre bête d'âne qu'il était! C'était un âne d'Afrique, un de ces petits bourriquets gros comme des chiens qu'on achète à Toulon quand les navires en amènent. Il y en a un comme ça à Tamaris *chez madame*. C'est fort qu'on ne s'en fait pas d'idée, et ça a de l'idée plus qu'on ne croit. Celui de la Zinovèse en avait bien enduré. Une fois, il en a eu assez; il l'a jetée par terre, et, avec ses pieds de devant, sa bouche et ses dents, il s'est mis après elle, comme s'il avait voulu en finir et se venger en un jour de tout ce qu'il avait souffert dans sa pauvre vie de bourriquet. Il y avait là des garçons qui riaient au lieu d'aller au secours de la femme. Alors la femme s'est relevée et a commencé à leur jeter des pierres, et puis elle a attaché l'âne à un arbre, et à coups de bâton, et avec des épines qu'elle lui fourrait dans le nez, et avec des rochers qu'elle lui faisait rouler sur le corps, elle l'a forcé de casser sa corde et de sauter comme un fou dans la mer, où il s'est noyé. Croyez-vous que c'est une femme? Je n'en voudrais pas pour tirer ma charrette! Son mari en fait pourtant bonne estime, parce qu'elle est très-propre et très-courageuse; malade comme la voilà, elle fait encore l'ouvrage d'un homme qui se porterait bien. Elle a aussi pour elle qu'elle a toujours été sage; dame! fière comme une reine, contente d'être courtisée, mais ne souffrant pas qu'on la touche!

C'est égal, j'aime autant qu'il la garde que de me la prêter seulement pour une semaine : je n'aurais qu'à dire un mot de travers, elle serait dans le cas de m'arracher les deux yeux.

— Mais, docteur, prenez garde à vous en effet! dit la marquise, qui, penchée en avant, écoutait le babil de son conducteur; si vous ne la guérissez pas, elle vous assassinera.

— Oh! elle n'est pas traître! reprit Marescat; c'est la colère, voilà tout!

— Cela doit tenir à un état maladif. A-t-elle toujours été ainsi?

— Mais non. Au commencement de son mariage, elle était un peu braillarde et *reprocheuse,* et puis les autres femmes la faisaient monter. On n'aime ni les Niçois, ni les *Monaquois,* ni tous ceux de par là, et on en voulait aux garçons qui la trouvaient de leur goût. Oh! dame, les femmes d'ici ne sont pas bien commodes non plus, il faut le dire, et menteuses!... Savez-vous comment ça s'appelle, ce petit lavoir que vous voyez là au bord du chemin?

— Dans mon pays, on appelle cela *une babille,* parce que c'est le rendez-vous des femmes de la campagne.

— Ici, ça s'appelle *une mensonge,* reprit Marescat en riant, et c'est bien appelé, je vous dis!

— Êtes-vous marié, Marescat? lui demanda la marquise.

— Oh! moi, répondit-il, j'ai une bonne femme qui travaille et qui est savante pour deux, car elle fait mes comptes, et moi, je ne sais ni lire ni écrire... Mais voilà un mauvais pas; regardez un peu comme *M. Botte*, c'est mon cheval de droite, va passer là dedans et donner du collier!

Les chemins de la presqu'île étaient insensés, nous ne faisions que nous enfoncer dans des trous ou gravir des escaliers de rochers. Le bonhomme conduisait avec certitude, toujours riant et causant. Les promenades en voiture dans les mauvais chemins m'ont toujours beaucoup plu. Chaque pas est une aventure. La marquise, déjà habituée à ce genre de locomotion difficile et périlleuse, s'amusait de ma surprise, car il est certain que Marescat, son mulet et son cheval favori faisaient des prodiges.

Je les quittai au sentier de la Seyne, et je courus rejoindre la Florade à Toulon. Pasquali l'avait grondé et ne lui avait pas promis de réussir; mais, loin d'être soucieux, il était porté par son heureux tempérament à voir tout en beau. Il se croyait déjà débarrassé de l'inquiétante aventure de la bastide Roque, et il respirait à pleins poumons comme un homme qui a craint de perdre sa liberté. Je ne lui parlai pas de ma promenade avec la marquise. J'évitai de lui parler d'elle, et, malgré tout, je trouvai le moyen de me sentir très-jaloux de lui. Il me sembla qu'il m'examinait avec surprise, qu'il devinait

en moi quelque trouble insolite, et qu'en s'abstenant de m'interroger il se réservait d'en apprécier la cause par lui-même.

Rentré chez moi, je me débarrassai l'esprit de toutes ces vapeurs fantastiques en écrivant au baron. Durant tout le temps que nous avions passé ensemble, nos journées s'étaient généralement terminées par une ou deux heures de causerie intime, où nous résumions toutes les impressions reçues pour les analyser et les juger en commun. Nous étions le plus souvent d'accord dans nos appréciations, et, quand il nous arrivait de discuter, c'était un plaisir de plus. Le baron avait une lucidité d'esprit, une jeunesse de cœur et une aménité de formes qui me faisaient chérir son commerce et regarder son amitié comme une bonne fortune dans ma vie.

L'entretien journalier de cet excellent vieillard me manquait. Celui de la Florade, plus animé, m'avait rendu un peu infidèle peut-être dans les premiers jours; mais je ne sentais pas en lui cet appui, ce conseil, cette sagesse qui m'avaient été si salutaires, et, repentant de n'avoir encore écrit à mon vieil ami que de courtes lettres, je me mis à lui écrire un volume que je lui envoyai à Nice. Je me gardai cependant de lui dire combien la marquise était liée à mes agitations intérieures; mais ces agitations, je ne les lui cachai pas, et, m'accusant de faiblesse et de folie, je promis à mon cher mentor de terrasser l'ennemi.

Je me rendis chez la Zinovèse par mer jusqu'à la plage des Sablettes. Là, je renvoyai la barque et marchai devant moi, sur le rivage de la Méditerranée, me renseignant sur le poste des douaniers du *baou rouge*. On me dit qu'il ne fallait point passer le *baou*, mais regarder sur ma droite l'ouverture du val de Fabregas. Je passai le fort Blanc, puis un autre fort ruiné, et, par des sentiers d'un mouvement hardi, tantôt dans les pinèdes, tantôt sur la falaise rouge, je découvris dans un pli de terrain, au bord d'un ruisseau et près d'une petite anse très-bien découpée, la maison que je cherchais. Ces rainures dans la montagne, qu'on appelle trop pompeusement en Provence des vallons, sont produites par l'écoulement des pluies dans les veines tendres du roc ou dans les schistes désagrégés. Le ruisseau est à sec huit mois de l'année ; mais il suffit qu'il ait amené quelques mètres de terre meuble, pour que la végétation et un peu de culture s'en emparent. Le poste des douaniers était très-agréablement situé sur une terrasse dallée qui permettait de surveiller la côte ; cependant l'habitation adossée au roc ne regardait pas la mer, et ne présentait au vent d'est que son profil. Malgré cette précaution, j'y trouvai la température fort aigre. Une varande et des mûriers taillés en berceau ombrageaient la maison, ou plutôt les cinq ou six maisons basses construites sur le même alignement en carré long. Là vivaient

cinq ou six familles, les gardes-côtes ayant presque tous femmes et enfants.

La Zinovèse était assise avec les siens sur la terrasse. C'étaient deux petites filles charmantes, très-proprement tenues, mais dont l'air craintif révélait le régime de soumission forcée.

— Entrez dans mon logement, me dit-elle, et soyez tranquille; vous n'y attraperez point de vermine, comme dans ceux des autres! Quant à vous, dit-elle à ses filles, restez là, et, si je ne vous y retrouve pas, gare à moi tantôt!

— Vous n'êtes pas phthisique, lui dis-je quand je l'eus auscultée, vous avez le foie et le cœur légèrement malades. Votre toux n'est qu'une excitation nerveuse très-développée, et je ne vois rien en vous dont vous ne puissiez guérir, si vous le voulez fortement. Tenez-vous à la vie?

— Oui et non. Qu'est-ce qu'il faut faire?

Je lui prescrivis une médication et un régime; après quoi, je lui demandai si elle entretenait quelque habitude de souffrance morale impossible à surmonter.

— Oui, dit-elle, j'ai une grosse peine, et je vais vous parler comme au confesseur. J'aime un homme qui ne m'aime plus.

— Est-ce votre mari?

— Non, *l'homme* est un brave homme qui m'aime trop, et que je n'ai jamais pu aimer. Ça ne fait rien,

on faisait bon ménage quand même. Je suis une femme honnête, moi, voyez-vous, et ceux qui vous diraient le contraire, c'est des menteurs et des canailles!

— Calmez-vous : personne ne m'a dit le contraire.

— Non, vrai? A la bonne heure; mais je vais vous dire tout. Dans ma vie de femme raisonnable et courageuse, j'ai fait une faute : j'ai eu un amant, un seul, et je n'en aurai pas d'autre, j'ai trop souffert. C'est ce qui m'a tuée.

— Oubliez-le.

— Ça ne se peut pas. J'y penserai jusqu'à ce qu'il meure. Ah! s'il pouvait mourir! Que Dieu me fasse la grâce de le faire périr en mer, et je crois bien que je serai guérie!

— Étiez-vous vindicative comme cela avant d'être malade?

— Avant d'être malade, je m'ennuyais un peu du mari et des enfants, voilà tout. Ça n'allait pas comme je voulais, je ne me trouvais pas assez riche. Pierre Estagel m'avait trompée : il croyait hériter d'un oncle riche, et le vieux gueux n'a rien laissé. J'ai bien eu des robes et des bijoux à mon mariage, et puis, après, rien que la place du mari. Il a fallu travailler sans jamais s'amuser. J'ai fait mon devoir, mais j'avais bien du dégoût, quand j'ai rencontré ce damné qui m'a aimée. Je croyais bien que je ne lui

céderais pas. J'étais contente et fière de ses compliments, voilà tout; par malheur, il n'était pas comme les autres, lui, il savait parler! Enfin j'ai été folle, et pendant deux mois j'étais contente, je ne me reprochais rien. J'endurais tous mes ennuis, je ne pensais qu'à le voir! J'étais toute changée, un petit enfant m'aurait fait faire sa volonté. Le mari disait : « Qu'est-ce que tu as? Je ne t'ai jamais vue si douce! » Et il m'aimait d'autant plus, pauvre bête d'homme!... Mais l'autre s'est lassé de moi tout d'un coup. Il a dit qu'il avait eu occasion de voir Estagel, que c'était un homme de bien, qu'il était fâché de le tromper, que ça lui paraissait mal! Qu'est-ce que je sais? tout ce qu'on ne se dit pas quand on aime, tout ce qu'on veut bien dire quand on n'aime plus. Et moi, je ne peux pas pardonner ça, vous pensez! Je le garderai sur mon cœur tant que le sien sera dans son corps!

— Alors, quand vous voulez vivre, c'est pour vous venger?

— Si je dois rester laide, il faudra que je le voie mourir! Si je redeviens jolie, je me ferai fière, j'irai dans les fêtes, je mettrai mes chaînes d'or et tout ce que j'ai, et on parlera encore de la Zinovèse, et je ferai celle qui se moque de lui, et il me reviendra; mais je le chasserai d'autour de moi comme un chien, et il vivra pour me regretter.

J'essayai de calmer par le raisonnement cette âme

irritée ; je ne l'entamai pas d'une ligne, et je la quittai sans espérance de la guérir. Son état physique n'était certes pas désespéré; mais la passion, et la passion mauvaise et persistante, combattrait vraisemblablement l'effet de mes ordonnances et les derniers efforts de la nature. On ne sauve pas aisément ceux qui s'appliquent à détruire leur âme, car c'est le grand moteur que nos remèdes n'atteignent pas.

Comme aucune espèce de voiture ne pouvait venir au cap Sicier par le bord de la mer, je montai sur le *baou rouge,* afin de voir si, de là, je découvrirais dans la vallée intérieure de la presqu'île la vieille et déjà bien-aimée calèche de Marescat, amenant de ce côté la marquise et son fils. Le *baou rouge* est bien nommé. La pierre et la terre y sont d'un rouge sombre à teintes violacées. Une forêt de pins maritimes, maigres et tordus par le vent, l'enveloppe de la base au sommet ; mais les buissons de chêne coccifère, de globulaires en broussailles, ainsi que les cistes, les romarins et les lavandes, donnent de la grâce et de la fraîcheur aux éclaircies. Un unique sentier gravit rapidement jusqu'au sommet. Là, je trouvai une guérite de garde-côte, et je fus curieux d'en visiter l'intérieur.

Ces guérites sont des huttes de pierres brutes, de mottes de terre et de branchages, avec un toit de roseaux ou de lames de schiste. Comme elles sont olérées plutôt que permises, elles sont l'ouvrage des

factionnaires, et il leur est interdit d'y avoir aucune espèce de meuble, de couverture, de bien-être quelconque propre à favoriser le sommeil. Un banc de pierre ou de briques leur permet cependant de s'y étendre; mais, comme il n'y a ni porte ni fenêtre, le froid des nuits mauvaises et le bruit assourdissant des tempêtes se chargent probablement de tenir le factionnaire éveillé. Ces huttes doivent, en outre, être placées de manière à dominer tout ce qui ferait obstacle à la vue dans le rayon de la surveillance assignée au factionnaire. On les trouve donc souvent perchées dans les sites les plus effrayants, et le sentier battu qui entourait celle-ci n'avait pas, au bord du précipice vertical, plus de quinze centimètres de large. Il n'y eût pas fait bon d'être somnambule; mais on sait que là où passe la chèvre le douanier peut passer.

Comme je regardais le beau spectacle de la mer écumante contre les âpres racines de la falaise, le garde-côte, qu'on croit parfois absent, mais qui est toujours là, guettant toutes choses, sortit je ne sais d'où, et m'aborda d'un air grave et bienveillant. C'était un homme d'une quarantaine d'années, d'une belle et douce figure.

— Êtes-vous le médecin? me dit-il.

Et, sur ma réponse affirmative :

— Alors vous venez du poste? Vous avez vu ma femme ?

— Vous êtes donc maître Pierre Estagel? Eh bien, votre femme a besoin d'être soignée ; mais il y a de la ressource.

Le garde-côte secoua la tête.

— Elle se donne trop de mal, dit-il, elle n'a pas de repos, et Dieu sait qu'elle n'est pourtant pas obligée de se tourmenter : nous avons bien de quoi vivre ; mais c'est une pauvre femme qui voudrait toujours ce qu'elle n'a pas, et qui ne se contente jamais de ce qu'elle a.

Il resta pensif. C'était un homme doux, mais peu expansif, habitué à la solitude, au silence par conséquent. Je vis qu'il fallait le questionner ; moyennant quoi, je sus toute l'histoire de sa femme. Elle avait été riche. Son père était patron d'une grosse barque de pêche et propriétaire de deux autres. Un coup de mer avait brisé toute sa fortune. Estagel l'avait aidé à se sauver lui-même, et il avait apporté au rivage Catarina (la Zinovèse), demi-morte de peur et de froid. Elle était venue là en partie de plaisir avec son père, comme cela lui arrivait souvent. Elle était déjà connue pour sa beauté et sa *belle danse* aux pèlerinages de la côte. Il y avait donc près d'un an qu'Estagel l'avait remarquée. En la voyant ruinée et désolée, il lui offrit le mariage, qu'elle accepta sous le coup du découragement ; mais elle se flattait d'un héritage qui leur échappa. On sait le reste, la Zinovèse me l'avait dit. Le mari

n'avait aucune espèce de soupçon sur elle. Il la jugeait plus inaccessible que les rochers de son poste, et sa confiance n'avait rien qui ne lui fît honneur à lui-même. On sentait en lui une droiture de cœur et une patience de caractère assez remarquables. Il ne s'exprimait pas mal, il lisait même quelquefois, et je vis dans la hutte un vieux volume dépareillé du Plutarque d'Amyot à côté de sa pipe.

— Mais vous ne faites plus de faction, lui dis-je, puisque vous voilà gradé ?

— Gradé et décoré, répondit-il en soulevant la capote qu'il avait jetée sur ses épaules par-dessus son uniforme. On m'a donné cela pour un sauvetage. Je ne le demandais pas. Quant au grade, il me dispense de la faction, et vous me voyez ici en remplacement volontaire d'un camarade qui s'est trouvé indisposé aujourd'hui.

Et il se mit à réparer la cabane, qui tombait en ruine.

— Il paraît, lui dis-je, qu'on a peu de soin de ce pauvre abri, où certes il n'y a rien de trop.

— Ah ! que voulez-vous ! on s'ennuie de réparer ce qui tombe toujours ! Quand je faisais mon quart de nuit, je n'entendais pas rouler une pierre sans la relever.

— Vous y avez passé des nuits bien dures, n'est-ce pas ?

— Oui ! Une fois, — la guérite n'était qu'en terre

et en feuillée dans ce temps-là, — j'ai été emporté avec sur cette pointe de rocher que vous voyez là-dessous. Heureusement, il s'est trouvé un petit arbre pour me retenir. Les plus mauvais coups de vent ici sont ceux qui tournent tout d'un coup de l'est au nord-ouest. Ça vous prend comme en tire-bouchon et vous enlève ; mais il y a aussi de bonnes nuits. Quand on étouffe dans les villes et même dans les maisons à la côte, ici, l'été, on est content de respirer, et, de temps en temps, on regarde la lune pour se désennuyer de regarder la mer.

—Avez-vous affaire aux contrebandiers quelquefois?

— Non, la côte est trop mauvaise, la calangue est petite et trop facile à surveiller. Vous voyez ces deux pointes de rocher qui sortent de la mer à cinq cents mètres de la falaise. On les appelle les *freirets* ou les *frères*, parce que de loin les écueils ont l'air d'être tout pareils. Eh bien, toute la falaise est bordée de roches sous-marines du même genre, et on appelle ces endroits-là les *mal-passets*. Ce n'est donc pas une plage pour débarquer de la contrebande dans les mauvaises nuits, et, quand la mer est douce, nous entendons tout. Notre affaire, c'est de regarder, aussi loin que nous pouvons voir, s'il n'y a pas quelque embarcation en détresse, afin d'aller avertir le poste et porter secours. Vous voyez que nous faisons plus de bien que de peine aux gens de mer, et nous sommes aimés dans le pays.

Après avoir arraché par lambeaux tous les renseignements que je rapporte ici en bloc, car maître Estagel semblait compter ses paroles, et ses yeux attentifs ne quittaient pas l'horizon, je pris congé de lui en lui serrant la main et en refusant, bien entendu, d'être indemnisé de ma visite à sa femme. Il me montra un sentier pour rejoindre la route de mulets qui monte jusqu'au sommet du cap Sicier, celui de la falaise étant trop dangereux.

— D'ailleurs, vous ne pourriez pas le suivre sans vous égarer, me cria-t-il. Il n'y a que nous qui sachions au juste où il faut poser un pied et puis l'autre.

Et, comme je me rapprochais de lui pour allumer un cigare, je lui demandai si réellement un douanier était un chamois qu'aucun autre homme ne pouvait suivre dans les précipices.

— Ma foi, répondit-il, je n'ai vu, en fait de messieurs, qu'un seul jeune homme, un petit officier de marine, capable de me suivre partout. Il venait là pour son plaisir, et, une fois, nous avons fait assaut à qui descendrait le plus vite de la rampe de Notre-Dame-de-la-Garde jusqu'au rivage.

— Et qui a gagné?

— Personne, nous sommes arrivés ensemble.

Je partais ; je ne sais quelle induction rapide de mon cerveau me fit revenir encore pour ramasser une plante que j'avais remarquée auprès de la hutte.

— Comment l'appelez-vous? me dit le garde-côte.

— *Épipacte blanc de neige.* Et l'officier de marine, comment s'appelait-il?

— Ah! l'officier... C'était, dans ce temps-là, un enseigne à bord du *Finistère;* je crois qu'il a passé lieutenant à bord de *la Bretagne,* mais je ne me rappelle pas son nom.

— Ce n'était pas la Florade?

— Juste! vous l'avez dit; un charmant garçon! Vous le connaissez?

— Oui. Adieu, merci!

De déduction en déduction, j'arrivai, tout en marchant, à me persuader que la Florade devait être l'amant volage et maudit de la Zinovèse. Était-ce vraisemblable? On le saura plus tard.

Et puis je pensai à l'existence de ces gardes-côtes, humble providence des navigateurs, si longtemps haïs et menacés par la population côtière. Il n'est pas de situation particulière dont l'examen ne produise en nous un retour personnel et qui n'amène cette question intérieure : « Si j'étais à la place d'un de ces hommes, quel effet en ressentirais-je? » Et j'allais m'identifiant par la rêverie à cette rêverie continue de la sentinelle de mer, seule dans un endroit terrible, écoutant les arbres se briser autour d'elle dans les nuits sinistres, et cherchant à distinguer l'appel suprême de la voix humaine au milieu des sifflements de la bourrasque et des rugissements du

flot. Je rêvais aussi aux délices des belles nuits d'été, aux harmonies de la brise marine, à la succession de spectacles enchanteurs, que la lune prodigue aux montagnes désertes et aux noirs écueils plongés dans la vague phosphorescente. Être sans besoins, sans appréhensions personnelles sous ce toit de branches, sans souvenirs et sans projets, et posséder à soi tout seul, pendant des saisons entières, le tableau grandiose de la nature à tous les moments de sa vie mystérieuse, compter ses pulsations, respirer ses parfums sauvages, étudier ses moindres habitudes, connaître les moindres phases de tous ses modes d'existence et de manifestation depuis le sommeil du brin d'herbe jusqu'à la marche du nuage, et depuis le réveil bruyant de l'oiseau de proie jusqu'au muet travail de décomposition du rocher ! L'homme du peuple sent vaguement ces jouissances, mais la continuité de sa contemplation forcée le blase et l'attriste. Il arrive à participer au calme stupéfiant de la pierre rongée par la lune ou à la monotonie du mouvement des ondes fouettées par le vent. L'homme intelligent résisterait davantage, mais il pourrait bien s'exaspérer tout à coup contre l'assouvissement de sa jouissance; car, il n'y a pas à dire, c'est un idéal pour tous les amants de la nature que de se trouver aux prises avec elle dans un lieu déterminé, sans être rappelé à chaque instant aux obligations de la vie sociale; mais l'habitude de cette

vie devient impérieuse, et ceux qu'elle fatigue ou irrite le plus sont peut-être ceux qui s'en passeraient le moins.

Je voulus gravir jusqu'à la pointe du promontoire; mais, de là, je ne vis que la mer immense et la garigue déserte jusqu'à la forêt parcourue la veille. Je me flattais de reconnaître la robe noire de la marquise, si elle était en promenade de ce côté. Je ne vis pas un être humain entre la falaise et la forêt. Je redescendis, et, comme j'approchais d'une source où, sur quelques mètres de terre fraîche entourés d'une palissade, croissaient au beau milieu du désert des légumes, Dieu sait par qui plantés, je vis un homme assis au bord de l'eau qui se leva à mon approche : c'était Marescat. Le cœur me battit bien fort, mais j'appris vite qu'il était seul.

— Je suis venu, dit-il, vous chercher de la part de *madame*. M. Paul s'est un peu enrhumé hier à la chapelle. On n'a pas voulu sortir aujourd'hui ; mais madame a dit : « Peut-être que le docteur nous cherchera. Il ne faut pas qu'il revienne à pied, c'est trop loin. Conduisez-lui la calèche et priez-le de venir nous voir s'il a le temps de s'arrêter ; si ça le dérange, vous le mènerez tout droit au paquebot de la Seyne. »

C'était aimable et bon de la part de la marquise ; mais il n'y avait pas lieu de s'enfler d'orgueil. Paul était enrhumé, et on désirait mes soins avant tout.

— N'importe, chère et digne femme, pensai-je, j'irai avec joie.

— Eh bien, me dit Marescat en me ramenant à Tamaris, vous avez revu la Zinovèse? Mais elle ne vous a pas tout dit, allez! Et moi, je vous dirai tout, si vous voulez. Elle est malade d'amour.

J'essayai de changer la conversation, il y revint plusieurs fois. Il aimait à causer dans un langage impossible, dont je ne saurais donner aucune idée. Il avait beaucoup voyagé, il avait été conducteur d'omnibus en Afrique, où il avait appris un peu d'arabe; il avait été au siége de Sébastopol, et puis en Grèce et en Turquie, pour voiturer des vivres et des effets de campagne. Il savait donc s'expliquer en russe, en grec moderne et en turc. Il joignait à cela un peu d'anglais et d'italien à force de conduire des étrangers de Toulon à Nice et réciproquement, si bien qu'à force de cultiver les langues étrangères, il n'en savait aucune et parlait le français le plus étrange que j'aie jamais entendu. Je l'écoutais avec plaisir et curiosité. La construction de sa phrase était aussi originale que le choix de ses mots; mais je n'essayerai guère de l'imiter, j'y perdrais ma peine.

Quand je vis à son insistance qu'il était en possession de quelque secret dont il avait besoin de se débarrasser, plutôt par tourment de conscience que par bavardage, je l'interrogeai sérieusement.

— Eh bien, me dit-il, gardez ça pour vous tout

seul et pour *lui;* mais dites au lieutenant la Florade de faire attention.

— Vous pensez donc?...

— Je ne pense rien ; j'ai vu ! Une fois que je dormais dans un fossé, attendant un homme de la campagne avec qui j'avais affaire de fourrage pour mes bêtes, — c'était un soir qu'il faisait un grand brouillard sur le cap, — j'ai été réveillé par des pas, et j'ai vu passer le lieutenant, qui s'en allait suivi de la femme au brigadier. Il s'est arrêté deux fois pour lui dire : « Adieu, va-t'en ! » Mais, à la troisième fois, comme elle le suivait toujours, il s'est fâché, et il l'a un peu poussée, en disant : « T'en iras-tu ? Veux-tu te perdre ? Je veux que tu t'en ailles ! » Elle est restée là plantée comme un arbre au bord du chemin, et elle l'a regardé marcher du côté de la mer tant qu'elle a pu le voir. Elle était tout à côté de moi, et moi de ne pas bouger, car qui sait quelle dispute elle m'aurait cherchée ! Alors je l'ai vue qui levait son poing comme ça au ciel, et elle a juré dans son patois italien en disant : « Tu mourras ! tu mourras ! » Vous sentez que je n'ai parlé de ceci à personne, et, si je vous en parle, c'est pour que vous avertissiez votre ami de ne pas retourner par là tout seul. Une femme n'est qu'une femme ; mais il y a, dans nos pays de rivages, des bandits qui sortent on ne sait pas d'où, et qui, pour une pièce de cinq francs... Vous m'entendez bien. Faites ce que je vous

dis et ne me nommez pas, car la *brigadière* pourrait bien me le faire payer plus cher que cent sous !

Marescat étant un excellent homme, je crus devoir prendre son avis en considération, et je promis d'avertir la Florade le soir même.

Comme je descendais de voiture à l'entrée de la petite terrasse de Tamaris, j'eus comme un éblouissement en voyant la Florade en personne vis-à-vis de moi, à l'autre bout de cette même terrasse. Il avait été voir Pasquali pour connaître le résultat de sa conférence avec mademoiselle Roque ; il s'en retournait à pied par la Seyne avec Pasquali. La marquise, en voyant passer son voisin, l'avait appelé pour lui dire bonjour. Elle échangeait avec lui quelques mots à travers la grille du rez-de-chaussée. La Florade se tenait à distance respectueuse. Je ne sais si elle le savait là ou si elle remarquait la présence d'un étranger ; mais il la voyait, lui, et, à travers le buisson d'arbousiers, il la contemplait avec tant d'attention, qu'il ne me vit pas tout de suite. Toutes les furies de la jalousie me firent sentir instantanément leurs griffes. Je n'avais jamais aimé, et j'avais trente ans ! Je feignis de ne pas l'apercevoir. Je saluai rapidement Pasquali et j'entrai brusquement dans le vestibule, comme si j'eusse voulu défendre la maison d'un assaut.

En me voyant, la marquise exprima une vive satisfaction et dit à Pasquali :

— Ah! voilà notre providence, à Paul et à moi! Mais où cours-tu? ajouta-t-elle en rappelant l'enfant, qui voulait s'échapper à travers mes jambes par la porte entr'ouverte.

— Laisse-moi aller voir l'officier de marine qui est dans le jardin, répondit Paul; je veux regarder de près son uniforme!

— Non, lui dis-je, vous n'irez pas! Quand on est enrhumé, on ne doit pas courir dehors!

En lui parlant ainsi, je le retins et le ramenai vers sa mère avec une vivacité tout à fait en désaccord avec ma manière d'être habituelle, et dont il s'étonna et se piqua même un peu. On devine de reste le motif secret de ma brusquerie. Je ne voulais pas que Paul devînt un lien entre sa mère et la Florade, comme cela avait eu lieu pour moi. Elle m'approuva sans me comprendre, et prit son fils sur ses genoux; je regardai si la Florade épiait toujours : il avait disparu. Pasquali, qui ne voulait pas le faire attendre, prenait congé.

Paul avait un peu de fièvre. Je prescrivis vingt-quatre heures de claustration, à moins qu'il ne fît très-chaud le lendemain, et la marquise me conduisit à sa petite pharmacie de voyage pour que j'eusse à choisir les infusions convenables. J'hésitais, je réfléchissais, j'étais minutieux comme s'il se fût agi d'une grosse affaire, le tout pour prolonger ma visite. Je vis que ma stupide ruse inquiétait la pauvre

femme. Je me la reprochai et me hâtai de la tranquilliser. Au fond, j'étais honteux de moi, j'étais troublé, j'avais une idée fixe : avait-elle aperçu la Florade ? avait-elle rencontré le feu de son regard ? Pauvre homme que j'étais, avec toute ma force lentement amassée et ma longue confiance en moi-même !

La marquise ne me parut pas avoir fait la moindre attention à l'officier de marine, et je me gardai bien de lui en parler.

— Quoi de nouveau ? dis-je à la Florade en le retrouvant le soir sur son navire, où j'étais invité à dîner par le médecin du bord.

— Rien. Elle me met dans une impasse. Elle dit qu'elle ira vivre où je voudrai, pourvu que je promette d'aller l'y voir. Pasquali n'a pu trouver d'autre moyen de l'ébranler qu'en lui disant qu'on devait obéir à la personne qu'on aime, et que, ma volonté étant de l'éloigner, elle avait à me prouver son affection en se soumettant sans condition aucune. Elle a demandé deux jours pour réfléchir, ajoutant que j'avais bien tort de ne pas lui dire moi-même ce que j'exigeais, marquant quelque défiance de la validité des pouvoirs de l'intermédiaire, ne luttant que par son inertie, et montrant à Pasquali étonné cette douceur têtue qui est plus difficile à manier que la violence.

— Alors vous faites bon marché de la violence ?

vous ne craignez pas les femmes franchement irritées?

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce que j'ai vu ce matin une autre de vos victimes qui me paraît plus fâcheuse encore que mademoiselle Roque.

— Vous plaisantez?

— Non. J'ai vu la Zinovèse. Savez-vous qu'elle est très-malade?

— Au diable le médecin! Qu'alliez-vous faire là? Elle vous a parlé de moi? elle a eu la folie de me nommer?

Je lui racontai toute l'affaire sans lui dire un mot de la marquise, et, quand il sut que le bon Marescat était seul avec moi en possession de son secret, il se calma et me parla ainsi :

— Cette Monaquoise était une beauté incomparable, et je suis sensible à la beauté plus que je ne peux le dire. Elle était coquette. Rien ne ressemble à une femme qui veut aimer comme une femme qui veut plaire. Une coquette ressemble également beaucoup à une femme de conscience large et de mœurs faciles. J'y fus trompé. Je crus qu'on ne me demandait qu'un effort d'éloquence et un élan de passion pour succomber avec grâce. Est-ce ma faute, à moi, si, croyant rencontrer une aventure, je tombe dans une passion? Vous voyez que je ne suis pas un fat. Plus la Zinovèse me disait que j'étais sa première et unique

faute, moins je voulais le croire, et, ne lui demandant aucun compte de son passé, je lui savais mauvais gré de se faire inutilement valoir. Je fus vite dégoûté, non pas d'elle, mais de cette importance qu'elle voulait donner à nos relations. Il était question de quitter son mari et ses enfants! Elle se disait si malheureuse avec son garde-côte, assujettie à tant de travail et de privations, que je lui offris le peu que je possède. Elle refusa avec hauteur, et je commençai à voir que j'avais affaire à une femme plus fière et plus à craindre que je ne l'avais prévu.

» Elle commença bientôt à se dire malade de chagrin et à m'assigner des rendez-vous qui l'eussent perdue. J'avais déjà bravé le danger dans l'enivrement de ma fièvre, car j'ai eu de l'emportement pour cette nature énergique, et je ne le nie pas. Elle a une exaltation d'esprit et une âpreté de formes qui la rendent souvent très-vulgaire, mais sublime par moments. Il n'est pas dans ma nature d'avoir peur d'une panthère. Je n'ai donc jamais craint sa violence ; mais je devais craindre de commettre une mauvaise action, et je fus renseigné trop tard sur la véritable situation de cette femme. Le hasard me fit rencontrer et connaître son mari ; dois-je dire le hasard? Non ! il faillit surprendre un de nos rendez-vous. La femme eut le temps de se cacher, et je payai d'audace en abordant le garde-côte et en le priant de me servir de guide au bord des falaises. Je trouvai en lui

une bonté et une droiture remarquables. Je connus ses ressources ; je vis qu'il était le plus aisé et le plus considéré de son poste, qu'il adorait sa femme, qu'ils avaient des enfants charmants, que la Zinovèse jouissait d'une réputation de sagesse, et que j'arrivais comme un fléau, comme un voleur, si vous voulez, dans l'existence de ces gens-là. Je me jurai à moi-même de ne pas amener une catastrophe, et je ne revis la Zinovèse que pour lui faire mes adieux, lui donner ma parole d'être à tout jamais à son service en quelque détresse de sa vie que ce fût ; mais, comme je n'avais jamais songé à la disputer à ses devoirs de famille, je la conjurai d'y revenir et de m'oublier. Elle me fit des menaces ; elle m'en fait encore, soit ! ceci ne m'occupera pas plus que tous les autres périls dont la vie se compose, depuis la chute d'une pierre sur la tête jusqu'à une attaque de choléra ; mais me voilà fort inquiet de sa santé, que je ne savais pas si compromise. Croyez-vous réellement que le chagrin en soit la cause?

— Je le crois, surtout parce que le chagrin agit sous forme de colère perpétuelle et de soif de vengeance.

— Mais enfin ce n'est pas moi qui l'ai rendue méchante? Elle l'a toujours été ; je l'ai vue ainsi dès le premier jour.

— C'est possible, et vous n'en êtes que plus à blâmer. On doit plaindre les méchants et s'efforcer

de les calmer. Quand on les enflamme et les excite par la passion, on n'a que ce qu'on mérite, s'ils vous étranglent.

— Qu'elle m'étrangle donc, mais qu'elle guérisse!

— Cela pourrait bien arriver. Prenez garde!

— Je vous répondrai comme Paul-Louis Courier : « Eh! mon ami, quelle garde veux-tu que je prenne? Celle qui veille à la porte du Louvre... »

— Soit, ce qui est fait est fait. J'ignore si mes pilules d'opium vous serviront de préservatif contre une *coutelade;* mais vous devriez bien songer à ne pas vous replonger dans de pareils embarras. Pour peu que votre passé nous en révèle encore deux ou trois du même genre, je crains de fortes atteintes à la tranquillité de votre avenir.

— Oh! *tranquillité,* je me ris de toi, s'écria-t-il. Voilà bien la plus forte attrape que les hommes aient inventée. Eh! mon cher, le cœur de l'homme est fait pour la tranquillité comme un oiseau pour la cage. Amassez donc une provision de tranquillité pour vos vieux jours! Enseignez-moi où ça se trouve, où ça se vend, et dans quelles bouteilles ça se conserve! Pendant que je m'amuserai à ficeler et à cacheter ma tranquillité dans une cave, la voûte s'effondrera sur ma tête, ou un tremblement de terre nous engloutira, ma tranquillité et moi! Nous voici bien tranquilles sur ce navire monumental et bien amarrés dans un port tranquille : où serons-nous dans cinq minutes?

Peut-être aurai-je un coup de sang et serez-vous en train de vouloir retenir ma pauvre âme déjà envolée, ou bien, en descendant tout à l'heure dans le canot, peut-être ferez-vous un faux pas et irez-vous voir l'Achéron pendant que nous perdrons tous notre tranquillité pour vous retirer de la mer. Mon cher docteur, ne me parlez jamais de cette chose que je n'admets pas et dont je ne puis me faire aucune idée. La vie, c'est le mouvement, l'agitation, la dépense incessante des forces physiques, morales et intellectuelles. Aimons, souffrons, risquons et acceptons tout gaiement, ou tuons-nous tout de suite, car elle n'est pas ailleurs que dans la mort, votre dame tranquillité! C'est la chaste épouse qui nous attend dans le tombeau, et je vous réponds que nous l'y trouverons bien vierge, car nous n'aurons pas seulement aperçu sa figure durant notre vie!

— Alors lâchons la bride à tous nos instincts sauvages, et, comme le repos est un rêve, accablons de fatigues et de désespoirs à notre profit l'existence des autres âmes!

— Non pas! ne me faites pas dire des choses injustes et cruelles!

— Si vous vous en privez, vous n'êtes pas logique!

— Mais quelle est donc votre logique, à vous? Voyons.

— Elle est tout le contraire de la vôtre. La vie est un orage, soit! Nous sommes orage et convulsion

nous-mêmes. Laissons-nous aller à cette loi, qui emporte tout dans l'abîme, et il n'y a plus de société, plus d'humanité, plus rien : nous finissons comme les sauvages, par l'eau de feu; si nous croyons à la civilisation, c'est-à-dire à Dieu et à l'homme, luttons contre l'orage extérieur et contre l'orage intérieur; exerçons-nous à la force, réservons le peu que nous en acquérons chaque jour pour un noble emploi. Abstenons-nous de curiosités qui ne peuvent nous donner qu'une sensation égoïste et passagère, ne courons pas après tous les feux follets de la passion : cherchons le soleil durable et vivifiant de l'amour.

— Oh! ce soleil-là,... à quoi le reconnaîtrais-je? dit la Florade, railleur, mais un peu pensif.

— A l'utilité de votre dévouement pour la personne aimée, répondis-je. Plus vous donnerez de votre cœur et de votre volonté, plus il vous en sera rendu par l'influence divine de l'amour; mais, quand cette dépense ne peut produire que le malheur des autres, soyez certain que vous vous ruinez en pure perte.

— Pour conclure, dit-il après un instant de rêverie où il me sembla prendre la résolution de respecter ma logique et de garder la sienne, qu'est-ce que je peux faire pour cette pauvre Zinovèse? Vous n'allez pas me dire, comme pour Nama, qu'il faut l'épouser ou la fuir. Je ne peux que la fuir ou la cont-

soler, et, dans les deux cas, je fais mal. Je la laisse mourir ou la rends de plus en plus coupable envers un mari qui vaut probablement mieux que moi.

— Laissez-la mourir, et tant pis pour elle!

— Vous n'êtes pas consolant, docteur.

— Vous n'êtes donc pas consolé, vous?

— Non; je plains cette pauvre femme, et, si je suivais mon instinct, mon instinct sauvage comme vous l'appelez, j'irais lui dire que je l'aime encore. Vous voyez bien que je me combats quelquefois. Il en est de même à l'égard de mademoiselle Roque. Je l'aimerais de bien bon cœur, si elle n'en devait pas souffrir.

— Ne profanez donc pas le verbe *aimer!* Vous n'aimez ni l'une ni l'autre.

— Je les aime comme je peux et plus que je ne devrais, car il est bien certain qu'aucune d'elles ne réalise mon rêve d'amour. Vous avez beau dire et croire que mon âme est dépensée en petite monnaie; je sais bien le contraire, moi! Je sais et je sens que je n'ai pas commencé la vie et qu'il y a en moi des trésors de tendresse et de passion qui n'auront peut-être jamais l'occasion de se répandre. Où est la femme idéale que nous nous créons tous? Elle existera pour nous un instant peut-être, en ce sens que nous croirons la saisir où elle n'est pas, et que nous prendrons quelque nymphe vulgaire pour la déesse elle-même; mais l'illusion ne durera pas. Vous

voyez que je parle comme un sceptique, mais du diable si je le suis! Puisque la vie est faite d'aspirations, je veux toujours aspirer, et ce que je trouverai, je prétends m'en contenter sans renier Dieu, l'amour et la jeunesse.

— Alors épousez mademoiselle Roque; vrai, épousez-la!

— Pourquoi? Je n'ai pas dit que je me bercerais toujours de la même illusion. Je sais que ce n'est pas possible; je vivrai donc en simple mortel. Je passerai d'une ivresse à l'autre, et je n'aurai jamais le réveil triste, par la raison que je sais qu'il y a toujours du vin.

— Alors vous êtes gai? L'une pleure, l'autre rugit, toutes deux mourront peut-être...

La Florade m'interrompit par un juron, et pour la première fois je le vis en colère. Il m'accusait de pédantisme et de cruauté. Il se disait et se croyait parfaitement innocent du malheur de ces deux femmes, par la raison qu'il n'avait jamais consenti à être aimé d'elles au détriment de leur honneur ou de leur devoir, ce qui n'était pas rigoureusement vrai.

— Voyons! s'écria-t-il dans un mouvement d'entraînement oratoire aussi naïf que paradoxal : vous qui parlez, êtes-vous plus prudent que moi? Qu'est-ce que vous allez faire tous les jours chez cette madame Martin, puisque Martin il y a, qui paraît être

une femme vertueuse, dévouée à son enfant malade, attachée à ses devoirs et jalouse de sa réputation?

— Ne parlez pas de madame Martin, repris-je avec vivacité. Elle n'est pas ici en cause. Vous ne la connaissez pas. Vous ne pouvez rien dire à propos d'elle qui ait le sens commun!

— Ah! pardonnez-moi, mon cher; je sais par Pasquali, qui est homme de bon jugement, que c'est une femme adorable, et j'ai vu par mes yeux qu'elle est belle à faire tourner des têtes plus solides que la mienne. La vôtre a beau être défendue par les sophismes d'une fausse expérience; vous êtes jeune, que diable! et je vous dirai ce que vous me disiez l'autre jour : vous n'êtes ni plus laid ni plus sot qu'un autre. Vous n'êtes pas non plus un dieu, je le constate, et je suis certain que vous ne versez pas de philtres sous forme de potion à vos malades; mais cette femme est veuve, elle est seule, elle est sage, elle s'ennuiera demain, si elle ne s'ennuie déjà aujourd'hui. Elle aura besoin d'aimer; plus elle est pure et vraie, plus ce besoin sera impérieux. Vous serez là, vous, épris, éperdu peut-être, tout prêt à parler, si vos yeux et vos pâleurs subites n'ont parlé déjà, — car vous avez, depuis deux jours, des yeux distraits et des pâleurs subites, je vous en avertis! Vous êtes amoureux, mon cher, je m'y connais; la semaine prochaine vous serez fou, — et peut-être

aimé, — car les femmes, si austères et si haut placées qu'elles soient, ne nous demandent pas autre chose que de les aimer ardemment et naïvement. Eh bien, quelle est la position de madame Martin? Tout fait pressentir dans les réticences de ses confidents une grande fortune et une haute naissance. Pourra-t-elle vous épouser, et le voudrez-vous? Non, votre fierté, votre dévouement pour elle s'y refuseront; car, en vous épousant, elle attirera peut-être des malheurs très-grands sur elle-même. Dans certaines familles, la veuve est tenue de ne pas se remarier, ou de perdre la tutelle de son fils. La voilà donc ruinée, séparée peut-être de cet enfant qu'elle idolâtre, ou bien forcée de vous éloigner, et mourant de chagrin ni plus ni moins que la très-placide et très-bornée mademoiselle Roque, ou que la très-illettrée et très-emportée Zinovèse. Vous viendrez me dire alors, comme je vous disais tout à l'heure : « Comment cela se fait-il? Je vous jure bien, ajouterez-vous, qu'en allant tâter le pouls à son marmot, je ne croyais pas en venir là, et lui causer tout le mal qui lui arrive. Certes je n'ai pas prévu, je ne m'attendais pas... » Et moi, votre confident, si je vous réponds alors : « Mon cher, c'est votre faute; il fallait prévoir, il ne fallait pas y retourner, il ne fallait pas être jeune, il ne fallait pas voir qu'elle est belle; enfin tant pis pour elle et tant pis pour vous! » si je vous dis tout cela, mon cher docteur, ne penserez-

vous pas que je suis un orgueilleux sans pitié et un ami sans entrailles?

La vive déclamation de la Florade portait si juste à certains égards, qu'elle me troubla beaucoup intérieurement; mais je n'en fus pas atterré, et ma réponse était toute prête dans ma conviction et dans ma bonne foi.

— Tout ceci serait parfaitement raisonné, lui dis-je, si l'édifice ne péchait par la base. Vous commencez toujours par établir qu'on est autorisé à manquer de raison et de volonté en amour; je n'admets pas cela, moi. Supposons tout ce que vous voudrez à propos d'une femme quelconque, car je me refuse absolument à faire intervenir dans nos thèmes celle qu'il vous a plu de nommer, et que je connais trop peu pour pouvoir me permettre...

— Passons, passons!... Supposons qu'elle s'appelle madame Trois-Étoiles.

— Madame Trois-Étoiles étant donnée, je suppose que j'en devienne épris. Sachant fort bien d'avance que je ne puis que l'offenser en laissant paraître mon enthousiasme, il me paraît très-simple de m'abstenir de toute émotion apparente, et, si je ne suis pas capable de cela, je ne suis qu'un enfant sans raison! Mais supposons que je sois cet enfant-là. Madame Trois-Étoiles, pour peu qu'elle ne soit pas folle, se dira : « Cet ingénu n'est pas mon fait; je suis une femme de bien, et je n'irai pas risquer mon

avenir et celui de mon fils pour charmer les loisirs de ce monsieur, qui n'a pas seulement le bon goût de me cacher son émotion, et qui dès lors n'est certes pas capable de devenir mon appui et celui de mon fils dans l'avenir. » Voilà mon raisonnement, cher ami ; il manque d'éloquence, mais il vaut bien le vôtre.

— D'où ir résulte qu'étant un fou, je n'ai eu affaire qu'à des folles ?

— Eh mais !...

— Savez-vous, dit-il en riant, la morale de tout ceci ? C'est que vous me donnez une envie furieuse de devenir un homme raisonnable et d'aimer éperdument une femme gouvernée par la raison !

On dérangea notre tête-à-tête, et, quand je rentrai à mon hôtel, j'écrivis au baron de la Rive. J'étais assez content de moi, la Florade m'avait rappelé à moi-même. J'étais bien résolu à me défendre de mon propre cœur, et je ne pouvais admettre un seul instant qu'à propos de moi la marquise pût jamais avoir à combattre le sien.

Je passai huit jours sans la revoir. J'avais des nouvelles de Tamaris par Aubanel et Pasquali. Paul allait bien. La marquise vivait dans une sérénité angélique. Je hâtai la conclusion de mon affaire. Mademoiselle Roque ne se décidait à rien, et, ne voulant pas attendre indéfiniment son caprice, je vendis ma zone d'artichauts le moins mal possible à

un riche maraîcher de la Seyne. Je fis une visite à la Zinovèse, et je la trouvai mieux. Mes calmants faisaient merveille. Elle avait recouvré le sommeil, ses yeux s'étaient un peu détendus, son regard était moins effrayant. J'évitai de lui parler de son moral, craignant de réveiller l'incendie, et je portai cette bonne nouvelle d'une amélioration sensible à la Florade, que je cessai de sermonner, dans la crainte qu'il ne revînt à ses commentaires sur mon propre compte. Je ne voulus même pas savoir s'il avait de nouveau aperçu la marquise, et je ne sus réellement pas s'il était retourné à Tamaris.

Toutes choses ainsi réglées, je me disposais à quitter la Provence et à faire ma visite d'adieux à madame d'Elmeval, lorsque je reçus du baron la lettre suivante :

« Mon cher enfant, je me sens assez fort pour quitter Nice, où je m'ennuie depuis notre séparation; mais tu me trouves encore *trop jeune* pour habiter le nord de la France. Puisque Toulon est un terme moyen, et qu'il y a toujours là de braves gens, puisque ma chère Yvonne, c'est le nom d'enfance que je donnais à la marquise, se trouve bien dans ces parages, je veux aller passer mes derniers trois mois d'exil auprès d'elle. Mon voisinage de soixante et douze ans ne la compromettra pas, et elle sait fort bien que je ne serai pas un voisin importun. Cependant je ne veux rien faire sans sa permission. Va

donc la trouver de ma part, et, si elle a autant de plaisir à me voir que j'en aurai moi-même à me sentir près d'elle, occupe-toi de me caser dans une villa au quartier de Tamaris ou de Balaguier. Tu vois que je me rappelle le pays. Je me rappelle aussi une assez belle maison dans le goût italien avec une fontaine en terrasse, l'ancienne bastide Caire. Je ne sais à qui elle est maintenant. Tâche de la louer pour moi. Ce doit être tout près des bastides Tamaris et Pasquali, au versant de la colline, près du rivage. Sacrifie-moi encore quelques jours pour m'installer, et compte que, si ta réponse n'y fait pas obstacle, ton vieux ami philosophera et radotera avec toi d'aujourd'hui en huit. »

Une heure après la lecture de cette lettre, j'étais à Tamaris. La marquise était à la promenade; je résolus de l'attendre, et j'allai examiner la maison Caire, que je n'avais vue encore qu'extérieurement. C'était un *palazzetto* génois assez élégant, et la fontaine avec ses eaux jaillissantes, les escaliers du perron tapissés d'une belle plante exotique, le jardin en terrasse bordé d'une étrange balustrade de niches arrondies, la serre chaude assez vaste, le petit bois de lauriers formant une voûte épaisse au-dessus du courant supérieur de la source, la prairie bien abritée par la colline du fort, le bois de pins et de liéges descendant jusqu'au pied de la colline même, une ferme à deux pas, qui touchait l'enclos de Tamaris et qui

communiquait avec le jardin par une allée de beaux platanes garnie de rigoles à eaux courantes, tout était agréable et bien disposé pour les courtes promenades pédestres de mon vieux ami. Je m'informai auprès de fermiers fort bourrus; la maison était inhabitée, on pouvait la visiter et la louer en tout ou en partie. Je vis les appartements, qui me parurent sains et assez confortables. Je demandai le prix, et, avant de rien conclure, je retournai à Tamaris. *Madame* n'était pas rentrée.

— Elle ne tardera guère, me dit le petit Nicolas en s'avançant sur la terrasse; et, tenez, la voilà qui revient!

Je ne voyais sur la rive que des pêcheurs et des douaniers.

— Elle n'est pas là! dit Nicolas; regardez donc du côté de Saint-Mandrier, là-bas, en mer! Elle a été voir le jardin botanique avec le petit et M. Pasquali, dans le canot au lieutenant la Florade.

— Et le lieutenant?...

— Et le lieutenant aussi; voyez!

Je regardai à la longue-vue dressée sur la terrasse, — c'est le meuble indispensable de toutes les habitations côtières, — et je distinguai la Florade assis sur son manteau étalé à la poupe de l'embarcation. Paul était debout entre ses jambes, la marquise à sa droite, Pasquali à sa gauche, la bonne auprès de sa maîtresse, et les douze rameurs, assis deux à deux

vis-à-vis de ce groupe, enlevaient légèrement le canot, qui filait comme une mouette.

Je quittai brusquement Nicolas et la longue-vue, et je descendis à la *noria* située dans le rocher au revers du côté maritime. C'était comme une petite cave profonde à ciel ouvert, tapissée de lierre et de plantes grasses rampantes à grandes fleurs blanches et roses. Là, bien seul, je maîtrisai mon mal. La Florade s'était introduit dans l'intimité de la marquise. Certes, il l'aimait déjà... Avais-je mission de la protéger contre lui? Et, d'ailleurs, n'était-il pas capable de la bien aimer, lui avide d'idéal, intelligent, sincère et doué d'un charme réel? A quoi bon lutter contre les mystérieuses destinées? «Elle est seule, elle est austère, avait-il dit; elle a besoin d'aimer, c'est fatal : elle aimera dès qu'elle sera aimée.» Eh bien, pourquoi non? Si une mésalliance compromet son avenir, ne trouvera-t-elle pas dans la passion d'un homme enthousiaste et charmant des compensations infinies? Faut-il qu'elle ignore l'amour parce qu'elle est mère? Et qui prouve que cet enfant n'aimera pas la Florade avec engouement et ne luttera pas pour lui avec elle? Il l'aime aujourd'hui pour sa figure riante, pour son uniforme et son canot. Ce qu'il rêve déjà, c'est d'être marin, je parie! Demain, il l'aimera pour ses tendres caresses et ses fines gâteries... Il ne connaît de moi que la tisane et les cataplasmes! Vais-je donc être jaloux de Paul?...

Non, pas plus que je ne veux l'être de sa mère. La Florade est aventureux. Il recule sans doute encore devant l'idée de conquérir la fortune avec la femme; mais il est homme à accepter et à dominer à force de cœur et d'audace les plus délicates situations... Oui, oui, il osera ce que je n'oserais pas, et ce sera tant mieux pour elle. Il saura l'étourdir sur les dangers et les déboires de la lutte engagée avec le monde en s'étourdissant lui-même, et tout ce qui me paraît obstacle et malheur sera pour eux l'aiguillon de l'amour. Allons! pas un mot, pas un regard qui trahisse ma souffrance. Dans huit jours, j'installerai le baron et je fuirai, laissant à la marquise un conseil et un appui sérieux. — Moi, j'oublierai, puisqu'il le faut!

J'essuyai la sueur froide qui coulait de mon front, je remontai les degrés de la noria, je redescendis ceux de la bastide, et j'étais au rivage quand le canot y déposa ses passagers. Malgré moi, mon premier regard fut pour la Florade. Sa physionomie était sérieuse et comme éteinte par le respect. Il n'y avait certes rien à reprendre dans son attitude. J'en fus d'autant plus consterné. Trop confiant en lui-même, il eût certainement déplu.

La marquise me fit le bon accueil des autres jours, et témoigna du plaisir à me voir; mais elle rougit sensiblement. Pasquali eut un sourire de sphinx, qui n'était peut-être qu'un sourire de cordialité. Il me

sembla que Paul ne faisait de lui-même aucune attention à moi.

Cependant la scène changea au bout d'un instant. La marquise remerciait Pasquali, en désignant la Florade, de lui avoir procuré un si bon pilote. Elle remerciait le pilote aussi ; mais elle n'invitait personne à la suivre, et, comme la Florade m'offrait de me remmener dans son embarcation, elle mit sa main sur mon bras en disant :

— Non ! j'ai à parler au docteur, il faut qu'il me sacrifie au moins dix minutes. La calèche est là-haut comme tous les jours ; je le ferai reconduire à la Seyne, et, s'il est pressé, il arrivera aussitôt que vous, car vous avez le vent contraire.

La Florade devint pourpre. Pasquali continua de sourire mystérieusement.

Ce fut à mon tour de montrer une soumission impassible.

— Arrêtons-nous chez le voisin, me dit la marquise dès que la Florade eut crié : « File ! » à ses rameurs. Je veux l'interroger en même temps que vous.

Elle s'assit dans le jardinet de Pasquali. La bonne remonta vers la bastide Tamaris avec Paul, qui criait la faim.

— Mon brave voisin et mon bon docteur, nous dit la marquise, qu'est-ce que c'est que M. de la Florade? Vous d'abord, voisin, c'est votre filleul, le fils

d'un de vos meilleurs amis. Il est très-jeune, très-décoré, très-gradé pour son âge. Il est doux, brave et intelligent, et après?

— Après, dit Pasquali, c'est le meilleur enfant de la terre. Pourtant... je ne vous l'aurais jamais présenté *chez vous*. Il venait me chercher dans son canot d'officier; vous partiez pour le même but dans une grosse barque, un vrai fiacre. Vous auriez mis deux heures, Paul se serait enrhumé. Je vous ai conseillé d'accepter l'offre du lieutenant. Votre santé et celle du petit avant tout!...

— Oui, oui, reprit-elle, nous avons tous bien fait. La promenade a été charmante, votre ami très-obligeant. J'aurais été prude de refuser son embarcation avec votre compagnie; mais pourquoi me dites-vous que vous ne me l'eussiez jamais présenté chez moi?

— Parce que c'est un jeune homme, et que vous ne voulez pas recevoir de jeunes gens, en quoi vous avez raison.

— Je reçois pourtant le docteur, qui n'est pas précisément un vieillard.

— Oh! moi, répondis-je avec un rire forcé, je ne compte pas : un médecin n'est jamais jeune.

— Alors, reprit la marquise en souriant et en s'adressant au voisin, vous n'avez pas d'autre motif pour ne pas m'amener votre filleul que sa qualité de jeune homme?

— Ma foi ! vous m'embarrassez, répondit Pasquali. Questionnez donc un peu le docteur ; c'est à son tour de parler.

— Oui, voyons, docteur ! reprit la marquise.

Pasquali, qui était fin sous son air d'insouciance habituelle, me regardait dans les yeux. Je fis l'éloge de la Florade sans restriction et avec un peu de ce feu héroïque dont j'avais fait provision sous les pampres de la noria.

La marquise m'examinait aussi avec une attention extraordinaire.

— Alors, dit-elle quand j'eus fini, vous ne m'approuveriez pas de fermer ma porte à votre ami, s'il venait me voir avec son parrain ou avec vous ?

Je ne pus surmonter un peu d'amertume. Je lui témoignai ma surprise d'avoir à examiner une question de prudence et de convenance avec une femme qui savait le monde mieux que moi. Je me récusai quant au conseil à donner, et j'ajoutai que je n'aurais probablement pas l'occasion d'accompagner la Florade chez elle, puisque je partais dans huit jours. Et, comme ce sujet de conversation commençait à dépasser mes forces, je la priai de vouloir bien m'écouter sur un autre sujet plus intéressant peut-être pour elle et pour moi. Pasquali se levait par discrétion : je le retins et présentai à la marquise la lettre du baron ; après quoi, pendant qu'elle en prenait lecture, je suivis notre hôte au fond de son petit jardin.

— Quelle diable d'idée a-t-elle, me dit-il, de vouloir inviter la Florade? J'ai peur que ce gaillard-là ne lui fasse une déclaration à la seconde visite !

— Eh bien, qu'est-ce que cela vous fait? répondis-je avec une indifférence très-bien jouée.

— Cela ne vous fait donc rien, à vous ?

— Il me semble que cela ne me regarde pas du tout.

— Eh bien, moi, c'est différent ; c'est mon filleul, et je l'aime, *le mâtin !* Croyez-vous que ça m'amuse, de le voir flanquer à la porte? Et qu'aurai-je à dire? Il l'aura mérité! Elle m'en fera des reproches, la brave femme !

— Non ; après ce que vous venez de lui dire...

— Vous croyez?

— Ses reproches seraient injustes. S'il l'offense, elle ne pourra s'en prendre qu'à elle-même. Elle est suffisamment avertie par votre silence.

— Allons, je m'en lave les mains alors !

Pasquali ralluma philosophiquement sa pipe, et alla donner un coup d'œil à ses engins, la porte de son jardin n'étant séparée du flot paisible que par un chemin étroit, élevé d'un mètre sur les galets.

— Venez donc que je vous dise ma joie! s'écria la marquise en se levant et en me tendant la lettre. Oui, je veux qu'il vienne, notre excellent, notre meilleur ami! Je vais lui écrire moi-même. Venez vite là-haut ; la lettre peut encore partir aujourd'hui.

J'enverrai Nicolas au galop du petit âne d'Afrique... Au revoir, voisin ! cria-t-elle à Pasquali par la porte ouverte. Je monte... Une lettre pressée ! à tantôt !

Elle monta légèrement l'escalier rapide et difficile. Elle arriva sans être essoufflée. Je remarquai la force et l'équilibre de son organisation, qui m'avaient déjà frappé à la promenade. Ce n'était pas une femme du monde étiolée par l'oisiveté ou usée par l'activité sans but. Elle était toute jeune encore, solidement trempée comme une Armoricaine de forte race, et la délicatesse de ses linéaments cachait une vie arrivée à son développement sans solution de continuité.

N'était-elle pas faite pour l'expansion du bonheur, cette femme sans tache et sans remords ? Était-il possible que la Florade ne comprît pas qu'elle méritait une vie de dévouement sans partage et d'adoration sans défaillance? Elle était si belle dans son activité et dans son rayonnement, que je faillis tomber à ses pieds et lui promettre de tuer celui qui la rendrait malheureuse.

Son premier mouvement fut d'embrasser son fils, et, tout en se mettant à son bureau, elle lui demandait s'il n'avait pas oublié le vieux baron et s'il allait être content de le revoir. Elle écrivit avec effusion, me priant de lire à mesure par-dessus son épaule pour voir si, dans sa précipitation, elle n'oubliait pas quelques mots. Puis elle se leva et me tendit la plume.

— Écrivez, écrivez dans ma lettre, dit-elle ; ce sera convenable ou non : avec lui, il n'y a pas de malice à craindre. Nous n'avons pas le temps de faire deux lettres. Faites vite ! je vais presser Nicolas.

— Mais non, je pars aussi ; je porterai la lettre...

— Je vous dis que non ! *Boumaka* (c'était l'âne) ira plus vite que tout le monde.

Malgré son ordre, j'écrivis trois lignes sur une autre feuille. Je cachetai rapidement les deux lettres, et l'envoi partit.

— A présent, dit la marquise, allons vite à la maison Caire !

— Non, j'y ai été ; tout est vu, tout est réglé ; je n'ai plus qu'un mot à dire en passant pour que l'affaire soit conclue.

—Allez-y et revenez ; je vous attends sous les pins. N'oubliez pas le denier à Dieu, et, ce soir, à Toulon, vous verrez les propriétaires pour plus de sûreté.

A peine étais-je de retour, oubliant presque déjà ma blessure au rayonnement de son beau et franc sourire, qu'elle me consterna de nouveau en me disant :

— A présent, parlons du *fameux la Florade !*

Et, comme elle s'aperçut de la stupeur où me plongeait sa trop naïve insistance, elle ajouta en riant :

— Vous n'en revenez pas ! C'est que j'ai un roman à vous raconter. Pourquoi êtes-vous resté huit jours absent ? Il se passe tant de choses en huit jours ! Allons, venez vous asseoir sur mon banc favori, je vais

vous raconter cela pendant que vous regarderez le point de vue que vous aimez.

Elle s'assit sur un banc creusé en demi-cercle dans le rocher et revêtu de coquillages à la mode italienne. De là, on découvrait la grande rade prise dans le sens de sa longueur, avec ses belles falaises et ses eaux irisées ; mais je n'étais guère disposé à goûter ce spectacle, j'avais un poids atroce sur le cœur.

— Figurez-vous, reprit la marquise, que j'ai été rendre visite à mademoiselle Roque, et que je suis au mieux avec elle.

— Vraiment !

— Oui. Pasquali m'avait renseigné sur cette bizarre et mystérieuse existence d'une fille toute jeune et très-belle abandonnée du ciel et des hommes, enfermée volontairement dans ce coupe-gorge, devant lequel je n'aime guère à passer le soir, et où j'ai pourtant pénétré ces jours-ci, poussée par un sentiment de commisération bien naturel. J'ai trouvé ce que l'on m'avait décrit : une maison à donner le *spleen,* une espèce de terrasse plantée de cyprès qui ressemble à une tombe, une vieille négresse fantastique, un escalier malpropre, le tout conduisant à un riche salon et à une très-belle et douce personne, moitié Provençale et stupide en tant que demoiselle française, moitié Indienne et très-poétique sous cet aspect-là. Elle a été étonnée de ma visite, elle n'y comprenait rien, quoique je la lui eusse fait annon-

cer par Pasquali. Elle n'avait pas dit non, et elle ne disait pas oui en me voyant. Elle se méfiait, elle avait peur : sa gaucherie française n'était pas sans mélange de majesté asiatique ; mais peu à peu, voyant mes bonnes intentions, elle s'est humanisée, rassurée, et, au bout d'une heure, elle m'appelait sa meilleure, sa seule amie ; elle m'accablait de caresses enfantines et consentait à tout ce que j'exigeais d'elle.

— Et qu'exigiez-vous donc?

— Je n'exigeais pas, comme Pasquali, qu'elle quittât sa maison : c'était trop demander du premier coup ; mais je voulais qu'elle en sortît plus souvent et plus longtemps chaque jour. Figurez-vous qu'elle ne sort qu'à la nuit tombante ou à la première aube, pour aller de temps en temps, à trois pas de là, prier sur la tombe de son père, dans le cimetière de la Seyne! Elle ne connaît donc le soleil et la lune que de vue ; car elle parcourt cette petite distance sur son âne, et, dès que la chaleur se fait sentir, elle s'enferme à triple rideau pour végéter dans l'ombre, la rêverie oisive et l'immobilité délétère. Certes elle ne peut pas durer à ce régime, et le moins qui puisse lui arriver, c'est d'y devenir idiote ou paralytique. J'ai donc obtenu d'elle que, deux fois par semaine, elle viendrait me voir, à pied, après sa sieste, à midi, et que, deux autres fois par semaine, elle viendrait se promener dans la calèche avec moi.

— Vous êtes bonne! mais elle vous ennuiera beaucoup, je le crains.

— On n'est pas précisément jeté en ce monde pour s'amuser, docteur; mais j'ai peu de mérite à plaindre et à soigner les malades. J'ai passé ma vie à cela. Mon pauvre père était couvert de blessures; mon mari...

— Payait une jeunesse orageuse par une vieillesse prématurée?

— Le baron vous l'a dit? Eh bien, c'est vrai, et puis mon Paul si délicat, toujours languissant dans sa première enfance! Le voilà guéri, je n'ai plus de malades, et cela me manque. D'ailleurs, mademoiselle Roque m'est sympathique. Vous savez combien dans le cœur des femmes la pitié est prête à devenir de l'affection. Vraiment cette fille est touchante avec son respect filial, son inertie fataliste, et l'espèce de terreur où elle vit sans se plaindre, car vous n'ignorez pas qu'elle est fort mal vue parmi les paysans, et même parmi les bourgeois campagnards des environs. Sa mère était restée musulmane, sa négresse l'est encore, et on l'accuse de l'être elle-même, bien qu'elle ait reçu le baptême. Je me suis fait expliquer par elle comme quoi son père, ne croyant à rien, avait pourtant exigé qu'elle fût enregistrée comme chrétienne aux archives de la paroisse. Il voulait ainsi la préserver des persécutions et des répugnances dont sa mère et sa servante noire étaient

l'objet ; mais, comme il ne se souciait d'aucun culte, il la laissa pratiquer l'islamisme avec ces deux femmes, en exigeant qu'elle fît de temps à autre acte de présence à l'église catholique. Il est résulté de ce système un mélange très-extraordinaire des deux religions dans l'esprit de cette fille, qui a des instincts très-mystiques, qui se signe avec ferveur au nom de Mahomet, et qui professe une dévotion passionnée pour la Vierge et les saints. Elle adore les pèlerinages, et ce qui l'a décidée à sortir avec moi, c'est que je lui ai promis de la mener à la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde, que, de sa fenêtre et depuis qu'elle est au monde, elle voit à l'horizon en se persuadant qu'elle en est aussi loin que de l'Afrique. En même temps, elle prie et célèbre les fêtes en secret avec sa négresse selon les rites du Coran, qu'elle sait par cœur, et toutes ses idées sont d'une islamite passive et fataliste.

– Vous comprenez et vous résumez fort bien mademoiselle Roque ; mais je ne vois pas quel rapport vous établissez entre elle...

— Et le lieutenant la Florade? Attendez donc ! Mademoiselle Roque, ou plutôt Nama, car l'Hindoue domine en elle, a une peur effroyable des chrétiens. Cela se comprend : elle n'a reçu d'eux que des menaces et des insultes ! Aussi, pour peu qu'*un* ou *une* de nous s'humanise et la traite avec bonté, elle est reconnaissante comme un pauvre chien perdu et

battu qui trouve un maître compatissant. M. la Florade est entré un soir chez elle, croyant qu'elle appelait au secours. Il lui a témoigné de l'intérêt et lui a offert ses services. Pasquali assure que tout s'est borné là...

— Pasquali dit la vérité.

— Bien ! tant mieux... et tant pis ! car cette fille s'est éprise de la Florade, et n'aspire qu'à être aimée de lui. Voilà ce qu'elle m'a confié dès la première entrevue, tant ma sollicitude l'avait gagnée. Elle est venue me voir ce matin au moment où M. la Florade, dont elle ne sait pas le nom — il le lui a caché, et Pasquali ne l'a pas trahi — abordait sur la grève. Elle me l'a montré de la terrasse en criant : « C'est lui ! je le vois !... » Elle voulait descendre pour lui parler. J'ai eu beaucoup de peine à l'en empêcher ; j'ai dû même la gronder comme on gronde une petite fille de six ans, pour l'engager à retourner chez elle. Un quart d'heure après, je descendais moi-même au rivage, en vue d'une promenade en mer pour mon compte. Vous savez le reste, et vous comprenez maintenant que la curiosité est entrée pour quelque chose dans la facilité avec laquelle j'ai accepté l'équipage et la compagnie de votre ami le lieutenant ; car il est votre ami : il n'a fait autre chose que de me parler avec enthousiasme de vous qui ne m'aviez pas du tout parlé de lui.

— J'ignorais, répondis-je en cachant mon amer-

tume sous un air d'enjouement, que votre curiosité dût être éveillée à ce point par le récit d'une aventure de ce genre.

— L'aventure m'a été présentée comme innocente, reprit-elle. M'avez-vous trompée? Voyons.

— La Florade est homme d'honneur, il m'a donné sa parole. Mademoiselle Roque est pure, mais elle est trop dépourvue de toute idée des convenances pour que sa passion ne vous suscite pas quelque désagrément.

— Mais pourquoi? Puisque M. la Florade l'aime, ne peut-il l'épouser?

— Mais s'il ne l'aime pas? Elle s'abuse étrangement, je vous le déclare.

— Ah! pauvre fille! Il l'a donc moralement trompée et séduite, car elle jure qu'il l'aime. Elle avoue qu'il est un peu bizarre et quinteux avec elle, qu'il a souvent l'air de l'abandonner, qu'il refuse d'aller la voir par crainte d'être blâmé de *son peuple,* mais qu'en dépit de tout cela il est très-ému auprès d'elle, et qu'il ne la quitte jamais sans avoir les larmes aux yeux. Est-ce donc un perfide, votre ami la Florade? Il n'a pas cet air-là. J'ai, au contraire, été frappée de sa physionomie ouverte et de ses manières franches. Je crois bien plutôt qu'il aime réellement Nama, mais que quelques empêchements de position, de fortune ou de préjugé le forcent à renoncer à elle. Je voudrais les connaître, ces empêchements, afin

d'en apprécier l'importance et la durée. Enfin je voudrais savoir quelle est ma mission auprès de cette pauvre fille, si je dois lui conseiller le courage d'oublier, ou agir de manière à renouer des liens encore tendres en vue d'un mariage possible.

— Tout ceci est fort délicat, répondis-je, et je vous dois la vérité. La Florade est mon ami, non un ami ancien, mais, si je peux parler ainsi, un ami d'inclination. Il y aura donc peut-être un peu de trahison de ma part à vous dévoiler les dangers de son caractère; mais il a tellement le courage de ses défauts et de ses qualités, que, s'il était ici sommé par vous de s'expliquer, il vous dirait, j'en ai la certitude, tout ce que je vais vous en dire. C'est une nature séduisante et généreuse, mais sans frein. Il se livre tout entier à première vue, n'interroge rien, et se plaît en quelque sorte à braver toutes les conséquences de ses entraînements... Certes, il s'est beaucoup dominé en présence de Nama; mais il n'est pas homme à jouer le calme qu'il ne sait pas imposer réellement à son imagination. Il a troublé la tête faible de cette fille par le trouble qu'il éprouvait lui-même. Elle a donc quelque motif pour s'abuser, sinon pour se plaindre.

— Alors me voilà fixée. Je ferai ce que Pasquali me conseille aussi : j'ôterai toute espérance à la pauvre créature. Pourtant... attendez! Il faut, avant de me charger de ce rôle cruel, que vous me

disiez très-sérieusement votre dernier mot. Vous me jurez qu'épris d'elle, peu ou beaucoup, la pitié, l'admiration pour sa beauté, l'estime qu'après tout la naïveté de son cœur et de son esprit mérite, ne le décideront jamais à en faire sa compagne? Vous êtes bien sûr que mes représentations, ma conviction, mon éloquence de femme, si vous voulez, ne pourraient absolument rien sur lui?

— Vous m'en demandez trop, répondis-je. Personne ne peut engager ainsi sa responsabilité pour un absent. Vous voulez voir la Florade, vous le verrez... Quel jour voulez-vous que je vous l'amène?

La marquise sembla deviner mon désespoir. Elle me regarda attentivement, avec une sorte de surprise. Je soutins bravement son regard, je dois le dire, car elle reprit aussitôt avec la même liberté d'esprit qu'auparavant :

— Amenez-le demain chez Pasquali. Je descendrai comme par hasard. Ne prévenez votre ami de rien! Il s'armerait d'avance contre mes arguments. En le prenant au dépourvu, je verrai bien plus clairement si je dois espérer ou désespérer pour Nama. Et maintenant, ajouta-t-elle, parlons de vous, docteur! Est-ce que les charmants projets du baron ne vont pas modifier les vôtres? Est-ce que vous ne prolongerez pas de quelques semaines votre séjour ici?

— J'y ferai mon possible, répondis-je, afin qu'elle ne combattît pas ma résolution de fuir au plus tôt.

Je ne me sentais plus assez de force pour recevoir des témoignages d'estime et de confiance qui me navraient.

— Dans huit jours, pensais-je, elle m'ouvrira peut-être son cœur, comme Nama lui a ouvert le sien, et, au fond de ce cœur troublé ou souffrant, je trouverai encore la Florade.

Je la quittai avec un peu de précipitation, prétextant un rendez-vous donné à Toulon, et je partis la mort dans l'âme. A mes yeux, la destinée suivait son implacable fantaisie de rapprocher ces deux êtres, si peu faits, selon moi, l'un pour l'autre. Ils s'étaient vus, ils se parleraient le lendemain ; car, dans certaines situations, parler ensemble sur l'amour, c'est déjà se parler d'amour. Et moi, j'étais là, condamné à opérer ce rapprochement !

Je sentais que je n'aurais pas la force de m'y prêter. J'attendis Pasquali sur le chemin de la Seyne. C'était l'heure où il y retournait. Il venait d'échanger quelques mots avec la marquise en traversant la colline. Il savait son projet, et n'y trouvait rien à reprendre.

— Elle est bonne, dit-il, bien bonne femme, le diable m'emporte ! Il faudrait que *le petit* (il désignait encore ainsi quelquefois son filleul) fût trois

fois effronté pour lui lâcher des douceurs en pareille circonstance. D'ailleurs, nous serons là.

— Vous y serez, cher monsieur. Moi, j'ai oublié, en m'engageant à être de la partie, que cela m'était impossible; mais vous n'avez pas besoin de moi, vous me raconterez l'affaire un autre jour. J'ai à acheter quelques meubles pour installer un mien ami au nom de qui je viens de louer la maison Caire; il faut que je passe le contrat...

— Ah! vous m'amenez un voisin? Bon! tant mieux!

Et, sans s'informer de son âge, de ses goûts et de son caractère, il m'offrit pour lui ses barques, ses engins, son vin d'Espagne et ses services personnels avec cette cordialité simple et brusque qui le caractérisait.

J'envoyai une lettre à la Florade pour lui dire que son parrain l'attendait encore le lendemain à sa bastide; puis je m'occupai activement de l'installation prochaine du baron. Je consacrai encore toute l'après-midi de ce lendemain à passer le contrat avec le propriétaire de sa nouvelle demeure, et je partis pour Hyères, où j'avais un ami. Je croyais devoir m'éloigner un peu du théâtre de mes agitations.

III

Hyères est une assez jolie ville, grâce à ses beaux hôtels et aux nombreuses villas qui la peuplent et l'entourent. Sa situation n'a rien de remarquable. La colline, trop petite, est trop près, la côte est trop plate et la mer trop loin. Tout l'intérêt pour moi fut d'examiner ses jardins, riches en plantes exotiques d'une belle venue. Les pittospores et les palmiers y sont des arbres véritables. L'ami que je comptais rencontrer était parti. J'errai seul aux environs durant quelques jours, et je revins convaincu que, si le climat y était moins brutal qu'aux environs de Toulon, la nature de ceux-ci, pittoresquement parlant, était infiniment plus grandiose et plus belle.

Ce qu'il y avait de plus remarquable à Hyères, c'était précisément la vue des montagnes de Toulon, les deux grands massifs calcaires du *Phare* et du *Coude,* dont les profils sont admirables de hardiesse. Vu de face, c'est-à-dire de la mer, le Pharon n'est qu'une masse grise absolument nue et aride, qui, par ses formes molles, ressemble à un gigantesque amas de cendres moutonnées par le vent; mais les lignes du profil exposé à l'est sont splendides. Le Coudon est beau sur toutes ses faces. Peu pressé de

rentrer à Toulon, je résolus d'aller voir le pays du haut de cette montagne, qui est en somme la plus intéressante de la contrée. Je retournai donc vers Toulon par la route qui vient de Nice, et que je quittai à la Valette. Je m'enfonçai seul, à pied, dans la gorge qui sépare le Coudon du Pharon, et je commençai à monter le Coudon par une route de charrettes qui s'arrête au hameau de Turris.

Le terrain de ces collines ne m'offrit aucun intérêt botanique. J'en profitai pour contempler le défilé des blocs de calcaire traînés vers la vallée sur cette route très-rapide par les plus forts chevaux et les plus forts mulets que j'aie jamais vus. Ces attelages descendent par convois de cinq, et je rencontrai cinq convois dont je dus me garer, car ces masses roulantes ne peuvent s'arrêter sur place. C'était, du reste, un beau spectacle que celui de ces monstrueux chars portant des quartiers de montagne. Les roues étaient bandées par des arbres fraîchement coupés, tendus en arcs et passés sous les moyeux. Le calme des chevaux énormes placés dans le brancard, l'ardeur des mulets moins dociles secouant leurs ornements rouges, les figures et les cris sauvages des conducteurs à pied, le bruit des chaînes qui servent de traits, le grincement des moyeux souvent trop larges pour les parois du chemin encaissé, le bruit sourd des roues descendant et brisant les escaliers de rocher, tout cela présentait un ensemble de vie

énergique dans le cadre d'une région âpre et morne. Le travail de l'homme était là en pleine émission de puissance. Les animaux, soignés et nourris comme méritent de l'être des bêtes d'un grand prix, étaient magnifiques, caractérisés comme les études de Géricault, mais d'un type plus noble. A un endroit aplani où l'un de ces convois faisait halte, j'interrogeai les conducteurs. J'appris que les vingt-cinq chars, attelés de cinq chevaux chacun, ne pouvaient être évalués à moins d'un total qui dépassait deux cent mille francs, sans parler du chargement.

Comme la journée s'avançait et que je ne voulais pas perdre mon temps à errer, je cherchai un guide à Turris, qui est situé sur la croupe de la montagne, à l'entrée de la forêt. Un vieux charbonnier qui s'y rendait m'offrit de me conduire : j'acceptai ; mais, au bout d'un quart d'heure de marche, je vis qu'il allait au hasard ; il m'avoua qu'il n'était pas du pays même et n'était pas monté là depuis vingt ans.

— Alors, lui dis-je, allez où bon vous semblera ; j'en sais aussi long que vous.

Il haussa les épaules sans rien dire et disparut dans le fourré. Évidemment, il m'avait déjà égaré, car on m'avait parlé d'un sentier commode à suivre, et il n'y en avait plus trace autour de moi. La forêt n'était plus qu'un taillis de petits arbres bossus et malheureux ; mais ils masquaient partout la vue, et,

tout en gravissant la pente, je cherchai une clairière pour m'orienter.

Au bout d'une heure de marche, je me trouvai auprès d'une tête blanche que je crus devoir être celle du mont. Je gagnai le pied de sa paroi verticale; mais, là, je vis que c'était un simple contre-fort de la cime réelle, et que j'avais une clairière à traverser pour atteindre celle-ci. La clairière franchie, la cime n'était qu'un autre contre-fort. Cette longue terrasse lisse et montant en ligne douce vers la brisure de la montagne, cette surface blanche et plane que j'avais vue d'Hyères et de Tamaris, et que, du pied même du Coudon, on croit voir encore, offrait une suite de créneaux assez réguliers séparés par des vallons. J'en traversai ainsi une demi-douzaine, tous plus jolis les uns que les autres et semés de massifs très-frais percés de roches bien pures, et tapissés tantôt d'un beau gazon, tantôt de grandes plaques de sable fin piétinées par les loups, qui vivent là fort tranquilles, à une lieue à vol d'oiseau au-dessus du grand mouvement et du grand bruit de la ville et de la rade de Toulon.

J'avais laissé loin derrière moi les dernières huttes des charbonniers de la forêt; j'étais en plein désert par une soirée magnifique. Ma vue était complétement enfermée par les créneaux successifs de la montagne; mais, abrité de tous les vents, je respirais un air souple et délicieux. Ma tristesse s'en

allait. Les plantes des régions élevées se montraient et commençaient à m'intéresser ; enfin la sensation de la solitude absolue exerçait sa magie sur mon imagination, quand j'entendis une voix forte qui semblait déclamer avec emphase dans le silence profond de ce sanctuaire.

Je marchai dans la direction de la voix, et vis mon vieux charbonnier qui courait les bras étendus vers la cime, parlant haut, gesticulant et comme en proie à une sorte de vertige. Je l'observai et me convainquis bientôt qu'il était un de ces sorciers de campagne qui croient à leurs conjurations. Je me rappelai que, dans le pays, la race des charbonniers et des autres ouvriers forestiers de montagne passe pour très-exaltée. On m'avait assuré que beaucoup d'entre eux devenaient fous, ou tombaient dans une mélancolie noire qui les conduisait au suicide. C'est qu'en effet l'austérité des montagnes de Provence semble un milieu impossible pour cette race éminemment matérialiste et portée à l'activité de la vie pratique. Le Provençal est poëte à la manière des Italiens : tout est image pour lui, et son langage figuré, orné de comparaisons et de métaphores, prouve qu'il ne subit pas la contemplation à l'état de rêverie ; il a besoin de réagir contre la nature, et quand elle réagit sur lui, il doit en être écrasé.

Mon sorcier était, à coup sûr, à moitié fou ; mais il n'agissait pourtant pas au hasard. Il se baissait et

se relevait, s'arrêtait et parlait avec une idée suivie, peut-être selon un rite prescrit. Il interrogeait attentivement les pistes nombreuses des animaux sauvages, et je le soupçonnai même d'être un peu lycanthrope. Je le perdis de vue, et gagnai enfin avec quelque fatigue le sommet à angle presque droit de la montagne. C'est, après tout, une promenade qui n'est pas exorbitante, d'autant plus qu'on peut la faire en grande partie à dos de quadrupède, et je la conseille à tous les amants de la nature pittoresque. La grande masse, brusquement coupée, ne plonge pas dans la mer : une vaste plaine et des falaises l'en séparent; mais elle est assez élevée pour dominer toutes les hauteurs environnantes et pour que la vue embrasse tout le littoral de Marseille jusqu'à Nice. Les Alpes montrent leurs cimes neigeuses à l'horizon est, et on y distingue à l'œil nu les fortes brisures du col de Tende.

Mais ce n'est pas l'étendue qui fait, selon moi, la beauté d'un tableau, c'est la composition, et celui-ci est un des mieux composés que j'aie vus. Ces rives austères, hardiment festonnées de la région toulonaise, ne paraissent pas de petits accidents en face de la mer incommensurable, car ces festons sont des golfes et des rades d'une étendue majestueuse et d'une grâce de contours parfaite. Leur grâce a cela de particulier qu'elle n'est jamais empreinte de mollesse; partout des falaises puissantes font ressortir

les plages adoucies, et partout le dessin trouve le moyen d'être imprévu en restant logique.

Il était huit heures du soir. Le soleil couchant abreuvait de ses splendeurs la mer et le continent. Quand j'eus savouré ce spectacle, je me retournai pour voir l'aride Provence dans l'intérieur des terres. Je ne vis par là que chaînes dénudées se perdant à l'horizon en lignes sombres, quelques-unes si droites, qu'on les eût prises pour des murailles sans fin. Ce sont ces hauteurs stériles, complétement inhabitées sur une étendue de dix à douze lieues, que dans le pays on appelle proprement le désert. Entre ces désolantes masses et moi, les reflets du couchant s'éteignaient rapidement sur de larges abîmes de verdure coupés de collines fertiles et d'accidents calcaires fort étranges, sur des cirques de monticules coniques portant ou semblant porter un ou plusieurs cônes plus élevés au centre, mais tout cela sur une grande échelle, reposant sur des plateaux très-vastes, et renfermant des lits de torrents, des gouffres, des vallons profondément creusés, et des cultures ondoyantes ou des abîmes impénétrables. Il n'y a pas de grandes élévations en Provence : le Coudon lui-même n'est qu'une montagne de troisième ordre; mais le dessin de ces aspérités est toujours fier et large. Le laid même, car il y a de très-laides régions, n'a rien d'étroit et de mesquin.

Je jetais un dernier regard sur le panorama mari-

time, quand je me rappelai que, de Tamaris, madame d'Elmeval regardait tous les soirs au coucher du soleil la cime où je me trouvais. Je l'avais regardée avec elle une fois justement à l'heure où le pic recevait le reflet rose vif du couchant. Nous l'avions vu devenir couleur d'ambre, puis d'un lilas pur, et enfin d'un gris de perle satiné à mesure que le soleil descendait derrière nous dans la mer. La colline Caire, avec son bois de pins et de liéges noirâtres, servait de repoussoir à cette illumination chatoyante.

L'idée me vint naturellement qu'à ce moment même la marquise consultait le temps pour sa promenade du lendemain, en regardant si le sommet du Coudon était clair, et, comme j'étais dans des flots de lumière pure, si par hasard elle se servait de la longue-vue, elle pouvait distinguer un imperceptible point noir sur les masses blanches de la cime. Je me trompais, la distance est trop grande, et, malgré d'excellents yeux, je ne discernais pas même la microscopique colline de Tamaris au bord de la mer. Il est vrai qu'elle était noyée dans l'ombre du cap Sicier. Je me servis de la lunette portative que je m'étais procurée, et je crus reconnaître la bastide comme un point pâle dans la verdure des pins; cela était flottant comme un rêve, et toute ma tristesse revint. Je me répétais ce sot et amer proverbe : « Loin des yeux, loin du cœur! » Cela pouvait être vrai pour elle; pour moi, cet éloignement,

cette impossibilité de communiquer avec elle à travers l'espace irritaient ma douleur.

Comme la nuit approchait et que la lune était déjà levée, je résolus d'attendre qu'elle fût assez haut sur l'horizon pour m'éclairer un peu. L'air devenait très-froid. Je descendis de la dernière cime et me mis à l'abri du vent au bord du précipice, dont la brisure est admirable. Au bout d'un quart d'heure, je me levais pour partir, lorsque je me vis reflété par une lueur étrange et tout à fait mystérieuse. Je remontai à la cime et vis mon vieux sorcier livré à une conjuration capitale. Il avait allumé un feu d'herbes sèches sur l'extrême pointe du rocher, et, à mesure que la cendre se formait, il en ramassait le plus fin dans un sachet de toile. Il avait coupé du thym, du romarin et de la santoline, dont il avait fait trois paquets séparés. Il prenait dans chaque paquet pour obtenir la cendre des trois plantes brûlées ensemble. Après cette opération, accompagnée de gestes et de paroles que j'observais avec curiosité, il fit trois bottes des mêmes plantes fraîches qu'il lia de cordons noirs, jaunes et rouges; il chargea le tout sur ses épaules et s'éloigna rapidement sans paraître m'avoir vu, bien que je fusse très-près de lui.

Cet homme avait une tête caractérisée. En se livrant à son acte cabalistique, il avait ôté le haillon qui lui servait de bonnet. Quelques mèches de cheveux encore noirs voltigeaient sur son crâne dégarni,

très-élevé et très-étroit. Sa figure pâle, maculée d'un noir de charbon indélébile, était assez régulière et assez distinguée. Ses yeux saillants et brillants avaient une expression de terreur, comme s'il eût craint sérieusement de voir apparaître les esprits évoqués, ou comme s'il eût cru les voir en effet. Il n'était vêtu que d'une chemise et d'un pantalon de toile dont le ton sale et blafard lui donnait à lui-même quelque chose d'un spectre enfumé. Il fit le signe de la croix sur le feu avant de le quitter, jugeant peut-être que cela suffisait pour l'éteindre. Je ne crus pas devoir négliger d'étouffer sous mes pieds un reste de braise qui eût pu porter l'incendie dans la forêt.

Je franchis sans difficulté les clairières situées entre les créneaux de la montagne. Le passage de ces mêmes créneaux était plus pénible, toute trace de sentier disparaissait sur le roc nu et sur les pentes de pierres brisées où rien n'arrêtait le pied ; mais cette solitude tour à tour aride et boisée, ces gazons où les veines de sable entraîné par les pluies dessinaient de folles allées sans but, ces massifs d'arbrisseaux à feuilles luisantes qui scintillaient dans l'ombre, ces grandes cimes de pierres blanchies par l'air salin et que la lune blanchissait encore, pouvaient faire l'illusion d'un jardin de fées planté dans un lieu inaccessible et illuminé par des pics de neige.

Le froid devenait très-vif ; je pris le pas gymnasti-

que pour me réchauffer, et, pour la troisième fois, je rencontrai mon sorcier, qui, au lieu de se diriger vers Turris, prenait un sentier abrupt pour descendre dans la vallée. Comme le passage me paraissait périlleux sur ce flanc encore très-peu incliné du Coudon, je lui demandai s'il le connaissait assez pour s'y risquer au clair de lune, il me répondit d'un ton préoccupé :

— Bah! bah! les loups connaissent tous les chemins.

— Vous avez donc la prétention d'être loup?

Il s'arrêta, et, comme s'il fût sorti d'un rêve :

— Est-ce vous, dit-il, qui étiez là-haut quand j'ai allumé un feu?

— Oui, c'était moi. Pourquoi ne m'avez-vous point parlé?

— Je n'osais pas.

— Vous me preniez pour le diable?

— Non; mais le diable s'habille comme il veut. Vous ne vous êtes donc pas perdu dans la forêt?

— Non, le diable m'a servi de guide.

— Le diable!... il n'en faut point plaisanter!

— Non, il faut l'appeler respectueusement, faire du feu sur les montagnes, cueillir des herbes poussées dans certains endroits, car celles qui viennent en plaine, quoique toutes pareilles, n'ont pas la même vertu : il faut en brûler, ramasser les cendres, dire des paroles, faire trois paquets...

— Vous m'avez vu, et vous vous figurez un tas de choses!... Vous n'êtes pas aussi savant que vous voulez bien le dire.

— Je suis plus savant que toi, lui répondis-je avec aplomb, et je lui débitai en latin quelques préceptes de la cabale des bergers, que j'avais apprise autrefois dans mes montagnes. Il me regardait avec stupeur et méfiance; il ne comprenait rien à ma traduction latine; mais certaines formules prétendues arabes ou juives, et qui, sans être réellement d'aucune langue, sont communes à presque tous les sorciers de campagne, le frappaient de respect.

— Où allez-vous? demanda-t-il.

— C'est à toi de me répondre, lui dis-je d'un ton emphatique; où vas-tu?

— A un endroit que tu ne connais pas, répondit-il avec un accent craintif malgré le tutoiement qu'il se croyait forcé d'adopter.

— Je connais tous les endroits, repris-je, curieux de pénétrer le mystère de ses pratiques.

— Comment s'appelle, dit-il, la maison qui est *de travers,* entre la Seyne et Tamaris?

— La bastide Roque.

— Combien y a-t-il d'ici?

— Par terre, sept lieues.

— Et qu'est-ce qui demeure dans la bastide Roque?

— Une belle fille.

— Qu'est-ce qu'elle demande?

Ici, je fus embarrassé, car la surprise des questions à moi adressées égalait la surprise produite par mes réponses. Après un instant d'hésitation, je repris :

— La belle fille demande un philtre pour être aimée.

— Qui doit le boire?

— Un officier de marine.

— Qui s'appelle?...

— Tu le sais, toi, comment il s'appelle?

— Oui. Son nom commence par *la*.

— Et finit par *de*.

— Et le milieu fait...

— *Flora;* y sommes-nous?

— Elle vous a donc consulté aussi, la fille?

— Non ; mais je sais.

— Vous mentez, elle vous a envoyé aussi pour cueillir et consacrer!... Où sont vos herbes? et vos cendres?

— Là! lui dis-je en lui montrant mon front avec une forfanterie bouffonne qu'il prit au sérieux.

— Alors, reprit-il triste et mécontent, je n'ai rien à faire; je peux m'aller coucher!

— C'est le cas de dire que je t'ai coupé l'herbe sous le pied, n'est-ce pas?

— Ça m'est égal, répondit-il avec dédain, je suis payé; mais, si les bourgeois s'en mêlent à présent!...

Et il descendit le sentier avec l'agilité d'un chat, grommelant aussi longtemps que je pus l'entendre.

J'allai passer la nuit à Turris, songeant à cette bizarre rencontre, à l'imprudente superstition de cette métisse qu'on accusait de sorcellerie et qui donnait prise aux persécutions par ses folles croyances. Je songeais surtout à ce la Florade dont je fuyais la présence, et dont le nom me poursuivait jusque dans les lieux où je croyais pouvoir être seul avec les loups. Je comptais retourner voir lever le soleil de la cime du Coudon, afin de posséder dans mon souvenir ce grand spectacle d'un immense et magnifique pays éclairé dans les deux sens opposés; mais le vent d'est s'éleva durant la nuit, et, bien que le hameau fût un peu préservé de sa rage par la cime crénelée de la montagne, des tourbillons refoulés vers le nord arrivaient dans l'échancrure de la croupe avec des hurlements et des chocs formidables. Je m'étais casé dans une vieille maison occupée par des gens propres et hospitaliers. Le chef de famille était contre-maître dans une verrerie située auprès des sablières, à la porte du hameau. La tempête et l'excitation de la marche m'empêchèrent de dormir. J'ai pu étudier, durant ce printemps-là, l'accent et l'intonation des vents de la Provence. Le mistral, qui vient de la vallée du Rhône et qui passe à travers les montagnes, a l'haleine courte, le cri entrecoupé de hoquets qui arrivent comme des dé-

charges d'artillerie. Le vent d'est, qui passe au pied des Alpes de Nice et rase la mer, apporte, au contraire, sur le littoral de Provence des aspirations d'une longueur démesurée, des sanglots d'une douleur inénarrable.

Je songeais malgré moi à la villa Tamaris, exposée par le prolongement de la presqu'île à cette fureur des rafales. Je songeais surtout à l'austère veillée de la marquise, seule dans sa chambre, étiquetant des plantes ou repassant ses auteurs pour la leçon du lendemain à son fils, maintenant endormi sous ses yeux. — Mais était-elle toujours seule, la sainte et digne femme? Le petit salon du rez-de-chaussée n'était-il pas déjà envahi par les amis nouveaux? La Florade n'était-il pas là, avec Pasquali ou quelque autre, pendant qu'au sommet du Coudon brûlait peut-être encore un peu de cette flamme magique destinée à raviver celle de son amour pour la pauvre Nama?

Le lendemain, quand je me levai, le Coudon avait disparu, le hameau était dans un nuage. La pluie ruisselait en torrents fantasques sur les pentes de la montagne. Les pluies de cette région sont insensées, sans intervalle d'un instant. Personne ne sort. Les Provençaux aspirent continuellement à ce rare bienfait, qui les consterne par son abondance quand il arrive.

Il n'y avait aucun moyen de transport pour retour-

ner à Toulon. Je restai là, enfermé durant trois jours et trois nuits dans une maison pauvre et sombre, livré à un grand ennui, faute de livres et d'occupation forcée. J'en profitai pour causer beaucoup avec ma raison et avec ma conscience. La nature est bonne et maternelle; mais la locomotion solitaire nous exalte, et ces arrêts forcés dans le hameau de Turris me rendirent la gouverne de mon être moral et intellectuel.

On sut vite que j'étais médecin, car je soignai les malades de la maison, et, le troisième jour, sitôt que la pluie s'arrêta un peu, je vis accourir tout le village. Je n'attendis pas que le ciel fût éclairci; le baron devait arriver le soir même. Je louai un cheval, j'empruntai un manteau, et je courus à Toulon m'assurer d'une voiture fermée pour conduire mon vieux ami à Tamaris par la route qui longe la rade de la Seyne; la houle lui eût rendu le trajet par mer trop pénible.

Le baron, aussitôt qu'il m'eut serré dans ses bras, me regarda attentivement.

— Qu'as-tu? me dit-il. Tu es malade?

— Nullement, mon ami.

— Mais si! Tu es très-changé. D'où sors-tu?

— Je viens de passer trois nuits dans un mauvais gîte et de faire quatre lieues sur un mauvais cheval, par un très-mauvais temps; voilà tout.

Il dut se contenter de ma réponse; mais je vis que, durant tout le trajet, il m'examinait avec une sollicitude insolite. Il faut croire que ma figure était effectivement très-altérée. Je le conduisis jusqu'à la porte de la marquise, et, ne voulant point gêner leurs premiers épanchements, je courus à la maison Caire pour faire allumer les cheminées et préparer les lits; mais madame d'Elmeval avait pensé à tout: elle était venue dix fois dans le jour malgré le mauvais temps. Les appartements étaient propres et bien chauffés. Ma chambre, dont je ne m'étais pas occupé le moins du monde, comptant ne passer là qu'un ou deux jours, était arrangée avec autant de soin que celle du baron. Une cuisinière et un domestique avaient été engagés. Le dîner était prêt, le baron n'avait plus qu'à mettre ses pantoufles pour être chez lui. De grands rameaux de bruyère blanche et de tamaris exotique embaumaient le salon. Je retournai à la villa Tamaris pour prendre le baron, qui avait faim, et qui, ne voulant pas se séparer sitôt de la marquise, l'avait décidée à venir dîner chez lui avec Paul.

Les trois bastides Tamaris, Caire et Pasquali se touchaient par leurs enclos, et, quand je dis *enclos*, c'est faute d'un mot pour désigner ces terrains qui ne sont ni parcs ni jardins, et qu'aucune clôture ne sépare. En cinq minutes, nous pouvions communiquer les uns avec les autres. Quelle heureuse vie, si

le souvenir de la Florade ne m'en eût fait redouter la durée !

Je croyais un peu rêver en dînant avec la marquise et le baron, dans une salle chaude et bien éclairée, au sortir de ce triste gîte de Turris, où j'avais fait de si durs retours sur moi-même; mais je m'étais préparé au péril, et je ne pouvais plus oublier qu'il fallait fuir. Ni la marquise ni le baron n'étaient préparés à ma résolution, et j'étais en tiers dans tous leurs projets de doux voisinage et de promenades. Je ne crus pas devoir les détromper encore. Je comptais inventer une lettre de mes parents et partir sans annoncer que je ne reviendrais pas.

La marquise remarqua aussi que j'avais l'air souffrant : elle m'interrogea plusieurs fois avec intérêt, et il me sembla qu'elle aussi était changée. Sa figure et ses manières n'étaient plus aussi confiantes, ou bien quelque chose avait altéré son calme élyséen. Il n'y paraissait pas avec le baron, pour qui elle était d'une touchante coquetterie de cœur ; mais avec moi elle n'était plus la même. Plus affectueuse peut-être, elle me semblait avoir moins d'abandon. Il y avait comme un secret entre elle et moi. Il me vint des frissons en dînant, et, après le dîner, je sentis un grand mal de tête ; cependant je n'en parlai pas. Je voulus attendre le moment où elle se retirerait, afin de la reconduire, de tenir le parapluie, s'il pleuvait encore, ou de porter Paul, si les bras manquaient.

J'étais complétement détaché de toute espérance et me croyais débarrassé de tout vain désir; mais je sentais bien que je l'aimais toujours autant, cette femme parfaite, et que lui épargner une souffrance, une inquiétude, une fatigue quelconque, serait toujours un besoin et une satisfaction pour mon âme.

Quand je l'eus ramenée chez elle et que j'eus confié le baron aux soins de Gaspard, son fidèle valet de chambre, je m'aperçus de la fièvre qui faisait claquer mes dents, et je tombai sur mon lit comme une pierre tombe de la falaise dans la mer. Je fus malade. J'avais pris une fluxion de poitrine au Coudon ou à Turris. Je ne pus recouvrer mes esprits qu'au bout de huit jours, et je me sentis alors trop faible pour sortir de mon lit; mais je me vis admirablement soigné : le baron ne me quittait presque pas; la marquise et Pasquali venaient tous les jours et restaient plusieurs heures. La Florade venait aussi souvent que le lui permettait son service. Un excellent médecin, le docteur A..., de Toulon, m'avait traité parfaitement. M. Aubanel, sa femme et sa belle-sœur, deux femmes charmantes et pleines de bonté, s'étaient aussi intéressés à moi. Les serviteurs étaient bons et dévoués. Le vieux Gaspard, qui m'aimait comme un fils pour avoir sauvé son maître, pleurait de joie en me voyant sauvé. Je n'aurais pas été mieux choyé dans ma propre famille.

Comme, après des insomnies agitées dont je ne

m'étais pas rendu compte, j'éprouvais un grand besoin de sommeil, on se tenait dans une pièce voisine dont on avait fait une espèce de parloir, et, quand je commençai à observer et à comprendre, je vis avec attendrissement que la marquise apportait là son ouvrage, ses livres, son enfant, et qu'une grande partie de la journée m'était consacrée de moitié avec le baron. Elle lui faisait la lecture; lui ensuite donnait à Paul de bonnes et sérieuses leçons. Le baron était grand latiniste, très-érudit, très-patient et très-clair dans son enseignement. Il avait fait lui-même l'éducation d'un neveu charmant qu'il avait eu la douleur de perdre. Il prétendait, sinon faire celle de Paul, du moins la commencer et la continuer autant que les circonstances le permettraient. Cela venait très à propos, car j'avais échoué dans mes tentatives pour amener là un précepteur digne de sa tâche. Cependant ni les lectures ni les leçons n'empêchaient qu'à chaque instant on n'entrât dans ma chambre. Chacun tour à tour venait me faire boire ou s'assurer de l'égalité de température autour de moi. Le gentil Paul réclamait souvent l'office de garde-malade, car il n'avait pas encore une grande soif d'études classiques.

Quand je fus en état de causer, chacun vint passer une heure avec moi. Pasquali tenait plus longtemps la place dans la journée, disant aux autres qu'ils eussent à travailler sans s'inquiéter de lui, qui

n'avait rien à faire. L'excellent homme, en me sacrifiant sa pipe et son batelet, faisait pourtant une grande chose. Enfin je pus me lever et vivre un peu au salon avec ces généreux amis. Il m'était prescrit et je sentais bien devoir de prescrire à moi-même de ne pas m'exposer à l'air extérieur avant une semaine encore : le temps passant du mistral au vent d'est et réciproquement avec opiniâtreté, la chaleur du printemps ne se faisait pas. J'étais très-calme, soit que la maladie m'eût beaucoup affaibli, soit que le sacrifice de ma passion fût accompli sérieusement ; je voyais la marquise sans trouble pénible et je lui parlais sans effort. J'avais pourtant lieu de m'étonner de ce que, par le menu, on m'avait appris.

Durant ces trois semaines qui venaient de s'écouler, mademoiselle Roque avait fréquenté assez régulièrement la marquise. La Florade ne s'était pas présenté chez cette dernière; mais on s'était rencontré chez Pasquali d'abord, chez le baron ensuite; car, le lieutenant étant venu me voir durant la période la plus grave de ma maladie, mon vieux ami l'avait accueilli paternellement et engagé à revenir le plus souvent possible. La Florade plaisait au baron : à qui ne plaisait-il pas? Il savait mettre tout son cœur sur sa figure et dans sa parole. On m'expliquait tout cela du ton le plus naturel; mais il y avait quelque chose qu'on ne disait pas et que je n'osais pas demander : c'était le résultat de la conférence entre la marquise

et la Florade par rapport à mademoiselle Roque. A quoi s'était-on arrêté? Quelles relations existaient maintenant entre ces trois personnages? Je me décidai enfin, tout en affectant plus de désintéressement que je n'en éprouvais, à interroger le baron.

— J'ai à te confier, répondit-il, un secret qui te concerne indirectement. Mademoiselle Roque n'est mademoiselle Roque que sur les registres de l'état civil de Marseille, où elle est née avant que sa mère eût jamais vu M. Roque. Comme elle est bien et dûment reconnue, il n'y a pas à y revenir; mais son véritable père pourrait bien être celui de ton ami la Florade.

— Quelle histoire est-ce là? m'écriai-je; la Florade serait le frère de Nama?

— Histoire ou roman, reprit le baron, la Florade paraît convaincu du fait.

— Mais où a-t-il pêché ce renseignement inattendu?

— Il assure qu'un vieux ami de sa famille, averti de ses visites à la bastide Roque, lui a dit ce que je te rapporte. Une des femmes du commerçant asiatique établi pendant deux ans à Marseille avait eu des relations avec le père de la Florade, capitaine marchand au long cours. Une autre femme, ou la même femme, voyant qu'en France elle était libre de par la loi, s'est enfuie avec Roque. Il y a donc présomption, et dans le doute abstiens-toi, dit le proverbe.

Voilà ce que ton ami le lieutenant a répondu à la marquise, lorsqu'elle a tâché de l'amener à épouser sa protégée, et il lui a démontré qu'il était urgent de détruire en elle, par la crainte d'un inceste, une passion qui n'était et ne pouvait jamais être partagée.

— Ainsi la Florade, auteur de cette fabuleuse aventure, vous en a faits les éditeurs responsables auprès de mademoiselle Roque?

— Ah çà! reprit le baron étonné, tu le crois donc capable d'avoir inventé cette histoire pour les besoins de sa cause?

Je l'en croyais fort capable, mais je me méfiai de ma méfiance. Je craignis d'être influencé à mon insu par l'ancienne jalousie et de retirer à la Florade l'estime de la marquise et du baron, qu'après tout il méritait peut-être encore. Je réfléchis un instant, et je conclus tout haut à la possibilité, sinon à la probabilité du fait; mais je ne pus me défendre d'exprimer quelque étonnement sur la facilité avec laquelle on s'était prêté à donner pour certaine à mademoiselle Roque une simple éventualité. Le motif était bon assurément; néanmoins avait-on le droit de jouer ainsi en quelque sorte avec la certitude dans une chose aussi grave qu'une histoire de famille?

— Mon cher enfant, répondit le baron, tu dis là ce que disait la marquise. Elle a même beaucoup hésité à se laisser persuader; mais, Pasquali aidant,

j'ai cru devoir appuyer le raisonnement de la Florade. Je regarde mademoiselle Roque comme un enfant qu'il faut sauver, et tu sais qu'avec les enfants on ne se gêne pas beaucoup pour arranger la vérité. Si tu avais à arracher une dent au petit Paul, tu lui promettrais de ne pas le faire souffrir.

— Non, je lui persuaderais d'avoir un peu de courage, et je crois que madame d'Elmeval eût pu faire l'éducation morale de Nama.

— Elle la fera, sois tranquille; mais il fallait aller au plus pressé et l'empêcher de mourir.

— En était-elle là?

— Le médecin était inquiet de cette maladie sans nom qui ne la maigrissait pas et qui avait son siége dans le cerveau. Quand elle sera guérie et forte, si elle le devient, il sera temps de la détromper. La marquise s'est laissée attendrir par la pitié que cette fille lui inspire, et, grâce à la complaisante crédulité de Nama, elle a pu se dispenser de l'espèce de mensonge qui lui coûtait tant. A peine lui a-t-on eu dit que sa mère était *veuve* de la Florade père avant de connaître M. Roque, qu'elle a tout accepté sans questions et presque sans étonnement. « Je vois pourquoi, a-t-elle dit, la Florade est venu me voir aussitôt la mort de M. Roque, et pourquoi tout de suite j'ai senti que je l'aimais. »

— Allah est grand, répondis-je, et la Florade est

son prophète! Tout est pour le mieux, puisque vous êtes tous contents, même la crédule Nama.

— La crédule Nama est enchantée. On s'attendait à une grande émotion de sa part: eh bien, il n'y a eu chez elle qu'un grand sentiment de joie. Cette fille est si calme, et, disons-le à sa louange, si naturellement chaste, qu'elle n'a senti aucune terreur, aucun remords de mélodrame. « Je suis bien heureuse! a-t-elle dit; je pourrai l'aimer toujours, et je ne croirai plus à présent qu'il ne peut pas m'aimer. Je le verrai quand il pourra venir, et, quand il ne le pourra pas, je ne serai ni inquiète ni fâchée. Je quitterai la bastide Roque quand il voudra, j'irai où il me dira d'aller, j'épouserai celui qu'il me commandera d'aimer. Il est mon chef et mon maître, et j'en remercie Dieu. » Ils se sont donc revus chez moi et se sont fraternellement embrassés sous nos yeux. Mademoiselle Roque quitte son affreuse maison; elle va demeurer à Tamaris avec la marquise, qui se charge de son présent et de son avenir.

— Dès lors, répondis-je, je retire mes objections, habitué que je suis à croire que vous ne pouvez pas vous tromper.

Et je parlai d'autre chose.

Je songeais toujours à m'en aller, non plus pour fuir un danger que je regardais comme surmonté, mais pour revoir ma famille, dont j'étais séparé depuis deux ans, et pour entrer dans l'humble carrière

à laquelle je me destinais. Je voyais le baron parfaitement guéri, et même beaucoup plus fort que moi pour le moment. Je lui parlai de mon prochain départ.

— Ton prochain départ n'aura pas lieu avant un mois, répondit-il. S'il fait froid ici en avril, c'est bien pis en Auvergne. Tes parents, qui ont su ta maladie en même temps que ta guérison, m'écrivent de te garder le plus possible. Ils sont encore en pleine neige, mais ils se portent bien; ils n'ont plus de sujet d'inquiétude ; l'héritage de Roque, que tu as liquidé, leur permet d'attendre les fruits de ton travail et ton entier rétablissement.

Je dus me soumettre, et l'apaisement du mistral me permit enfin de sortir. Il me tardait de reprendre mes forces et de ne plus retenir le baron, qui s'obstinait à ne pas me laisser seul. Je montai lentement la petite colline, appuyé sur le noble vieillard que tant de fois j'avais soutenu et porté dans mes bras, et je revis madame d'Elmeval dans sa bastide de Tamaris. Je la voyais mieux là que partout ailleurs. Quelque naturelle qu'elle soit, une femme d'un caractère sérieux est toujours plus elle-même quand elle est chez elle, au milieu de ses occupations intimes. Il me sembla que je la retrouvais après une séparation, et qu'elle reprenait avec moi tout l'abandon de ses manières, toute la confiance de son cœur. Je ne me permis aucune question sur ce qui s'était

passé au sujet de mademoiselle Roque. Je la vis très-calme et très-heureuse auprès de la marquise. J'appris qu'on allait démolir la bastide Roque, racheter la part de terrain que j'avais vendue, et chercher sur cet emplacement un site agréable pour bâtir une nouvelle habitation. Le baron et la marquise se cotisaient à l'insu de Nama, et sans souffrir qu'elle vendît un seul de ses étranges et précieux joyaux, pour lui créer une retraite saine et riante dans sa propriété reconstituée.

— Je ne suis pas étonné de ce que vous faites-là, dis-je à madame d'Elmeval; ce que j'admire, c'est la délicatesse que vous mettez à tromper cette pauvre ignorante sur ses véritables ressources, pour ne pas l'humilier.

— J'aime à croire, répondit-elle, que Nama ne serait pas humiliée d'être aimée. Elle est si près des idées de l'âge d'or, que je n'agis pas avec elle comme avec une autre; mais elle pleurerait peut-être sa vieille bastide, et nous ne voulons pas la consulter. Nous n'avons pas pu lui persuader que M. Roque n'était pas son père, et même nous n'avons guère insisté là-dessus en voyant qu'elle faisait tout à fait fausse route et supposait la Florade fils de M. Roque. Comment cela s'arrange dans sa cervelle, nous l'ignorons et nous ne voulons pas trop le savoir, dans la crainte de l'éclairer... car au fond M. la Florade s'est moqué de nous, n'est-ce pas?

— Mais... je n'en sais absolument rien, répondis-je.

— Moi, je le crois. N'importe; Nama est guérie. Il s'agissait de la sauver, et j'ai consenti à être dupe.

Je ne sais pourquoi le baron, avec qui je reprenais peu à peu mes douces causeries de la veillée, me dit tout à coup ce soir-là :

— Est-ce que je ne t'ai jamais raconté l'histoire de la marquise ?

— Jamais, lui répondis-je. Vous m'aviez dit plusieurs fois, en me la citant comme la plus parfaite parmi les femmes que vous estimiez beaucoup, qu'elle était fort à plaindre et armée d'un grand courage. Son mari vivait alors. En Italie, vous avez appris qu'elle était veuve, et vous avez dit : « Ma foi, je ne le regrette pas pour elle. » Depuis, nous n'avons rien dit qui portât sur son passé. Je ne me serais pas permis la moindre curiosité, et même en ce moment je ne voudrais pas être initié sans sa permission...

— J'ai la permission, reprit le baron. Son histoire tient en peu de mots, la voici :

» Elle avait déjà vingt ans quand elle s'est mariée. Jusque-là, elle n'avait pas voulu songer à quitter son père, le général de T..., toujours malade et souffrant de violentes douleurs par suite de ses blessures. Sa mère ne valait rien, et, quand je dis rien, tu sais que c'est beaucoup dire. Je ne suis pas intolérant, et,

tout vieux garçon que je suis, je plains beaucoup la situation faite aux femmes du monde par l'immorale hypocrisie des temps où j'ai vécu. Celle dont je te parle rendait sa fille si malheureuse, que le mariage s'offrit à elle comme un refuge.

» C'est là une mauvaise position pour faire un très-bon choix. On est moins difficile qu'on ne le serait, si on était moins pressé d'en finir. Parmi les gens dont sa mère s'entourait, elle avisa le plus âgé, le marquis d'Elmeval, un homme charmant d'esprit et de manières, qui avait fait beaucoup de folies, mais qui était devenu hypocrite et ambitieux avec les ans et les circonstances, et qui, épris d'elle assurément, la sachant riche et la voyant vertueuse, sut lui persuader qu'il était le meilleur et le plus corrigé des hommes. Habituée à soigner un vieillard, la pauvre Yvonne ne s'effraya pas de l'idée que son mari serait aussi un vieillard avant qu'elle eût fini d'être jeune. Elle trouvait dans l'entourage de sa mère les jeunes gens insupportables de sottise et de nullité, et elle avait raison. Elle crut trouver du sérieux dans l'aimable causerie du marquis. Il eut à son service toutes les belles et bonnes idées dont elle s'était nourrie avec son père, qui était un homme de mérite. Et puis une jeune fille ne se doute guère de ce que peut être un homme dépravé. Bref, en croyant faire le plus raisonnable des mariages, elle fit la plus grande des folies.

» J'étais absent alors, je voyageais avec ce cher neveu que j'ai perdu, et dont la santé m'inquiétait déjà beaucoup ; je sus le mariage d'Yvonne trop tard pour l'empêcher.

» Le marquis d'Elmeval, que je te présente non pas comme un homme odieux, mais comme un esprit faussé et un cœur usé sans ressources, s'était peut-être flatté d'aimer sérieusement sa femme ; mais il n'en vint pas à bout. Il était trop tard pour qu'il pût se passer d'une vie d'excitation et de plaisirs déréglés. La chasteté d'Yvonne l'étonna sans le charmer : il la vit si incorruptible, qu'il n'osa pas y porter atteinte ; d'ailleurs, il était trop fin pour chercher à démoraliser cette jeunesse destinée à survivre à la sienne. Il s'ennuya de la pureté de la vie conjugale ; je crois aussi qu'il fut très-piqué, lui qui avait encore des prétentions, de ne pas inspirer de passion à cette jeune femme qui le traitait avec un respect filial. Il ne se fâcha ni ne se plaignit ; mais, au bout d'un an, il y avait scission absolue dans leur intimité, et il courait de plus belle les amusements qui ne rajeunissent pas.

» Yvonne se vit délaissée sans y rien comprendre. Elle était mère et se croyait à l'abri du chagrin ; toute l'énergie de ses affections s'était concentrée sur cet unique enfant. Elle eût voulu l'emporter à la campagne et lui consacrer tous les instants de sa vie ; mais le marquis haïssait la campagne, et, comme

il nourrissait l'espoir d'une haute position, il tenait à ce que son salon ne désemplît pas. Il trouvait que sa femme en faisait parfaitement les honneurs, et lui permettait ainsi de mener de front ses intérêts et ses plaisirs. La révolution de février le surprit au milieu de ses rêves et lui porta un coup mortel. Il perdit tout à coup l'énergie factice qui avait soutenu son activité. Il essaya d'être républicain sans conviction ; il perdit la tête, il tomba malade, et du jour au lendemain le vieux beau devint un vieux laid, cacochyme, irrité, quinteux, despote insupportable, maniaque, malheureux, et voulant que personne ne fût plus heureux que lui. C'est la fin de ces hommes qui n'ont pas assez de cœur pour faire pardonner leurs vices ; mais ces fins-là ne finissent pas toujours assez vite ; le marquis a langui plus de six ans sans pouvoir ni vivre ni mourir. Sa femme a tout supporté avec un dévouement et une patience inaltérables. En dépit de ses efforts pour se rattacher au gouvernement nouveau, le marquis s'est vu abandonné de tous ceux qu'il avait caressés tour à tour sous les deux régimes précédents. Il s'est acharné à ne pas quitter Paris, espérant être quelque chose, avoir une influence quelconque, jusqu'à son dernier souffle de vie. Malgré les soins de la marquise pour lui conserver quelques relations capables de le distraire, comme il n'avait jamais eu d'amis sérieux, la solitude s'est faite autour de lui,

et, quand cet homme riche et bien né s'est éteint au milieu des agitations politiques d'un règne nouveau, personne ne s'en est aperçu.

» Ceci t'explique comment la marquise, n'ayant plus de son côté aucun proche parent et ne trouvant, dans la famille en partie éteinte de son vieux mari, aucun appui et aucun obstacle, a pu mettre ordre à ses affaires, quitter un monde qui se disloquait sans songer à elle, et venir ici achever son deuil avec le désir et le projet de se retirer tout à fait dans une vie d'entière liberté maternelle.

Après ce récit, le baron me parla de l'avenir de la marquise avec un épanchement complet, et je me prêtai à ces confidences de manière à le confirmer dans l'opinion d'un entier désintéressement de ma part. On se rappelle qu'en lui écrivant de longues lettres, où je lui parlais d'agitations intérieures et de victoires remportées sur moi-même, je ne lui avais fait pressentir en aucune façon que la marquise pût m'inspirer jamais une folle passion ; c'est à ce point qu'il avait accusé en lui-même l'inoffensive beauté de mademoiselle Roque de porter le trouble dans mes esprits, et que depuis quelques jours seulement il en était dissuadé. Était-ce donc pour me sonder et m'observer sur un autre point qu'il me parlait ainsi à cœur ouvert de madame d'Elmeval? Cet examen n'eût pas été d'accord avec la franchise nette et ferme de son caractère et de ses habitudes.

Je dus croire qu'il s'abandonnait pour son compte au plaisir de penser tout haut à sa jeune et digne amie.

— Son avenir me préoccupe beaucoup, disait-il. Voilà une femme adorable qui n'a pas connu l'amour. Elle a cru trouver l'amitié dans le mariage; elle n'y a même pas trouvé ce sentiment d'estime qui, dans le cœur d'une femme vertueuse, ne remplace pas l'amour, mais amortit respectueusement l'absence d'une vive affection. Elle a contemplé pendant près de dix ans l'égoïsme grimaçant ses vilaines souffrances à son côté, et la voici dans toute sa floraison de santé morale et physique, cette belle Ariane, délivrée du monstre! Où est le Thésée qu'elle voudra suivre? En connais-tu un qui soit digne d'elle?

— Non; et vous?

— Qui sait? Je cherche! Si j'avais seulement quarante ans de moins et la figure que je n'ai jamais eue, je ne chercherais pas longtemps. Je serais sûr de l'aimer tant et si bien, qu'elle serait la plus heureuse des femmes; mais je suis venu trop tôt ou elle est venue trop tard. Il est rare que les âmes se rencontrent dans cette vie à l'heure propice et sous les dehors qu'il faudrait. Elle est certainement la seule femme que j'aurais pu aimer et pour qui j'aurais sacrifié sans regret mes études et mes habitudes. Malheureusement, j'ai toujours été laid comme un singe,

et, quand même j'aurais eu la jeunesse, je n'aurais pas eu le prestige. Au moins le marquis avait encore une jolie figure à cinquante-cinq ans ; mais avec sa figure je n'aurais pas été plus avancé. Jamais je ne me serais contenté de l'amitié d'une femme comme Yvonne. N'es-tu pas étonné qu'elle n'inspire pas quelque grande passion, que quelque enragé sans espoir ne l'ait pas suivie et ne rôde pas la nuit sous son balcon ?

— On n'est pas enragé quand on n'a pas le moindre espoir, répondis-je, et, d'ailleurs, les hommes de ce temps-ci se piquent de n'avoir plus de jeunesse. L'amour est passé de mode, il tend à disparaître, comme tout ce que l'hypocrisie change en vice, ou la cupidité en calcul.

— Eh bien, voyons, reprit le baron après une pause, qu'est-ce que tu penses de ce la Florade, qui érige en principe l'amour avant tout et au-dessus de tout ?

— Mon ami, répondis-je avec le calme d'un homme qui se réveille dans une autre vie après avoir rompu avec toutes les joies de la terre, parlez-moi ouvertement. La Florade est épris de la marquise, je le sais; la marquise songe à se remarier, cela doit être, et vous n'êtes pas éloigné de protéger la Florade? Voilà pourquoi vous m'interrogez.

— Il n'y a de certain que le premier point, dit le baron. Quant au second, je n'en sais rien ; quant au

troisième, je te consulte, et ton opinion fera la mienne.

Cette fois, je ne devais point être arrêté par un vain scrupule. J'avais un devoir trop sérieux à remplir; je rappelai au baron le portrait bien fidèle que, sans le nommer, je lui avais tracé de la Florade dans mes lettres. Je soumis à son jugement le bien et le mal que je pensais de son caractère, je lui racontai l'histoire de la Zinovèse et plusieurs autres qui m'avaient été dites à bord de *la Bretagne* et à Hyères. Selon la chronique, la Florade avait plu à beaucoup de femmes, et ne s'était abstenu d'aucune; il avait des victimes éplorées sur tous les rivages de l'Océan et de la Méditerranée. Les maris cachaient leurs femmes, et les pères leurs filles à son approche. Tout cela, dans le pays de l'exagération, était exagéré sans nul doute; mais il n'en ressortait pas moins une légèreté de conduite et une facilité d'embrasement qui me paraissait à redouter dans le mariage, ou une mobilité d'imagination qui, à mes yeux, contrastait péniblement avec la dignité et la pureté de cœur d'une femme comme la marquise.

— Tu as raison, tu as raison! répondit le baron, il n'y faut point du tout penser.

Cela était facile à dire; mais qui nous prouvait que la marquise n'y avait point pensé déjà? Je n'osai pas émettre ce doute; il ne m'appartenait pas de veiller sur cette femme et d'épier les secrets de sa

méditation. Pourtant j'exprimai au baron mon étonnement sur un point capital. La Florade était sans fortune, presque sans nom; bon et brave officier sans doute, mais trop jeune encore pour avoir une grande consistance assurée dans l'avenir. D'où vient que le baron n'avait pas été frappé tout d'abord de la disproportion des convenances?

— Pour ce qui est de cela, répondit-il, je connais la marquise, et je sais qu'elle ne s'y arrêterait pas un instant, si elle rencontrait un homme de mérite qui l'aimât véritablement. Je sais bien qu'elle devra y prendre garde, sa position peut tenter un ambitieux; mais, si Dieu me prête vie, et qu'elle ne s'éloigne pas de moi malgré moi, j'y veillerai cette fois!... Quant à elle, je trouve qu'elle a bien le droit de ne pas demander autre chose à un homme d'honneur qu'un dévouement absolu et durable, et elle fera bien de ne pas le prendre plus âgé qu'elle. Elle a bien été assez garde-malade. Il est temps qu'elle trouve un cœur jeune pour l'adorer et un bras solide pour la soutenir.

— Mais le monde?

— Le monde est partout pour les bons esprits. On se trouve tout aussi bien entouré par ce qu'on appelle les petites gens que par les grands, quand ces petites gens ont de l'âme et du jugement. Or, dans le cours de ma vie de soixante et douze ans, j'ai pu m'assurer d'un fait, c'est qu'il n'y a pas de classe privilégiée

dans les règlements de là-haut. La sagesse et la bonté tombent partout du ciel, comme le soleil sur les plantes, et dans tous les terrains de la plaine, à tous les étages de la montagne, il y a des ombres malsaines, des insectes nuisibles, des oiseaux voraces qui détruisent la graine malade ou errante à côté de la graine qui s'enfonce et prospère. Tu m'as toujours vu rechercher avec le même intérêt des personnes placées très-haut et d'autres placées très-bas sur l'échelle sociale. C'est que moi, l'homme des habitudes régulières et le défenseur des choses normales, je n'ai rien trouvé dans ma provision d'expérience qui me fît priser ou chérir une classe plus ou moins qu'une autre classe. Croire que, pour être aimé et compris, il faut des gens qualifiés, décorés, vêtus, dressés de telle ou telle façon, est le plus vain des préjugés. Je trouverais ridicule un républicain qui ne pourrait supporter que des gens en blouse, et tout aussi ridicule un aristocrate qui se trouverait mal à l'aise et déplacé au milieu des blouses. Sous ce rapport, la marquise pense absolument comme ton vieux ami. Elle ne s'ennuie et ne se déplaît qu'avec les sots et les prétentieux, quelle que soit leur livrée. Elle s'intéresse et s'épanche avec quiconque a du cœur et de la raison.

— Et son fils? repris-je.

— Son fils ne perdra rien à penser comme elle, et comme à sa majorité il pourra vivre à sa guise,

grâce à son sexe et à sa fortune indépendante, s'il lui plaît de retourner au grand monde, il y portera de meilleures idées et de meilleurs sentiments que ceux que lui eût inspirés monsieur son père.

— Parce que vous supposez que le second mari de sa mère sera un homme de mérite, qui la secondera dignement dans cette éducation, qui l'aimera, lui, qui le rendra heureux, qui ne sera pas jaloux de la passion maternelle, qui ne lui préférera pas ses propres enfants... Ah ! que de devoirs sacrés pour un homme de bien ! Mais que les hommes de bien sont rares !

— C'est parce qu'ils sont rares que, si on en rencontre un, il faut ne pas hésiter à le choisir, fût-il le plus pauvre et le plus obscur des hommes. Voilà le conseil que je donnerai à la marquise le jour où elle me consultera.

Cet entretien avec le baron me fit du mal. J'y rêvai toute la nuit, et il me sembla voir en lui une secrète intention d'encourager un rêve de bonheur qu'il avait deviné en moi, ou qu'il cherchait à y faire naître. Et puis je m'épouvantai de ma présomption, et je recommençai à trembler que la Florade ne fût aimé.

Deux jours plus tard, comme, après une nouvelle froidure, le temps était redevenu superbe, Marescat vint nous chercher avec deux voitures pour nous mener tous à la promenade. La marquise connaissait

déjà presque tous les beaux sites des environs, et elle nous fit conduire aux grès de Sainte-Anne, au delà des gorges d'Ollioules, dans une gorge de montagnes qu'elle avait découverte. Les abords en sont pourtant très-fréquentés, puisque la route de Marseille passe tout auprès des derniers mamelons de cette chaîne. Les voyageurs ont pu remarquer et les itinéraires signalent une ou deux buttes de forme singulière qu'on prendrait, disent les derniers, pour de gigantesques œufs blancs amoncelés. Ce sont des amas d'un sable très-légèrement cohérent, qu'une croûte plus ferme a maintenus en boules pétries et mêlées ensemble à leur base. On commence à exploiter ces sablières pour la verrerie [1], et on les aura bientôt détruites, sans égard pour l'intérêt géologique ; mais ce qui subsistera, ce qui est beaucoup plus intéressant et nullement connu, c'est le puissant rempart de grès friable qui, au temps des grands accidents terrestres, s'est redressé au delà de ces buttes, qui n'en sont que les derniers remous détachés. Ce rempart ou plutôt cet amas de sable, de deux à trois cents mètres d'élévation, semble s'être arrêté et coagulé entre deux remparts plus solides et plus anciens formés par un redressement calcaire, dernier pli des grands calcaires d'Ollioules. Un cataclysme postérieur ou une action lente a emporté une

1. On s'en sert à Montluçon, dit-on, pour polir les miroirs.

partie du sable et creusé une étroite et profonde vallée entre les deux parois de l'arête restée debout. Cette arête de grès tendre adossée au calcaire qu'elle empâte et cache en grande partie offre, sur un de ses flancs en particulier, les accidents les plus fantastiques ; l'infiltration des pluies, par d'invisibles fissures, a creusé la roche en mille endroits, et des niches arrondies, tantôt en arcades surbaissées, soutenues par des piliers inégaux et trapus, tantôt en cellules profondes comme les alvéoles d'une ruche colossale, criblent la montagne du haut en bas à tous les plans, aussi bien sur les hautes parois que sur les grosses buttes détachées qui accidentent gracieusement les contours de la gorge.

Autour de ces buttes et le long de la muraille ébréchée que percent tout en haut des dents calcaires, le terrain s'est aplani et comme nivelé sous un détritus de sable fécond, et on s'y promène littéralement parmi des tapis de fleurs, sur des sentiers d'un sable fin, sec et blanc, que la pluie a formés avec ce mouvement fantaisiste dont la main de l'homme ne saurait égaler la souplesse. C'était la vraie promenade qui convenait au baron, dont le jarret était encore ferme, mais la respiration courte. Il pouvait donc errer là avec moi, convalescent, durant des heures entières, parmi tous ces gracieux méandres, à l'abri du vent et sous l'ombrage de la forêt qui remplit la gorge. Le long des buttes, les

arbres clair-semés forment de charmants massifs où l'arbousier, toujours vert, domine, et où le soleil faisait tomber de grandes lumières chaudes et riantes sur les tapis bleus de l'aphyllanthe fleurie. C'était un jardin naturel d'une belle étendue et d'une grande variété d'aspects, les accidents bizarres de la montagne formant une suite de tableaux inattendus.

Le baron critiqua d'abord un peu la bizarrerie du site géologique, mais il fut promptement gagné par le charme de la végétation environnante et par la belle couleur de ces masses de grès, énormes blocs compactes dont la gangue durcie s'est couverte d'une mousse noirâtre. A mesure que nous avancions, la forêt devenait plus serrée et les formes de la montagne plus sauvages. On eût dit tantôt d'une ville inaccessible destinée à des êtres d'une nature inconnue, tantôt d'un amas confus d'ossements antédiluviens aux dimensions insensées. Ailleurs, c'était un écroulement effroyable avec des débris géants, plus loin une fantaisie d'architecture colossale appartenant à quelque race éteinte des temps fabuleux. Une de ces roches haut montée sur une sorte de piédestal informe, vue et éclairée d'une certaine façon, représentait une statue de lion fantastique assis au-dessus de la cime des pins et dominant de son impassibilité barbare la fraîcheur de l'oasis semée sur les ruines de son temple écroulé.

Les niches innombrables tournaient la tête au

petit Paul, qui voulait grimper dans toutes. Elles sont pour la plupart inaccessibles. Quelques-unes ont servi de refuge aux bûcherons durant les pluies, et on y monte par des entaillures faites de main d'homme dans la roche. D'autres, à mi-côte ou sur le sommet des buttes, paraissent très-faciles à explorer; mais la mousse courte et adhérente, le mouvement arrondi des dômes sans aucune aspérité pour arrêter le pied, rendent l'escalade dangereuse. Après avoir examiné le terrain, je permis à l'enfant de se risquer pieds nus, avec Marescat, qui était prudent et paternel, sur une masse inclinée d'une grande étendue, où un sentier tracé dans la mousse était de plus indiqué par des croix entaillées dans le grès. Quand ils eurent disparu derrière une région un peu plus élevée, madame d'Elmeval fit contre fortune bon cœur; mais, lorsque Paul n'était plus sous ses yeux, elle devenait visiblement préoccupée. On s'assit sur les rochers et sur les fleurs pour attendre le retour de l'enfant bien-aimé, et mademoiselle Roque, qui commençait à savourer le charme de la vie au grand air, s'éloigna un peu pour explorer le ruisseau qui formait, au milieu du vallon, de ravissantes cascatelles.

Nous étions là depuis un quart d'heure, et la marquise interrogeait à chaque instant le sentier sans nous avouer son malaise, lorsqu'un cri de Nama la fit tressaillir. Elle fut debout avant que nous eussions

levé la tête; mais l'attitude et la physionomie de mademoiselle Roque, qui était fort près de nous, sur une éminence, nous eurent bientôt rassurés. Elle voyait Paul avant nous, et agitait son mouchoir en signe de bienvenue. Mademoiselle Roque, bien qu'elle montrât beaucoup d'affection pour le petit Paul, n'était pas habituellement si démonstrative. Bientôt son cri de joie nous fut expliqué. Paul, riant et chantant, descendait la montagne sur les épaules de la Florade, qui nous le rapportait au pas gymnastique, et que le gros Marescat avait peine à suivre.

Comment s'était-il trouvé là? Quelle navigation aérienne avait fait aborder le lieutenant de marine au sommet de ces récifs terrestres pour recevoir à point nommé le fils de la marquise *à bord* de ses épaules? Nama l'avait-elle averti secrètement de notre but de promenade? ou bien Pasquali par hasard? ou bien encore la marquise elle-même? Il n'y avait donc pas de solitude inconnue aux promeneurs toulonnais où l'on ne dût voir apparaître ce beau gymnaste et ce grand marcheur? Je me rappelai douloureusement la première promenade que j'avais faite avec madame d'Elmeval à la forêt et à la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde. Elle m'y avait donné rendez-vous; je devais l'y rencontrer par hasard: rien n'était plus innocent. La même simplicité de relations s'était-elle établie avec la Flo-

rade? Mais qui l'empêchait alors de partir ostensiblement avec nous? Cette apparition, qui ne surprit et ne troubla que moi, me fit sentir que j'avais toujours des frissons de fièvre.

Je regardai la marquise, qui me parut encore plus émue et plus charmée que mademoiselle Roque. Le retour de Paul, si impatiemment attendu, était-il l'unique cause du rayonnement de son regard? Tout à coup elle se troubla.

— Docteur, me dit-elle, cela me fait mal de voir votre ami courir sur ces roches glissantes! S'il tombait avec Paul! Criez-lui donc de s'arrêter.

Elle oubliait que j'avais encore de la peine à parler et qu'un cri me déchirait la poitrine. Je criai quand même, et je courus au-devant de la Florade. J'étais si essoufflé du moindre effort, que je ne pus dire un mot; mais je lui fis ralentir le pas avec un geste d'autorité qu'il comprit.

— Est-ce que madame d'Elmeval est par là? osa-t-il répondre, quoiqu'il la vît fort bien.

Il mit Paul sur ses pieds, et, m'offrant son bras :

— Voyons, mon pauvre camarade, reprit-il avec un aplomb enjoué et affectueux, ça ne va donc pas encore? C'est un peu loin pour vous, cette promenade! Et puis il fait chaud!

— C'est Pasquali qui vous a dit où nous étions?

— Pasquali? Je l'ai rencontré à Ollioules, où

il vous attend pour que vous le rameniez à la Seyne.

— Avec vous?

— Non, j'ai à Sainte-Anne une carriole. J'allais me promener à Évenos; mais ce que Pasquali m'a dit des grès de Sainte-Anne m'a donné envie de les voir. Je viens d'y grimper par le revers du côté du hameau. C'est très-curieux!

Nous arrivions auprès de la marquise. Il débita son récit avec assurance et baisa la main de Nama, qui baisa sa propre main aussitôt à la dérobée d'un air de respectueuse dévotion. Quel sentiment mixte cette fraternité fictive faisait-elle naître ou endormait-elle dans le cœur de la métisse? Je fus frappé, comme l'avait été le baron, de la chasteté de son attitude souriante et charmée; mais je ne m'en préoccupai qu'un instant. Il m'importait bien davantage d'étudier la marquise et la Florade. C'était la première fois que, depuis ma maladie, je les voyais ensemble.

La Florade faisait visiblement pour l'approcher des efforts d'audace extraordinaires. Il n'avait point l'usage du monde bien librement acquis; mais la tenue aisée et ferme du marin militaire remplaçait chez lui le convenu, et le remplaçait agréablement, je dois le dire. Il ne pouvait pas être gauche, quelque troublé qu'il fût intérieurement, et ce trouble se traduisait alors par un élan de précipitation heu-

reuse et dévouée qui ajoutait à son charme naturel. Fort, agile, bien portant et bien trempé, jeune jusqu'au bout des ongles, expérimenté, sinon avec l'amour vrai, du moins avec la femme, il savait deviner et prévenir les moindres fantaisies, caresser les faiblesses, adorer les caprices, ne s'alarmer d'aucune froideur, ne se blesser d'aucun refus, croire toujours en lui-même, espérer toujours de la faiblesse du sexe, et se laisser manier comme un cheval ardent et docile qui frémit de joie au moindre appel de la volonté.

Tout ce que je dis là était résumé dans l'attitude de la Florade auprès de la marquise, et je devais le dire pour expliquer la persistance de son espoir devant la sérénité polie et froidement obligeante de l'accueil qui lui fut fait. Il eût voulu être grondé plutôt que reçu ainsi. Il fit son possible pour alarmer la marquise sur la manière gaillarde dont il avait porté l'enfant à travers les petits dangers de la montagne ; il parla même de recommencer. Il eût donné l'univers pour un mot d'inquiétude ou de reproche qui lui eût permis de dire qu'avec Paul dans ses bras il pouvait marcher sur les eaux ou voler dans l'espace. Et il l'eût dit sans trop de danger de faire rire, car il l'eût dit avec cette ardeur de passion qui désarme ; mais il ne put pas le dire : la marquise, soit finesse supérieure à la sienne, soit indifférence réelle, le tint constamment à cette distance où il est

impossible de lancer une déclaration sous forme de métaphore.

Elle s'était levée pour partir ; mais, avant tout le monde, elle remarqua que j'étais fatigué, et, se rasseyant :

— Le docteur a couru, dit-elle, c'était trop tôt ! Donnons-lui le temps de se remettre.

La Florade n'était pas homme à mordre ses lèvres avec dépit. Il s'occupa de moi au contraire avec une sollicitude extrême. Il semblait dire à la marquise : « J'aime tout ce que vous aimez, en attendant que vous m'aimiez seul. » Il n'était pas invité à s'asseoir dans le groupe, il vint se percher près de moi pour me questionner sur ma toux, sur mes insomnies, de l'air le plus naturel et le plus affectueux. Et puis il trouva moyen de reconquérir le baron, qui était froid pour lui, en le prenant pour arbitre d'une discussion qui avait eu lieu entre les érudits du bord à propos d'un texte latin que, grâce à sa bonne étoile, il entendait dans le même sens que M. de la Rive. Et puis Paul, qui l'adorait, le retint au moment où il se voyait forcé de partir, et il eut des yeux d'aigle pour apercevoir un nid d'oiseau dans une crevasse de rocher. Il fit monter l'enfant debout sur son dos, afin qu'il pût y atteindre. Il tua d'un coup de talon, avec une adresse crâne, un serpent qui effrayait Nama. Il fit pour Paul une botte de fleurs, espérant que la marquise y puiserait, et

sauta vingt fois le ruisseau sans être essoufflé ni en transpiration, et n'ayant pour tout indice de surexcitation que ses arcades sourcilières et ses paupières inférieures injectées d'un sang rose et pur. Je l'étudiais physiologiquement, et il me semblait impossible que cette gracieuse plénitude de vie ne fût pas un irrésistible aimant pour la femme la plus méfiante et la mieux gardée.

Il trouva moyen de nous suivre, ou plutôt de nous précéder jusqu'à Ollioules, faisant allonger son cheval de louage beaucoup mieux que Marescat ne pouvait activer ses vieilles bêtes, faisant ranger les autres voitures, les charrettes, les piétons, tout ce qui pouvait gêner ou inquiéter le trajet de la marquise sur cette route coupée d'angles de montagne et bordée de précipices. A Ollioules, il prit Pasquali dans sa carriole, afin de lui parler de la marquise, et aussi afin d'avoir occasion de la faire arrêter un peu plus loin, pour lui rendre *son passager*. Il ne manqua pas d'aller la saluer encore et de lui demander quel jour elle voulait choisir pour visiter *la Bretagne*. Il offrait son canot, ses hommes, son bras, sa tête, son cœur, tout cela dans un regard. Elle n'accepta et ne refusa rien. Elle était préoccupée. Cachait-elle ainsi une émotion secrète? Je fus étonné de voir le baron inviter la Florade à déjeuner pour le lendemain avec Pasquali.

— Oui, oui, cela t'étonne, me dit-il quand nous

fûmes seuls en cabriolet, Pasquali étant monté avec Marescat sur le siége de la calèche; mais il faut te dire que les la Florade sont plus à craindre de loin que de près, et que j'aime mieux lui donner ses entrées franchement que de le voir rôder sous les fenêtres.

— Vous commencez donc à craindre...

— Pour le repos de la marquise? Non; mais un don Juan amoureux et sincère peut compromettre la réputation d'une femme par des étourderies, si on irrite sa passion. Et puis je ne veux pas qu'il aille s'imaginer qu'on enferme celle-ci et qu'on la surveille parce qu'on le craint. Demain, je le conduirai chez elle. Il ne la connaît pas assez, vois-tu; il s'imagine qu'on peut oser avec elle comme avec toutes les femmes, et que l'occasion seule lui manque. Selon moi, la véritable dignité d'une mère de famille n'est complète qu'à la condition de ne pas fuir devant ces prétendus dangers qui n'existent que dans les romans. Les romanciers, mon cher enfant, ne mettent pas volontiers en scène les femmes vraiment fortes; ils ont peur qu'on ne les trouve invraisemblables ou ennuyeuses. Le roman a besoin de drames et d'émotions, par conséquent de personnages qui s'y prêtent par nature et à tout prix; mais le roman est une convention, et l'art cesserait peut-être de nous sembler de l'art, s'il voulait être absolument gouverné comme la vie. Ici, nous sommes dans la réalité,

mon ami, et nous ne souffrirons pas que M. la Florade nous jette dans le roman. Laissons-le venir, et nous verrons bien si ses prétentions survivront à un tête-à-tête avec la marquise.

— Vous avez fait part de vos idées sur ce point à madame d'Elmeval?

— Oui, et elle les approuve d'autant plus en ce moment, j'en suis sûr, que la Florade vient de nous montrer son audace.

— Prenez garde, mon ami, de vous exagérer la force de l'ennemi. La Florade est aisément guéri d'une passion par une passion nouvelle. Peut-être, si on avait la patience de l'éconduire poliment pendant quinze jours, serait-il consolé, ce qui vaudrait mieux que d'avoir été vaincu.

— Mais je tiens à ce qu'il soit vaincu, moi! répliqua le baron. J'y mets mon amour-propre d'ami enthousiaste de la marquise, et je me soucie fort peu que ton la Florade soit désolé ou non. Un homme de ce caractère peut souffrir, et on ne doit rien à celui qui s'embarrasse si peu de faire souffrir les autres.

Tout en parlant ainsi de la Florade, le baron avait peut-être un peu de dépit contre lui-même, et, pour faire comprendre ce mélange de bienveillance et d'antipathie, je dois esquisser, plus particulièrement que je ne l'ai encore fait, le caractère du baron.

Si la forme extérieure est généralement le moule

ou le reflet de l'homme intérieur, il faut reconnaître pourtant un grand nombre d'exceptions, et à première vue le baron en était une. Il était petit, maigre et assez bien proportionné ; mais sa figure, franchement laide, comme il le proclamait lui-même en toute occasion, faisait naître l'idée d'un esprit très-vulgaire et d'une âme sans élévation. Il avait les traits vagues, avortés pour ainsi dire, l'œil terne, le regard distrait, le sourire sans expression. Cela tenait à des excès de travail et à de longues veilles qui avaient fait arrêt de développement dans sa jeunesse. Plus tard, il avait lutté contre deux ou trois maladies graves avec un grand courage, une remarquable patience, et sans que l'activité de l'esprit parût en avoir souffert. Sa vie était donc le résultat de victoires remportées autant par sa volonté que par les secours de l'art, et sa figure annonçait une fatigue dont l'âme ne se souvenait plus, mais dont elle gardait l'empreinte ineffaçable.

Quand on connaissait le baron, quand on l'avait étudié à toute heure, on arrivait à découvrir dans sa physionomie terne le rayon de son esprit toujours vif et clair, l'énergie toujours soutenue de sa vitalité physique et artificielle, mais durable. Le sourire qui effleurait à peine ses lèvres flétries, le regard qui passait comme un éclair dans ses yeux myopes, avaient une grande signification et même un grand charme. Il fallait les saisir au vol, les deviner peut-

être, ces rayons fugitifs du sentiment intérieur, car la contraction nerveuse les traduisait parfois d'une manière infidèle ; mais, pour qui connaissait les trésors de dévouement et de bonté de cet homme rare, tout plaisait en lui, même sa laideur. Le baron n'était peut-être pas né avec de grandes facultés intellectuelles. Il avait plus d'aptitude que de mémoire, plus de déductions que d'inductions à son service. Il était en un mot de ces hommes qui, ne sentant pas en eux une spécialité pour les appeler et les aider, veulent étendre le cercle de leurs connaissances à tous les sujets. Il avait donc lutté contre son être intellectuel, comme il avait lutté contre son être physique, et, là aussi, il avait vaincu. Il était devenu ce qu'il voulait être, un homme très-instruit, pensant bien, jugeant tout avec un grand sens, et tirant de ses lumières le secret de son bonheur moral. Il était devenu philosophe pratique en étudiant l'histoire, éclectique dans la bonne acception du mot en examinant toutes les théories. L'enthousiasme, le feu sacré lui avaient toujours manqué ; mais que de raison, de tolérance et de sécurité bienfaisante dans ces âmes où le jugement acquis s'appuie sur la bonté naturelle! Quel paternel refuge pour les âmes troublées! Quel appui solide et sûr pour les convictions généreuses !

En présence de la Florade, cette autre exception, cette antithèse vivante qui épuisait la vie en croyant

la développer, le baron était indécis et troublé pour la première fois peut-être. Il avait envie de le condamner et de le haïr, il avait besoin de l'excuser et de l'aimer. J'ai eu souvent lieu d'observer ce combat intérieur que la Florade, sans l'expliquer, devinait fort bien instinctivement, et que je subissais moi-même sans m'en étonner et sans vouloir m'y soustraire.

La présentation à domicile eut lieu. La marquise se montra calme et bienveillante. La Florade fut plus réservé qu'il ne l'avait été la veille. Lui aussi sentait l'influence de ce milieu austère, de cet intérieur chaste où la maternité semblait veiller et ne pas craindre la surprise de ces voleurs du dehors dont parle l'Écriture. Au bout de cinq minutes, le baron prit mon bras pour aller voir Pasquali, et la Florade resta debout près du banc de coquillages où la marquise aimait à s'asseoir. A quelques pas de là, Paul jouait avec le petit âne ; à dessein ou fortuitement, mademoiselle Roque était je ne sais où : la Florade pouvait parler.

Je ne sus rien par le baron de ce qui s'était passé. Il n'interrogeait jamais la marquise, et je comprenais bien cette exquise délicatesse du confesseur qui attend les confidences. La marquise ne parla point ; mais, le lendemain, je vis la Florade chez Pasquali. Il était bouleversé, fiévreux, irritable.

— Voyons, docteur, me dit le bon et rond Pas-

quali, qui commençait à me tutoyer, viens donc m'aider à calmer cet animal-là! Sais-tu qu'il est jaloux de toi comme un tigre?

— Eh bien, oui, s'écria la Florade, moitié riant, moitié provoquant; je suis jaloux de toi, docteur endiablé!

— Il me tutoyait, lui, pour la première fois.

— Nous sommes ici dans le sanctuaire de la sincérité, dans la maison où l'on dit tout haut ce qu'on pense, et devant l'homme qui ne comprend rien aux artifices du langage, aux fausses convenances du monde. Nous voici deux marins, et toi, le savant, l'expérimenté, l'homme à grandes relations, tu es tout seul. Ta réserve ne tiendra pas contre notre besoin de vérité : nous te sommons, lui et moi, de la dire. Es-tu amoureux de la marquise?

Je répondis sèchement un *non* bien articulé, et j'attendis la suite de l'assaut.

— S'il dit non, c'est non, reprit Pasquali en voyant le sourire de doute de la Florade. Le docteur est un homme, et, s'il dit non sans qu'on le croie, tu mérites une giffle, et c'est moi qui vais te la donner.

La Florade se mit à rire comme un homme habitué à ces paternelles menaces, et, me prenant la main avec une force convulsive :

— Je te crois, dit-il; mais donne-moi ta parole d'honneur.

— J'ai dit non, répondis-je, et je veux que cela suffise. Après ?

— Oui, c'est juste, reprit la Florade. Eh bien, puisque tu n'aimes pas, tu n'es pas aimé ?

— Cela va sans dire, observa Pasquali.

— Alors ? dis-je à mon tour.

— Alors, s'écria la Florade, tu ne dis pas de mal de moi à la marquise ?

— Je ne dis pas de mal de vous à la marquise en ce sens que, si j'ai eu occasion de parler de vos défauts, j'ai parlé beaucoup plus de vos qualités.

— Mais tu me hais ou tu me méprises ! s'écria-t-il en me menaçant de son regard de feu ; tu ne veux pas me tutoyer ?

— Je t'aime et ne te méprise pas ; je te plains souvent, je te blâme quelquefois. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Il se jeta dans mes bras, et, pleurant comme un enfant :

— Ne me juge pas trop sévèrement, s'écria-t-il ; ne dis pas au baron, qui *lui* redit tout, que je suis un Lovelace de bord, un don Juan de guinguette, un libertin, un sot, un étourdi, un homme sans cœur, sans conduite et sans cervelle. Je ne suis rien de tout cela, vois-tu ! Je suis un bon garçon, un enfant, si tu veux. J'aime cette femme à en mourir, et elle ne m'aime pas, et je ne peux rien lui dire pour me faire aimer. Elle me fait peur, elle est plus qu'une femme

pour moi ; c'est une divinité ou un démon. Elle me glace et me pétrifie. Dès qu'elle a le dos tourné, je brûle, j'enrage, j'ai des torrents d'éloquence à mon service ; mais, si personne ne m'aide, si je n'ai pas d'amis, de bons et vrais amis pour lui expliquer mon mutisme d'imbécile, pour lui dire que je ne vis plus, que je ne travaille plus, que je n'ai plus ma raison, que je suis capable de manquer à tous mes devoirs, de me faire casser la tête pour un mot, enfin que je suis digne de pitié et hors de moi, jamais elle ne saura que je l'aime !

— Alors voici la question, répondis-je, ému de son désespoir, mais non convaincu par son raisonnement : il faut que le baron, Pasquali ou moi, nous nous chargions de faire ta déclaration ? Est-ce sérieusement que tu nous demandes de jouer un pareil rôle ?

— Attends donc, attends donc ! dit en s'adressant à moi Pasquali, qui écoutait tout cela en comptant d'un air abasourdi les bouffées de sa pipe, on sait bien que tu es trop jeune pour porter la parole ; mais le vieux baron ? Il ne s'agit pas ici d'une déclaration d'amour en l'air. Quand on s'adresse à une femme honnête et respectable, c'est une supplique en vue du mariage, et, ma foi, toute réflexion faite, la Florade est bien posé pour son âge ; il est homme d'honneur, il ne sait pas si madame Martin est riche ou pauvre, dûment ou indûment titrée...

— Je ne veux pas le savoir! s'écria la Florade. Vous l'appelez marquise, et son vrai nom commence à circuler; mais ce nom et ce titre ne m'apprennent rien, à moi qui ne connais pas le plus ou le moins d'importance relative des positions dans le monde. Notez que je ne sais absolument rien de sa fortune, que je la vois vivre comme une simple bourgeoise, et qu'elle peut n'avoir qu'un douaire très-mince, révocable même. Notez aussi que je ne sais rien de son passé. Il a été irréprochable, mes yeux et mon cœur le sentent; mais elle a pu, elle a dû aimer quelqu'un, elle aime peut-être encore! Elle pleure peut-être un ingrat, elle se cache peut-être, parce qu'un misérable l'a compromise. Voilà ce que j'ai le droit de présumer. Eh bien, tout cela m'est indifférent. Je suis sûr, si elle prend confiance en moi, de lui faire oublier ses peines, de venger ses injures, de faire respecter son avenir. Je lui donne tout mon être, ma jeunesse, mes deux bras, mon courage, mon âme à tout jamais, un nom que l'honneur ne désavoue pas, une volonté indomptable, une passion dévorante. Qu'est-ce qu'un autre homme lui offrira de mieux? Des écus, des parchemins? Je l'ai entendue parler, je sais qu'elle est au-dessus de tout cela, et qu'elle ne cherche que la vérité. La vérité, c'est moi, vérité farouche d'énergie et de conviction, entends-tu, docteur? c'est la bonne, c'est la seule vraie. Dis tout cela au baron, et fais qu'il le voie et le comprenne.

— Oui, oui, dites-le au baron, répéta Pasquali; moi, je ne saurais pas; mais, si vous le dites comme il vient de le dire, le vieux brave homme le croira, puisque moi... qui certes ne le gâte pas, ce drôle... me voilà persuadé que, cette fois, il aime pour tout de bon.

— La Florade, répondis-je, il faut parler toi-même. En fait d'amour, on n'est éloquent et persuasif que dans sa propre cause. Va le trouver, dis-lui tout ce que tu as dit là et attends sa décision. Nul autre que lui ne peut t'aider.

— Mais on peut me nuire! s'écria-t-il avec une impétuosité soudaine. Docteur, tu blâmes mon passé, tu ne me l'as pas caché, je ne t'en veux pas. Tu m'as grondé, raillé, repris sévèrement, je t'en remercie; mais, à présent, c'est fini, entends-tu? Je suis corrigé, je suis purifié et rebaptisé par une passion vraie. J'ai rencontré la femme que je n'osais pas rêver; je la veux à tout prix. Oui, je la veux!... répéta-t-il en posant son bras nerveux sur la table, entre Pasquali et moi. Tenez, prenez une hache, si vous en doutez, et coupez-moi ce bras-là, le droit! J'y consens tout de suite, si à ce prix vous jurez de ne pas me nuire!

Il parlait avec cette *furia* méridionale qui rend acceptables toutes les hyperboles de l'exaspération.

— Finis donc, imbécile! lui dit Pasquali en se-

couant la table avec humeur; tu sais que je n'aime pas qu'on parle pour ne rien dire!

— Mais je dis quelque chose, reprit la Florade avec le même emportement; je ne veux pas qu'on me nuise, je ne veux pas qu'on dise au baron : « Ne croyez pas, c'est un feu de paille. » Non, je ne le veux pas; je tuerai celui qui me nuira!

J'étais à bout de patience.

— Allons nous battre tout de suite, lui dis-je en me levant; car ceci est un ordre, une menace et une provocation; j'en ai assez. Sortons.

Pasquali s'élança sur la Florade, qui me suivait, et, avec une vigueur magistrale, il le cloua sur sa chaise en lui disant :

— Et moi, je ne veux pas que tu bouges, je veux que tu expliques ta menace ou que tu la retires, ou bien je te donne ma parole que je monte à l'instant chez la marquise pour lui dire de ne jamais te recevoir.

Et, comme la Florade se débattait un peu, il lui fit, comme en dépit de lui-même, une révélation qui changea pour un instant le cours de ses idées.

— Écoute-moi bien, dit-il : je comptais te doter d'une somme assez ronde et qui sauvait ta dignité, car se présenter avec une boussole, une lorgnette et un étui à cigares pour épouser une grande dame, c'est humiliant. Il faut pouvoir lui dire : « J'ai de quoi vivre et j'entends être séparé de biens au con-

trat... » Mais le diable m'emporte, si tu te conduis comme un fou, si tu offenses les gens de cœur et si tu romps avec tes meilleurs amis, je ne te *flanque* pas un sou et je te renie par-dessus le marché!

La Florade était très-monté. La délicate bonté de son parrain fit couler ses larmes; il vint se jeter dans mes bras en me demandant pardon de son injustice, et, après m'avoir supplié de ne pas douter de lui, il alla trouver le baron.

Je restai avec Pasquali à commenter tout ce que nous venions d'entendre. Pasquali était un homme très-ferme; quand il avait, comme il disait, viré de bord, il ne voulait plus regarder que devant lui. Peut-être, lorsqu'il n'était plus sous l'action magnétique de son fils adoptif, avait-il quelque doute, mais il ne se permettait plus de s'y arrêter. Ma loyauté me défendait, d'ailleurs, de chercher à l'ébranler. J'avais dit au baron tout ce que ma conscience m'ordonnait de lui dire. Mon rôle était d'attendre désormais les événements en silence. Je ne voulus pourtant pas cacher le fait à Pasquali, je désirais qu'il fût connu de la Florade. Je le lui aurais dit avec calme à lui-même, s'il m'eût laissé le temps de m'expliquer au lieu de me pousser à bout.

— Ainsi, dit Pasquali, il va trouver sous quelques rapports le baron prévenu contre lui? Allons, à la garde de Dieu! Vous avez fait votre devoir; écoutez votre cœur maintenant. Il est vraiment fou de cha-

grin, cet enfant, et il est si bon!... Mais j'oublie que tu es mon enfant aussi, et que je veux te tutoyer. Au revoir, j'entends le premier coup de ton dîner qui sonne à la maison Caire. Renvoie-moi mon *possédé* ; je veux savoir comment le baron l'aura reçu.

Le baron n'avait pas aperçu la Florade.

— Est-ce qu'il va venir tous les jours? me dit-il avec un peu de sécheresse.

Je lui répondis que la Florade, étant chez Pasquali, avait annoncé vouloir lui demander un conseil ou un service. Je ne crus pas devoir m'expliquer davantage. M. de la Rive s'étonna un peu de mon silence, et puis tout à coup, pendant le dîner, et comme si sa pénétration l'eût fait lire dans ma conscience, il répondit de lui-même à mes pensées :

— Tu diras ce que tu voudras (je ne disais quoi que ce soit) ; je ne ferai jamais grand fonds sur les hommes qui ne savent pas se vaincre. C'est peut-être la manie d'un pauvre petit vieux qui a passé sa vie à souffrir et à s'en cacher pour ne pas attrister les autres, mais je ne peux faire cas que de ceux qui ont ce courage-là. La vie ne se passe pas à se jeter dans l'eau ou dans le feu pour ceux qu'on aime : elle se passe en petits maux et en petites tristesses de tous les instants, dont il faut leur épargner le spectacle ou la contagion. Faut-il que personne ne dorme quand nous ne pouvons pas dormir? Et ne sommes-nous pas à moitié guéris déjà de nos souffrances quand

nous les avons épargnées aux dignes objets de notre affection? Qu'est-ce que tu dis de cela, toi?

— Je dis comme vous, répondis-je, et je sens que, si je pouvais l'oublier, votre exemple me le rappellerait à toute heure.

Nous quittions la table, il se leva avant moi, prit ma tête brûlante entre ses deux mains et la serra un instant sans rien dire. Avait-il donc deviné combien je souffrais et combien j'avais besoin d'être aimé de lui? Il me chargea de porter à Paul un livre qu'il lui avait promis, et de lui expliquer je ne sais plus quel passage qui devait servir à sa version du lendemain. La soirée était douce. Je sortis nu-tête, comptant demander Paul et ne pas déranger sa mère.

Comme je prenais par le plus court à travers les lauriers, j'entendis près de la source, qui était renfermée dans une voûte couverte, une voix que je ne reconnus pas tout de suite, et qui prononçait mon nom. Je m'arrêtai involontairement : c'était la voix de mademoiselle Roque.

— Il n'est pas pour toi, disait-elle ; mais, moi, je suis ton amie, ta sœur et ta servante. C'est moi qui parlerai, sois tranquille, et va-t'en.

Au bout d'un instant, pendant lequel mademoiselle Roque s'éloigna, la personne à qui elle s'était adressée vint droit à moi sans me voir : c'était la Florade.

— Eh bien, lui dis-je en l'arrêtant, vous avez

trouvé l'avocat qui plaidera votre cause? Vous n'avez plus besoin de personne?

— Docteur, docteur, tu m'en veux! répondit-il en secouant la tête, tu m'épies... car tu n'allais pas sans chapeau chez la marquise, je suppose! Tu n'as pas confiance en moi, comment veux-tu m'en inspirer?

— La Florade, repris-je, mademoiselle Roque est donc ta sœur?

— Tu le sais bien! fit-il en levant les épaules.

— Qui a inventé l'histoire?

— Inventé?... Personne! L'idée en est venue au commissaire du bord; elle est assez vraisemblable...

— Elle est venue de lui, et à lui tout seul?

— Ah! tu m'ennuies! s'écria la Florade, qui savait inventer et développer un roman, mais non pas affirmer un mensonge; qu'est-ce que cela te fait, à toi? Le résultat n'est-il pas excellent? La voilà sauvée, cette pauvre fille, qui serait morte de consomption; elle est tranquille, elle est heureuse. La bastide maudite est déjà par terre...

— Et tu as un prétexte pour aller à Tamaris quand tu veux!

— Non; je n'avais pas pensé à ceci, que je devais cacher mon lien fraternel, et que, la chose restant secrète, madame d'Elmeval ne m'autoriserait pas à rendre de fréquentes visites à *ma sœur* sous son toit.

— Et c'est pour cela que, ne reculant devant rien pour marcher à ton but, tu donnes des rendez-vous mystérieux à cette fille que tu as déjà compromise, et que tu ne peux plus réhabiliter! Tiens, mon ami la Florade, tu es comme tous les hommes qui ne veulent pas combattre leurs passions.

— Je suis... quoi? Voyons!

— Tu es un égoïste!

Il articula un jurement énergique, et je crus encore une fois que nous allions nous couper la gorge; mais il s'assit sur la margelle de la rigole qui était à sec, mit sa tête dans ses mains et resta absorbé.

— Tu vas coucher là? lui dis-je au bout d'un instant.

— Grâce à toi, mon cher, répondit-il en se levant, il y a des moments où je me prends pour un coquin, et où j'ai envie de faire justice de moi!... Mais cela n'arrivera pas, non! Mes fautes sont légères et réparables. Je ne verrai plus Nama en secret. Diable de fille, qui ne sait écrire qu'en *chinois!* Pourquoi ris-tu, toi?

— Parce que tu t'épuises en intrigues de comédie quand tu pourrais aller au bonheur par le grand chemin.

— Qu'est-ce qu'il faut faire? Dis!

— Il faut aimer, et tu n'aimes pas. Tu n'as que des désirs et de l'imagination; le cœur ne t'inspire rien!

— Va toujours! Qu'est-ce que le cœur m'inspirerait, si j'en avais un?

— Le respect, le dévouement, la droiture et la patience. Bonsoir. *Dixi.*

Je m'éloignai rapidement, craignant de le conseiller trop bien.

Il essaya d'en profiter, car il laissa passer plusieurs jours sans agir et sans reparaître. Pasquali n'y comprenait rien. Le baron s'en croyait délivré. Mademoiselle Roque s'en inquiétait, et la marquise avait l'air de ne pas s'en apercevoir.

Cette semaine fut un repos dont j'avais réellement besoin, et qui acheva de réparer mes forces ébranlées. Il fit constamment beau; la nature riait par tous ses pores. Les cistes blancs à fleurs roses, les ornithogales d'Arabie, les gentianes jaunes, les scilles péruviennes, les anémones stellaires, les jasmins d'Italie, les chèvrefeuilles de Tartarie et de Portugal croissaient pêle-mêle à l'état rustique, indigènes ou non, sur la colline de Tamaris, devenue un bouquet de fleurs, en dépit de l'ombrage des grands pins. Le golfe était si calme, qu'au lever du soleil on ne distinguait pas les objets du rivage de la ligne marine où ils prenaient leur réverbération. L'horizon de la pleine mer se remplissait de navires dont la vapeur nacrée se déroulait en longs serpents sur le ciel rose, et des centaines de barques, pêchant autour des récifs tranquilles, empourpraient plus ou moins au so-

leil matinal leur voile latine rouge ou blanche.

Dans la campagne, loin des routes, qui sont empestées par les ruisseaux noirs et gras des moulins à huile d'olive, les collines étaient embaumées par les siméthides délicates, par les buissons de cythise épineux et de coronille-jonc, et par les tapis de coris rose, cette jolie plante méridionale qui ressemble au thym, mais qui sent la primevère, souche de sa famille. Des abeilles, butinant sur ces parfums sauvages, remplissaient l'air de leur joie. Des lins charmants de toutes couleurs, des géraniums rustiques, des liserons-mauves d'une rare beauté, de gigantesques euphorbes, de luxuriantes saponaires ocymoïdes, des silènes galliques de toutes les variétés et des papilionacées à l'infini s'emparaient de toutes les roches, de toutes les grèves, de tous les champs et de tous les fossés. C'était fête partout et fête effrénée, car elle est courte en Provence, la fête du printemps! Entre les tempêtes de mars-avril et les chaleurs de mai-juin, tout s'épanouit et s'enivre à la fois d'une vie exubérante et rapide.

Nous fîmes plusieurs excursions intéressantes, et Paul devint aussi savant que moi en botanique provençale de la saison. Sa mère s'intéressait vivement à nos trouvailles, et consentait à s'extasier devant des brimborions à peine visibles à l'œil nu. Mademoiselle Roque aimait mieux les fleurs voyantes, les tulipes *œil de soleil,* qui croissaient dans les blés, les

grandes glaucées des falaises et les nigelles de Damas, qui dans certains ravins atteignaient à des proportions extraordinaires. Elle se faisait de singulières coiffures avec ces riches corolles; elle s'en mettait sur les tempes, dans les oreilles; elle regrettait de ne pouvoir s'en mettre dans les narines. Elle était quelquefois à mourir de rire, et quelquefois aussi très-belle avec cette ornementation sauvage. Quand la marquise la coiffait avec goût d'une couronne de fleurs de grenadier mêlées à ses cheveux noirs crépus, elle avait une tête remarquable.

C'était un véritable enfant, d'une innocence primitive et d'une inaltérable douceur. Madame d'Elmeval me trouvait trop indifférent pour sa protégée.

— Que lui reprochez-vous donc? me disait-elle. Elle n'est pas intelligente *à l'œil nu,* comme vous dites en étudiant vos plantes microscopiques, et je conviens qu'elle ne montre pas plus d'esprit qu'une statue de bronze à qui l'on aurait mis des yeux d'émail; mais elle est loin d'être ce qu'elle paraît : elle apprend très-vite. La douceur et la volonté d'obéir remplacent chez elle l'habitude de l'attention et de la mémoire. Elle vit un peu comme les autres rêvent; mais il y a en elle une telle ignorance du mal que l'on se prend à l'admirer au moment où l'on croirait devoir la gronder.

J'avouais ne pas tenir grand compte de cette ab-

sence de notion du mal qui avait pour conséquence l'absence de la notion du bien.

— Ah! vous avez tort! répondait la marquise d'un air naïvement étonné, comme si jusque-là elle m'eût jugé infaillible; oui, vrai, docteur, vous avez tort de dédaigner cet état divin de l'âme qui fait la beauté morale de l'enfance! Est-ce que vous croyez que Paul sait ce que c'est qu'une mauvaise action?

— Non, sans doute; mais il faudra bien qu'il l'apprenne.

— Ah! il l'apprendra toujours trop tôt, et la bonne Nama aussi! C'est leur mois de mai, à eux! Laissons-le fleurir.

Je voyais madame d'Elmeval presque à toute heure. Le matin, elle amenait Paul au baron. La leçon durait deux heures, et, pendant ce temps, je me promenais avec elle dans le jardin Caire, ou je lui lisais au salon les journaux et les brochures nouvelles. Elle rentrait avec Paul, qui déjeunait, jouait et travaillait. Pendant ce travail, elle enseignait la lecture et l'écriture françaises à mademoiselle Roque. A deux heures, à moins de courses exceptionnelles, nous montions en voiture avec Nama, le baron, et quelquefois Aubanel ou Pasquali, pour rentrer à six heures. Paul travaillait encore jusqu'à sept. On dînait souvent tous ensemble, tantôt chez nous, tantôt chez la marquise, et souvent on causait jusqu'à neuf

heures du soir. Paul se couchait alors, et sa mère veillait près de lui jusqu'à minuit.

Elle était d'une grande activité, toujours levée, coiffée et habillée à huit heures du matin. Je n'ai jamais rencontré d'humeur plus égale, d'âme plus sereine. Son activité n'avait rien d'emporté et passait sans bruit sous les yeux comme l'eau d'un ruisseau bien rapide, bien clair et bien plein, qui s'épanche sur un lit de mousse. Son entretien, comme son silence, vous pénétrait du calme suave qui régnait dans sa pensée. L'amour pouvait-il trouver une fissure pour pénétrer dans ce cristal de roche !

Mademoiselle Roque avait-elle osé lui parler des sentiments de son prétendu frère ? Rien ne trahissait un air de confidence entre elles. Mademoiselle Roque gagnait certainement chaque jour en beauté et en santé depuis qu'elle habitait Tamaris ; elle maigrissait ; mieux mise et plus assurée sur ses jambes, qui apprenaient à marcher, elle perdait cette nonchalance lourde qui n'était pas une grâce à mes yeux. Madame d'Elmeval s'efforçait de secouer la torpeur physique : elle lui permettait de faire de beaux ouvrages d'aiguille, Nama avait un grand goût d'ornementation ; mais on lui prescrivait le mouvement, et la marquise lui confiait quelques soins domestiques qui lui plaisaient.

Un matin, la marquise ayant demandé du café, mademoiselle Roque voulut le préparer elle-même à

sa manière, et j'étais là quand elle le lui présenta; la marquise, l'ayant goûté, reposa la tasse avec dégoût en lui disant :

— Ma chère enfant, ce n'est pas du café broyé que vous me donnez là. Je ne sais ce que c'est, mais c'est fort désagréable.

Je vis mademoiselle Roque se troubler un peu, et, comme elle allait remporter la tasse sans rien dire, je m'en emparai et j'en examinai le contenu : c'était une véritable infusion de cendres qu'elle avait servie à la marquise. Un souvenir rapide m'éclaira.

— C'est de la cendre de plantes aromatiques, dis-je à mademoiselle Roque; cela vient de la cime du Coudon, et c'est un vieux charbonnier qui la prépare.

Elle resta pétrifiée, et la marquise s'écria en riant que je disais des choses fantastiques. J'insistai. Mademoiselle Roque ne lui aurait-elle pas déjà servi en infusion ou fait respirer certaines plantes vulgaires, comme la santoline, le romarin ou la lavande stæchas ?

— Vous êtes donc sorcier? dit la marquise. Elle ne m'a jamais rien fait boire d'extraordinaire avant ce prodigieux café; mais elle a mis dans ma chambre toutes les herbes de la Saint-Jean, pour combattre, disait-elle, le *mauvais air* de la mer; ce qui m'a paru fort plaisant.

— Et ces herbes sont divisées en trois paquets

liés par des cordons de laine *rouge, jaune, noire.*

— Eh ! mais précisément, je crois! D'où savez-vous tout cela ?

Comme Nama s'enfuyait terrifiée, je la suivis pour lui adresser une verte semonce. Elle risquait, avec ses drogues de sorcier de campagne, d'employer à son insu des choses nuisibles et d'empoisonner son amie. Elle eut grand'peur, pleura et jura de ne pas recommencer. Je feignis de croire qu'elle n'avait eu d'autre dessein que celui de chasser de la maison les mauvais esprits et les funestes influences; je ne voulus pas lui dire qu'après avoir demandé ces amulettes pour se faire aimer de la Florade, elle les employait maintenant pour faire aimer la Florade de la marquise. Je ne pouvais me défendre de sourire de la naïveté de cette fille, qui n'osait ou ne savait parler, et qui croyait faire merveille pour son protégé en versant ses philtres innocents à sa compagne.

— M'expliquerez-vous cette affaire mystérieuse ? me dit madame d'Elmeval quand je retournai auprès d'elle.

— C'est bien simple. Votre métisse est superstitieuse, elle évoque la vertu de certains dictames contre les esprits pernicieux de l'air, et, comme elle est ignorante, elle s'en rapporte à la science des charbonniers de la forêt, dont quelques-uns font métier d'enchanteurs.

Je lui racontai ma rencontre au Coudon avec l'homme chargé par Nama de cette récolte. Elle devint pensive en m'écoutant.

— N'est-ce pas le 6 avril, me dit-elle, que ce feu a été allumé sur la cime du Coudon?

— Précisément.

— Eh bien, je l'ai vu, je l'ai remarqué. Je me suis demandé si c'était un signal pour quelque navire en détresse; mais il n'y a aucun poste par là, et c'est trop loin de la mer, qui était, d'ailleurs, fort tranquille. Comme cette nuit-là a été mauvaise à partir de onze heures! Je ne sais pas pourquoi j'ai repensé à ce feu en me disant que quelque voyageur attaqué par les loups était peut-être là en grand péril, et j'ai été regarder encore; mais tout était dans les nuages, la lune aussi bien que la montagne. Enfin j'ai pensé à vous, docteur; vous aviez dit à Pasquali que vous comptiez faire cette excursion prochainement avec M. la Florade?

— Et vous étiez inquiète de lui? repris-je en riant des lèvres.

— De lui? Ah! vous m'y faites penser; parlons de lui. Pourquoi s'imagine-t-il que je suis si pressée de me remarier?

— Je ne sais s'il imagine quelque chose. Qui vous fait croire?...

— Pasquali qui me parle sans cesse de son filleul avec un zèle... Dites-moi...

— Voulez-vous me permettre, madame la marquise, de ne pas vous en parler du tout ?

— C'est-à-dire que vous ne voulez être ni pour ni contre. Quand nous avons parlé de lui à propos de Nama, vous étiez plus expansif. Vous vous intéressez donc à elle plus qu'à moi ?

— Je la voyais en péril ; mais vous...

— Moi, vous me croyez à l'abri de toute folie ?

— Si vous traitez de folie les rêves de Pasquali, la question est jugée.

— Je n'ai pas dit cela, je n'ai aucun dédain pour le nom, l'état et la situation du protégé de Pasquali. Je ne sais de son caractère que ce que vous m'en avez dit...

— Oubliez ce que j'ai dit et jugez par vous-même.

— Je ne suis pas pressée de juger telle ou telle personne, cher docteur ; je ne commence pas les choses par la fin. La question n'est pas de savoir si M. de la Florade doit m'intéresser, mais bien de savoir si je dois songer au mariage.

— Comment ! vous me demandez conseil, à moi ?

— Et en qui donc aurais-je confiance ?

— Le baron...

— Le baron dit oui ; et vous ?

— Je ne peux pas avoir un autre avis que le sien.

— Votre jugement, oui ; mais votre instinct ? Voyons, si le baron disait non ?

— Je dirais non aussi. Ne voyez en moi qu'un

esprit soumis au sien pour tout ce qui vous concerne.

— Vous n'avez donc aucune amitié particulière pour moi?

— Ah! madame!... Pardonnez-moi, mais la question est trop grave et trop délicate.

— Pas pour un homme comme vous. Je vous place dans mon estime à la hauteur de cette question-là, et je vous demande d'avoir une opinion à vous tout seul; si elle est contraire à celle de notre ami, je ne dis pas qu'elle aura plus de poids que la sienne; mais je pèserai l'une et l'autre, et ma conscience mieux éclairée prononcera plus clairement. Parlez.

— Eh bien, madame, laissez-moi vous interroger d'abord... tenez, en médecin. Croyez-vous à l'empire sérieux des passions?

— Sur l'honneur, je n'en sais absolument rien.

— Alors vous n'y croyez pas, car vous sauriez bien s'il faut y croire.

— Attendez. J'aime mon enfant avec passion pourtant.

— Pourriez-vous aimer quelqu'un autant que lui?

— Autant... non, mais autrement, peut-être.

— Peut-être plus ou peut-être moins?

— Si ce quelqu'un-là aimait aussi mon Paul avec passion, je ne sais pas où s'arrêterait l'enthousiasme de ma reconnaissance.

— Alors votre cœur vivrait deux fois plus qu'il ne vit, et vous seriez deux fois plus heureuse?

— C'est bien dit, docteur, je vous crois; mais, si ce quelqu'un-là me trompait ou se trompait lui-même?

— Quand vous en serez là, demandez à Dieu la réponse.

— Vous pensez qu'aucun homme ne peut répondre de lui-même? C'est singulier! je répondrais si bien de moi!

— Le jour où vous aimerez, vous ne demanderez pas à l'homme aimé de vous donner des garanties: vous croirez. Celui dont vous douteriez encore, vous ne l'aimeriez pas?

— C'est encore vrai! Alors... vous croyez que le cœur ne se trompe pas?

— Un cœur comme le vôtre ne doit pas se tromper.

— Expliquez-moi cela. Je suis une femme très-ordinaire... et je me suis trompée une fois... en amitié.

— En amitié conjugale?

— Oui, puisque vous le savez. Je n'aime pas à me plaindre; n'y revenons pas. Expliquez-moi comment l'amour, qui est aveugle, à ce qu'on dit, peut apporter la lumière dans un cœur qui la cherche.

— Vous faites la question et la réponse, chère madame. Si ce cœur-là ne cherche réellement que la

vérité, il la tient déjà, et l'amour y entrera en pleine lumière.

— Comment peut-on chercher autre chose qu'un amour vrai ?

— On le cherche rarement, parce qu'on l'éprouve rarement soi-même. On prend si souvent pour de l'amour des instincts ou des passions qui sont tout le contraire ! Mais soyez certaine que, quand on aime avec l'unique passion de rendre heureux l'être aimé, sans songer à soi-même, à ce que les autres en penseront, au profit, plaisir ou gloire qui vous en reviendra, on est dans la vérité. Voilà du moins ce que je pense. Ayant, comme vous, passé ma vie sans connaître et sans pouvoir chercher l'amour, je ne peux vous apporter le tribut de l'expérience.

— Alors nous sommes tous ici sans expérience, car le baron n'a jamais aimé non plus. C'est peut-être Nama qui aime? Et quand j'y songe, cette passion de chien fidèle qu'elle a pour la Florade, ce dévouement aveugle, tranquille, soumis, qui n'est ni amour ni amitié...

— Prenez garde, c'est un instinct fanatique dans une intelligence sans clarté, et ces engouements-là ne viennent pas sans motif dans les têtes bien saines. Je ne veux pas dire que la Florade en soit indigne ; mais elle le connaît si peu et elle est si incapable de l'apprécier, qu'elle eût pu en aimer tout autant un autre sans savoir pourquoi.

— Alors vous êtes persuadé qu'une tête saine peut se fier à son cœur?

— Quand le cœur est aussi sain que la tête, quand il a conscience de sa dignité, de sa pureté et de sa force, peut-il donner place à des fantômes et adorer au hasard une figure incertaine? Se laisse-t-il troubler et surprendre? Ces grands magnétismes dont on parle ne s'adressent-ils pas aux sens plus qu'à l'esprit? L'âme éprise d'un type idéal peut-elle descendre aux agitations vulgaires et se laisser envahir par des nuages grossiers? Je ne le crois pas, et voilà pourquoi je vous dis, madame : Ne prenez conseil que de vous-même.

— Vous avez raison, docteur! répondit la marquise en me tendant la main. Tout ce que vous me dites là est ce que je pense. Vous venez de me donner une consultation, et vous reconnaissez que je ne suis pas trop malade?

— Puissiez-vous ne pas l'être du tout!

— Vous en doutez donc?

— Et vous, madame?

— Ah! docteur, vous êtes trop curieux, répondit-elle avec un sourire dont je fus ébloui. Attendez que je vous interroge une autre fois. Pour aujourd'hui, en voilà assez : il faut que j'aille rejoindre Paul, qui travaillerait trop ou trop peu. Je connais sa dose!

Cet entretien réveilla en moi le trouble inexprimable que j'avais tant combattu. Le sourire, le der-

nier sourire, si clair, avec un regard si beau, dont le fluide divin m'avait enveloppé de confiance ardente et de reconnaissance passionnée ;... mais c'était un regard et un sourire de femme qui n'a pas aimé, qui n'aime peut-être pas, et qui ne sait pas la portée de ses manifestations sympathiques. Qu'est-ce que le regard et le sourire? Des choses infiniment mystérieuses qui échappent à la volonté, et qui s'adressent quelquefois à l'un parce qu'on pense à l'autre. Est-ce que toutes les paroles, toutes les questions et toutes les réponses de la marquise ne pouvaient pas ou ne devaient pas se résumer ainsi : « J'ai pensé malgré moi à la Florade, et je veux savoir si je l'aime? Vous me prouvez que j'aurais tort de l'aimer si vite, et je vais me méfier un peu plus de lui et de moi. Réussirai-je? Je vous le dirai plus tard. »

— Oui, oui, pensais-je en descendant au hasard chez Pasquali, voilà certainement comment il faut comprendre : c'est le vrai sens! Ah! pauvre homme! tu te croyais fort! Tu ne sais ni guérir ni combattre.

Quand je fus au bas de l'escalier, je m'aperçus de ma distraction. Je n'avais aucune envie de voir Pasquali, je redoutais au contraire d'avoir à parler de ce qui me serrait la poitrine. Je passai outre furtivement, sans regarder par la petite barrière qui fermait son jardin du côté des degrés, et j'allais m'élancer sur le sentier de la plage, lorsqu'une voix m'appela :

— Hé! par ici, le médecin!

Et, tournant la tête, je vis la Zinovèse, qui, n'ayant trouvé personne chez Pasquali, s'était assise sur les marches de la maisonnette.

— Comment, c'est vous? lui dis-je. J'ai peine à vous reconnaître!

— Vous voyez, vous m'avez guérie! Eh! on n'est pas trop vilaine à présent, qu'est-ce que vous en dites?

En effet, madame Estagel, encore un peu mince et pâle, avait recouvré sa beauté, qui était peu ordinaire. Beauté n'est pas le mot qui convient, si par là on entend une forme idéale animée d'une expression sympathique. La Zinovèse n'était jolie que par la délicate régularité de ses traits. Il n'y avait en elle ni charme, ni distinction réelle. Ses yeux, ramenés à leur expression normale, ne parlaient qu'aux sens. Ils offraient un mélange plus piquant qu'agréable de dédain et de provocation.

Elle était fort bien mise à la mode de je ne sais quel pays méridional, un costume de fantaisie peut-être, mais élégant, simple, sombre, et, comme d'habitude, d'une propreté recherchée. Une grosse chaîne d'or faisait huit ou dix fois le tour de son cou, et de longues boucles d'oreilles de corail de Gênes se détachaient sur sa chemisette d'un blanc de neige. Je ne me sentis pourtant pas porté à lui faire le compliment qu'elle réclamait. Je me contentai de la questionner sur sa santé et de lui demander si

elle en devait réellement le retour à mes ordonnances.

— Oui, répondit-elle, évidemment blessée de mon peu de galanterie; je crois que je vous dois le mieux que j'ai eu tout de suite, et, à présent, il y a autre chose. Je suis plus contente.

— Vous avez oublié...

— Rien du tout! personne! mais on m'a demandé grâce et pardon, c'est tout ce que je voulais. Ne parlons plus de ça. Je suis venue ici pour vous. Je vous apporte un présent.

— Je ne veux pas de présent.

— Alors vous méprisez le monde?

— Non, puisque j'ai été chez vous pour le plaisir de vous être utile.

— Gardez le plaisir, c'est bien; mais ne refusez pas ce que mon mari vous envoie.

Et elle me montra un grand panier qui était près d'elle, et qui contenait un très-beau poisson de mer.

— C'est moi qui l'ai pêché, reprit-elle, moi et l'*homme* (le mari)! Nous l'aurions mangé, car nous ne sommes pas marchands. Vous voyez que ça ne nous coûte rien et ne nous prive guère. Si vous refusez, vous ferez de la peine au brigadier.

— Alors j'accepte, et je vous remercie. Laissez cela ici, je l'enverrai chercher.

— Non, nous allons le monter là-haut, à Tama-

ris, chez vous; je serai contente de voir votre dame.

— Que diable croyez-vous là? Je ne demeure pas à Tamaris, moi, et je ne suis pas marié.

— Ah! vous ne l'êtes pas encore; mais vous le serez bientôt!

— Je vous jure que je n'ai encore jamais pensé à cela, et que je ne connais personne...

— Comment! s'écria la Zinovèse, dont les yeux reprirent pour un instant leur ancienne contraction, vous n'êtes pas pour épouser la dame de Tamaris, celle qui était avec vous et *un petit* le jour où je vous ai rencontrés à la chapelle de là-bas?

— Quel imbécile vous a fait une pareille histoire?

— Ce n'est pas un imbécile, c'est un menteur et un lâche!

Il ne fallait pas réfléchir longtemps pour conclure de tout ce qui précède que la Florade avait revu la Zinovèse, qu'elle était de nouveau éprise et jalouse, qu'elle surveillait ses démarches, que ses soupçons s'étaient portés sur la marquise, et que, pour la tranquilliser, la Florade lui avait fait croire que j'étais l'époux ou le fiancé de celle-ci. Je me trouvai assez embarrassé, je devais ou compromettre la marquise, ou exposer la Florade au ressentiment de sa maîtresse. Je n'aurais pas hésité à sacrifier les plaisirs de l'amant de la Zinovèse au respect dû à madame d'Elmeval; mais la vindicative créature

pouvait s'en prendre à la marquise elle-même, et je cherchai un moyen de la rassurer.

— La dame de là-haut se marie, lui dis-je, mais ce n'est ni avec moi ni avec celui que vous pensez.

— Pourquoi m'a-t-il menti?

— Je ne sais pas ; peut-être s'est-il imaginé...

— Vous mentez aussi, vous ; mais je saurai bien la vérité!

Et, poussant avec vigueur la mince barrière du jardin Pasquali, qui céda sous son impulsion nerveuse, elle s'élança sur l'escalier avant que j'eusse pu m'y opposer. Je l'y suivis à la hâte, mais j'avais déjà eu le temps de me dire qu'il valait mieux la surveiller que de la contraindre ouvertement. Elle était femme à s'exaspérer en se croyant redoutable. Je la rejoignis en riant, et, comme elle n'avait pas songé à se débarrasser de son grand panier, je le lui ôtai des mains et lui offris mon bras, en lui disant qu'elle se fatiguait trop pour mon service.

— C'est bien, c'est bien, répondit-elle, vous vous moquez de moi, ou vous croyez m'empêcher de faire ce que je voudrai!

— Je n'aurai pas la moindre peine à vous faire tenir tranquille, ma chère malade. Les médecins ne craignent pas les fous, et vous allez voir comment je m'y prends pour arrêter l'accès!

Cette menace mystérieuse et vague dont je m'avisais pour la frapper de terreur produisit son effet.

— Ne craignez rien, docteur, reprit-elle, je ne suis pas folle, et je ne veux de mal à personne.

— Je l'espère bien : le mal serait pour vous ! Mais pourquoi montez-vous à Tamaris? C'est à la bastide Caire que je demeure.

— Je veux voir la dame! Laissez-moi la voir.

— Pourquoi?

— Je veux la remercier. C'est elle qui vous a dit de venir chez moi pour me guérir, vous savez bien ! C'est une femme bonne, on dit.

— Eh bien, venez la remercier, rien ne s'y oppose ; mais ne dites rien d'inconvenant, ou gare au médecin!

Je l'amenai sous la varande où madame d'Elmeval était assise, et celle-ci s'écria en la voyant :

— Ah! bravo, docteur! voilà comment il faut guérir les gens! Je vous fais aussi mon compliment, madame, vous voilà redevenue charmante. Vous ne pleurez plus votre beauté, n'est-ce pas? et, ce qui vaut encore mieux, vous ne souffrez plus? Asseyez-vous et reposez-vous. Est-ce que vous êtes venue à pied?

La Zinovèse fut imperceptiblement émue, mais sensiblement intimidée de l'accueil de celle qu'elle regardait comme sa rivale. J'en fus ému agréablement pour ma part. On se rappelle que la marquise connaissait l'histoire de la Florade avec cette femme, et je pouvais constater que, sans aucune préparation

ni effort, elle la recevait avec la plus parfaite aménité. La Zinovèse s'assit au bout du banc. Madame d'Elmeval fut un peu surprise de me voir me placer entre elles. Au bout d'un instant, elle comprit ou devina que je n'étais pas absolument tranquille.

— Et comme ça, dit la Zinovèse après avoir remercié la marquise aussi poliment qu'il lui était possible, vous ne venez donc plus vous promener du côté de chez moi? Vous allez sur mer plus souvent que sur terre, n'est-ce pas?

— Non, pas très-souvent.

— Il y a des officiers de marine qui vous promènent dans les canots de l'État pourtant?

— Une seule fois, répondit la marquise avec un sourire de douceur railleuse.

— Ah! une fois?

— Vous trouvez que c'est trop?

— Une fois suffit pour se perdre... en mer!

— Certaines gens ont du bonheur et ne se perdent nulle part!

— Ah! oui? Quelles gens donc?

— Les bonnes personnes que Dieu protége.

— Les femmes qui aiment leurs maris, vous croyez?

— Ou celles qui aiment leurs devoirs, leur bonne renommée, leurs enfants surtout!

— Et il y en a qui ne les aiment pas, vous dites?

s'écria la Zinovèse en se levant et en regardant Paul, qui jouait au bout de la terrasse.

— Je ne parle que pour moi, répondit la marquise en se levant aussi.

— Oh! vous êtes fière de vous! Eh bien, n'allez pas sur mer avec tout le monde.

— Vous me le défendez?

— Peut-être!

— Alors je me soumets, non par crainte des dangers de la mer, mais pour ne pas vous causer d'inquiétudes. D'ailleurs, je n'aime pas la mer, et le docteur ne me la conseille pas.

— Le docteur... vous ne faites peut-être pas toujours sa volonté?

— Pardonnez-moi; je n'en reconnais pas d'autre que la sienne!

— Oh! alors..., dit la Zinovèse en changeant de ton et en s'adressant à moi, vous ne vouliez pas me le dire; mais je vois bien... Adieu et merci, madame; un grand bonheur je vous souhaite dans le mariage, plus que je n'en ai. Prenez ce que je vous apporte pour votre souper avec le futur, et rendez-moi mon panier.

La marquise m'empêcha de répondre en me serrant le bras à la dérobée, fit prendre le poisson par Nicolas, remercia la Zinovèse, et la pria d'accepter une jolie bague qu'elle ôta de son doigt. La Zinovèse hésita, sa fierté se refusait à l'échange des cadeaux;

mais les bijoux la fascinaient : elle accepta la bague avec un plaisir qu'elle ne put dissimuler. Je voulais la reconduire, la marquise me retint en s'emparant de mon bras, qu'elle serra encore avec une émotion extraordinaire, et la Zinovèse partit en me disant :

— Restez, restez avec votre dame ! Le bonheur ne dure pas toute la vie, allez ! il n'en faut pas laisser perdre une miette !

— Vous voilà étonné? me dit la marquise quand nous fûmes seuls. Vous allez prétendre que je me compromets vis-à-vis de cette femme? Oh ! tant pis, docteur ! Que l'on dise et pense tout ce qu'on voudra de nos prétendues fiançailles, sachez que, malgré mon air brave et tranquille, j'ai très-peur de la Zinovèse. J'ai vu dans ses yeux qu'elle avait le génie du mal, et j'ai remarqué que, quand j'étais sur le point de la blesser, elle a regardé Paul avec une expression diabolique. Si elle croit avoir à se venger de moi, c'est par lui qu'elle cherchera à me faire souffrir. Savez-vous? plus j'y pense, plus j'ai peur. J'ai envie de quitter le pays pour quelque temps.

— Ne serait-il pas plus simple de prier la Florade de ne pas revenir de quelque temps?

— Aura-t-il la bonté d'y consentir? dit la marquise en rougissant de dépit contre lui ou d'émotion secrète.

— La Florade est homme de cœur, repris-je, et, quelque désagréable pour moi que soit la com-

mission, je m'en charge... si vous me l'ordonnez!

— Eh bien, je vous en prie, allez le trouver demain. Dites-lui ce qui s'est passé, et ma frayeur maternelle. Qu'il ne devine surtout en aucune façon que j'ai le moindre soupçon de ses prétentions. Il ne me conviendrait pas d'avoir l'air de m'en garantir.

— Mais, si demain il a revu la Zinovèse, si elle lui a dit...

— Que je me mariais avec vous, docteur? Eh bien, laissez-le-lui croire, à lui aussi! Demandez-lui le secret, et ensuite... Mais je ferais mieux de m'en aller, ce serait plus sûr. Que me conseillez-vous?

En parlant ainsi avec une animation demi-enjouée, demi-inquiète, la marquise, que j'avais suivie auprès du banc de coquillages, se détourna comme pour regarder où était Paul, et je crus voir qu'elle essuyait furtivement des larmes soudaines. Je fus si troublé, si consterné moi-même, que je ne sais ce que je lui répondis. Pensait-elle avec effroi à son fils, menacé par une furie?... L'effroi ne se traduit pas ordinairement par des larmes! Sentait-elle avec déchirement la nécessité de renoncer à la Florade, ou de s'en séparer pour quelque temps? Était-elle jalouse, ou honteuse d'elle-même, ou désespérée? J'étais éperdu, moi, et, à mon tour, je me détournai pour lui cacher ma douleur. Elle renouvela sa question avec un visible effort sur elle-même.

— Tenez, lui répondis-je au hasard en lui mon-

trant la Zinovèse, qui s'éloignait sur le golfe, enlevant d'un bras vigoureux sa petite barque; elle s'en va, elle ne vous hait pas en ce moment, Paul est bien en sûreté, je suis là, et vous avez le temps d'aviser. Calmez-vous donc! Pourquoi vous affecter ainsi?

— Savez-vous ce que je remarque? répondit la marquise en regardant avec attention l'élégante batelière. C'est qu'elle a sans façon détaché un des canots de pêche de Pasquali, et qu'elle s'en sert pour retourner chez elle. Elle n'ira que jusqu'à la plage de sable qui ferme le golfe, et, là, je vois une autre barque qui est sûrement la sienne... Mais vous savez si Pasquali aime qu'on touche à ses canots, et comme les pêcheurs du rivage sont avertis de ne pas s'en servir sans sa permission! Eh bien, il faudra qu'il aille chercher celui-ci demain aux Sablettes, si la Zinovèse daigne l'y amarrer et ne pas le laisser flotter au hasard. Cette femme ne connaît pas d'obstacles à sa volonté, elle est partout comme en pays conquis. Je la crains, vous dis-je, et j'ai raison de la craindre! Elle fera quelque malheur, comme on dit. Elle tuera Paul, ou moi, ou la pauvre Nama, si ses soupçons tombent sur elle, ou bien vous, si elle apprend que nous la trompons,... ou la Florade lui-même... Que sais-je? Elle est entrée ici comme un interrogatoire, et elle s'en va comme une menace. Ah! pourquoi m'a-t-on amené ce la Flo-

rade? A quoi bon? J'étais si heureuse et si tranquille ici! Voilà tout mon bonheur gâté!

En disant cela, la marquise n'avait pas perdu cet accent de douceur que la plainte et le reproche ne pouvaient aigrir; mais elle ne retenait plus ses larmes, et je les vis couler jusque sur son corsage de soie. Je perdis la tête, je tombai presque à ses genoux sur le gazon, et, prenant ses mains dans les miennes, je lui parlai, pleurant aussi, sans trop savoir ce que je lui disais; mais je me rappelle bien le sentiment de douleur, de tendresse et de pitié qui débordait en moi. Elle l'aimait, celui qu'elle maudissait avec une colère de colombe, celui qui avait détruit la paix de son âme angélique, celui qui attirait l'orage sur sa tête, ou tout au moins la terreur sous son toit. Elle l'aimait, elle souffrait par lui, pour lui peut-être; elle ne savait à quelle inquiétude s'arrêter entre son fils et lui. Aux combats qu'elle avait dû se livrer déjà venait se joindre l'effroi de le perdre ou le chagrin mortel de le quitter. Elle avait fini d'être heureuse, elle entrait dans la vie d'émotions, de périls et d'angoisses! Il n'était plus temps de chercher à la préserver des tempêtes. Je ne le pouvais ni ne le devais d'ailleurs. Comprit-elle ce scrupule qui m'échappait sans doute sous forme de réticence? — Mais, qu'elle fût ou non blâmable de n'avoir pas mieux défendu son bonheur, et peut-être celui de son fils, était-ce une raison pour qu'elle fût abandonnée dans sa dé-

tresse? Était-elle moins chère à ses amis parce qu'elle souffrait? N'était-ce pas le moment de l'entourer de dévouement, de consolations, et de la défendre contre les dangers extérieurs? Oui, certes, il ne s'agissait plus de songer à soi-même, de calculer le plus ou le moins de chances de sa destinée, le plus ou le moins de confiance et de sympathie que pouvait inspirer la Florade. Il fallait précisément aimer, conseiller, préserver, diriger la Florade, et faire que cette affection pleine d'écueils eût au moins ses jours de bonheur et ses refuges assurés dans le sein de l'amitié vraie. Oui, on lui devait cela, à lui si jeune et si téméraire, mais marqué par la destinée pour cette grande tâche de devenir en tout digne d'elle. On lui devait cela, à elle surtout, elle si pure, si douce, si maternelle et si vraie! On se le devait à soi-même, pour échapper à la lâcheté du rôle d'ami pédant qui s'éloigne sans porter secours.

Et, comme elle pleurait encore en rendant à mes mains leur fraternelle étreinte et en m'interrompant pour me dire d'une voix entrecoupée que j'étais le meilleur des êtres, je la grondai de me parler ainsi. Voulait-elle flatter mon orgueil et me faire perdre la douceur de la servir? Non, non, il ne fallait pas m'attribuer un rôle au-dessus de moi. Mon dévouement n'était que l'accomplissement du devoir auquel j'avais consacré ma vie. Ne m'étais-je pas donné aux souffrants et aux menacés de ce monde en me faisant

médecin? Et peut-on être médecin du corps sans être celui de l'âme? Pouvais-je renier ma tâche au moment où je la voyais le plus nécessaire? Le mérite était mince avec une amie comme elle, qui m'avait accueilli avec confiance dès le premier jour, dont l'estime m'avait récompensé des labeurs de ma jeunesse, et dont les soins délicats et généreux m'avaient probablement sauvé la vie?

Je ne sais ce que je lui dis encore. Elle ne pleurait plus, elle m'écoutait, les yeux attachés sur mes yeux, les mains endormies dans les miennes, les joues animées d'une sainte rougeur et les lèvres émues d'un sourire sérieux et profond. Tout à coup elle se pencha vers moi, et, comme si dans sa chasteté parfaite elle n'eût jamais rien pressenti de ma passion, elle posa sur mon front brûlant un baiser aussi tendre et aussi pur que ceux qu'elle donnait à Paul. Puis elle se leva en me disant :

— Vous m'avez fait un bien que je ne peux pas vous dire à présent; voilà Paul qui vient. Allez-vous-en; qu'il ne vous voie pas pleurer. J'ai beaucoup de choses à vous confier, ainsi qu'au baron, demain!... ou après-demain! Mais, si vous voyez M. la Florade, pas un mot qui puisse l'enhardir auprès de moi. Dites-lui simplement de ne pas revenir ici sans ma permission; rien de plus! Au nom d'une amitié dont le pacte est aujourd'hui sacré, je vous le défends.

Elle alla au-devant de Paul. Je courus m'enfermer

chez moi; j'étais brisé, je ne voyais plus clair, les larmes me suffoquaient, et je me sentais aussi faible qu'un enfant.

IV

Je ne pus dîner avec le baron. Je parlai d'une migraine violente, il s'inquiéta, et vint plusieurs fois me voir. Il craignait une rechute. Je fis semblant de dormir, et il fut mandé, je crois, par la marquise, car j'entendis la voix de Nicolas dans la maison. Deux heures après, le baron rentra, m'interrogea, et, me croyant mieux, me dit qu'il remettait au lendemain de me parler de choses intéressantes.

— Oui, oui, lui répondis-je; en ce moment, j'ai vraiment besoin de repos. Demain, je serai tout à vous.

J'espérais retremper mes forces morales en imposant l'inaction à mes facultés; mais je ne pus trouver le sommeil, et je dus y renoncer. Je me levai; j'écrivis à mes parents que ma santé était rétablie, mais que d'impérieux devoirs devaient retarder de quelques jours, de quelques semaines peut-être encore le moment de notre réunion. Je sentais, en effet, que ce n'était pas au début de sa carrière d'agitations et

peut-être de malheurs que je devais quitter la marquise. Le baron était bon pour le conseil, mais pas assez ingambe pour courir de la Florade à la Zinovèse, si le péril devenait sérieux de ce côté-là. La marquise avait sans doute pressenti l'horrible vérité ; Paul était peut-être menacé. Ses craintes m'avaient paru exagérées ; mais, dans le calme sinistre des nuits sans sommeil, les fantômes grandissent, et celui-là se présentait devant moi. J'aimais Paul avec une sorte d'adoration, moi aussi ! Que ce fût à cause de sa mère ou parce que l'enfant avait par lui-même un charme irrésistible, je me sentais pour lui des entrailles de père, et l'idée de quelque tentative contre sa vie me faisait venir au front des sueurs froides.

Bien résolu à ne pas le perdre de vue, à faire la ronde chaque nuit autour de sa maison s'il le fallait, à jouer le rôle, atroce pour mon cœur, de fiancé de la marquise, si elle l'exigeait, pour cacher jusqu'à nouvel ordre ses fiançailles avec un autre, à être, quand elle me l'ordonnerait, le confident de cet autre et le sien propre, à les suivre pour les installer où besoin serait ; à me consacrer en un mot, âme et corps, à l'œuvre effrayante de leur salut, j'épuisai dans cette nuit d'insomnie le calice de ma souffrance. Je voulus regarder tout au fond et en savourer tout le fiel, afin d'être préparé à tout. Et je ne voulus pas lutter contre moi-même, ni me dissimuler que mon amour insensé grandissait dans cette épreuve ; mais

au fond de tout cela je trouvai, sinon le calme, du moins une persistance de résolution et de résignation qu'aucun démon ne put ébranler.

A trois heures du matin, je sentis que j'étais fort pour la journée du lendemain, que je pourrais écouter les confidences, connaître l'histoire mystérieuse de cette passion dont les fils déliés avaient échappé à ma clairvoyance inquiète, enfin me mettre en campagne pour les autres, en guerre ouverte contre moi-même. Je dormis deux heures. Le soleil se levait quand un méchant rêve, résultat de mes préoccupations de la nuit, m'éveilla brusquement. Il me semblait entendre la voix de la marquise m'appeler avec un accent de détresse inexprimable. Était-ce un pressentiment, un avis de la destinée? Sous l'empire des perplexités, on croit aisément à des instincts exceptionnels. Je m'habillai, je traversai les jardins, je m'approchai de Tamaris, et, au versant de la colline, j'écoutai attentivement. Un calme profond régnait partout. Un petit oiseau chantait. Le golfe, déjà rose, reflétait encore le fanal de quelques pêcheurs de nuit. Je montai encore quelques pas. Je regardai la maison de Tamaris, éclairée à demi par le rayon matinal. Tout était fermé, tout était muet. Rien n'avait troublé le pur sommeil de la mère et de l'enfant.

Comme je redescendais vers ma demeure, j'entendis un frôlement d'herbes et de branches. Je re-

gardai avec soin. Je vis la Florade enveloppé dans son caban, à cinq ou six pas de moi, dans les buissons. Il ne me vit pas, il s'en allait furtivement du côté de l'escalier qui conduisait chez Pasquali... Demeurait-il là toutes les nuits, et voyait-il la marquise au lever du jour? — Je ne voulais rien savoir que d'elle-même. Je rentrai chez moi, maudissant l'imprudence de ces rendez-vous, qu'un jour ou l'autre la Zinovèse pouvait surprendre et faire payer si cher. — Mais, après tout, puisque la Florade avait appelé le danger, son devoir n'était-il pas de faire bonne garde, et le plus près possible, pour avertir ou porter secours?

J'étais depuis peu d'instants dans ma chambre lorsque j'entendis ses pas et sa voix sous ma fenêtre. Il m'appelait avec précaution. Je descendis aussitôt et le trouvai fort agité.

— La Zinovèse a vu la marquise hier! me dit-il.

Et, comme, en raison de la défense qui m'avait été faite de donner aucune explication, j'essayais de feindre l'ignorance :

— Je sais tout! ajouta-t-il. J'ai vu la Zinovèse hier au soir. Tiens, voici la preuve!

Et il me montra à son petit doigt la bague que la marquise avait donnée la veille à madame Estagel.

— Ah! la Florade, m'écriai-je, tu lui as pris cette bague! Tu lui avoues donc que tu aimes la marquise? Et tu viens ici, la nuit, au risque d'être

suivi ! et tu ne crains pas la vengeance d'une femme poussée à bout !

— Non, je ne crains rien, répondit-il, rien que de n'être pas aimé de celle que j'aime.

— Mais c'est d'un affreux égoïsme, ce que tu dis là ? Tu ne songes qu'à toi !

La Florade ne me comprenait pas. Quand je lui racontai les terreurs de la marquise et la défense qu'elle lui faisait de la voir jusqu'à nouvel ordre, il fut en proie à l'étonnement le plus sincère.

— Comment ! s'écria-t-il, on craint pour Paul ? Mais c'est fantastique, cette idée-là ! Ah çà ! vous prenez donc cette Zinovèse pour une mégère ou pour une Brinvilliers ?

Et, passant tout à coup à la joie :

— Ah ! mon ami, s'écria-t-il, est-ce que la marquise la craint ? est-ce qu'elle a un peu souffert en la voyant ? est-ce qu'elle l'a trouvée belle à présent qu'elle est guérie ?

— Ainsi tu voudrais voir la marquise jalouse ? tu voudrais la faire souffrir ?

— Je ne veux rien que la voir émue. Sa froideur et son empire sur elle-même me tueront !

— Toi, toujours toi ! jamais son bonheur et son repos ! Voyons, puisque c'est à moi d'y songer à ta place, parle-moi de cette Zinovèse. Tu ne la crois donc pas aussi méchante qu'elle le paraît ?

— Elle est méchante, si fait; mais, entre la colère et le meurtre, entre la jalousie et le crime, il y a des degrés qu'une crainte ridicule fait vite franchir à ton imagination! Que la marquise, une femme, une tendre mère, rêve de la sorte, je l'admets; mais toi, l'homme sérieux, le physiologiste,... c'est absurde, je te le déclare!

— C'est possible, mais je veux tout savoir.

— Permets! Moi d'abord, je suis l'égoïste, c'est réglé; je veux savoir avant tout ce que signifie ce prochain mariage de la marquise avec toi.

— N'est-ce pas toi qui as inventé cette fable?

— Oui, pour détourner les soupçons de Catherine Estagel et avoir la paix; mais comment la marquise a-t-elle pu s'y prêter? Elle a donc une grande confiance en toi? Elle t'estime donc bien?

— J'ai droit à son estime et à sa confiance. Tant pis pour toi si tu le nies; ce n'est pas d'un grand cœur!

— Non, non, mon ami, je ne le nie pas. Je ne doute plus de toi, je doute de moi-même. La marquise a peur pour son fils, et voilà tout. Elle n'est pas jalouse, elle ne m'aime pas! Elle sait tout au plus que je l'aime!

— Tout au plus?... Mais tu le lui as dit?

— Tu sais bien que je n'ai pas osé.

— Mais Nama, qui jurait de te servir!

— Ah! voilà! Elle a dû parler; mais tu me fais

un crime de la voir en secret, je ne peux rien savoir.

— N'était-ce pas pour tâcher de lui parler que tu rôdais tout à l'heure sur la colline ?

— Oui, pour lui parler, ou lui lancer un billet qu'elle se serait fait lire par Pasquali, elle l'a mis dans toutes nos confidences. Mais comment m'as-tu vu ? Est-ce que d'ici on peut...?

— Apparemment.

— Malédiction ! rien ne me réussit maintenant ! Vrai, la destinée, qui me souriait, qui me protégeait, qui me rendait invulnérable et invisible dans toutes mes aventures, m'abandonne depuis quelque temps. Il y a partout des yeux qui me guettent, des oreilles qui m'entendent... Et voilà une femme que j'aime avec frénésie, et qui ne se laisse ni émouvoir ni deviner ! Ah ! je n'ai plus de chance, et je crains de n'avoir plus de bonheur !

J'étais fort surpris de voir la Florade si peu informé de sa victoire et si découragé à la veille du triomphe. D'un mot, je pouvais l'enivrer de joie ; mais cela m'était défendu expressément, et, mon cœur ne s'y fût-il pas refusé, la délicatesse s'opposait à toute confidence. La marquise n'en était encore qu'aux larmes. Elle voulait combattre encore ; elle devait avoir consulté le baron ; elle voulait probablement me consulter aussi. La Florade avait bien le temps d'être heureux, et j'avais beau vouloir m'intéresser à lui, je ne pouvais me résoudre à le plaindre.

— Ah çà ! reprit-il impatienté de mon silence, tu ne sais donc rien ?

— Je sais qu'elle est mortellement inquiète pour son fils, et je vois que tu ne veux rien faire pour la tranquilliser, puisque tu ne veux rien me dire des résolutions de madame Estagel.

— Est-ce que madame Estagel a des résolutions ! madame Estagel est un enfant terrible, et rien de plus. Vraiment, vous lui faites un rôle dramatique qui n'a pas le sens commun !

— Fort bien ; mais ne peut-on savoir ce qui s'est passé entre elle et toi ?

— Tu y tiens ? C'est bien facile à dire, et je ne crains pas que la marquise l'apprenne. J'ai rencontré madame Estagel la dernière fois que nous nous sommes vus, toi et moi,... il y a huit jours, huit jours entiers ! Tu te souviens de tes derniers mots, *le respect, la soumission, la patience;* j'ai senti que tu avais raison, que tu me conseillais bien, que j'agissais follement, grossièrement, que je me montrais trop, que j'effrayais, et qu'il fallait savoir jouer le rôle d'un homme qui peut se contenir. Énorme hypocrisie ! N'importe ! en amour, Dieu pardonne tout. Je retournais à mon bord avec cette résolution, lorsque la Zinovèse m'est apparue plus belle et plus éprise que jamais. Je me suis dit qu'il fallait faire diversion à ma passion par une amitié de femme, et j'ai renoué celle-là. C'est une amitié, je te le jure

sur l'honneur, ce n'est pas autre chose! C'est un aliment donné à mon imagination et un peu aussi à mon cœur, car je ne sais pas haïr et dédaigner une femme qui m'a plu et qui m'aime toujours. La Zinovèse vaut mieux que tu ne penses. Ce n'est pas une créature sensuelle, c'est une âme passionnée, ce qui est fort différent. Elle ne demandait ni ne désirait de redevenir ma maîtresse. Elle avait des remords de ce passé-là, car elle est pieuse et nullement corrompue ni dégradée. Elle ne réclamait qu'une affection pure, le repentir de mes fautes et un sentiment qui la relevât à ses propres yeux; je ne me le dissimule pas, c'est surtout son orgueil que j'avais froissé par l'abandon. Tout cela, je le lui devais, et, comme dans ces nouvelles relations rien ne s'opposait à ce que je fusse en bons termes avec son mari, j'ai promis d'aller la voir, chez elle, ouvertement, dans sa famille, et j'ai tenu parole. J'y suis retourné trois fois; j'ai chassé et pêché avec le brave Estagel, un digne, un excellent homme; j'ai mangé chez eux, et hier au soir, comme nous avions été loin sur la côte, lui et moi, à la poursuite d'un lièvre endiablé, j'ai passé la nuit sous leur toit, moi dans une chambre où dormaient les deux petites filles, les époux dans une autre chambre. Tu vois que tout est pour le mieux, et qu'il n'y a pas de sujet de mélodrame dans tout cela.

— Pourtant madame Estagel est toujours jalouse,

et tu le sais, puisque tu avais cru devoir lui dire que j'épousais...

— Oui, sans doute, elle était jalouse d'abord, elle ne savait encore comment prendre notre nouveau sentiment et gouverner son propre cœur; mais à présent...

— A présent, elle le gouverne moins que jamais,... je te le jure!

— Cela passera; patience!

— Cela passera d'autant moins, que tu irrites sans doute sa jalousie, tantôt par des mensonges qui ne l'abuseront pas longtemps, tantôt par des aveux insensés qui l'exaspèrent. Pourquoi et comment as-tu cette bague?

— Parce que j'avais une envie folle de l'avoir. Elle me la montrait avec orgueil; elle était enivrée des bontés de la marquise, qu'elle admire et qu'elle adore à présent, par parenthèse; dormez donc en paix sur ce point! Moi, tout en lui parlant de toi et de la marquise comme de deux bons amis dont je voyais l'union avec plaisir,... tout cela, note bien, devant le mari, qui n'y entendait pas malice, j'ai pris la bague; j'ai remarqué une petite cassure. La Zinovèse, brusque et nerveuse, l'avait forcée en l'ôtant et en la remettant cent fois. Je lui ai offert de la faire réparer, et j'ai promis de la lui reporter ce soir ou demain. Or, ce soir ou demain, la bague ne sera pas prête, l'ouvrier se sera absenté; dans

quelques jours, j'en aurai fait faire une toute pareille pour elle, et celle-ci me restera.

— Et tu crois que la Zinovèse, avec son œil inquisiteur et sa pénétration agitée, est dupe de tout cela?

— Si elle n'en est pas dupe, elle se raisonnera et se soumettra. Elle a déjà beaucoup pris sur elle, puisqu'elle a suivi tes ordonnances et recouvré la santé. Elle respecte ses devoirs, elle craint d'affliger son mari, elle craint encore bien plus de m'offenser et de perdre les égards que j'ai maintenant pour elle et dont elle est fière.

— Mon cher ami, c'est possible, mais tu me permettras de ne m'en rapporter qu'à moi-même. J'irai voir le ménage Estagel aujourd'hui, comme par hasard; je tâcherai de causer avec la femme, et je te réponds de pénétrer ses vrais sentiments et ses intentions bienveillantes ou suspectes.

— Eh bien, vas-y, répondit la Florade en me serrant les mains. Oui, c'est d'un bon et généreux ami, et je t'en remercie. Il faut que j'aille faire mon service. Si tu restes au *baou rouge* jusqu'à deux heures de l'après-midi, j'irai t'y rejoindre.

— Alors, rends la bague, confie-la-moi! Je dirai à madame Estagel que cela m'a causé un peu de jalousie, et que tu me l'as remise pour ne pas l'en priver inutilement plusieurs jours.

Je ne pus obtenir ce sacrifice de la Florade. Il mit

la bague dans sa bouche et dit qu'il l'avalerait plutôt que de la rendre. Son obstination m'irrita, je craignis de m'emporter, et je l'engageai à obéir à la marquise en se retirant, et en ne revenant pas que je ne fusse autorisé à le ramener. Il céda sur ce point, mais en m'arrachant la promesse de faire révoquer cet ordre d'exil, si j'acquérais la conviction des bonnes dispositions de la Zinovèse. Quant au dernier point, c'est tout ce que j'avais à faire, et à faire avant tout. J'écrivis à la marquise le résumé de l'entretien que je venais d'avoir avec la Florade. Je chargeai Gaspard de lui porter ma lettre à l'heure où elle s'éveillait ordinairement, et, tandis que le baron dormait encore, je pris le chemin du *baou rouge*.

Le vent s'était élevé tout à coup, et la mer déferlait sur le rivage. Quoique le ciel fût d'une limpidité admirable, le cap Sicier présentait un phénomène que j'avais déjà observé une ou deux fois dans la saison. Un grand nuage, battu du mistral dans quelque région élevée du ciel, s'était laissé tomber sur la haute falaise de la presqu'île et s'y tenait littéralement collé comme un manteau. Le vent passait au-dessus sans pouvoir l'en détacher, et, au milieu d'un paysage inondé de lumière, ce linceul blanc, immobile sur la montagne verte, avait quelque chose d'étrange et de lugubre.

Comme je passais près du fort abandonné, j'en vis

sortir Marescat chargé d'une botte de plantes sauvages. Le brave homme ne préparait pas de philtres comme le charbonnier du Coudon. Il semblait faire quelque chose de pis, car je remarquai plusieurs variétés vénéneuses parmi les ombellifères dont il s'était pourvu.

— Ah! ah! répondit-il à mon observation, j'étais bien sûr ; n'est-ce pas que c'est des méchantes herbes? Mais, puisque vous voilà, je n'aurai pas la peine d'aller vous trouver, car j'ai des choses à vous dire. Madame m'a fait *commander hier soir* qu'elle n'irait pas en promenade aujourd'hui s'il y avait mistral, et nous en tenons pour toute la journée. J'ai donc donné récréation à M. Botte, qui n'en est pas fâché, la pauvre bête, et je vas faire, ce matin, le *botanicien* avec vous tant que vous ne me direz pas : « Marescat, va-t'en, j'ai idée d'être tout seul. »

— Fort bien, mon brave! Mettez là vos herbes, asseyons-nous...

— Non, non, monsieur, dans le fourré. J'aime autant qu'on ne nous voie pas examiner ça.

Quoique nous fussions dans une solitude absolue, je cédai à la fantaisie de Marescat, et je l'engageai à s'expliquer d'abord.

— Ah! voilà, répondit-il, c'est des choses qui sont difficiles, et *que* peut-être *que* vous direz *que* j'ai tort de m'en mêler?

— Non, je sais vos bonnes intentions, et, d'ail-

leurs, si vous avez tort, je vous le dirai de bonne amitié. Parlez.

— Alors, monsieur, voilà ce que c'est. Vous allez peut-être au poste du *baou rouge?*

— Précisément.

— Eh bien, vous ferez attention, si vous pouvez, que la brigadière compose des remèdes qui ne sont pas, c'est moi qui vous le dis, pour faire engraisser ceux qui les avaleront. Depuis deux ou trois jours, elle ramasse des herbes, oh!... mais des herbes que je connais, moi, parce que, quand mes chevaux les rencontrent dans leur foin, ils reniflent dessus que vous jureriez qu'ils vous disent : « Ote-moi ça du râtelier! » Ainsi, monsieur, la brigadière en veut à quelqu'un, peut-être à plus d'un, et je n'aimais pas hier de la voir, autour de votre fontaine, à regarder couler l'eau qui s'en va sur le chemin. Vous sentez, une mauvaise chose est bientôt jetée avec une pierre; ça va au fond, ça se pourrit, on boit là-dessus; ça a beau être de l'eau courante... J'ai été en Afrique, moi, et ailleurs encore, et je sais comment on joue ces tours-là quand on croit au diable. Je suis sûr heureusement qu'elle n'a pas monté jusqu'à la source, qui d'ailleurs est fermée à clef; mais faites-y attention, si elle va encore rôder par là. Faites toujours puiser au creux de la source, et qu'on ne la laisse pas ouverte.

— C'est bien, Marescat, on y veillera ; mais à qui donc supposez-vous qu'on en veut?

— Ah! vous savez bien que le lieutenant est retourné chez la brigadière il n'y a pas longtemps, et pourtant vous savez bien qu'il aimerait mieux aller tous les jours à Tamaris! Ça se voit et ça s'entend. Vous me direz : « De quoi te mêles-tu? » Je ne me mêle pas, je vous dis qu'il faut penser à tout, et voilà tout! A présent, regardez-moi mes herbes et celles qui poussent là dans ce petit méchant fossé. C'est là que j'ai vu la Zinovèse, pas plus tard qu'hier matin, faisant sa provision, et, quand elle m'a entendu marcher, elle a fait celle qui chante et qui ne pense point de mal.

J'examinai les plantes et reconnus diverses variétés d'*œnanthe* et d'*æthuse* extrêmement suspectes.

— Il y en a encore d'autres qu'elle rapportait de je ne sais où, reprit Marescat, de manière que je ne peux pas tout vous dire et tout vous montrer ; mais ce n'est pas d'hier qu'elle a commencé à travailler dans les herbes, car un des douaniers qui a les fièvres m'a dit l'autre semaine : « Je ne sais pas si c'est avec ce qu'elle ramasse qu'elle s'est guérie, mais je ne voudrais pas en donner à mon chien. »

Tout cela était à considérer. Je remerciai Marescat, et le priai d'aller tout de suite à Tamaris et à la bastide Caire examiner les sources et faire les recommandations nécessaires. J'écrivis un billet au

crayon pour que la marquise ne prît pas trop au sérieux cet avis inquiétant et pour lui dire que c'était probablement, de la part de Marescat et de la mienne, un excès de zèle, mais que la prudence n'était jamais regrettable, lors même qu'elle ne conjurait que les souffrances de l'imagination. Je continuai donc ma route, et j'arrivai au poste des douaniers vers neuf heures du matin.

Le brigadier avait déjà commencé sa ronde. Je trouvai la Zinovèse seule avec ses deux petites filles, repassant du linge qu'elle plissait avec grand soin, et en apparence avec une grande présence d'esprit. L'aînée des enfants donnait à sa sœur une leçon de lecture, et de temps en temps se levait pour reporter près du feu les fers dont sa mère s'était servie et lui en rapporter d'autres chauffés à point. Avant de me montrer, j'examinai un instant par la porte entr'ouverte cet intérieur propre, rangé, luisant, ces enfants bien peignés, soumis et attentifs, cette femme active et sérieuse, ces images de dévotion, ce lit d'un blanc irréprochable, orné au chevet d'une palme dorée et bénite passée dans le bras d'un crucifix noir. Rien n'annonçait là des préoccupations sinistres, et la délicate figure de la Zinovèse avait même une expression de recueillement austère que je ne lui connaissais pas. Pourtant son œil s'arrondit sous sa paupière contractée en me voyant.

— Ah! vous voilà! dit-elle.

Et, allant droit au but de sa rêverie :

— Me rapportez-vous ma bague?

— Quelle bague? Celle que la marquise vous a donnée hier? Vous l'avez déjà perdue?

— Mieux vaudrait! Je la retrouverais peut-être, tandis que celui qui me l'a prise ne me la rendra pas!

Je feignis d'ignorer tout afin de me faire raconter l'incident. La Zinovèse, voyant que l'aînée de ses filles écoutait d'un air étonné, l'envoya dehors avec sa sœur, et continua en s'adressant à moi :

— Il faut pourtant que vous sachiez cela, vous! Je ne veux pas vous rendre jaloux; mais, s'il est vrai que vous soyez pour épouser la dame, vous devez prendre garde à l'officier!

— Je ne prendrai pas garde à l'officier, répondis-je, empressé de détourner avant tout les projets de vengeance dont madame d'Elmeval eût pu être l'objet. La dame dont vous parlez ne s'occupe pas plus de lui que vous ne vous occupez de moi.

— Oui, je sais ça. C'est une femme de cœur, elle! Que Dieu vous la conserve, et aussi le pauvre petit! Mais l'officier, quand il veut quelque chose, est capable de tout, et vous ne devez pas lui laisser la bague!

— Non certes, elle vous sera rendue, et il vous la rapportera lui-même, j'en suis certain.

J'essayai alors de ramener la Zinovèse à des sen-

timents plus dignes de la confiance de son mari et de sa propre fierté. Comme elle me racontait tout ce que la Florade m'avait dit, j'avais le droit de la prêcher, et je le fis d'autant mieux qu'elle m'écoutait par moments avec une douceur inusitée.

— Oui, vous avez raison, me dit-elle comme pour résumer. Vous êtes un homme sage et un homme bon, vous! Si, au lieu de lui, je vous avais aimé, vous ne m'auriez pas fait manquer à mes devoirs, ou bien, si ce malheur-là était arrivé, vous m'auriez aidée à m'en repentir et à vouloir le réparer, tandis qu'il m'a abandonnée, et qu'il m'aurait laissée mourir de chagrin sans se déranger. C'est un homme bien aimable, mais c'est un cœur dur, je vous le dis!

— Moi, je peux vous assurer, repris-je, qu'il ne vous savait pas sérieusement malade, qu'il l'a appris de moi, et qu'il en a montré beaucoup de chagrin.

— C'est possible, mais il n'est pas venu me voir! Il a peur de me trouver laide, et, si vous ne m'aviez pas rendu ma figure, il n'aurait jamais voulu la regarder.

J'essayai de lui démontrer que l'amitié de la Florade était désormais désintéressée et honorable pour elle, mais je ne pus mettre sa pénétration en défaut.

— Je vous dis qu'il en aime une autre, reprit-elle : que ce soit votre dame ou la demoiselle étrangère qui demeure avec elle à présent, il n'est revenu à

moi que pour donner de la jalousie à une femme, ou pour amuser un peu son temps en attendant qu'on l'écoute ailleurs.

Mes remontrances parurent enfin la calmer, et, pour avoir l'occasion de jeter un coup d'œil dans ses armoires, je lui demandai la permission d'y prendre un verre d'eau et un morceau de pain, car en réalité j'avais faim et soif. Elle s'empressa de me servir des coquillages frais, base de la nourriture des gens du peuple de toute la contrée, et de me faire cuire des œufs. En allant et venant, elle laissait tous ses meubles de ménage grands ouverts; je pus même être seul quelques instants et me livrer à un rapide examen qui n'amena aucune découverte, aucun indice de préparation suspecte.

Quand elle m'eut servi, avec obligeance et empressement, je dois le dire, elle sortit pour voir où étaient ses filles, resta quelques instants absente, et rentra avec une physionomie bouleversée qui me frappa.

— Vous souffrez? lui dis-je : qu'est-ce que vous avez?

— Rien! répondit-elle d'un ton sinistre. Ne me dites plus rien, voilà l'*homme* qui rentre.

En effet, le brigadier arrivait. Il me fit un accueil aussi affectueux que le permettait sa manière d'être, timide ou réservée, et s'assit devant moi pour déjeuner avec moi. Il parlait à sa femme avec une extrême

déférence, et il était aisé de voir qu'il l'aimait de toute la force de son cœur; mais il semblait craindre de lui déplaire en le lui témoignant, et il prodiguait à ses enfants les caresses qu'il n'osait lui faire. Ces pauvres petites, jusque-là tremblantes devant leur mère, devinrent plus expansives et vraiment charmantes de douceur et de grâce dès que le père fut là. Il les tenait tour à tour et quelquefois toutes les deux sur ses genoux en mangeant, disant tantôt à l'une, tantôt à l'autre, avec sa figure sérieuse et froide :

— Eh bien, on ne m'embrasse donc pas?

Et les enfants collaient leur bouche rose à ses joues hâlées. La mère rentrait, les grondait de leur importunité à table, et les ôtait de ses bras. A peine avait-elle le dos tourné, qu'elles revenaient à lui, et on se caressait comme en cachette. Cet innocent manége résumait à mes yeux toute la vie du père de famille frappé au cœur par une mystérieuse et incurable blessure. Il ignorait tout, il ne soupçonnait rien; mais il se sentait dédaigné, et chacun de ses regards aux enfants semblait dire : « Au moins vous, vous m'aimerez! »

Il me proposa un tour de promenade dans les bois. J'acceptai, présumant qu'il avait quelque chose à me dire; mais il n'avait rien préparé, et je dus l'amener, par des questions détournées, à me parler de ses chagrins.

— La pauvre femme est guérie de sa fièvre, dit-il, et je vous dois ça, que je n'oublierai jamais; mais vous ne pouvez pas lui guérir sa mauvaise tête. Elle s'ennuie ou se tourmente toujours. Elle voudrait être une grande bourgeoise, ça ne se peut pas! Quand elle voit des dames ou des messieurs, elle est contente; mais c'est pour être plus fâchée après, quand elle se retrouve avec moi et les pauvres petites, qui sont pourtant gentilles, n'est-ce pas?

Il me parla de la Florade.

— C'est un jeune homme comme il y en a peu, dit-il, aussi peu fier avec nous qu'un camarade. Lui aussi, quand il voit la femme de mauvaise humeur, il lui dit de bonnes raisons. Elle ne le prend pas toujours trop bien, mais elle l'écoute tout de même, et devant lui elle n'ose pas trop se plaindre et crier; mais il ne peut pas être là toute sa vie, et, quand il y est, vous sentez bien qu'il aime mieux chasser ou pêcher avec moi que de la regarder coudre et de l'entendre dire qu'elle voudrait être une reine. Quelquefois il se moque d'elle tout doucement, et elle rit, et puis après je vois qu'elle a pleuré, et elle nous gronde quand la mer est mauvaise et que nous ne voulons pas la prendre avec nous dans la barque, ou quand nous restons à la chasse trop longtemps. Est-ce que vous ne pourriez pas la guérir de ces ennuis-là?

— Vous pensez donc que c'est un malaise physique, un reste de maladie?

— Oui, il y a de ça, et puis quelquefois je me rappelle comme elle a été effrayée et à moitié folle quand elle a naufragé par ici avec son père. Je vous ai raconté ça, mais je ne vous ai pas dit que, depuis ce moment-là, elle avait toujours eu quelque chose dans l'idée, comme des rêvasseries, des fantaisies. Je l'ai épousée malgré ça. Je l'aimais, comme je l'aime toujours, et je pensais la rendre heureuse et lui faire oublier tout. Ça est resté, et, la nuit, quand le vent est fort, elle a des frayeurs, elle crie, ou il lui prend des colères, et si fort quelquefois, que j'ai peur pour les enfants. Ah! on n'est pas toujours heureux, allez, dans ce monde, et on a beau faire de son mieux, il faut souffrir!

Tel est le résumé des courtes réponses arrachées à Estagel par mes nombreuses questions. Je lui en fis dire assez pour avoir lieu de craindre, avec lui et plus que lui, que sa femme ne fût menacée d'aliénation.

Au bout de deux heures, comme nous rentrions au poste, l'aînée des deux petites filles assises au seuil de la maison se leva et nous dit :

— Ne faites pas de bruit, maman dort.

— *Est-ce qu'elle est donc malade?* dit le brigadier en baissant la voix.

— Non, elle a dit qu'elle était fatiguée et que nous nous taisions.

— Mais qu'est-ce que Louise a donc à se cacher la figure? Elle a pleuré?

— Oui, un peu; maman l'a grondée.

Le brigadier savait apparemment comment grondait sa femme; il prit Louisette dans ses bras, la força de relever la tête, et vit qu'elle avait du sang plein les cheveux et sur les joues. Il devint pâle, et, me la remettant :

— Voyez ce qu'elle a, dit-il; moi, ça me fait trop de mal !

Il me suivit à la fontaine, où je lavai l'enfant; elle avait été frappée à la tête par une pierre. Je sondai vite la blessure, qui eût pu être mortelle, mais qui heureusement n'avait pas dépassé les chairs. Je dépliai ma trousse sur le gazon, et je fis le pansement en rassurant de mon mieux le pauvre père.

— Ce n'est rien pour cette fois, dit-il; mais, une autre fois, elle peut la tuer.

Et, se tournant vers l'aînée :

— Pourquoi s'est-elle fâchée comme ça, la mère? Louise avait donc fait quelque chose de mal ?

— Oui, répondit l'enfant : elle avait trouvé ce matin une lettre par terre, dans notre chambre, une lettre écrite, et, au lieu de la donner à maman, elle en avait fait un cornet pour mettre des petites graines. Dame, aussi, elle ne savait pas, pauvre Louise! Maman a vu ça dans ses mains, elle s'est mise bien en colère, elle voulait la fouetter; alors Louise s'est sauvée, elle a eu tort; maman a voulu courir, elle est tombée, elle a ramassé une pierre, et

je n'ai pas eu le temps de me mettre au-devant. Seulement, j'ai empêché Louise de crier, maman n'aime pas ça. Elle est rentrée, maman, et puis elle est revenue sur la porte et elle a dit : « Ne faites pas de bruit, il faut que je dorme! » Nous n'avons pas bougé, et Louise a pleuré tout bas, vrai, mon petit père, Louise a été bien sage!

— Est-ce que ça ne vous étonne pas, me dit Estagel, qu'elle puisse dormir tout d'un coup comme ça après une colère pareille?

— Si fait, un peu, répondis-je. Restez avec les enfants, distrayez ma petite blessée, faites qu'elle oublie. Je vais voir l'autre malade.

J'entrai, et, ne voyant pas la Zinovèse, je passai dans la chambre voisine et la vis étendue sur son lit, non loin du lit de ses petites filles. C'est là que la Florade avait passé la nuit.

La pièce était très-sombre, je ne distinguais que vaguement les traits de la Zinovèse. J'ouvris le volet de la fenêtre, et je fus frappé de la pâleur livide répandue sur les traits de la malheureuse femme. Elle dormait les yeux à demi ouverts, sa peau était froide et comme visqueuse. En cherchant son pouls, je trouvai dans sa main un papier froissé qu'elle voulut machinalement retenir par une légère contraction des doigts, mais que je saisis et me hâtai de lire, certain de trouver là le plus prompt des éclaircissements. C'était écrit au crayon et en peu de mots:

« Ma bien-aimée Nama, fais-moi répondre par Pasquali, je t'en supplie ; je meurs d'impatience et de chagrin. »

Ce billet avait été écrit par la Florade, la veille ou le matin même, sur une feuille de son carnet, pour être remis secrètement à mademoiselle Roque. On a vu qu'il n'avait trouvé aucun moyen de le remettre, et, dans son trouble, il ne s'était pas aperçu de la perte de l'objet compromettant. Il l'avait peut-être laissé tomber près du poste, peut-être oublié dans la chambre des petites filles, où il avait passé la nuit et où il avait dû l'écrire.

Dans cette même chambre, sur ce même lit encore tiède du sommeil de son amant, la Zinovèse semblait mourante. Sans doute elle croyait avoir saisi la preuve d'une intrigue d'amour entre Nama et la Florade, elle avait été en proie au délire ; mais, après avoir voulu tuer son enfant, que s'était-il donc passé dans son organisation bouleversée? Une congestion cérébrale s'était-elle déclarée, ou bien la malheureuse s'était-elle donné la mort?

Oui, sans aucun doute, elle avait bu du poison, bien que je n'aie pu retrouver ni fiole, ni breuvage ni aucun indice du fait. Je n'attendis pas ses aveux pour me convaincre. Divers symptômes que j'avais déjà pu étudier sur un autre sujet et les avertissements donnés par Marescat me fixèrent vite, et je recourus à tous les moyens indiqués par la nature du

mal pour le combattre. Je fis emmener les enfants, j'appelai les femmes des autres douaniers, j'envoyai Estagel chercher les objets nécessaires au Brusc, le plus prochain village, et j'eus une heure d'espoir, car j'obtins un mieux sensible, la peau se réchauffa un peu, les traits se détendirent, la connaissance et la parole revinrent. J'en profitai pour éloigner mes aides et interroger la malade.

— Quel poison avez-vous pris? lui dis-je.

— Je n'ai rien pris.

— Si fait, je le sais. Qu'y avait-il avec la ciguë?

— Ah! vous savez! Eh bien, il y avait plusieurs herbes.

Et elle me nomma des plantes dont le nom en patois local ne m'apprenait rien. Je pus lui arracher la révélation vague des doses et de la préparation, mais elle ne se laissa pas interroger complétement.

— Laissez-moi mourir tranquille, dit-elle, vous n'y pouvez rien. Il faut que je parte, et, si vous me sauvez, je recommencerai.

— Vous aviez donc depuis longtemps la volonté de vous ôter la vie?

— Non. Je voulais l'ôter à celui qui m'a jouée et avilie!... mais j'espérais toujours. Aujourd'hui... quand donc? je ne sais plus le temps qu'il y a;... j'ai trouvé une lettre... Ah! où est-elle?

— Je l'ai. Cette lettre est d'un frère à sa sœur.

— Non, vous mentez Je ne vous crois plus. Ren-

dez-la-lui, sa lettre, et dites-lui ce qu'elle a fait, dites-lui qu'elle m'a rendue folle et que j'ai voulu... je ne sais plus quoi... Ah ! si, j'ai voulu tuer ma petite ! Et je l'ai tuée, car je ne la vois pas ici. Mon Dieu ! où est Louise? Louise est morte, n'est-ce pas? Ah ! vous pouvez tout me dire, puisque je suis morte aussi !

— Non, Louise n'a presque rien. Repentez-vous, et Dieu vous sauvera peut-être.

— Je ne veux pas vivre ! Non, je tuerais les deux enfants, et le mari, et tout, puisque je n'ai plus ma tête. Quand j'ai vu ça, je me suis punie. J'ai dit : « Tu ne peux pas te venger, puisque tu ne sais plus ce que tu fais ; eh bien, il faut en finir. » C'est un bien pour les enfants, allez, et pour l'homme aussi ! Dites à votre ami l'officier qu'il soit bien heureux, lui, et qu'il s'amuse bien ! Moi, j'ai fini de souffrir.

Une violente convulsion jeta la malheureuse à la renverse sur son oreiller. De nouveaux soins la ranimèrent une seconde fois. Elle reconnut son mari, qui rentrait, et demanda à être seule avec lui. Ils restèrent quelques minutes ensemble, puis Estagel me rappela. Il semblait frappé d'idiotisme et sortit en disant que sa femme demandait le prêtre ; mais il s'en alla au hasard, comme un homme ivre.

A partir de ce moment, la Zinovèse n'eut plus que de faibles lueurs de mémoire. Je la voyais rapidement s'éteindre. Je fis rentrer les enfants, qu'elle demandait à embrasser ; mais elle ne les reconnut

pas, et, vers six heures du soir, elle expira sans en avoir conscience.

Estagel revenait quand je le rencontrai en sortant de la maison et conduisant les deux petites filles loin de l'affreux spectacle de cette mort désespérée.

— Tout est fini? dit le brigadier en recevant les enfants dans ses bras.

— Oui, occupez-vous de ces chères créatures-là. C'est pour elles qu'il faut vivre à présent. Elles n'ont pas été heureuses, vous leur devez tout votre cœur et tout votre courage.

— Bien! répondit-il; mais j'ai quelque chose à faire, et je ne pourrai penser aux enfants que demain. Faites-moi amitié et charité de chrétien jusqu'au bout. La dame de Tamaris est bonne et sainte femme; conduisez-lui mes filles pour vingt-quatre heures. Moi, je veux ne penser qu'à *ma pauvre!* Je veux l'ensevelir moi-même et la pleurer tout seul. Après ça, j'aurai du courage, et j'irai chercher les enfants.

Estagel avait les yeux secs et la parole plus brève que de coutume; mais il avait retrouvé sa volonté et sa présence d'esprit. Je partis avec les enfants, Marie pleurant en silence et me suivant avec résignation, Lovi accablée dans mes bras et dormant la tête sur mon épaule.

J'allai ainsi jusqu'aux Sablettes, où je vis la marquise, qui venait à ma rencontre avec Paul et Nicolas.

Elle avait appris des douaniers échelonnés sur toute la côte que la femme du brigadier de Fabregas était au plus mal. Elle comprit tout en voyant les petites filles et ma figure navrée et fatiguée.

— Ah! mon Dieu! dit-elle.

Et elle embrassa les enfants sans ajouter un mot et sans demander si on les lui confiait pour une heure ou pour toujours. Les douaniers du poste des Sablettes les prirent avec Paul et Nicolas dans une petite barque pour remonter le golfe jusqu'à Tamaris, et la marquise, ayant recommandé à Paul d'avoir le plus grand soin des pauvres petites, prit mon bras et revint avec moi par le rivage.

— Eh bien, lui dis-je, après lui avoir communiqué les faits en peu de mots, vous dormirez en paix maintenant! Cette femme si altière et si vindicative, qui vous effrayait tant hier, s'est fait à elle-même sévère et cruelle justice!

— C'est donc là le sort des maîtresses de la Florade? dit la marquise d'un ton indigné, mais sans donner aucune marque de douleur personnelle.

— N'accusez pas la Florade plus qu'il ne le mérite, repris-je. Il a été bien téméraire et bien léger; mais son intention était bonne : il voulait, par l'amitié et des témoignages d'estime, ramener cette femme à la raison et détourner de vous sa vengeance.

— S'il en est ainsi, il ne m'a pas trompée; mais

c'est moi qui suis cause de cette affreuse mort!

— Non, rassurez-vous, elle n'accusait plus que mademoiselle Roque.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria la marquise après avoir jeté les yeux sur le fatal billet de la Florade. Nama n'est donc plus sa sœur? Il veut donc séduire aussi cette pauvre fille?

— Non! Qu'il soit ou non son frère, qu'il ait des doutes là-dessus ou qu'il n'en ait pas, il la traite comme une sœur. Vous voyez bien qu'il ne s'agit là que de vous. Ne vous a-t-elle jamais parlé de lui?

— Si fait, et je lui ai imposé silence; mais c'est toujours moi qui suis la cause indirecte du désespoir de la Zinovèse. Dieu sait pourtant que je n'ai rien à me reprocher! C'est égal, je la verrai longtemps dans mon sommeil, cette charmante brune, avec sa chemisette blanche et ses colliers d'or! Quelle animation dans sa parole, quel feu dans ses regards il y a vingt-quatre heures! Et aujourd'hui plus rien! Des enfants qui pleurent, un mari désespéré, un coupable qui se repent trop tard... car il se repent, n'est-ce pas? Il doit être brisé?

— Il ne sait rien encore, je ne l'ai pas vu.

— Comment cela se fait-il? Il a passé par chez nous, il y a deux heures!

— Vous l'avez vu?

— Oui, et je lui ai parlé, répondit sans hésitation

la marquise. Il m'a juré de reporter la bague à l'instant même.

— Il aura pris par l'intérieur de la presqu'île et se sera arrêté en route. A l'heure qu'il est, il est probablement arrivé.

— Et il est bien à plaindre alors à l'heure où nous parlons!

Je quittai le bras de la marquise.

— Où allez-vous? dit-elle.

— Je retourne là-bas. Je vais tâcher de guérir sa conscience, qui doit être aussi malade que son cœur. Je vais lui dire que vous le plaignez et ne le maudissez pas!

— Pourquoi le maudirais-je? reprit-elle. C'est à Dieu de l'absoudre ou de le châtier. Notre devoir, à vous comme à moi, est d'avoir pitié pour tous; mais vous le laisserez un peu à ses justes remords. Vous êtes trop fatigué. Je ne veux pas que vous retourniez là-bas.

Elle reprit mon bras avec une sorte d'autorité et se remit à marcher vite. J'étais confondu de son courage, de la mesure de douceur et de sévérité qui présidait à son jugement sur la Florade. J'admirais tristement la tranquillité de son âme au milieu d'un événement qui ne parlait qu'à sa pitié miséricordieuse.

— Elle est sainte, me disais-je, elle aime saintement. Elle le grondera sans doute, mais il est déjà

pardonné. Elle pleurera ses fautes avec lui, elle l'aidera à les réparer. Elle élèvera les enfants de la Zinovèse, ou elle veillera sur eux avec tendresse. Elle réussira à faire de lui un homme sage et fort, parce qu'elle aime avec force et que son âme est remplie d'une équité souveraine. Heureux, trois fois heureux, même avec un remords poignant, celui qui est aimé d'une telle femme!

Nous trouvâmes Pasquali au seuil de sa bastide. Le soleil était couché, et, contre son habitude, Pasquali n'était pas rentré à la ville. Il m'attendait avec impatience. Il avait aidé Paul, Nicolas et les enfants de la Zinovèse à débarquer. Il savait donc l'événement; mais il n'avait pas osé leur parler de la Florade.

— Eh bien, me dit-il, est-ce qu'il a beaucoup de chagrin, ce pauvre enfant? Au diable la méchante femme qui se donne au diable! Il n'avait plus rien à se reprocher, lui! Vous l'avez laissé là-bas?

Quand Pasquali sut que je n'avais pas vu son filleul, il ferma sa maison et sauta dans son canot en disant qu'il ne voulait pas laisser la Florade devenir fou auprès d'un cadavre, et qu'il le ramènerait coucher à son bord.

Le baron nous attendait à Tamaris. Il ne fit aucune réflexion sur ce qui s'était passé, et il aida la marquise à installer les enfants du brigadier, qu'elle consola et soigna comme s'ils eussent été à

elle. Elle les fit souper avec nous, elle présida elle-même à leur coucher, et à huit heures on se sépara.

— J'avais beaucoup de choses à te confier, me dit le baron en rentrant; mais voici une journée trop noire pour faire des projets. Laissons-la passer. Tu as besoin de repos, tu étais malade hier, tu t'es levé avant le jour, tu as eu des émotions très-pénibles. Dors, nous causerons demain.

Ainsi l'horrible événement n'avait rien changé dans les projets de la marquise, rien ébranlé dans ses sentiments! On laissait passer la triste journée; le lendemain, on parlerait d'amour et de mariage! Pourquoi non, après tout? Si le bonheur n'était pas égoïste, il ne serait plus le bonheur, puisqu'il est un état de repos exceptionnel au milieu d'une vie où tout s'agite autour de nous dans la tourmente sans trêve et sans fin.

J'étais trop fatigué cette fois pour ne pas dormir. J'avais, d'ailleurs, plus que jamais la ferme résolution de me reposer vite et complétement, pour être encore prêt aux dévouements du lendemain. Ma vie ne m'appartenait plus.

Bien me prit d'être endormi à neuf heures du soir : Marescat entra chez moi à deux heures du matin. Il venait de la part de Pasquali savoir si la Florade m'avait donné signe de vie. Pasquali n'avait encore pu le joindre. On ne l'avait pas encore vu au poste du *baou rouge,* et pourtant le garde de la forêt de

la Bonne-Mère affirmait lui avoir parlé la veille, à sept heures du soir. C'est ce garde, déjà informé, qui lui avait appris la mort de la Zinovèse. La Florade s'était mis à courir à travers bois dans la direction du poste. Depuis ce moment, personne ne l'avait revu. Les gardes-côtes n'avaient pas signalé d'autre passant sur les sentiers de la falaise que Pasquali et Marescat lui-même, qui avait marché et cherché en vain une partie de la nuit, tandis que Pasquali cherchait de son côté.

— Le brigadier cherchait-il aussi? demandai-je à Marescat tout en m'habillant à la hâte.

— Oui, c'était son devoir. Quoiqu'il fût en prière depuis sept heures jusqu'à minuit auprès du corps de sa femme, il a commandé les recherches, et il y a été aussi de temps en temps; mais dans tout ça il n'y avait que M. Pasquali et moi d'inquiets. Tout le monde disait : « Ça aura fait de la peine à l'officier, de voir la brigadière morte; il n'aura pas pu se décider à entrer au poste, il sera retourné par les bois, et, à présent, il est bien tranquille à son bord. »

— Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Au lieu d'explorer les bois, ne vaudrait-il pas mieux aller au port de Toulon?

— C'est ce que M. Pasquali est en train de faire. Il a été prendre un bateau à la Seyne, mais il m'a dit : « Va voir au quartier de Tamaris, et, s'il n'y est pas, tu diras au docteur de s'inquiéter. »

— Qu'est-ce qu'il craint donc, M. Pasquali? Le savez-vous?

— Oui et non, que je le sais! Il a l'idée que son filleul peut avoir fait quelque bêtise dans le chagrin.

— Se tuer?

— Oui, — ou se battre.

— Avec le mari?

— Oui, peut-être! Pourtant le mari ne savait rien.

— Et la Florade n'est pas assez fou pour s'être confessé...

— Ah! dame, il est bien fou, vous savez, et, dans le moment d'une mauvaise nouvelle, on parle quelquefois plus qu'on ne croit parler.

— S'étaient-ils vus hier au soir, lui et le brigadier?

— Le brigadier dit que non, et les hommes du poste ne savent pas. Vous sentez qu'on ne peut guère questionner là-dessus. C'est des choses délicates, encore que tout le monde par-là sache bien ce qui en était de la brigadière et du lieutenant!

En parlant ainsi avec Marescat, j'avais gagné le rivage pour me rendre au *baou rouge*. La course est longue et rude, mais moins longue par la falaise que par les tours et détours des chemins de voiture. D'ailleurs, ces chemins sont dangereux la nuit pour les chevaux, et nous eussions pu être retardés par un accident. Ma première pensée fut d'entrer au

poste pour m'enquérir d'Estagel. Je le trouvai assis près du lit mortuaire. La Zinovèse n'était plus qu'une forme vaguement dessinée sous un drap blanc semé de branches de cyprès. A la clarté des cierges qui brûlaient aux quatre coins de ce lit, je pus examiner attentivement la physionomie austère du brigadier. Rien ne trahissait en lui une pensée étrangère à la douleur morne et recueillie de sa situation.

J'avoue que je n'osai l'interroger. Une vieille femme qui veillait et priait au bout de la chambre vint à moi sur le seuil, et me dit à voix basse :

—Vous cherchez aussi l'officier, vous? Bah! il n'est pas venu chez nous. Il est sur son navire. Qu'est-ce que vous voulez qui lui soit arrivé? Il n'y a pas de mauvaises bêtes par ici, et les voleurs n'y viennent pas; il n'y a que de pauvres maisons, et si peu!

— Il pourrait avoir fait une chute le long des falaises.

— Lui, le plus beau marcheur qu'on ait jamais vu marcher, et qui connaît si bien tous les passages? Oh! que non, qu'il ne tombe pas, celui-là! C'est bon pour les enfants, pour ce pauvre petit de trois ans qui, l'an dernier...

La vieille femme se mit à me raconter un accident très-pathétique sans doute, mais que je n'avais pas le loisir d'écouter. Je la quittai brusquement. Elle me rappela pour me dire :

— Prenez garde à vous tout de même, si vous ne

connaissez pas la côte! Emportez au moins une lanterne, et n'allez pas sans faire attention.

Je pris la lanterne, et je partis avec Marescat, qui avait en vain cherché à s'enquérir de nouveau. Tout le monde était endormi encore dans le poste. On avait veillé tard, le jour paraissait à peine; les gardes-côtes de faction, trouvant nos recherches puériles et s'étant d'ailleurs prêtés à toutes les explorations voulues, nous invitèrent à ne pas troubler leur service par des cris et des appels qui ne pouvaient plus avoir de résultat.

Je pensais comme eux que Pasquali s'était laissé égarer par une inquiétude sans fondement, et qu'avec le jour nous le reverrions tranquillisé. Néanmoins je voulus examiner par moi-même. Marescat était très-fatigué. Au bout d'une demi-heure de marche, je l'engageai à se reposer dans une guérite abandonnée. Je continuai seul. Le nuage qui, la veille au soir, s'était détaché du promontoire s'était reformé durant la nuit. Je marchais donc dans une épaisse brume qui rendait mon exploration assez vaine. Les troncs des arbres m'apparaissaient à chaque pas comme de noirs fantômes, et les pâles touffes d'astragale épineuse jetées sur les clairières semblaient des linceuls étendus dans un cimetière disproportionné. Las de ces illusions continuelles, je descendis, non sans peine et sans danger, au bas des falaises que le brouillard n'atteignait pas. Je

savais que les douaniers allaient partout sur le flanc de ces rochers ; mais il y avait un endroit où Estagel seul passait quelquefois sans quitter le ras du flot. Il me l'avait dit précisément la veille, durant notre promenade, en passant sur le haut de la coupure à pic. Il fallait, pour suivre la base de cet escarpement terrible, sauter d'une roche à l'autre, et ces roches, mouillées d'écume et couvertes de varechs glissants, n'avaient rien de rassurant ; mais j'avais donné ma vie à la marquise, et il s'agissait de retrouver celui qu'elle aimait sans doute plus que ma vie et la sienne propre. Je passai sans crainte et sans accident, et j'arrivai à une petite anse de sable au revers du cap Sicier, au pied d'une muraille de schistes ébréchés et redressés verticalement. Le soleil était levé ; mais le rayonnement court de son gros spectre rouge ne m'arrivait qu'à travers le brouillard encore étendu sur ma tête. Le lieu où je me trouvais était sinistre ; aucun moyen visible d'aller plus avant ni de remonter la falaise. Une végétation dure, tordue et noire, des passerines et des staticées desséchées par le vent salé, tapissaient les flancs inférieurs de cette espèce de prison. Devant moi, de grosses roches anguleuses, pics sous-marins plongés à demi dans le flot et à demi dans le sable, s'enlevaient en blanc livide sur le bleu ardoisé de la mer. Je remarquai rapidement l'horreur de cette retraite, qui n'avait pas même tenté les oiseaux du rivage, et je repris haleine un instant.

Comme je promenais un regard toujours attentif sur tous les détails de ce lieu désolé, je distinguai comme une tache noire accrochée à un buisson sur la paroi du rocher, à une certaine élévation. J'y courus, certain, à mesure que j'en approchais, que c'était une coiffure de marin, et, bien qu'elle fût placée trop haut pour que je pusse l'atteindre, je distinguai parfaitement la coiffure de drap bleu à galons d'or qui appartenait au grade de la Florade.

Il était donc là quelque part! il était tombé, ou il avait été précipité du haut de l'effroyable falaise! J'allais le trouver brisé dans les anfractuosités de la base, à moins que, lancé du surplombement le plus élevé, il ne fût au fond de la mer. Je tournai deux ou trois roches, et je le vis étendu sur un sable fin, la face tournée vers le ciel, les jambes dans l'eau jusqu'aux genoux. Je n'oublierai jamais la stupeur qui me paralysa un instant à la vue de ce jeune homme si beau, si actif, si rempli de toutes les flammes de la jeunesse et si fier de toutes les forces de la vie, ainsi couché sur le dos, dans l'attitude sinistre de la roideur cadavérique, avec sa face blême, ses yeux grands ouverts. On voit et on observe vite dans les moments de surexcitation. Je remarquai le changement que la mort avait apporté dans sa physionomie. Le cercle tantôt brun, tantôt rose qui semblait agrandir ou rapetisser ses yeux, selon le genre d'émotion qu'il éprouvait, s'était compléte-

ment effacé ; ses traits, nullement contractés, avaient une expression de calme béatitude, sa bouche pâlie était à peine violacée par le froid, et son regard vitré s'était attaché à tout jamais sur le bleu infini de la mer à l'horizon.

Mon premier soin fut de constater la mort ; après quoi, j'en recherchai la cause. Pas une fracture, pas une blessure sur le corps, des écorchures profondes aux mains et aux doigts, les ongles presque déracinés. Il s'était retenu longtemps peut-être aux rochers avant d'achever la chute qui l'avait lancé dans l'eau, car il était noyé et nullement frappé, meurtri ou brisé. Il avait pu nager, errer peut-être longtemps dans l'obscurité parmi des écueils où il n'avait pu prendre pied, et, poussé par le flot, le vent soufflant du large, il était venu échouer et mourir sur la grève étroite.

A peine eus-je acquis toutes ces certitudes, que j'appelai de toutes mes forces, et, la voix de Marescat m'ayant répondu, je me mis en devoir de ranimer ce cadavre, sans aucune espérance, je le déclare, tant la mort me paraissait un fait accompli ; mais, dans les cas d'asphyxie, j'ai toujours regardé comme un devoir de ne pas croire sans appel au témoignage de mes sens. J'arrachai les vêtements mouillés de la Florade, je le couvris des miens, et, avec mes mains pleines de sable, je pratiquai des frictions violentes. J'obtins alors au moyen de la

lancette quelques gouttes de sang, et, bien que ce fût une très-faible preuve de vitalité, je redoublai d'énergie.

Marescat m'avait signalé aux gardes-côtes. Ils arrivaient avec une barque, mais trop tard à mon gré, car mes forces s'épuisaient, et je sentais se ralentir l'action de mes bras. Il m'était impossible de me rendre compte de l'état du pouls et du cœur, je ne sentais plus que le battement exaspéré de mes propres artères. Quand la barque arriva, je prescrivis à Marescat de me remplacer, et je tombai évanoui dans les bras d'Estagel, qui commandait la manœuvre.

Je revins vite à moi, et je vis qu'on nous débarquait, non au poste, mais à une maison de pêcheurs de l'autre côté du cap. C'était bien vu, puisque c'était le gîte le plus proche. Il s'agissait de continuer à réchauffer ce pauvre corps inerte jusqu'à ce que la rigidité, plus apparente que sensible, se fût dissipée ou prononcée. Je vis employer là par les gens de la côte un moyen très-efficace et très-ingénieux de réchauffement prompt et complet dont j'ai dû prendre note. Ils rassemblèrent une douzaine de poulies de navire en bois de gaïac. épaves qu'ils recueillent toujours avec soin; ils les mirent près du feu; au bout d'un instant, elles fumaient en se couvrant d'une sueur résineuse à odeur de benjoin, et elles acquéraient une chaleur forte et persistante. Ils en

remplirent le lit où j'avais fait déposer l'asphyxié. Ils lui en appliquèrent sur la poitrine, sur le dos, sur tous les membres, et, les frictions violentes continuant sans interruption, au bout d'un quart d'heure les joues reprirent couleur, les yeux rougirent et s'ouvrirent avec égarement, un grand cri déchirant sembla vouloir briser la poitrine, et je n'eus plus à combattre qu'une crise nerveuse terrible, douloureuse, mais de bon augure.

Quand elle s'apaisa, je regardai fixement Estagel, qui ne nous avait pas quittés. Il leva les yeux au ciel, joignit les mains et dit simplement :

— Dieu est bon !

Ceci fut un mouvement si peu étudié et si religieusement vrai, que tous mes soupçons se dissipèrent. La Florade avait dû être victime d'une cause fortuite.

Quand Pasquali arriva, la Florade était vivant, ce qui ne voulait pas dire qu'il fût sauvé. Des accidents imprévus pouvaient survenir ; mais il vivait, il entendait, il voyait, il s'étonnait et faisait des efforts de mémoire pour comprendre sa situation.

— A présent, dis-je à Pasquali, envoyez à Tamaris, où l'on doit être mortellement inquiet, et faites dire que tout va bien, sans autre explication. Je ne puis vous répondre de rien ; j'ai un résultat inespéré, voilà tout, et on ne peut rien demander de plus et de mieux aujourd'hui à la nature.

La journée fut agitée, mais la nuit fut bonne, et, le lendemain, nous pûmes faire transporter le malade à la bastide Pasquali sur un brancard. Je m'étonnais de ne pas voir paraître la marquise; elle ne descendit pas. Nous ne trouvâmes chez Pasquali que le baron, mademoiselle Roque et les gens des deux bastides envoyés là pour nous attendre et se mettre à nos ordres. Quand la Florade fut couché, réchauffé de nouveau et réconforté par quelques gouttes de vin vieux et de bouillon, je témoignai mon étonnement à M. de la Rive. Je craignais que la marquise ne fût malade aussi.

— Non, me dit-il, elle a supporté courageusement toutes ces émotions ; mais elle ne descendra pas. C'est à mademoiselle Roque qu'il appartient de soigner son frère. On s'est assuré qu'il ne manquerait de rien. On y veillera. Tous les serviteurs et toutes les ressources de nos maisons seront à la disposition du bon Pasquali; on a fait même tendre les fils d'une sonnette pour que les gens d'en bas puissent appeler ceux du haut de la colline à toute heure ; mais la marquise ne verra pas la Florade. Ce ne serait peut-être pas bon pour lui, et pour elle ce ne serait pas convenable. A présent, tu peux le quitter pour quelques instants; on désire te voir à Tamaris.

La marquise était seule au salon avec Estagel, qui revenait chercher ses filles et la remercier. Il avait enseveli sa femme dans la matinée. Peu s'en était

fallu que le brancard qui rapportait la Florade à Tamaris n'eût rencontré le modeste convoi qui transportait la Zinovèse au cimetière de Brusc. Le brigadier était calme dans son abattement; sa reconnaissance, sans expansion, était profonde. Quand la marquise lui offrit de garder ses enfants et de les faire élever, une larme vint au bord de sa paupière; mais il la retint, et, ne sachant pas remercier, il fit le mouvement involontaire, aussitôt réprimé par le respect, de tendre la main à la marquise. Celle-ci le comprit, et lui tendit la sienne. La grosse larme se reforma et tomba sur la moustache épaisse du douanier.

— Vous comprenez, dit-il après un moment de silence. Mes enfants, c'est tout, à présent! je ne pourrais pas vivre sans ça. D'ailleurs, j'ai de quoi les élever, et je ne voudrais pas leur voir prendre des idées au-dessus de leur état; ce serait le plus grand malheur pour des filles.

Les petites rentrèrent et caressèrent avec adoration la marquise, qui permit à Paul de les reconduire avec Marescat jusqu'aux Sablettes. Le bon et généreux cœur de Paul se montrait là tout entier. Il embrassa si tendrement Estagel, que la force de l'homme fut vaincue par la grâce de l'enfance. Il fondit en larmes, et cet attendrissement le soulagea beaucoup.

La marquise me parla de la Florade avec le même

calme et la même douceur que les jours précédents. Je remarquai avec surprise que sa figure n'était presque pas altérée, et qu'elle ne me faisait aucune espèce de question sur l'accident terrible auquel il échappait par miracle. Elle ne paraissait occupée que de moi ; elle savait par Marescat et par le brigadier les soins que j'avais prodigués à la Florade après avoir couru quelques risques pour le retrouver. Elle me témoignait, pour cette chose si simple, un attendrissement extraordinaire, sans aucune expression de reconnaissance personnelle.

Au bout d'une heure, je retournai auprès de mon malade. Il était animé et demanda à être seul avec moi ; mais à peine eut-il dit quelques mots, que je le sentis divaguer. Il voulait me parler de moi, de Nama, de la marquise ; mais le nom de la Zinovèse se mettait malgré lui à la place des autres noms. Il avait l'esprit frappé, et je craignis un sérieux désordre du cerveau, car il n'avait pas de fièvre. Je le fis taire. Peut-être avait-il bu un peu trop de vin. Je guettai tous les symptômes, et bientôt la fièvre se déclara sans cause déterminée. Le lendemain, j'hésitais encore sur la nature du mal. Vers le soir, une fièvre cérébrale se déclara franchement, elle fut très-grave ; mais la belle et jeune organisation du malade me permit un traitement énergique, et il fut promptement hors de danger ; après quoi, j'augurai avec raison que la convalescence serait longue et tour-

mentée par un état nerveux fort pénible. L'image de la Zinovèse revenait avec la présence d'esprit, et le malade ne trouvait d'allégement que dans l'abattement de ses forces. Il ne parlait plus jamais de la marquise; je remarquai que, même dans le délire de la crise, son nom ne lui était pas revenu une seule fois.

Un soir, tout à coup il se fit en lui une lumière, et il me dit :

— Mon ami, j'ai eu la tête si troublée, que j'ai oublié beaucoup de choses. Comment se porte la marquise? Êtes-vous mariés?

— Tais-toi, lui dis-je, tu ne sais pas encore ce que tu dis; je n'ai jamais dû épouser personne.

— Je n'ai pourtant pas rêvé,... non, non, je n'ai pas rêvé cela! Le jour..., l'affreux jour de la mort... tu sais!... Je ne savais rien, moi. J'avais réfléchi, je reportais la bague... Oui, c'est bien cela; mais je voulais voir Nama, je suis monté à Tamaris. C'est bien tout près d'ici, Tamaris? Où suis-je à présent?

— Tais-toi donc! Je te défends de te préoccuper de rien!

— Tu as tort. Je fais, malgré moi, pour me souvenir de tout, des efforts terribles. Tiens, vois, la sueur m'en vient au front. Nama sait bien cela, elle ne me laisse pas chercher, et je suis soulagé quand je vois clair dans ma tête. Laisse-moi donc te dire... puisque cela me revient... Oui, ce jour-là, j'ai vu la

marquise, je lui ai parlé. Est-ce qu'elle ne te l'a pas dit?

— Elle me l'a dit, tu me le rappelles.

— Eh bien, tu sais ce qu'elle m'a confié?

— Non, et je crois qu'elle ne t'a rien confié du tout.

— Si fait! J'allais me déclarer, car je la trouvais seule et je me sentais du courage; il y a comme cela des jours maudits que l'on prend pour des jours propices! Eh bien, elle ne m'a pas laissé parler pour mon compte, et, comme je lui faisais, en manière de préambule, un tableau passionné de l'amour dans la fidélité et la sécurité du mariage, elle m'a interrompu pour me dire : « Oui, vous avez raison, c'est ainsi que j'aime mon fiancé, c'est ainsi que je l'aimerai toujours. — Mon Dieu! quel fiancé? qui donc? » ai-je dit. Elle a tiré de sa poche une carte de visite à ton nom et me l'a donnée avec un cruel et terrible sourire féminin, en disant : « Gardez cela, montrez-le à madame Estagel de ma part, et rendez-lui ma bague, ou je vous tiens pour un malhonnête homme! »

Il me sembla d'abord que la Florade me faisait un roman, comme il en faisait quelquefois, même en état de santé; mais je me rappelai tout à coup une circonstance que je n'avais pas songé à m'expliquer. Avec sa coiffure d'uniforme et divers objets échappés de ses poches pendant sa chute sur la

falaise, on m'avait remis une de mes cartes de visite que j'étais bien sûr de n'avoir pas eue sur moi ce jour-là, et que je savais n'avoir jamais fait remettre à personne, ces cartes, d'un nouveau modèle, m'ayant été envoyées de Paris la veille seulement. La marquise seule m'en avait demandé une pour savoir si elle en ferait faire dans le même genre.

En me retraçant ce fait, j'eus un tremblement nerveux de la tête aux pieds; mais je me défendis de cette folie. Que prouvait ce fait, sinon que la marquise, secrètement irritée contre la Florade à cause de la visite de la Zinovèse, ou méfiante d'elle-même, près de faiblir, ou encore curieuse d'éprouver l'amour de cet audacieux, l'avait puni d'un mensonge par un mensonge semblable? Il avait inventé ce mariage entre elle et moi. Elle en acceptait l'apparence, et tout cela parce qu'elle avait beau être un ange, elle était femme et voulait faire un peu souffrir celui par qui elle souffrait beaucoup.

Je voulus encore faire cesser l'expansion de la Florade, mais il me supplia de le laisser parler :

— Puisque tu m'as rendu à la vie, laisse-moi vivre un peu, dit-il, et me souvenir que je suis un homme et non une brute. Tu sauras donc que la conduite hardie et franche de la marquise m'avait rendu la raison subitement. Je ne respecte peut-être pas assez la vertu des femmes, parce que je n'y crois pas absolument; mais, croyant à l'amour, il faut

bien que je le respecte, et jamais je n'ai eu la tentation de trahir un ami plus heureux que moi, lorsqu'il méritait son bonheur. J'ai loyalement demandé pardon à la marquise, qui a fait semblant de ne pas savoir à propos de quoi. Je lui ai juré de reporter la bague, et je suis parti pour le *baou rouge*. J'avais du chagrin, j'ai pleuré dans les bois, oui, je me souviens d'avoir pleuré comme un enfant et d'avoir perdu là deux heures... deux heures que je me reprocherai toute ma vie. Si j'étais arrivé au poste des douaniers deux heures plus tôt...

— Non! ne te reproche pas cela. La funeste résolution était accomplie dans la matinée.

— N'importe, le remords est là qui m'étouffe. Pourquoi avais-je pris cette bague? Pourquoi avais-je écrit à Nama? Pourquoi ai-je stupidement perdu la lettre?...

— Tu sais tous ces détails? Qui te les a donc appris? Je te les tenais cachés!

— Qui me les a appris? Ah! je m'en souviens bien, moi; c'est le mari de la Zinovèse!

— Tu l'avais donc vu?...

— Oui, dans la forêt. Sa femme morte, ses enfants envoyés avec toi à Tamaris, il me cherchait... La Zinovèse avait parlé avant de mourir; elle avait dit :

» — Venge-toi et venge-moi!

» Et le malheureux croyait accomplir un devoir!... Et puis c'est un homme; il avait le sentiment de sa

bonne foi surprise, outrage passé, mais ineffaçable. Il m'a donné rendez-vous pour minuit, à la pointe du cap Sicier, et, à minuit, je l'attendais après avoir erré comme un fou toute la soirée.

» Il est venu à l'heure dite ; mais Pasquali me cherchait. Les gardes-côtes appelaient de tous côtés. Estagel lui-même était censé diriger les recherches. Il m'a dit de me tenir caché et d'attendre le moment où nous pourrions être seuls. J'ai attendu, et enfin, à deux heures du matin, nous nous sommes rejoints au bord de la falaise, dans ce terrible endroit que tu sais ! Là, il m'a dit :

» — Vous n'avez pas d'armes et je n'en ai pas apporté ; je ne veux pas de traces ni de soupçons d'assassinat. La lutte corps à corps va décider de votre vie ou de la mienne. Nous avons souvent jouté ensemble, et nous sommes de même force. Nous nous mesurerons là, sur le bord de la mer, et celui qui tombera tâchera d'*emmener* l'autre. La partie est sérieuse, mais elle est égale.

» J'étais forcé d'accepter les conditions, et j'étais si las de la vie en ce moment-là, que je ne songeais guère à discuter. D'abord je voulais me laisser tuer ; mais, en homme d'honneur, Estagel n'a voulu faire usage de sa force qu'en sentant la mienne y répondre. Trois fois il m'a *gagné* comme pour m'exciter à la défense, et trois fois il m'a retenu, attendant une résistance sérieuse. Je m'y mettais de temps en

temps, voulant le renverser sur place pour lui faire grâce en le tenant sous moi : impossible ! Baignés de sueur, épuisés d'haleine, nous nous arrêtions sans rien dire. C'étaient des moments atroces de silence et d'attente. Estagel me laissait souffler sans paraître en avoir autant besoin que moi, et, au bout de cinq ou six minutes, qui m'ont paru des siècles, il me disait de sa voix douce et implacable :

» — Y sommes-nous ?

» Alors nous recommencions. A la quatrième fois, j'ai senti qu'il me gagnait sérieusement. Imagine-toi une pareille lutte sur une corniche de rocher qui n'a pas deux pieds de large. L'instinct de la défense naturelle, l'amour de la vie m'ont ranimé, et je me suis cramponné à lui. Il avait compté là-dessus pour me pousser sans remords et sans pitié, très-insouciant de ce qui en adviendrait pour lui-même. Comment je ne l'ai pas entraîné dans ma chute, je n'en sais rien. Ou j'en avais assez, ou l'espoir de me sauver m'a donné la résolution de m'abandonner à la destinée. Je me suis retenu, par je ne sais quel miracle, à la moitié du précipice. Je n'ai pas voulu crier, je n'ai pas crié, je sentais mon adversaire penché au-dessus de moi et regardant peut-être si je saurais mourir sans lâcheté. Enfin mes mains sanglantes et fatiguées ont lâché prise, et j'ai peut-être volontairement devancé le moment fatal. J'avais un sang-froid désespéré. Je me disais que j'étais suspendu sur un

abîme, mais que, si je ne tombais pas juste sur un récif, je pourrais revenir sur l'eau. C'est ce qui est arrivé ; je me suis senti étourdi, puis ranimé par la fraîcheur de la mer. J'ai nagé longtemps dans d'horribles ténèbres. Le brouillard était si épais, que je me heurtais contre les écueils sans les voir. Il m'a semblé un instant que je touchais aux *Freirets,* ces deux pains de sucre qui sont à la pointe du cap, assez loin de la côte. Jusque-là, j'avais ma raison ; mais tout d'un coup je me suis aperçu que je ne pensais plus et que je nageais machinalement au hasard. C'est le seul moment où j'aie eu peur. Deux ou trois fois le raisonnement est revenu pour un instant, pour me faire sentir l'épouvante de ma situation et ranimer mes forces. Enfin j'ai perdu toute notion de moi-même, et je ne peux expliquer comment je suis arrivé au rivage. Il faut que le vent qui soufflait de la côte ait tourné tout d'un coup ; mais je ne me rendais plus compte de rien, et sans toi je ne me serais jamais relevé !

En achevant ce pénible récit, la Florade jeta des cris étouffés, se cramponna à son oreiller, croyant lutter encore contre la vague et la roche ; il ne revint à lui-même qu'en sentant les bras de Nama autour de lui. Nama ne le quittait ni nuit ni jour ; elle accourut à ses cris, et, le couvrant de larmes et de caresses, elle le calma mieux peut-être que le médicament administré par moi.

Nama, toujours pure, aimait toujours ce jeune homme avec fanatisme. Elle ne trouvait en lui rien à blâmer ni à reprendre. Elle le magnétisait pour ainsi dire et l'endormait par son inépuisable douceur. Il sentait, sans en avoir conscience, le souffle à la fois innocent et lascif de cette fille de la nature, éprise de lui sans le savoir.

Quand je le vis tranquille et assoupi, je courus chez le baron; mais à peine eus-je dit quelques mots, que je ne me sentis plus le courage de l'interroger.

— Voyons, me dit-il, à qui en as-tu? Que cherches-tu à savoir?

— Il me semblait qu'avant tous ces orages vous deviez, de la part de madame d'Elmeval, me confier certains secrets... relatifs à elle et à la Florade. Voici la Florade non guéri encore, mais hors de danger. Il se croit éconduit; je dois, en qualité de médecin, vous demander si cela est sérieux et définitif, et si, en cas contraire, je ne dois pas le consoler de ce chagrin pour hâter sa guérison.

— Ah çà! répondit le baron en me regardant fixement avec ses yeux ronds si vifs et si doux en certains moments, veux-tu me dire où tu as pris cette idée biscornue que la marquise avait jamais songé à M. la Florade? Quand est-ce qu'elle t'a dit cela? Et comment se ferait-il que je ne te l'eusse pas dit dès le premier jour?

— Ah! mon ami, vous me l'avez donné à entendre.

— Jamais! Je t'ai interrogé pour savoir ce que ce pouvait être qu'un homme si hardi. Ce pouvait être un très-grand cœur ou un très-mince paltoquet, et ce n'est ni l'un ni l'autre. C'est un enfant terrible. Tu crois la marquise moins pénétrante et moins sévère que moi? Pourquoi cela?

— Parce que, le jour où la Zinovèse est venue la voir, elle a pleuré, beaucoup pleuré, je vous jure! Elle voulait le fuir, et son cœur se brisait.

— Pauvre femme! dit le baron en riant; c'est vrai qu'elle a pleuré, et encore le soir en tête-à-tête avec moi. Et sais-tu ce que je lui ai dit pour tarir ses larmes? Devine!

— Vous lui avez donné la force de se détacher de *lui?*

— De lui, qui? De celui qu'elle aimait? Ma foi non! Je lui ai dit : « Ma chère Yvonne, vous quitterez, si bon vous semble, ce pittoresque pays, qui menace de devenir tragique; mais nous vous suivrons, *lui* et moi. Celui que vous aimez n'aura rien de mieux à faire que de vous consacrer sa vie, et, moi, j'aurai à prendre ma part de votre bonheur en le contemplant comme mon ouvrage... car c'est moi qui, de longue main, avais rêvé et peut-être un peu amené tout cela. Vous étiez mes meilleurs amis, mes enfants adoptifs et mes futurs héritiers; pour-

quoi séparer les deux seules destinées que j'aie pu juger dignes l'une de l'autre? Je vous ai dit que, le jour où vous rencontreriez l'homme de bien et l'homme de cœur réunis, comme vous risquiez fort de ne pas en rencontrer un autre de sitôt, vu qu'il y en a peu, il fallait, sans hésiter et sans regarder à droite ni à gauche, l'arrêter au passage et lui dire : « A moi ton cœur et ton bras ! » Cet homme-là, vous le tenez, ma chère Yvonne ; il vous adore, et s'imagine avoir si bien gardé son secret, que personne ne s'en doute. Et il se trouve que vous gardez si bien le vôtre, qu'il ne s'en doute pas non plus. Je suis content de vous voir ainsi comme frappés de respect à la vue l'un de l'autre ; mais vous commencez à souffrir, et je me charge de lui. Il saura demain... » Voyons, ne t'agite pas ainsi, ne saute pas par les fenêtres, écoute-moi jusqu'au bout! Je devais te parler le lendemain ; les tragédies prévues se sont précipitées en prenant un cours imprévu. La marquise, par une superstition bien concevable, n'a pas voulu qu'il fût question d'avenir sous de si tristes auspices, et moi, par vanité paternelle, par orgueil de mon choix, je n'étais pas fâché de lui laisser voir que tu étais capable de la servir sans espoir et de l'aimer sans égoïsme. Tu as souffert beaucoup dans ces derniers temps, je le sais ; mais j'avais du courage pour toi en songeant aux joies qui t'attendaient. Tu es tranquille sur ton malade, et moi aussi, je suis sûr de sa

guérison physique et morale : viens donc trouver Yvonne avec moi, et tu verras si c'est M. la Florade qu'elle aime!

Aucune expression ne saurait peindre l'ivresse où me jeta cette révélation. Je craignis un instant de devenir fou; mais je ne voulus pas trop penser à mon bonheur. Je tremblais de n'en être pas digne. J'avais besoin de voir Yvonne et d'être rassuré par elle-même. Oh! qu'elle fut grande et simple, et saintement sincère dans l'aveu de son affection! Comme elle sut éloigner de moi le sentiment pénible de mon infériorité relative, car elle est restée à mes yeux ce qu'elle était le premier jour où je l'ai vue, un être plus accompli, meilleur, plus sage et plus parfait que tous les autres, et que moi par conséquent. Je n'ai jamais songé que sa naissance fût un privilége dont mon orgueil pût être flatté, ni sa fortune un avantage qui pût rien ajouter à notre commun bonheur. Je n'ai pas eu non plus la crainte de ne pas aimer assez son fils. Je ne pouvais pas les séparer l'un de l'autre dans mon amour, et je n'aurais pas compris qu'elle me fît promettre de le rendre heureux. Aussi le mit-elle dans mes bras en me disant :

— A présent que je peux mourir sans crainte pour son avenir, la vie me paraîtra plus belle, et vous ne verrez plus jamais un nuage sur mon front.

Par un sentiment de convenance pour son fils, madame d'Elmeval ne voulait pas se remarier avant d'avoir amplement dépassé le terme de son veuvage. Notre union fut donc fixée pour la fin de l'automne, et, comme la chaleur de l'été méridional paraissait moins favorable à Paul que la brise du printemps, nous convînmes d'aller avec lui et le baron passer quelques semaines auprès de mes parents en Auvergne, et le reste de l'été en Bretagne dans les terres de la marquise et du baron. On tenterait là un établissement définitif, sauf à revenir au rivage de la Méditerranée durant l'hiver, si Paul ne s'acclimatait pas facilement dans le Nord ; mais j'avais bon espoir pour lui dans le climat doux de la région nantaise, et la suite a justifié mes prévisions.

Je ne voulais pourtant pas quitter définitivement la Florade sans le voir délivré de cette surexcitation nerveuse qui menaçait de se prolonger, et, après avoir passé le mois de juin avec la marquise, dans ma famille, je la laissai partir avec le baron pour la Bretagne ; puis je revins m'assurer de l'état de mon malade et prendre les ordres de mademoiselle Roque, ainsi que cela était convenu.

Mademoiselle Roque n'avait pas voulu quitter son frère avant qu'il fût en état de reprendre son service. Elle continuait à habiter la bastide Pasquali,

pendant qu'on lui construisait une très-jolie maisonnette près de la Seyne et de mon fameux champ d'artichauts, mais en belle vue, sur un tertre, et au milieu d'un bouquet de pins converti en jardin. Toute trace de l'ancienne bastide Roque avait disparu. Elle pouvait être là fort heureuse, mais avec un mari, et la marquise, qui se flattait de lui en trouver un convenable quand son éducation serait un peu plus avancée, lui avait proposé de l'emmener pour un ou deux ans.

Mademoiselle Roque avait pleuré beaucoup en voyant partir son amie; mais elle avait demandé à rester encore un peu chez Pasquali, qui la traitait comme sa fille depuis qu'il l'avait vue si bonne garde-malade, et, quand je revins pour la chercher, elle pleura davantage et demanda à rester tout à fait. Comme la marquise m'avait bien recommandé de ne rien laisser au hasard dans la destinée de cette bonne fille, je voulus savoir de Pasquali ce qu'il pensait d'elle et de sa résolution.

— Mon ami, répondit le bon Pasquali, laissez-la-moi, je l'adopte pour mon bâton de vieillesse. Vous me direz que je suis encore un peu loin de la béquille, et que le bâton n'est pas bien solide. Je le sais, Nama n'est pas bonne à grand'chose dans un ménage de garçon ; mais elle a un si bon cœur, elle est si dévouée, si douce et si belle fille, après tout, que monsieur mon filleul pourrait faire pis que de

l'épouser. J'ai dans l'idée qu'il y a pensé, car il n'est pas plus son frère que ne suis ton neveu. L'historiette est toute de sa façon. La fameuse almée dont son père s'était épris à Calcutta ou au Caire était tout simplement une Alsacienne rencontrée sur la Canebière, et qui ne lui a jamais donné aucune espèce de postérité. En me racontant cela, le coquin m'a dit qu'il dissuaderait Nama le jour où il la verrait bien guérie de son amour pour lui ; mais ce jour-là ne viendra guère, s'il continue à nous rendre visite quatre fois par semaine. Le diable m'emporte ! je crois qu'il est touché de cet amour-là ; mais il est encore si fantasque, que je n'ose pas lui en parler. Vois-le donc et tâche de lui délier la langue.

J'allai trouver la Florade à son bord. Il était très-changé. Ses cheveux s'étaient beaucoup éclaircis, ses yeux n'avaient pas retrouvé leur bizarre entourage coloré et leur ardente expression. Il était plus pâle, plus distingué et d'une beauté plus sérieuse et plus douce. Ses forces étaient revenues, mais ses nerfs le faisaient souffrir encore presque tous les jours, et il se préoccupait de lui-même et de sa santé en homme qui aime la vie, qui croit à la possibilité de la perdre, et qui n'a plus la moindre envie d'en abuser. Il montra une grande joie de me revoir, me témoigna la plus ardente reconnaissance, et m'entretint longuement de ses souffrances. Il me parla fort peu de la marquise, et je vis qu'il n'y mettait pas d'affecta-

tion. Il avait fort envie de s'intéresser à notre bonheur; mais, loin d'en être jaloux, il se réjouissait presque naïvement d'être guéri d'une passion qui avait failli lui coûter si cher, et dont les conséquences avaient causé de si cruels désordres dans son organisme.

— Sais-tu, me dit-il, que j'ai des insomnies désespérantes? Toujours cette femme morte, et toujours cette vague noire et le poignet de fer du brigadier que je sens entre mes côtes quand je respire sans précaution! Ah! tu me vois bien démoli! Moi qui aurais bu la mer et avalé la tempête, je suis forcé de mesurer l'air que j'absorbe, et, quand la houle est forte, j'ai le vertige! Si ça continue, je serai réduit à quitter le service.

— Non, tu guériras; mais, à propos du brigadier, où en êtes-vous? Avez-vous fait bien sincèrement la paix?

— Je crois que oui, je l'espère ; mais je n'en suis pas sûr. Tant que j'ai été sur le flanc, il a paru s'intéresser à moi; depuis que je suis sur pied, je n'ai plus entendu parler de lui. Il est vrai que je ne suis jamais retourné de ce côté-là, et je t'avoue qu'il me serait très-désagréable de recommencer une partie de lutte avec lui.

— Il faudrait pourtant en avoir le cœur net. La marquise m'a dit que, le lendemain de ton accident, il lui avait tout confié, et qu'elle lui avait fait jurer

sur le Christ de ne plus songer à la vengeance; mais il n'avait peut-être pas beaucoup sa tête ce jour-là, et il serait bon de voir s'il n'a pas oublié son serment.

— Eh bien, tu as raison. Vas-y, tu me rendras service et tu me délivreras d'une de mes anxiétés. Si je pouvais être tranquille sur ce point, je me déciderais... Voyons, qu'en penses-tu ? Il y a une personne qui n'est pas précisément mon idéal, mais dont l'affection pour moi est sans bornes et dont l'influence physique sur moi est extraordinaire. Elle agit comme un calmant, et, dès que je suis auprès d'elle, mes fantômes s'envolent. Si j'en faisais ma femme ? Peut-être chasserait-elle les démons de mon chevet. Elle prétend avoir des amulettes contre les mauvais esprits, et je te jure qu'il y a des moments où je suis tenté d'y croire.

— Elle a un talisman souverain, répondis-je, elle t'aime! Va, mon ami, épouse mademoiselle Roque. Elle est belle, et vous aurez de beaux enfants; elle est bonne, et elle chassera les mauvais souvenirs; elle a de quoi vivre, et, si tu étais forcé de quitter le service, tu ne serais pas dans la gêne. Elle est agréée de Pasquali, et elle adoucira ses vieux jours. Enfin c'est une bonne action à faire que de ne pas la laisser retomber dans l'isolement, et, le jour où tu te dévoueras vraiment à une femme, les démons cesseront de te reprocher le passé.

La Florade me serra énergiquement la main, et nous nous rendîmes ensemble au quartier de Tamaris. Je l'y laissai et courus au *baou rouge*. Je trouvai le brigadier occupé à élaguer un pied de mauve de dix pieds de haut, qui ornait sa porte.

— Non, je n'ai pas oublié ! dit-il quand il m'eut entendu. J'ai juré ! Et, d'ailleurs, quand même la sainte dame ne m'aurait pas arraché ce serment-là, la chose m'avait fait trop de mal ! Je ne suis pas méchant, moi, et, quand j'ai cru avoir tué ce jeune homme, je n'attendais que d'avoir enterré ma femme pour me tuer aussi. Dieu a voulu qu'il en revienne, et je n'irai pas contre la volonté de Dieu !

Il me pria d'entrer chez lui. L'ordre et la propreté y régnaient toujours. Les petites filles étaient bien tenues et fort embellies. La crainte ne les paralysait plus. Elles étaient vraiment aimables. J'en fis compliment à leur père.

— Vous voyez, dit-il en soupirant. C'étaient pourtant de bons enfants bien sages ! Ah ! comme on pourrait être heureux, si on voulait se contenter de ce que Dieu vous donne !

Il embrassa ses filles. Personne ne lui reprochait plus de les gâter ; mais, tout en savourant son bonheur, il regrettait son tourment.

Quand je retournai à Tamaris, Pasquali vint à ma rencontre.

— C'est bien, me dit-il, tu es un brave garçon et

tu mérites le bonheur que tu as. Le filleul vient de parler à la petite Roque et de lui engager sa parole. Tu peux partir à présent, puisque retourner auprès de notre chère marquise est la récompense du bien que tu nous fais.

J'embrassai le bon parrain et les nouveaux fiancés. Marescat me reconduisit à Toulon, et je lui serrai les mains en le quittant, car c'était, lui aussi, un bon et honnête homme.

Ma bien-aimée promise est aujourd'hui ma femme. Que pourrais-je ajouter à ce mot, qui résume toute ma félicité, toute ma foi et toute ma gloire en ce monde? Paul est la bénédiction de notre vie, et, si je ne regrette pas ma pauvreté méritante, c'est parce que j'ai pu rester laborieux et actif en soignant mes semblables sans autre récompense que leur affection.

FIN.

ATHENÆUM LIBRARY

6